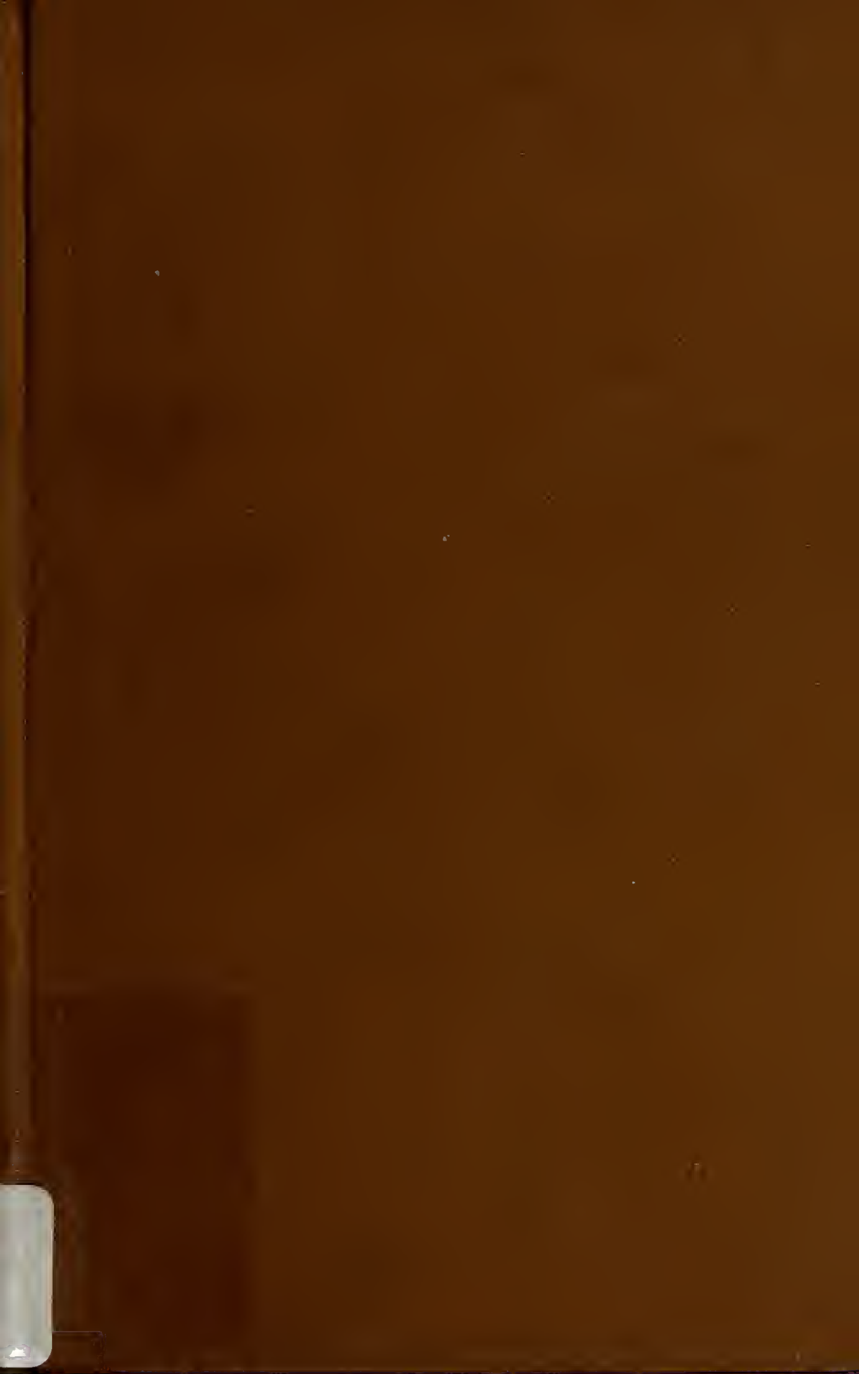


ÉTUDES SUR L'AFRIQUE

COULOMMIERS
Imprimerie Paul BRODARD.

HENRI DEHÉRAIN

ÉTUDES

SUR

L'AFRIQUE

SOUDAN ORIENTAL — ÉTHIOPIE

AFRIQUE ÉQUATORIALE — AFRIQUE DU SUD

OUVRAGE ORNÉ DE ONZE CARTES

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1904

AVERTISSEMENT

Les études diverses qui composent ce volume portent sur le Soudan oriental, l'Éthiopie, l'Afrique équatoriale et l'Afrique du sud.

Les unes ont trait à l'histoire de la géographie, et exposent soit les découvertes d'un explorateur : *Antoine d'Abbadie*, *Oscar Baumann*, *William Cotton Oswell*, *Adulphe Delegorgue*, *Serpa Pinto*, soit les progrès successifs de nos connaissances sur un point ou sur une région du continent africain : *Éthiopie méridionale*, *volcans du Mfoumbiro*, *Mont Rouwenzori*, *Lac Kivou*, *Afrique orientale allemande*. L'une d'elles appartient à l'histoire de la toponymie géographique, ordre de recherches peu cultivé malgré l'intérêt qu'il présente.

D'autres études se rapportent à l'histoire et à la géographie économiques : *Le commerce de Siout avec le Darfour*, *Charles-Henry Stokes*, *Henning Husing*.

Dans d'autres, enfin, telles que *Le Soudan oriental sous la domination mahdiste*, et *Une tentative de conquête du Mozambique portugais par les Hollandais en 1662*, nous avons tenté d'élucider certaines questions d'histoire politique. L'étude sur *Emin Pacha* participe de ces disciplines diverses.

Les faits exposés ici s'étendent sur deux siècles et demi, depuis le milieu du XVIIe jusqu'à nos jours.

Ces différents morceaux avaient presque tous déjà paru dans des recueils périodiques[1], mais avant d'être donnés ici, ils ont été plus ou moins profondément retouchés. La biographie d'Emin Pacha est inédite, à part quelques fragments; celle d'Henning Husing l'est en entier.

Mars 1904.

1. *La Géographie*, *Journal des Savants*, *La Nature*, *Revue des Deux Mondes*, *Revue générale des Sciences*, *Revue septentrionale*. — Les clichés de plusieurs des cartes qui figurent dans ce volume ont été obligeamment mis à notre disposition par M. Louis Olivier, directeur de la *Revue générale des Sciences*, et par MM. Masson et Cie, éditeurs de *La Nature*; nous leur en exprimons ici tous nos remerciements.

ÉTUDES

SUR L'AFRIQUE

PREMIÈRE PARTIE

SOUDAN ORIENTAL

I

EMIN PACHA

ADMINISTRATEUR, VOYAGEUR ET SAVANT (1840-1892).

Les savants qui se donnent la tâche de découvrir les régions du globe encore imparfaitement connues, y font très rarement des séjours prolongés; ils passent. A leur retour ils décrivent leur *itinéraire*, c'est-à dire qu'ils exposent les faits qui les ont le plus étonnés entre leur point de départ et leur point d'arrivée. Le meilleur synonyme du mot *explorateur* est le mot *voyageur*, qui implique précisément une idée de déplacement rapide.

Réciproquement les fonctionnaires coloniaux et les traitants, qui par profession vivent dans les contrées mal connues, sont rarement munis des notions scientifiques nécessaires pour observer en toute compétence

les phénomènes qui les entourent; ou, en termes plus brefs, le défaut des savants est de n'être pas des résidents, et celui des résidents de n'être pas des savants. Mais Emin Pacha, de son nom patronymique Édouard Schnitzer, fut un savant, qui séjourna treize années sur le Haut Nil Blanc. Dans l'histoire de la géographie, son cas est donc rare et singulier.

1. — La jeunesse d'Emin (1840-1876).

Édouard Schnitzer naquit de parents israélites, à Oppeln (Silésie prussienne), le 28 mars 1840. Il perdit son père en 1846. Trois ans plus tard, sa mère se remaria avec un protestant, se convertit et fit baptiser son fils. Au gymnase de Neisse, ville dans laquelle sa famille s'était fixée, le jeune Schnitzer se fit remarquer par son goût pour l'histoire naturelle; la boîte verte du botaniste en sautoir, il s'en allait herboriser dans la campagne, et il consacrait ses petites économies à l'achat d'oiseaux empaillés ou de livres techniques. Tous les collégiens ont piqué des papillons dans des boîtes et composé des herbiers, mais la plupart se lassent vite de ces jeux. Au contraire, la carrière d'Emin Pacha devait prouver que l'application de l'écolier Schnitzer à collectionner plantes et animaux, avait été l'indice d'une vocation précoce.

Devenu étudiant, Schnitzer se conformant à un usage répandu en Allemagne, fréquenta successivement plusieurs Universités, et suivit à Breslau, à Berlin, puis à Kœnigsberg les cours de médecine, de zoologie et les cliniques des hôpitaux.

Bien qu'il ait appartenu pendant quelques mois à l'*Arminia* de Breslau, et qu'une photographie du temps

le représente même revêtu des insignes de cette *Burschenschaft*, il paraît avoir peu goûté les exercices en usage dans les associations d'étudiants allemands et avoir rarement fréquenté ces *Kneipen* dans lesquelles les estomacs rivalisent de capacité. Contrairement à beaucoup de ses condisciples, il fut un étudiant qui étudia. Il se montra dès son arrivée à l'Université le travailleur opiniâtre qu'il devait rester toute son existence. A Breslau ou à Berlin il s'enfermait avec ses livres et ses collections, comme il fera plus tard à Lado et à Ouadelaï, et il écrivait à sa mère « que seul le travail rend la vie agréable », *dass das Leben nur durch Arbeit ein Genuss ist.*

Après quatre ans d'études, il conquit en 1863 le grade de docteur en médecine. Devenir un bon praticien, instruit et consciencieux, se distrayant de la vue des souffrances humaines par le spectacle de l'infinie variété de la faune du globe, là paraissent s'être bornées, entre 1859 et 1864, les ambitions d'Édouard Schnitzer.

Par quel motif prit-il un beau jour, qui fut le 9 novembre 1864, la résolution d'aller chercher fortune au loin? C'est une question à laquelle les fragments de sa correspondance, publiés jusqu'à ce jour, ne permettent pas de répondre. L'idée de vivre hors d'Allemagne ne l'effrayait certainement pas. Il a écrit quelque part : « L'homme n'est pas fait pour rester éternellement fixé en un même lieu, comme une huître. Le bon Dieu lui a donné des jambes pour se déplacer et des yeux pour contempler les spectacles du monde. » Et l'on verra qu'en effet, parmi les spectacles du monde, il en offrit à ses yeux des mieux choisis. Le 9 novembre 1864, Édouard Schnitzer quitte donc Berlin, projetant vaguement de se créer une situation médicale en Turquie. Il arrive à Vienne, et s'en va droit à l'ambassade ottomane

solliciter une place de médecin de l'État en Turquie. Rebuté il se rend à Laibach, où l'archiduc Maximilien concentrait une armée de volontaires, pour aller au Mexique conquérir sa couronne impériale. Schnitzer s'engage comme simple « chasseur », mais est ensuite reconnu impropre au service. Il gagne alors Trieste, où il cherche, sans succès, une place de médecin à bord d'un navire en partance. Ses ressources étaient épuisées, quand il réussit à se faire embaucher par un chirurgien, qui, dans une boutique en plein vent de la Via delle Acque Fredde, posait des ventouses, saignait et arrachait des dents. Schnitzer resta une quinzaine de jours dans cette officine, quand, ayant recouvré quelque argent, il décida de s'embarquer pour Raguse, puis de gagner Constantinople par terre, en exerçant son art le long du chemin. Mais sur le paquebot, un passager lui ayant vanté le séjour d'Antivari, petite ville Albanaise, qui à cette époque appartenait encore à l'Empire ottoman, et lui ayant affirmé « qu'il réussirait rapidement à y gagner sa vie », Schnitzer se laissa convaincre et y débarqua le 22 décembre 1864.

Consciencieux, bienveillant, le Dr Schnitzer ne tarda pas à avoir tous les habitants d'Antivari pour clients et pour amis; il obtint le poste de médecin sanitaire, et se vit bientôt dans une condition sortable. Vivant dans une petite ville turque appartenant géographiquement à l'Europe, mais si éloignée en fait de la véritable Europe, qu'il était, disait-il en plaisantant, obligé de « faire venir de Trieste ses boutons de chemise, faute d'en trouver sur place », privé de tout enseignement clinique, il n'accrut que médiocrement la somme de ses connaissances médicales : il apprit en revanche quantité d'autres choses. Doué d'aptitudes linguistiques, il posséda bientôt l'italien et le serbo-croate qui se par-

lent concurremment sur la côte de Dalmatie. Il attaqua courageusement, et avec succès, l'étude de la langue turque. Il ne s'en tint même pas là : professant que les langues finissent toujours par servir, il acquit des notions élémentaires d'arabe et de persan; déjà en quittant l'Allemagne, il parlait un peu le français; bref, en quelques années, il eut, polyglotte accompli, cinq ou six idiomes à sa disposition.

Il apprend aussi à connaître le pays et les hommes. Il rayonne autour d'Antivari : en 1866 il se rend au Montenegro pour établir avec les agents du Prince des règlements de protection sanitaire; en 1867, il voyage sur les confins de la Bosnie et de l'Herzégovine; en 1870, il est adjoint à une commission internationale composée de deux fonctionnaires turcs et de six commissaires européens et chargée de tracer une section de la frontière turco-monténégrine. Il va souvent à Raguse, plus souvent encore à Scutari, résidence des gouverneurs turcs de la province. Le spectacle que donnent, en ce carrefour ethnographique, les conflits d'intérêts entre Autrichiens, Italiens, Turcs, Monténégrins et Albanais, l'intéresse d'abord et le passionne bientôt. Il le décrit dans une suite d'articles intitulés « Aus Ober Albanien », que publie la *Neue Freie Presse* de Vienne. « Pourquoi avoir si peur de la politique? écrit-il à sa mère le 20 novembre 1869. Pour te dire la vérité, je m'y suis jeté en plein et j'ai déjà rendu service au gouvernement [turc]. » Sans qu'il le soupçonne, le futur gouverneur de la province équatoriale du Soudan Égyptien fait son éducation politique; Emin Bey perce déjà sous le Dr Schnitzer. Il se plaît dans ce milieu oriental et affecte de s'être complètement assimilé les usages du pays. Comme tout vrai Turc, s'il veut dire : « oui! », il secoue la tête de droite à gauche ou de gauche à droite,

et il l'incline gravement de haut en bas, quand il veut dire : « non! » « L'usage turc exige, écrit-il, qu'un fonctionnaire prononce le moins de mots possible, sauf dans le conseil, où c'est le lieu de parler. Je me suis pénétré de ce principe du silence, et je ne m'abandonne aux habitudes européennes que dans mon entourage ». La formule : *Wir Türken*, « nous autres Turcs », revient souvent dans ses lettres. Sa mère s'effraie de ce changement. Il la rassure de son mieux; il n'est devenu turc qu'en apparence, lui écrit-il; au fond, il est resté bon prussien. Mais il se leurre : sans qu'il en ait conscience, l'Orient l'a conquis à tout jamais, et quand il reviendra en Allemagne après onze ans d'absence, il s'y sentira étranger.

Bien loin de penser à terminer sa carrière à Antivari, Schnitzer se plaisait à entretenir sa famille de ses projets d'avenir. Il était l'homme des châteaux en Espagne, que son imagination construisait d'ailleurs en Égypte, en Syrie ou en Asie Mineure : tantôt à Berlin, au ministère des Affaires étrangères, on fait état de sa connaissance de l'Orient, de ses talents de polyglotte, et il se voit déjà consul de Prusse à Alexandrie ou à Smyrne; tantôt c'est à la science du médecin que le gouvernement turc fait appel, et le voici qui entre dans le corps de santé de l'armée ottomane. Un jour, en effet, il quitta Antivari, mais dans des circonstances imprévues.

En 1870, un certain Ismaïl Hakki Pacha arriva à Scutari comme gouverneur du vilayet d'Albanie; Schnitzer devint bientôt *persona grata* dans la maison. Il plut au mari, il plut davantage encore à la femme, qu'il avait licence, en sa qualité de médecin, de voir ouvertement à toute heure. « Mme Hakki Pacha », hongroise instruite et affinée, avait, jeune encore, épousé ce pacha turc déjà mûr. Jeune, gai, instruit, Schnitzer

conquit aisément le cœur de sa malade. Il prolongea ses visites à Scutari, et lia désormais sa fortune à celle d'Ismaïl Hakki Pacha. Sur son ordre, peut-être même en sa compagnie (car il y a ici des incertitudes), il accomplit, en 1871, un grand voyage en Orient. Il résida quatre mois dans l'Yemen, puis s'arrêta à Damas, à Beyrouth, à Smyrne et à Constantinople. Il venait de rentrer à Scutari d'Albanie, quand il en repartit subitement et définitivement.

Le grand-vizir Ali Pacha, protecteur d'Ismaïl Hakki, était mort, et par un de ces caprices de la fortune, qui, en Turquie, rejettent dans l'ombre un homme, hier encore tout puissant, Ismaïl Hakki était destitué et exilé à Trébizonde. Il n'y resta guère plus d'une année : rentré en faveur en 1873, il fut nommé gouverneur de l'Épire. Or Édouard Schnitzer partagea ces chances diverses : le départ humiliant de Scutari, le séjour maussade de Trébizonde, l'entrée joyeuse à Janina. C'était lui qui, en l'absence du Pacha, avait amené « tout le harem » à Trébizonde, lui encore qui était allé à Constantinople réveiller le zèle des amis du Pacha et avait obtenu sa rentrée en grâce. Secrétaire, homme de confiance et compagnon de chasse du mari, confident intime de la femme, précepteur des enfants, médecin de toute la famille, il assumait toutes les tâches.

Ismaïl Hakki Pacha mourut à Janina dans le courant de l'hiver 1873-74. Schnitzer parut d'abord bien décidé à continuer à vivre avec la famille, dans laquelle il avait, sous tous les rapports, trouvé un si parfait accueil; il défendit avec succès à Constantinople, où il avait des amis, les intérêts de la veuve et des enfants d'Ismaïl Hakki. Puis la succession réglée, et le séjour de la Turquie leur déplaisant, il les amena à Arco, dans le Tyrol. Aussitôt il fut instamment prié par sa mère,

qui ne l'avait pas vu depuis dix ans, de venir à Neisse. Il hésita six mois, se décida enfin, et, en avril ou en mai 1875, débarqua dans la petite ville silésienne avec toute cette « smala », qui se composait de Mme Ismaïl Hakki, des six enfants de celle-ci, et de trois serviteurs.

Que se passa-t-il alors dans l'esprit de Schnitzer? Voulut-il rompre brusquement une liaison, déjà vieille de cinq ans? La charge de cette famille nombreuse dont une série de circonstances, plus qu'une décision réfléchie, l'avait fortuitement rendu chef, l'effraya-t-elle soudain? Eut-il la nostalgie de cet Orient, où « il espérait fermement, écrivait-il naguère, terminer ses jours? » Sa correspondance avec sa famille, source précieuse de renseignements, cesse nécessairement pendant le séjour de Neisse, et l'on ne saura probablement jamais à quels mobiles il obéit.

Quoi qu'il en soit, voici les faits : le 18 septembre 1875, il partit pour Breslau, où il passa plusieurs jours, heureux de revoir d'anciens camarades d'Université. Puis sans prévenir ni ses parents, ni sa maîtresse, insoucieux de l'extrême inquiétude que sa disparition va leur causer, indifférent aux difficultés matérielles dans lesquelles son absence va soudain jeter cette famille d'Hakki Pacha, dont il est le soutien, il part pour Trieste, s'y embarque pour Alexandrie, arrive au Caire le 23 octobre 1875, et à Khartoum le 3 décembre.

L'année précédente, il avait été sollicité d'accepter un poste au Soudan. « J'ai reçu, écrivait-il le 30 octobre 1874, une proposition extrêmement avantageuse pour entrer au service du gouvernement égyptien, et quoique l'intérieur de l'Afrique soit bien lointain, il ne faut pas cependant nous en épouvanter. » Il n'y a donc pas lieu d'être surpris qu'ayant résolu de s'évader et de se cacher, il ait choisi le Soudan pour retraite. Schnitzer

arriva à Khartoum avec une caravane de négociants syriens et logea dans une *okelle*, bâtiment propre aux bourgades de la vallée du Nil, et qui servait à la fois de logis aux caravaniers et d'entrepôt à leurs marchandises. Il essaya d'abord de se faire passer pour un Turc, élevé en Allemagne, mais son passeport révéla bientôt son identité.

Il y avait alors à Khartoum une petite colonie austro-allemande qui comprenait notamment Giegler Pacha, sous-gouverneur du Soudan, inspecteur des télégraphes, Frédéric Rosset, négociant, consul d'Allemagne, et, à titre temporaire, Rodolphe Slatin, le futur gouverneur du Darfour. Le doyen en était le consul d'Autriche, Martin Hansal, depuis plus de vingt ans établi à Khartoum, et qui a adressé à l'*Œsterreichische Monatsschrift für den Orient*, et aux *Mitteilungen* de la Société de Géographie de Vienne des lettres qui renferment de précieux renseignements sur la géographie et sur l'histoire soudanaises.

Presque entièrement dénué de ressources à son arrivée, Schnitzer fut secouru par ses compatriotes, qui s'ingénièrent à lui former, parmi les marchands grecs et parmi les meilleures familles indigènes, un noyau de clientèle médicale. Pendant les quelques mois qu'il séjourna à Khartoum, il contracta avec Martin Hansal une très solide amitié. « Patron et vétéran de l'exploration africaine, lui écrivait-il plus tard le 7 juillet 1879, vous êtes une demi-providence pour le Soudan et ses voyageurs. » Et dans une lettre du 28 mars 1883, adressée au négociant français Albert Marquet[1], il l'appelait « mon brave vieux Hansal ».

1. Albert Marquet, né en 1844, avait fondé à Khartoum une maison de commission: il fournissait aux Européens tous les objets dont ils avaient besoin, et en même temps achetait les

Gordon Pacha gouvernait alors la province équatoriale du Soudan. Informé par Giegler de la présence du Dr Schnitzer à Khartoum, il l'invita à venir sur le Haut Nil. Schnitzer accepta; le 17 avril 1876, il s'embarquait sur le vapeur *Burden*, le 7 mai arrivait à Lado, et était immédiatement nommé médecin de la province équatoriale. Le goût du mystère était l'un des traits du caractère d'Édouard Schnitzer. Déjà en Turquie il dissimulait son identité, et se faisait appeler « le Dr Hairoullah Effendi ». En arrivant dans la province équatoriale, il déclara se nommer *Emin Effendi*, pseudonyme dont il n'a jamais donné l'explication[1]. Voici donc Édouard Schnitzer, ou plutôt Emin Effendi sur le Haut Nil. Il va y passer treize années de sa vie, treize années au cours desquelles il acquerra involontairement et par suite d'événements extraordinaires une notoriété universelle, au cours desquelles aussi il fondera, par de solides travaux, sa réputation scientifique.

Mais avant de considérer le développement de sa carrière, il est nécessaire d'exposer rapidement pourquoi un médecin allemand pouvait, en 1875, trouver dans l'Afrique centrale un emploi au service du gouvernement égyptien, ou, en d'autres termes, comment le gouvernement égyptien avait occupé la région du Haut Nil.

produits du Soudan pour les revendre en Égypte. Il fut, en 1882, chargé de la gérance du consulat de France à Khartoum pendant l'absence du titulaire, M. Vossion. Il quitta Khartoum lors du soulèvement mahdiste à la fin de 1883, ou au début de 1884, et mourut au Caire le 6 décembre 1886.

1. On ne saurait considérer comme acquise l'explication de Vita Hassan, qu'Ed. Schnitzer aurait tout simplement choisi le nom d'un médecin égyptien, qui l'aurait précédé dans la province équatoriale, et aurait porté le nom d' « Emin ».

2. — L'occupation égyptienne du Haut Nil avant l'arrivée d'Emin.

La découverte du Haut Nil Blanc date d'une soixantaine d'années. Après la fondation de Khartoum par les Égyptiens en 1822, plusieurs explorateurs, parmi lesquels le Français Linant de Bellefonds, remontèrent le fleuve. Mais aucun d'eux ne dépassa le 10° de lat. Nord. Sur les contrées situées plus au sud, où « se cachait, disait-on, la tête du Nil », on en était donc encore resté aux notions que les Arabes du moyen âge avaient empruntées à Ptolémée, les géographes modernes à ceux-ci, et que J.-B. Bourguignon d'Anville avait, au milieu du XVIII[e] siècle, très exactement résumées dans un mémoire justement réputé [1].

Or, en 1839, Mehemet Ali, soit par caprice, soit dans une vue intéressée, résolut de faire explorer les régions inconnues, au sud du Soudan égyptien, et n'ordonna rien moins que « de découvrir les sources du Nil Blanc ». Trois expéditions partirent successivement de Khartoum en 1839, 1840 et 1841. Elles n'atteignirent pas les sources du Nil, mais ayant remonté le fleuve jusque dans les parages du 5° de latitude Nord, elles rapportèrent des connaissances géographiques entièrement nouvelles sur la région qu'elles avaient traversée. Que le Nil Blanc est navigable depuis Khartoum jusqu'au 5°, c'est-à-dire sur une longueur de douze cents kilomètres; que de novembre jusqu'en avril les vents soufflent du nord; qu'au sud du 9° vivent de nombreux troupeaux d'élé-

1. Dissertation sur les sources du Nil pour prouver qu'on ne les a pas encore découvertes. *Mémoires de littérature tirés des registres de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, t. XXVI.

phants, et que le pays est en conséquence riche en ivoire, qu'il est habité par des populations douces et accueillantes, voilà ce qu'en 1839 on ignorait, mais ce qu'en 1842 on sut d'autant plus sûrement que la troisième expédition avait confirmé les rapports de la seconde, comme celle-ci ceux de la première[1].

La diffusion de ces notions provoqua un certain mouvement commercial. De simples particuliers, les uns Européens, les autres Arabes, équipèrent à leurs frais des bateaux, et partirent de Khartoum, pour aller chercher sur les rivages du Haut Nil ces dents d'éléphant qu'on disait y être si abondantes. Les indigènes leur vendaient de l'ivoire pour des verroteries et de menus objets sans valeur. Peu à peu, ils s'aventurèrent à droite et à gauche du Nil Blanc, dans des contrées restées inconnues aux explorateurs de 1839-42, et entrèrent ainsi dans le Bahr-el-Ghasal. Ils y fondèrent bientôt des établissements à demeure, des *zéribas*, postes fortifiés entourés d'une épaisse haie vive, où leurs commis résidaient en permanence.

Malheureusement, au commerce licite de l'ivoire, vint bientôt s'ajouter l'abominable trafic de la traite des esclaves. Dans tout le Soudan égyptien, on s'y livrait déjà sans contrainte ni mystère. Chaque année, les soldats de l'armée régulière, encadrés par leurs officiers, quittaient leurs garnisons de Khartoum, de Sennar ou d'El-Obeid, pour aller enlever des nègres dans les montagnes du Fazoql et du Nouba. Les découvertes de 1839-42 avaient agrandi le domaine de la chasse à l'homme. Vers 1860, les négociants européens se retirèrent, et dorénavant on vit plus nombreux chaque

1. Nous avons exposé en détail l'histoire de ces explorations dans notre ouvrage, *Le Soudan égyptien sous Mehemet Ali*, 1 vol. in-8. Paris, C. Naud, 1898, IIIe partie.

année sur les marchés de Khartoum, de Berber et du Caire, ces Dinkas, ces Chillouks, ces Berris, enlevés sur les bords du Haut Nil par ces pirates qu'on nommait des Dongolais.

En 1869, le khédive Ismaïl Pacha décida enfin l'annexion des contrées du Haut Nil au Soudan égyptien. La ferme volonté d'anéantir la traite des esclaves fut le mobile apparent de sa résolution. Elle eut sans doute pour mobiles réels l'espoir d'ajouter des ressources nouvelles à celles que la terre féconde d'Égypte livrait à ce prodigue, sans cependant le satisfaire, et le désir de continuer l'œuvre de Mehemet Ali, son aïeul, qu'il se piquait d'imiter.

Il confia à Samuel Baker, brillant sportsman anglais, qui revenait de l'Afrique équatoriale, le soin de mener à bien cette entreprise et lui en fournit très libéralement les moyens. La mission de Baker dura jusqu'en mai 1873, les résultats en furent misérables et hors de proportion avec les frais. Baker éleva trois postes égyptiens dans la région du Haut Nil, le premier à Gondokoro, le second à Fauvera sur le Nil Somerset, qui porte dans le lac Albert les eaux du Victoria, le troisième entre les deux premiers, à Fatiko (carte 1). Là se borna son œuvre de quatre années. Il essaya d'établir des postes dans l'Ounyoro, mais dut se retirer devant l'énergique résistance de Kabréga, chef du pays.

Baker ne réussit pas davantage à anéantir la traite des esclaves, objet principal de sa mission. En revenant de Gondokoro à Khartoum, il rencontra sur le Nil trois barques chargées d'esclaves qu'on allait vendre dans le Sennar: preuve lamentable, mais irréfutable de son insuccès. Baker ne s'était pas représenté les difficultés de son entreprise. Quand il arriva sur le Haut Nil, la traite des esclaves y était organisée depuis vingt-cinq

ans; elle avait déjà ses habitudes et même ses traditions. Les marchands d'esclaves, qui disposaient d'une véritable armée, avaient enveloppé le pays d'un réseau de postes. Quantité de gens au Soudan et en Égypte vivaient de ce commerce immoral, et beaucoup de fonctionnaires en profitaient. Par intérêt, ils souhaitaient donc tous l'échec de Baker, mais en outre, musulmans, partant convaincus de l'infériorité du nègre païen et de la légitimité de l'esclavage, ils ne comprenaient pas pourquoi ce chrétien s'efforçait de rompre avec une coutume sur laquelle repose leur organisation sociale. La tâche excédait donc les forces de Baker.

Une année entière se passa, pendant laquelle les pays nouvellement annexés restèrent sans direction. Enfin, en 1874, Gordon fut nommé « gouverneur général des provinces égyptiennes de l'Équateur ». Au service de l'œuvre dont il prenait la charge, il mit ce haut sentiment du devoir qui domina sa vie, et cette activité qui étonnait tant ses subordonnés, que l'un d'eux me le définit un jour sous cette forme pittoresque : « Gordon? un homme qui n'aimait pas à s'asseoir ».

Pendant trois années, de 1874 à 1876, il eut le courage de demeurer sur le Haut Nil presque seul (la mort ou la maladie l'ayant privé de la plupart de ses lieutenants européens) pour anéantir la traite des esclaves. Fermer aux traitants toute issue vers le nord, les épier, les prendre en flagrant délit, avoir la satisfaction de rendre la liberté à leurs victimes, voilà l'œuvre à laquelle Gordon se dévoua. Sa passion pour la justice, comme sa haine de toute vilenie trouvaient également leur compte dans cette œuvre. Son horreur des esclavagistes l'entraînait parfois, lui ce gentleman correct, à des actes surprenants. Il alla un jour, rapporte M. Boulger dans sa *Life of Gordon*, jusqu'à cravacher l'un d'eux en plein

visage, et je me suis, au Caire, laissé raconter cette anecdote comico-tragique, qu'un autre de ces misérables ayant été introduit dans la hutte pendant le repas, Gordon, hors de soi, se mit, dans l'excès de son indignation, à le larder de coups de fourchette.

Il multiplia les postes égyptiens dans la province. Il en créa deux sur le Sobat : l'un en un lieu particulièrement bien choisi, au confluent de la rivière et du Nil Blanc; l'autre auquel, par un singulier contresens, des voyageurs européens ont donné le nom de *Nasser*, sans se douter que ce terme désigne simplement la fonction de chef de poste, fut établi en amont sur la rivière, à peu près à l'endroit où la mission de Bonchamps, venant d'Abyssinie, s'est arrêtée en 1897. Plusieurs postes, Gaba-Chambé, Bor, Redjaf, Laboré, Doufilé, jalonnèrent le cours même du Nil Blanc. Deux autres furent fondés, l'un à l'ouest du fleuve dans le Makraka, l'autre à l'est dans le Latouka. Enfin Lado devint le centre principal de la province, à la place de Gondokoro, qu'on abandonna momentanément (carte 1).

Gordon réussit encore à lancer deux petits vapeurs, le *Khédive* et le *Nyanza*, sur la partie du Nil navigable en amont de Doufilé. Après les avoir préalablement démontés, il les transporta avec une peine extrême, et non sans perdre beaucoup d'hommes, au delà des rapides qui s'échelonnent sur 150 kilomètres de Doufilé à Kiri.

Ce fut pendant cette lutte de Gordon contre les traitants d'esclaves, qu'Emin arriva sur le Haut Nil. Promu médecin de la province équatoriale, il fut en outre chargé par Gordon, à partir du 8 septembre 1876, d'en administrer les magasins. Ainsi Édouard Schnitzer entrait dans ce groupe d'Européens, qui de Mehemet Ali à Tewfik participa à l'administration du Soudan, et

qui comprit notamment, outre Samuel Baker et George Gordon, les Anglais Lupton et Hicks, les Américains Stone, Prout, Mason et Long, les Autrichiens Joseph Russegger, Giegler, Rodolphe Slatin, Ernest Marno, Emiliani, le Suisse Munzinger, les Italiens Romolo Gessi, Gurgi, Messedaglia, les Français Linant de Bellefonds, Ernest Linant de Bellefonds, J. D'Arnaud, Pauthonier, Thibaut, Chélu, Charles Rigolet.

3. — Emin chef du service médical de la province équatoriale (1876-1878).

Depuis l'époque de son arrivée jusqu'au jour de sa promotion au gouvernement même de la province équatoriale, Emin ne résida que trop temporairement à Lado, pour s'acquitter des devoirs de ses deux charges avec une parfaite régularité.

Il se rendit deux fois à Khartoum, du 13 novembre 1876 au 2 janvier 1877, et d'avril à juin (?) 1877. Il fut en outre chargé par Gordon de missions auprès de Mtésa, roi d'Ouganda, et de Kabréga, roi d'Ounyoro, chefs nègres, dont Ismaïl se flattait d'annexer les domaines situés sous l'équateur, ainsi qu'en témoigne le nom de province *équatoriale* donné à la partie la plus méridionale du Soudan égyptien.

En 1874, Gordon avait déjà envoyé Long, un de ses officiers, pour entamer « entre le gouvernement de S. A. le Khédive et le roi Mtésa des relations politiques et commerciales [1] ». L'année suivante, Ernest Linant de

1. Charles Chaillé-Long, Expedition from Gondokoro to Lake Victoria and discovery of Lake Ibrahim. *Provinces of the Equator. Summary of letters and reports of H. E. the governor general*, part. I, Le Caire, in-8, 1877, p. 37-80.

Bellefonds, autre officier de l'état-major de Gordon, fut chargé de les poursuivre et séjourna auprès de Mtésa du 11 avril au 15 juin 1875 [1]. Emin, à son tour, eut pour mission de les continuer.

Son premier séjour à Rubaga, bourgade royale située au nord du lac Victoria, dura du 27 juillet au 31 août 1876. Il y eut force échange de politesses : à son arrivée, Emin fut escorté jusqu'à sa demeure à grand bruit de fifres et de tambours. De son côté, Emin s'empressa de remettre à Mtésa les cadeaux qui lui étaient destinés : tapis persans, coussins, fusils incrustés d'argent; mais ni dans cette première entrevue, ni dans les suivantes, il n'aborda de question importante. C'était une visite de bon voisinage, que le Khédive faisait rendre à Mtésa et rien de plus.

Emin retourna en Ouganda en novembre 1877 et y dut rester jusqu'au 19 mars 1878 : il ne pouvait obtenir de Mtésa, malade et enfermé avec ses sorciers, ni d'être reçu, ni d'être autorisé à partir. Quand enfin il le vit, il s'efforça de provoquer de sa part une adhésion formelle à l'alliance égyptienne. Il lui en représenta avec force les avantages, et Mtésa ayant demandé s'il pouvait envoyer une députation au Khédive, Emin répondit que c'était son devoir, que chaque année le Khédive lui déléguait des officiers, lui faisait des présents, et qu'il manquait de courtoisie en demeurant en reste.

Il semble en outre, d'après une note malheureusement un peu concise de Stuhlmann [2], qu'Emin eut aussi pour

1. Itinéraire et notes d'E. Linant de Bellefonds, *Bulletin trimestriel de la Société khédiviale de Géographie du Caire*, 1876, p. 1-104. — Ce sont des notes posthumes, E. Linant de Bellefonds ayant été tué par des indigènes, sur la rive droite du Nil Blanc, le 26 août 1875.

2. Stuhlmann, *Mit Emin Pascha ins Herz von Afrika*, p. 194, note 3.

mission d'explorer les régions situées au sud du lac Victoria, notamment celle des volcans du Mfoumbiro (sur laquelle on ne possédait alors que les notions succinctes rapportées jadis par Speke et Grant), puis de gagner la côte de l'océan Indien en passant par Tabora. Mais les traitants arabes de Zanzibar, qui depuis près de vingt-cinq ans commerçaient dans l'Ouganda, inquiets de cette intrusion des Européens dans leur domaine, firent échouer ces projets.

Entre ces deux voyages, Emin s'était rendu dans l'Ounyoro. Depuis l'époque où Samuel Baker avait essayé et en vain d'établir de vive force la domination égyptienne dans le pays, Kabréga recherchait les occasions de manifester sa malveillance aux représentants du Khédive. La visite d'Emin, qui séjourna à Mparo-Njamoga, bourgade de Kabréga, du 21 septembre au 25 octobre 1877, mit fin à cet état d'hostilité; et il établit personnellement avec le chef de l'Ounyoro des relations amicales, dont il devait bénéficier, pendant ses cinq années d'isolement.

Ces missions d'Emin n'eurent pas de lendemain. Pendant qu'elles s'accomplissaient, le Khédive Ismaïl commençait à se débattre au milieu des inextricables difficultés financières qui aboutirent à sa destitution brutale par le Sultan, le 26 juin 1879, et à son départ forcé de l'Égypte. L'Ouganda et l'Ounyoro étaient bien loin de son esprit. L'expansion de l'Égypte vers le sud était arrivée à son terme : les postes établis sur la rive gauche du Nil Somerset furent abandonnés et le cours du fleuve marqua en fait la frontière méridionale du Soudan égyptien (carte 1).

Ces voyages toutefois profitèrent beaucoup à Emin. Non seulement il eut le loisir de faire de bonnes observations d'histoire naturelle et d'ethnographie, de

composer aussi un excellent mémoire de géographie économique sur le commerce dans l'Ouganda et dans l'Ounyoro, *Ueber Handel und Verkehr bei den Waganda und Wanyoro*, mais en outre, ses rapports avec les chefs nègres fortifièrent son éducation diplomatique et le préparèrent, à son insu, aux importantes fonctions qui allaient lui être dévolues.

4. — Emin gouverneur de la province équatoriale (1878-1889).

Découragé et dégoûté de sa tâche, Gordon quitta le Haut Nil à la fin de 1876 et retourna en Angleterre. Il finit cependant par céder aux instances réitérées du Khédive, et accepta le poste de gouverneur général du Soudan égyptien. Dès son arrivée à Khartoum, il eut donc à nommer son successeur dans la province équatoriale, qui en dépendait. Il fut d'abord malheureux dans ses choix, et en moins de dix-huit mois, quatre personnes se remplacèrent successivement à Lado : deux officiers de l'armée américaine, Prout et Mason d'abord, puis deux Arabes, Koukouk Aga et Ibrahim Fauzi. Enfin, en juillet ou août 1878, Emin fut nommé Bey et « Moudir Amoum de la province équatoriale ». L'explorateur russe Wilhelm Junker, qui depuis deux ans parcourait la région du Haut Nil, et qui avait conçu pour Emin une très vive amitié, revendiqua plus tard l'honneur de n'avoir pas été étranger à la décision prise par Gordon.

Les onze années pendant lesquelles Emin administra la province équatoriale se divisent en deux périodes : l'une (1878-1883) pendant laquelle il conserva des rapports normaux avec Khartoum, capitale du Soudan,

l'autre (1884-1889) pendant laquelle la victoire mahdiste l'isola non seulement du Soudan, mais même du monde civilisé.

Première période (1878-1883). — Au service de sa tâche, Emin apporta des connaissances, des qualités et du dévouement.

Ses fonctions le mettaient en contact avec deux catégories d'individus, entièrement opposées sous le rapport ethnographique et religieux : 1° les musulmans, égyptiens et soudanais, fonctionnaires et traitants; 2° les nègres païens de la province.

En terre d'islam, Emin, on le sait, n'était pas un nouveau venu. Il parlait couramment l'arabe, le lisait et l'écrivait. Le turc lui était également familier : en 1882, lors d'un de ses séjours à Khartoum, deux interlocuteurs, Abd-el-Kader Pacha, gouverneur général du Soudan, et Rachid Pacha, lui parlèrent turc; sans s'émouvoir, Emin leur donna la réplique. Il affectait les allures d'un musulman : le vendredi, il se rendait à la mosquée et disait les prières; il se présentait souvent les mains croisées sur l'estomac. Il avait acquis une certaine connaissance de la théologie et du droit islamiques. En 1890, pendant son séjour à Tabora, des Arabes, qui venaient l'entretenir de questions religieuses, étaient surpris de l'étendue de sa science. « Il était amusant, dit Stuhlmann, son compagnon, de voir dans les premiers temps comment Saïd-bin-Juma , qui passait pour le savant de l'endroit, cherchait à entraîner le Pacha sur la pente glissante des questions délicates de droit successoral et comment il battait régulièrement en retraite, quand le Pacha l'avait surpris en flagrant délit d'ignorance. » Emin joua ce personnage, dit encore Stuhlmann, par conviction « que seule cette attitude lui permettrait de poursuivre son œuvre civilisatrice et de

cesser d'être un étranger au milieu des musulmans »[1].

Pourtant il se séparait sur un point essentiel de ses pseudo-coreligionnaires. Tandis qu'ils considèrent le nègre païen comme un être inférieur, et même comme un simple bétail de valeur élevée, lui dans ce nègre il chercha l'homme ; et bien loin de le mépriser, s'instruisit de ses mœurs et de ses idées. Ses voies furent pacifiques, il causait avec les chefs indigènes, « palabrait », comme on dit au Congo, et, le cas échéant, se servait de ses connaissances médicales et des ressources pharmaceutiques de l'infirmerie de Lado pour affermir son influence.

Il s'attacha à ce coin de terre africaine, où le hasard de sa vie aventureuse l'avait jeté, et s'y acclimata d'une manière surprenante. En quelque lieu qu'ils résident, le propre des agents coloniaux est de rêver sans cesse de départ; ils comptent et recomptent combien de jours les séparent encore du jour désiré où ils s'embarqueront pour l'Europe. Emin, point. C'était un des étonnements de Junker qu'à Lado, dans leurs longs tête-à-tête, il ne parlât jamais, même par allusion, ni de sa famille, ni de son pays natal. L'Equatoria était devenue pour lui une seconde patrie. Son goût pour les recherches scientifiques y trouvait la matière de profondes et d'intimes satisfactions. Où aurait-il découvert un champ d'observations aussi riche et si peu exploré ? Il goûtait puissamment le charme de la nature tropicale, et savait l'exprimer, ainsi qu'en témoigne, par exemple, la description suivante d'une nuit dans l'Ouganda :

Assis sous les bananiers dans l'obscurité, on goûte un plaisir rare à observer les ombres changeantes que la lumière

1. « .... Dass ihm allein auf diese Weise die Möglichkeit gegeben war, sein Kulturwerk dürchzuführen und sich unter der mohammedanischen Bevölkerung heimisch zu machen. » (Stuhlmann, *Mit Emin Pascha ins Herz von Afrika*, p. 29.)

bleuâtre de la lune dessine en passant à travers les feuilles sur le sol brunâtre. Partout règne un calme mystérieux; seules les grandes feuilles de bananiers s'agitent doucement comme dans un rêve. Pareilles à des fantômes, de grandes chauves-souris glissent dans l'air; « le père des quatre ailes », entouré de ses longues plumes frissonnantes, vole silencieusement; les grands lampyrides laissent derrière eux des traînées bleuâtres, et l'œil peut à peine saisir dans l'obscurité les sombres phalènes qui passent en sifflant. Un souffle de profonde et douce tranquillité traverse la nature entière.

A Lado, Emin était installé à demeure et non pas campé provisoirement. « Son logement, dit Junker, se composait de deux huttes rectangulaires en terre avec des toits de chaume; ce n'était pas luxueux, mais confortable. Dans son cabinet, une table de travail longue et massive, une autre couverte d'instruments météorologiques et de registres-journaux; des chaises européennes, une bibliothèque, et sur plusieurs petites tables des objets rappelant l'Europe; des tapis sur toutes les tables, des coussins sur un divan d'encoignure, couvert d'une housse ornée de dessins à fleurs; des rideaux aux portes et aux fenêtres. »

A Junker, qui sortait de la brousse, cette demeure parut un palais; son étonnement grandit encore quand il entra dans la salle à manger : la table était couverte d'une nappe; chaque convive avait sa serviette et on changeait les assiettes après chaque plat. Enfin on servit tant de mets que Junker est obligé d'avouer que déshabitué de tant de recherche, son appétit ne fut pas à la hauteur des circonstances.

Installation simplement confortable à nos yeux, mais luxueuse pour l'Afrique centrale, et qui annonçait chez Emin de fermes intentions de séjour permanent.

A Lado, il s'unit, vraisemblablement selon le rite musulman, à une Abyssine, nommée Safaran, qui lui

donna deux enfants, dont un seul vécut, une fille qui reçut le nom de Férida [1].

Il aimait cette terre d'adoption. Pendant sa complète séparation d'avec le monde civilisé, de 1884 à 1888, il répétait sans cesse dans ses lettres qu'il voulait y rester pourvu seulement qu'on le ravitaillât. Malgré l'espèce de fascination que Stanley exerça sur lui, il aurait trouvé dans son attachement à son pays le courage de le braver en face, si l'indiscipline de ses soldats ne l'avait contraint de se retirer. Emin a ressuscité le type aujourd'hui disparu de l'Anglo-Indien, de l'agent de l'ancienne Compagnie des Indes, qui arrivait jeune en Asie, y vivait à l'orientale avec son harem indigène, s'attachait au pays et y mourait sans avoir revu l'Angleterre.

Il fit un effort persévérant pour acclimater dans son jardin de Lado, puis répandre dans l'Équatoria les plantes nouvelles dont son ami Georges Schweinfurth, Albert Marquet et les Arabes de l'Ouganda lui avaient envoyé les semences. Il essaya de cultiver du riz, du coton, des oignons, des arachides et des bambous; il se félicitait en 1881 du bel aspect qu'offraient ses figuiers, ses orangers et ses citronniers. S'intéressant encore plus aux bêtes qu'aux plantes, il tenta d'acclimater certains animaux domestiques. Mais les ânes du Latouka, contrée relativement sèche, ne purent s'accommoder de l'humidité des bords du Nil; les buffles restaient sauvages, même élevés au milieu des troupeaux de vaches; en revanche, de gros canards originaires de l'Ouganda

1. Safaran mourut à Ouadelaï le 6 mars 1887. En 1889 Emin ramena sa fille à Bagamoyo, et fit régulariser son état civil au consulat allemand de Zanzibar. Mademoiselle Férida Schnitzer vit actuellement en Allemagne.

réussirent dans la province équatoriale et s'y multiplièrent.

Ce fut principalement à Lado, chef-lieu de l'Équatoria, qu'Emin se livra à ces essais, mais il ne se confina pas dans cette résidence et, de 1878 à 1883, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où la menace d'une invasion mahdiste lui imposa des devoirs nouveaux, il parcourut sa province en tout sens, ainsi qu'en témoignent les onze itinéraires suivants :

1. *Voyage au pays des Choulis.* — Emin part de Lado en décembre 1878, quitte Doufilé le 27 décembre, et gagne Fatiko par Faloro et Fabbo; il se rend au petit village de Pajira; revenu à Doufilé le 8 janvier 1879, il rentre à Lado le 8 mars
2. *Voyage au lac Albert.* — Emin part de Lado en novembre 1879, remonte par vapeur le Nil depuis Doufilé, séjourne sur les rives du lac à Magoungo (6 décembre) et à Mahagi; il était revenu à Doufilé le 1er janvier 1880. (Les dates précises de cet itinéraire nous font défaut.)
3. *Voyage dans le Makraka.* — Emin part de Lado le 1er août 1880, et arrive le 8 au poste de Makraka Sougaïr. Mais le 9 il est informé qu'un bateau-poste venant de Khartoum est arrivé à Lado; il y rentre le 16 août.
4. *Excursion de Lado à Redjaf*, du 25 au 27 septembre 1880.
5. *Voyage dans le Latouka et au Nil Somerset.* — Emin se rend de Lado à Fadibek dans le Latouka, par Laboré, puis gagne Fatiko par Biajo, passe le Nil Somerset à Fauvera, séjourne à Panjatoli, et revient à Lado par Fatiko. Octobre-novembre 1880. (Les dates précises de cet itinéraire nous font défaut.)
6. *Excursion dans le district de Bor*, pendant les derniers jours de janvier 1881.
7. *Voyage dans le Latouka et au pays des Choulis.* — Emin part de Lado à la fin de mars 1881; de Gondokoro (29 mars), il se rend à Okkela et Tarangole. Il entre ensuite dans le pays des Choulis et s'arrête à Agarou, Fadibek, Fadjoulli; il regagne Laboré sur le Nil le 26 mai, par Fadibek, Faradjok et Obbo.
8. *Voyage dans le district de Rohl.* — Emin part de Lado le 15 septembre 1881, arrive à Boufi le 11 octobre, continue vers l'ouest jusqu'à Ajak, Rumbek et Gohk-el-Hassan, il revient à Lado le 19 décembre en traversant le Makraka.
9. *Voyage à Khartoum*, où Emin séjourne du 7 mars au 15 juin 1882.



Carte 1. — Province équatoriale du Soudan égyptien.

10. *Voyage dans le Makraka.* — Emin part de Bedden le 9 octobre 1882 et visite les postes et villages de Rimo, Kabajendi et Wandi. (Les dates précises de cet itinéraire nous font défaut.)
11. *Voyage au Mombouttou.* — Emin part de Lado le 7 mai 1883, et se rend au Makraka; il traverse l'Ouellé le 16 juin, gagne Bellima (il s'y trouvait notamment le 21 juin); puis Tangasi (il s'y trouvait notamment le 8 juillet), repasse l'Ouellé au confluent du Doungou le 18 juillet, et rentre à Lado en août.

Ainsi en cinq ans, Emin fit au moins[1] onze absences, dont plusieurs durèrent plus de deux mois : il était bien, ainsi qu'il se nommait lui-même, « un éternel voyageur », *der ewige Wanderer.*

Ces déplacements étaient sans doute motivés par le plaisir de pénétrer dans des contrées nouvelles, et l'espoir de tuer des oiseaux inconnus, pour les décrire et les naturaliser, mais le devoir professionnel contribuait aussi à entraîner Emin loin de Lado. Ces voyages avaient pour but l'inspection des *postes*, par lesquels la souveraineté de l'Égypte se manifestait dans la province équatoriale, comme actuellement celle de la France se manifeste au Soudan, et celle du Souverain dans l'Etat indépendant du Congo.

Emin porta à cinquante environ le nombre de ces postes : sur le Nil même, Gondokoro, abandonné par Gordon, fut réoccupé en 1878 ; Ouadelaï fut fondé en 1879 ; — à l'est du fleuve, Agarou, Fadibek, Fadjoulli et Obbo furent fondés en 1880, Okella le fut en 1881 ; — à l'ouest du fleuve, Loggo fut fondé en 1880, Goumbiri et Ganda le furent en 1881, Kibbi et Gosa en 1882. En 1880, les postes du Mombouttou, qui dépendaient jusqu'alors de la province du Bahr-el-Ghasal, furent incorporés à la

1. Nous ne saurions en effet assurer, les *Journaux* d'Emin n'étant encore que partiellement publiés, que quelques excursions faites par lui dans le voisinage de Lado ne nous aient pas échappé.

province équatoriale. Pendant le gouvernement d'Emin, la superficie de l'Équatoria s'accrut ainsi très notablement; en 1883, elle couvrait approximativement 350 000 kilomètres carrés, elle égalait donc environ les deux tiers de celle de la France. Si les circonstances politiques étaient restées normales, elle se serait peut-être étendue davantage encore, car Emin exprimait la velléité de fonder de nouveaux postes « dans la région complètement inconnue qui s'étendait de la rive occidentale de l'Albert Nyanza jusqu'à Nyangoué », sur le Congo (carte 1).

Ces postes étaient composés de huttes, au milieu desquelles était ménagée une place, sur laquelle donnaient les locaux principaux : *divan*, ou bureau du chef de poste, demeures des officiers, magasins.

Parmi les soldats en garnison on distinguait trois catégories : 1° les réguliers (*gahadiehs*), noirs païens recrutés dans le pays, armés, nourris, habillés aux frais du gouvernement, et touchant une solde mensuelle de 20 piastres [1]; 2° les irréguliers musulmans (*kouterieh*s), originaires du Nil moyen (Dongola, Sennar, etc.), qui étaient seulement armés aux frais du gouvernement et recevaient une solde mensuelle de 100 piastres; 3° les irréguliers noirs païens (*basinguers*), recrutés dans le pays, armés aux frais du gouvernement, mais qui recevaient seulement une solde mensuelle de 20 piastres. Ces troupes étaient encadrées d'officiers et de sous-officiers égyptiens et soudanais. Leur effectif total oscillait vers 1881 entre 1 600 et 2 000 hommes.

La mission des postes, entre lesquels ces soldats étaient répartis, consistait théoriquement à empêcher la traite des esclaves, les guerres entre tribus et à faire

1. La piastre égyptienne vaut 0 fr. 26

rentrer les impôts (ivoire, bœufs, grains, et, au Latouka, plumes d'autruches).

En arrivant dans un poste, Emin inspectait les officiers et les soldats, écoutait les doléances, et contrôlait les livres de comptabilité. Junker, qui le vit dans l'exercice de ces fonctions, lui reprochait de se complaire dans les détails oiseux et d'attacher une importance excessive à la stricte observation des formes administratives; il disait qu'au contact des fonctionnaires égyptiens il s'était *égyptianisé*, et le définissait : « un homme de divan ».

En même temps Emin entrait en relations avec les chefs indigènes. Il évitait généralement de s'immiscer dans la politique intérieure des tribus. Néanmoins, il paraît, d'après certaines allusions, pour nous obscures, avoir, en 1883, modifié assez profondément le personnel dirigeant au Mombouttou. Ces visites aux chefs indigènes ne manquaient pas de pittoresque. Quand Emin se présenta chez Rotchamma, chef des Choulis, on le pria d'attendre qu'on eût sacrifié deux chèvres et répandu leur sang sur le chemin. Cette cérémonie protocolaire accomplie, le chef en costume de gala, c'est-à-dire peint de frais en rouge, couvert d'une peau d'antilope, et orné de quelques bracelets en fer, vint à Emin, et le conduisit près d'un arbre, sous lequel on avait disposé un *angareb* [1] et une chaise. Devant le chef, un jeune homme, son favori, se tenait à genoux, des sentinelles l'arme au bras entouraient le groupe, que le village, hommes, femmes et enfants, dans les costumes les plus variés, regardait curieusement.

Ces tournées d'inspection profitaient parfois au trésor égyptien : en 1881, par exemple, Emin rapporta dix can-

1. Un *angareb* est une sorte de chaise longue.

tars d'ivoire, valant environ 9 000 francs sur le marché de Khartoum[1], et cinq à six livres de plumes d'autruche, dont les chefs des Choulis et du Latouka lui avaient fait cadeau.

Toutefois Emin éprouva dans l'administration de la province des difficultés, dont certaines provenaient de circonstances antérieures à son entrée en charge.

Les pays du Haut Nil étaient depuis trente ans exploités par une tourbe d'individus, originaires du Soudan musulman et qui portaient la dénomination collective de « Dongolais ».

Les uns, simples particuliers, faisaient métier de capturer des esclaves et de les convoyer dans le Nord. Lors d'une enquête ouverte par Emin, quelques-uns se donnèrent pour de petits marchands (*djellabs*), mais il fut impossible à la plupart de déclarer une profession avouable. D'autres, d'un passé tout aussi douteux, étaient entrés au service du gouvernement égyptien. Entre tous, d'ailleurs, il y avait ce point commun qu'ayant trouvé dans le pays du Haut Nil une existence plus large qu'à Dongola ou à Berber, ils s'y étaient établis à demeure, s'y étaient « nichés », comme disait Emin, et vivaient aux dépens de l'indigène.

Cette exploitation ne s'exerça pas partout dans la même mesure. Relativement modérée à l'est du Nil, où les Dongolais n'émigrèrent jamais en grand nombre, elle fut odieuse dans le Makraka et dans le Rohl. Les Dongolais dérobaient tout aux habitants : grains, bétail, femmes, enfants. « On vit commodément, écrivait Emin, les nègres récoltent du grain en quantité, et quand on n'a plus de viande, on déclare les Agahr ou les Atot en

1. En 1880, le cantar d'ivoire (44 kilog. 500) valait à Khartoum 35 livres égyptiennes; la livre égyptienne vaut 26 francs.

rébellion; une razzia est organisée, et on enlève les bœufs. On fait un beau rapport au gouvernement (il y en a de curieux dans leur genre), et le tour est joué. »

Quand Emin visita le district de Rohl en 1881, il trouva dans les postes des milliers d'esclaves. « On a volé ici dans des proportions énormes, écrivait-il encore, et depuis si longtemps qu'il faut seulement s'étonner qu'il reste quelque chose. S'il y a encore des nègres, ce n'est certainement pas à la protection du gouvernement qu'on le doit. »

Emin essaya de remédier à une situation aussi déplorable. Il libérait des esclaves, il expulsait les Dongolais sans métier avouable, mais ces tentatives de réforme n'excitaient que l'indifférence ou l'hostilité. Beaucoup de postes avaient pour chefs des Dongolais, anciens esclavagistes, qui se refusaient à sévir contre leurs camarades de la veille. Parmi les Égyptiens, fonctionnaires civils et officiers étaient en général le rebut de l'administration et de l'armée, car d'Égypte, on était envoyé dans la province équatoriale, par mesure disciplinaire, pour fautes commises dans le service. Ils ne s'intéressaient pas à cette terre d'exil; tous opposaient à Emin une résistance passive. « On dit : oui, à tout, écrivait-il, mais on ne bouge pas de l'*angareb.* »

Emin n'était pas mieux soutenu par ceux-là mêmes dont il voulait améliorer le sort : les indigènes. Jamais, par exemple, il ne réussit à obtenir d'eux qu'ils livrassent régulièrement chaque mois un certain nombre de bœufs. Comme il ne pouvait cependant pas priver ses soldats de viande, il fut obligé d'autoriser les razzias de bétail. Il défendit qu'on les exécutât sans sa permission, mais on ne tenait pas compte de ses ordres, et il se commettait fatalement des actes de violence dans cette levée de l'impôt à main armée. Il ne s'est rencontré ni

un Dinka, ni un Bari pour nous faire connaître son sentiment sur l'occupation de son pays par les Égyptiens. Elle ne coïncida cependant certainement pas avec une ère particulière de bonheur. Entre l'époque présente et celle où l'arbitraire des Dongolais sévissait sans retenue, il n'y eut d'autre changement que la présence d'un homme de bonne volonté de plus dans la province.

Ni au Caire ni à Khartoum le gouvernement ne s'intéressait à la province équatoriale. On encaissait à Khartoum la valeur de l'ivoire qui en provenait, mais on ne prenait aucune mesure pour tirer parti de ses autres ressources. Les deux petits vapeurs lancés par Gordon sur le Nil; à Lado, une locomobile et quelques brouettes en fer, voilà à quoi se réduisait tout l'outillage. Ni routes, ni ponts : pour aller d'un lieu à un autre on suivait les sentiers sinueux des nègres, et on traversait les rivières à gué ou à la nage au risque de se noyer ou d'être happé par un crocodile. Quand Emin voit une passerelle primitive, quelques troncs d'arbres jetés d'une rive à l'autre par les indigènes, il note avec soin dans son *Journal* ce fait insolite. La région du Haut Nil paraissait ne pas dépendre du Soudan égyptien; ses relations avec Khartoum étaient rares; tandis que, régulièrement, Lado aurait dû être ravitaillée quatre fois par an, neuf bateaux seulement y arrivèrent de 1878 à 1884. Le Soudan fut pourvu d'un réseau télégraphique qui unissait Souakim, sur la mer Rouge, à Foga, dans le Darfour; seule la province équatoriale fut privée de ce précieux moyen de communication. Emin attendait cinq ou six mois la réponse à une question qui aurait dû être décidée sans délai. En Égypte, les hauts personnages ne s'intéressaient pas à ces possessions lointaines. Mehemet Ali visita le Soudan en 1838, et Saïd Pacha en 1857, mais jamais

ni Ismaïl ni Tewfik ne daignèrent venir à Lado. Emin protestait contre cette indifférence. « Nous faisons pourtant toujours partie du monde civilisé, » disait-il. Il finissait par se décourager. « Pauvres provinces équatoriales! s'écriait-il, ne fera-t-on donc jamais rien pour elles? »

Il souffrait de l'absence d'Européens à ses côtés. Il demanda à la mission autrichienne de Khartoum de lui envoyer des collaborateurs, mais n'en obtint pas. Il pria alors son ami Schweinfurth d'intéresser à son pays, soit Léopold II, roi des Belges, non encore Souverain de l'État indépendant du Congo, mais déjà protecteur de l'Association internationale africaine, soit le cardinal Lavigerie, archevêque de Carthage, qui « avec ses turcos et ses zouaves... est bien un homme à s'intéresser à une pareille œuvre, et qui dispose de moyens pour commencer immédiatement la besogne ».

L'avenir de la province l'inquiétait, et il exprimait sincèrement le fond de sa pensée, quand il ajoutait : « Ce que je souhaite, c'est qu'avant ma mort mon œuvre soit assurée, et mieux que par la simple perspective de voir arriver à ma place un bey, qui ne comprendra ni n'aimera ce pays et ses habitants. » (Lettre du 18 mars 1883.)

Deuxième période (1884-1889). — Cependant ces difficultés étaient minimes en comparaison de celles en face desquelles Emin allait se trouver, par suite du soulèvement mahdiste.

On connaît les étapes victorieuses de la carrière du Mahdi Mohammed Ahmed : sa prédication dans l'île d'Abba sur le Nil Blanc, la formation de son premier noyau de disciples, la défaite des troupes égyptiennes envoyées pour l'arrêter, la conquête d'El-Obeid le 17 janvier 1883 et, par suite, celle du Kordofan, la défaite

d'Hicks Pacha à Chekan le 5 novembre 1883, enfin le siège et le sac de Khartoum.

Avant même d'avoir remporté ce dernier triomphe, le Mahdi avait projeté d'étendre sa domination sur les deux provinces du Haut Nil, le Bahr-el-Ghasal, alors gouverné par l'Anglais Lupton, et l'Equatoria.

Le soulèvement mahdiste prouva la fragilité de la domination égytienne au Bahr-el-Ghasal. Les Dongolais pactisèrent avec le Mahdi, leur compatriote et coreligionnaire, dès ses premiers succès. Lupton sentait la trahison régner autour de lui, et dans ses lettres à Emin décrivait les dangers de sa position. Son inquiétude n'était que trop justifiée. L'apparition d'un certain Keremallah, nommé par le Mahdi « Émir du Bahr-el Ghasal », provoqua une débandade générale. Le chef des soldats irréguliers nègres de la province, propre frère de Keremallah, se joignit immédiatement à lui; le lieutenant-gouverneur, la plupart des fonctionnaires passèrent à l'ennemi. Lupton avait écrit à Emin, le 12 avril 1884 : « L'armée du Mahdi campe à six heures de Dem Ziber[1], je combattrai jusqu'au dernier moment; si je tombe, embrassez les miens. » Il n'eut pas même l'amère satisfaction de défendre sa liberté les armes à la main; abandonné de ses officiers et de ses soldats, il se rendit le 28 avril 1884. Il fut emmené prisonnier à Omdourman, où, après avoir mené une existence misérable, il périt du typhus, le 8 mai 1888.

Après cette victoire aisée, Keremallah entra dans la province équatoriale et somma le gouverneur de se rendre à son tour. Emin reçut simultanément le 27 mai 1884 la nouvelle de la capitulation de Lupton et la mise en demeure de Keremallah. Il avait déjà appris les défaites

1. Poste principal du Bahr-el-Ghasal.

répétées des troupes égyptiennes, et l'anéantissement de l'armée d'Hicks Pacha au Kordofan; il savait sa poudrière pauvre en munitions. S'exagérant la puissance du Mahdi, et ayant d'ailleurs perdu tout sang-froid, il décida qu'il n'y avait qu'à se soumettre. Cependant, après quelques jours de réflexion, il se ravisa et envoya au camp mahdiste des parlementaires, qui se transformèrent immédiatement en transfuges. Keremallah exigeait une reddition sans conditions et commença la conquête méthodique de la province. Il investit d'abord le petit poste d'Amadi, et le prit, en mars 1885, difficilement d'ailleurs et après un siège de plusieurs mois (carte 1).

Mais alors, par un revirement subit, au lieu de continuer régulièrement la campagne, il partit pour Khartoum. Fut-il rappelé par le Mahdi? Fut-il effrayé d'une défaite que ses troupes subirent en rase campagne à Rimo? On ne sait. Mais cette retraite inattendue sauva la province équatoriale.

Si, en effet, elle échappa à la domination mahdiste, alors que tout le Soudan égyptien se laissait subjuguer, c'est parce que l'ennemi l'attaqua mollement d'abord, puis se retira. Les écrivains allemands se trompent donc quand ils font gloire à Emin d'avoir sauvegardé son indépendance.

Emin fit évacuer la plupart des postes situés à l'ouest du Nil, ceux du Rohl, du Makraka, du Mombouttou et concentra la plus grande partie de ses forces le long du fleuve. Puis, pour se mettre personnellement à l'abri d'un retour offensif des Mahdistes, il se transporta, le 25 avril 1885, à 250 kilomètres au sud de Lado, à Ouadelaï, poste qui devint à partir du jour de son arrivée, le 10 juillet 1885, le chef-lieu de la province, et qui, « avec ses belles rues bien larges, son fossé, et ses ouvrages en terre », fit bonne impression à Mounteney

Jephson, un des officiers de Stanley, quand il y entra en 1888 (carte 1).

Pendant cinq ans, Emin vécut uniquement des ressources que fournissait la contrée. Isolés de l'Europe et de l'Égypte, les habitants d'Ouadelaï tombèrent dans une sorte de demi-barbarie. « Nous ne connaissons plus que par le souvenir les besoins d'une vie civilisée », écrit Emin. Les habits atteignaient des prix inouïs. Plus de bougie, plus de savon, plus de sucre, plus de café. Les servantes négresses avaient repris leurs anciennes habitudes : les derniers morceaux de cotonnades dont on les avait décemment vêtues, étant tombés en loques, chaque matin elles allaient cueillir des feuilles d'arbre pour s'en couvrir. Emin souffrait de la disette de livres plus que de toute autre privation. « Les jours traînent bien lourdement, malgré le travail incessant par lequel je tâche de m'étourdir, écrivait-il, qu'est-ce que je donnerais aujourd'hui pour un livre scientifique ou même pour quelque mauvais roman? » Il enviait les missionnaires de l'Ouganda qui recevaient régulièrement leurs courriers; il s'efforça d'organiser un système de communications entre Zanzibar et Ouadelaï, et finit grâce à ses anciennes relations amicales avec Kabréga, roi d'Ounyoro, par y réussir en partie.

Du jour de son installation à Ouadelaï, Emin n'administra plus qu'une superficie territoriale réduite aux rives mêmes du Nil depuis Kiri jusqu'au lac Albert, et à une partie du Latouka. Les troupes sous ses ordres constituaient deux bataillons. Dans le deuxième bataillon dont les huit compagnies occupaient les postes du sud, Mouggi, Laboré, Doufilé, Ouadelaï, Fatiko et Fadibek, une certaine discipline continua à régner. Mais depuis plusieurs mois, Emin n'avait montré ni un caractère, ni une autorité à la hauteur des circon-

stances; aussi à peine eut-il quitté Lado, qu'un esprit de révolte se manifesta dans le premier bataillon, qui était réparti entre les postes situés au nord de Kiri. Les officiers cessèrent d'obéir à ses ordres et constituèrent une véritable petite républiquc militaire indépendante.

Le gouvernement égyptien ne tenta pas de secourir Emin; lc 27 mai 1885, Nubar Pacha, président du conseil des ministres, lui expédia, par Zanzibar, une lettre l'informant que le Khédive avait résolu d' « abandonner ces régions », et lui « laissait une complète liberté d'action » pour en revenir ou y rester [1].

Cependant en Europe cette sérénité n'était pas unanimement partagée. Quelques personnes s'inquiétaient des Européens isolés sur le Haut Nil, en particulier de Junker, qui depuis dix ans parcourait l'Afrique équatorialc ct amassait ce trésor de documents qu'il a eu heureuscment lc temps, avant de mourir [2], de publier dans ses *Reisen in Afrika*.

Lc frèrc de Junker organisait à cettc époque, en 1885, une expédition de secours, dont il confia le commandement à l'explorateur Gustave-Adolphe Fischer; mais cette expédition ne réussit même pas à pénétrer dans l'Ouganda.

Junker, pendant qu'on se préoccupait de lui, gagnait Zanzibar. Il avait quitté Ouadelaï le 2 janvier 1886 et le 14 décembre atteignait la côte de l'océan Indien. Pendant ce voyage, en passant à Msalala, mission anglaise

1. Cette lettre est adressée à « Emin Pacha, commandant de *Gondokoro* ». Or, à cette époque, Emin n'avait point été encore officiellement nommé *Pacha*. En outre depuis la fin de décembre 1874, le chef-lieu de la province équatoriale était non pas Gondokoro, mais Lado. Ces inadvertances sont assez singulières.

2. Wilhelm Junker est mort le 13 février 1892.

située au sud du lac Victoria, il avait, le 16 avril 1886, adressé à Georges Schweinfurth une lettre chaleureuse, qui fut pleine de conséquences : « Ne fera-t-on rien, disait-il, pour ces malheureuses provinces de l'Équateur? Des articles, des articles fulminants dans la presse, pour ouvrir les yeux à tout le monde. Je me hâte, pour agir. Qu'on soutienne Emin Bey... Quelle honte éternelle pour l'Europe, si elle ne bouge pas... secours à Emin, reconquête des provinces, voilà ce que je viens défendre en Europe. »

La lettre de Junker fut publiée dans le numéro du 6 novembre 1886 de l'*Egyptian gazette* du Caire, et dans celui du 17 novembre de la *Kölnische Zeitung*.

Les amis d'Emin entreprirent alors de le mieux faire connaître en Allemagne qu'il ne l'était encore; Schweinfurth et Ratzel réunirent les articles qu'il avait envoyés à diverses revues géographiques, aux *Petermann's Geographische Mitteilungen*, aux *Mitteilungen der K. K. geographischen Gesellschaft* de Vienne, à l'*Ausland*, et publièrent en 1888 un volume intitulé : *Emin Pascha. Eine Sammlung von-Reisebriefen und Berichten.*

Cependant ce ne fut pas d'Allemagne où, à cette époque, les questions coloniales laissaient encore l'opinion publique indifférente, que vint l'initiative d'une expédition de secours. Cette initiative, l'Allemagne la prit dix-huit mois plus tard, et dix-huit mois trop tard, puisque l'expédition organisée par l' « Emin-Pascha-Komitee », et dirigée par l'explorateur Karl Peters ne participa en rien aux événements du Haut Nil.

Ce fut en Écosse que la graine lancée au vent par Junker rencontra un sol propice et germa.

La *Scottish Geographical Society*, qui s'intéressait aux événements d'Afrique et les suivait de près, prit, le

23 novembre 1886, une résolution conçue dans les termes suivants :

En considération des nombreux services rendus par Emin Pacha pendant ses douze ans de séjour dans l'Afrique centrale, non seulement à la Géographie, mais surtout à la science, en reconnaissance de ses services personnels et de l'appui qu'il a accordé à tous les explorateurs sans exception, la Société de Géographie croit qu'Emin Pacha mérite l'appui du gouvernement britannique. La Société de Géographie ne demande pas qu'une expédition militaire soit envoyée pour le délivrer, elle estime qu'une expédition de caractère pacifique entreprise par le gouvernement britannique serait beaucoup plus utile. La Société de Géographie croit en outre qu'une expédition de ce genre qui aurait à traverser des régions inexplorées contribuerait beaucoup à la connaissance de l'Afrique intérieure [1].

Une expédition fut en effet organisée, comme le demandait la Société de Géographie d'Édimbourg, mais par un groupe de capitalistes à la tête duquel figurait sir William Mackinnon. Membre de la conférence géographique de Bruxelles en 1876, et du Comité d'études du Haut Congo en 1879, sir William Mackinnon s'intéressait de longue date aux questions africaines. En 1885 il avait constitué la *British East Africa Association*, en vue de créer une colonie britannique dans la région située entre la côte de l'océan Indien et les lacs d'où sort le Nil Blanc. Bien avant que la lettre de Junker eût appelé l'attention générale sur la province équatoriale, il s'était entretenu avec Stanley de la possibilité de l'atteindre. Aussi n'est-il pas surprenant que vingt-quatre jours seulement après la publication de cette lettre dans la *Kölnische Zeitung*, le 11 décembre 1886, il ait télégraphié à Stanley, alors aux États-Unis, de revenir pour orga-

1. *The Scottish geographical magazine*, 1886, p. 718. Cette résolution fut transmise au comte d'Iddesleigh, ministre des Affaires étrangères, qui fit répondre le 3 décembre 1886 par son secrétaire à la Société de géographie d'Édimbourg que « le gouvernement de Sa Majesté étudiait la question ».

niser et prendre la direction de l'expédition, dont ils avaient ensemble discuté l'itinéraire.

En 1889, pendant qu'Emin revenait à la côte avec Stanley, un missionnaire allemand nommé Schynse, se joignit à la caravane. Il tenait un *Journal* exact de ce qu'il voyait et entendait dire, et le 1er novembre il écrivit dans ce recueil les lignes suivantes :

J'ai causé la plus grande partie du chemin avec Emin Pacha, qui ne fait pas mystère du but réel de l'expédition. Comment un négociant écossais retors (*ein geriebener schottischer Kaufmann*) aurait-il eu l'idée d'envoyer chercher un fonctionnaire égyptien, qu'il ne connaissait jusqu'ici pas même de nom ? Cette expédition concernait moins Emin Pacha que sa province et son ivoire. Sans le changement de circonstances, les quatre mille cantars d'ivoire, emmagasinés à Ouadelaï, auraient richement payé les frais de l'expédition, et formé un fonds pour plusieurs années, pendant lesquelles Emin aurait continué à en recueillir. On aurait ainsi annexé gratis une belle province, et on en aurait tiré les ressources nécessaires pour la relier à Mombasa. On comptait, en approvisionnant Emin, qu'il mettrait au service de ses libérateurs son influence et sa connaissance du pays; l'ensemble eût constitué une spéculation commerciale très réussie.

On ne saurait exprimer en termes plus précis l'objet véritable de l'*Emin Pasha relief expedition*. Quelle raison, autre que l'intérêt, sir William Mackinnon pouvait-il bien avoir de dépenser 50 000 francs et de faire débourser à ses amis des sommes considérables pour porter secours à un fonctionnaire égyptien, dont il n'était ni le compatriote, ni la coreligionnaire, ni le confrère scientifique?

Le 1er novembre 1886 les gouvernements britannique et allemand venaient de signer une convention qui délimitait leurs zones respectives d'action dans l'Afrique orientale. Il n'y était question ni de l'Ouganda, ni de l'Ounyoro, ni de la province équatoriale. Mais comme à la Grande-Bretagne, ou plus exactement à la *British East*

Africa Association était réservé le territoire situé au nord d'une ligne tracée de l'embouchure de la Wanga dans l'océan Indien à l'intersection de la côte orientale du lac Victoria avec le premier degré de latitude australe, sir William Mackinnon pouvait sans témérité considérer la province équatoriale comme le futur *hinterland* du domaine concédé à la Société qu'il présidait. Il était certain d'autre part qu'aucune pointe n'étant sortie de la province équatoriale depuis 1883, de grandes quantités d'ivoire y étaient emmagasinées.

Stanley quitte Londres le 31 janvier 1887, il passe au Caire et en emporte une lettre du Khédive, conférant à Emin le titre de Pacha, et lui laissant, comme la précédente missive de Nubar Pacha, la liberté ou de rester sur le Haut Nil ou d'en partir. Il touche à Zanzibar, y embarque des porteurs préalablement recrutés, fait le périple de l'Afrique par le Cap, remonte le Congo, l'Arouhimi, et atteint la rive sud-ouest du lac Albert, où il rencontre Emin le 29 avril 1888.

Pendant leurs entretiens, Stanley fit à Emin les propositions suivantes : partir pour l'Égypte, ou bien entrer au service du Souverain de l'État indépendant du Congo et rester sur le Haut Nil, ou enfin entrer au service de la *British East Africa Association*, soit en restant sur le Haut Nil, soit en s'établissant dans le Kavirondo (rive nord-est du lac Victoria). Il remit à Emin tout libellé et prêt à être signé un traité de vente de la province équatoriale à la Société de sir William Mackinnon; les termes précis nous en sont malheureusement inconnus [1].

1. On ne saurait douter de l'existence de ce traité. Emin écrivait en 1890 ou 1891 à Eugène Wolf, un journaliste explorateur qui eut son heure de notoriété : « Stanley kann doch nicht leugnen.... dass ein Verkaufskontrakt meiner Provinz an die Imperial British

Emin n'avait nullement l'intention de quitter l'Afrique équatoriale; il avait au contraire plusieurs fois dans ses lettres manifesté son désir d'y rester. Il écrivait, par exemple, le 15 avril 1887 à Junker :

Si Stanley ou Thomson arrive ici, ce sera pour nous une fortune inespérée. Mais je crois devoir dès maintenant déclarer, que, si nous obtenons des munitions suffisantes, et si nous réussissons à nous entendre d'une manière durable avec l'Ouganda et l'Ounyoro, au sujet de nos relations avec la côte, il n'est pas dans mes intentions de me retirer. Me retirer, après douze années de séjour, juste quand une nouvelle ère paraît s'ouvrir pour le pays, n'aurait pas de sens. Il est vrai que pendant ces derniers temps les hommes sont devenus quelque peu indociles (faute à mettre à la charge non des Soudanais, mais des Égyptiens). Je suis cependant convaincu que mes hommes tiennent à moi, et seraient très mécontents, si je les abandonnais. Je dois d'ailleurs avouer que je serais très embarrassé pour désigner mon remplaçant. C'est pourquoi écartons toute idée de départ et restons!

Emin était donc résolu à rester en Afrique équatoriale avec ceux qu'il nommait « mes hommes », *meine Leute*, mais dans des conditions telles qu'il pût communiquer régulièrement avec l'Europe, recevoir des lettres, surtout des lettres de ses amis les naturalistes, de Schweinfurth, d'Hartlaub et des ouvrages scientifiques.

Par l'Arouhimi et le Congo ces communications étaient impraticables, les difficultés mêmes rencontrées par Stanley le prouvaient; il ne pouvait donc agréer la proposition de Léopold II. D'ailleurs en la lui faisant pour la forme et pour s'acquitter sans doute d'une promesse faite au Souverain de l'État indépendant du

East African Company nur meiner Unterzeichnung bedürftig, noch in meinen Händen liegt ». Stuhlmann a vu cette pièce en 1891. Elle a été retrouvée à Kasongo après la conquête de cette ville arabe du Congo, par Dhanis, le 22 avril 1893. Voir ci-dessous, p. 63, la Bibliographie.

Congo, dont il avait été autorisé à traverser le territoire, Stanley le dissuada de l'accepter. Il n'était pas moins malaisé d'établir des communications régulières entre Ouadelaï et la côte de l'océan Indien, à cause de l'état politique de l'Ouganda. Aussi Emin s'arrêta-t-il avec une certaine faveur au projet de s'établir dans le Kavirondo, à l'est de l'Ouganda, quitte probablement à revenir prochainement à Ouadelaï.

Mais un événement survint qui lui enleva la faculté d'hésiter entre plusieurs alternatives.

La nouvelle que Stanley voulait les emmener suscita une rébellion parmi les troupes restées jusqu'alors fidèles à Emin.

Officiers et soldats menaient dans la province équatoriale une vie plantureuse et libre : ils avaient à profusion des grains, de la viande et de la bière; chacun possédait son harem; la discipline était relâchée. Ils redoutaient d'échanger cette existence facile contre celle des garnisons d'Égypte. En outre, toutes les lettres écrites à Emin l'ayant été en français, et aucun journal en arabe n'étant depuis des années parvenu dans la province, ils ne voulaient pas admettre que Khartoum fût tombée au pouvoir du Mahdi. Pour eux la voie d'Égypte et la seule, c'était le Nil. Pour prétendre les y ramener, en se dirigeant vers le sud-est, il fallait que ce Stanley fût un imposteur; des bruits couraient qu'il projetait de les vendre comme esclaves aux Anglais.

La mutinerie latente éclata pendant une tournée que fit Emin dans les postes, en compagnie de Mounteney Jephson, pour exposer la situation. Le 18 août 1888 ils furent arrêtés à Doufilé, et restèrent détenus pendant près de trois mois. Le 16 novembre ils furent enfin libérés, mais Emin avait été destitué de sa charge de gouverneur par un conseil d'officiers.

Privé de tout pouvoir et de toute autorité, Emin n'avait plus qu'à se résigner à revenir à la côte de l'océan Indien avec Stanley. Le 10 avril 1889, quand la caravane quitta l'extrémité méridionale du lac Albert pour se diriger vers la côte, Emin s'y agrégea comme simple voyageur.

5. — L'œuvre scientifique d'Emin dans la province équatoriale.

En même temps qu'il gouvernait la province équatoriale, Emin l'explorait, et si toute la partie administrative de son œuvre s'effondrait à son départ, la partie scientifique du moins subsistait.

De toutes les disciplines, c'était l'histoire naturelle, on le verra plus loin, qui l'attirait davantage, néanmoins il ne resta indifférent à aucun des phénomènes dont l'étude pouvait faire connaître la région du Haut Nil.

Travaux géographiques et météorologiques. — Il disait de lui-même : « En fait de géographie, je ne suis qu'un dilettante ». Il n'a en effet attaché son nom à aucune découverte éclatante, ni à celle d'un Congo, ni à celle d'un Rouwenzori. Son instruction géodésique était nulle; il ignorait l'usage du théodolite et celui du sextant. Cependant le récit de ses voyages, dont les itinéraires étaient simplement relevés à la boussole, est loin d'être dénué d'intérêt géographique. Le Rohl, le Makraka, le Mombouttou ont été décrits plus complètement par Junker et par Schweinfurth que par lui; mais c'est à lui qu'on doit actuellement encore, en 1904, les plus sûres notions que l'on possède sur les districts situés à l'est du Nil Blanc.

Il avait recueilli un nombre considérable de renseignements ethnographiques sur les tribus de sa pro-

vince et des régions voisines. Indépendamment de ce qu'il en a dispersé dans ses propres écrits, et notamment dans ses notices sur les Madis, les Choulis, les Mommvous, les Mombouttous, les Wanyoros et les Wagandas, il dicta à Jephson, pendant qu'ils étaient captifs à Doufilé, une monographie sur les Baris, et à Stuhlmann, pendant leur voyage de 1890-92, deux études, l'une sur les Lours et l'autre sur les Latoukas.

Le souci du détail, qualité qui distinguait Emin, convenait bien aux observations météorologiques. Il organisa à Lado, puis à Ouadelaï, tout un observatoire, qui contenait un pluviomètre, des baromètres anéroïdes, des thermomètres de types variés et un psychromètre, pour mesurer l'humidité de l'air.

Il faisait quotidiennement trois séries d'observations ; la première à six heures ou à sept heures du matin, la seconde à deux heures de l'après-midi et la troisième à neuf heures du soir. Dans son cabinet ses *journaux météorologiques* étaient toujours placés à portée de sa main.

En 1890, quelque temps avant de repartir de Bagamoyo pour l'intérieur de l'Afrique, il envoya au directeur des *Geographische Mitteilungen* de Gotha, trois registres qui contenaient ses observations depuis le 1er août 1881 jusqu'au 27 février 1890. Les périodes d'interruptions retranchées, il restait un total d'observations s'étendant sur sept années et dix mois. Jamais jusqu'alors les géographes n'avaient possédé un document aussi important sur la météorologie de l'Afrique équatoriale centrale.

Travaux d'histoire naturelle. — Mais l'étude à laquelle Emin s'est adonné avec le plus de zèle a été celle de l'histoire naturelle et particulièrement de la zoologie. Quelles sont les limites des grandes provinces de la

faune africaine? Quels sont les rapports entre la faune et la flore? Pourquoi rencontre-t-on certains animaux isolés et séparés de leurs congénères par de longs espaces? Quelles sont les lois des migrations et pourquoi certains oiseaux viennent-ils de l'Europe et de l'Asie jusqu'aux tropiques alors que d'autres restent cantonnés dans l'Afrique du nord? Tels étaient quelques-uns des problèmes qui le préoccupaient. Or, disait-il, les matériaux d'étude actuellement réunis sont insuffisants pour permettre des généralisations. Notre première tâche consiste à rassembler des documents. « A l'heure actuelle notre devoir consiste à nous borner à enregistrer des faits » Cette déclaration explique la vie d'Emin; elle permet de comprendre cette recherche inlassable des spécimens qui étonnait si fort Stanley, et qui n'était cependant que le strict accomplissement des devoirs d'un naturaliste très consciencieux.

Aussi jugeant l'étendue de la tâche et l'incapacité d'un seul savant à l'exécuter, Emin désirait-il vivement être entouré de collaborateurs.

Tandis, écrivait-il le 19 août 1880, que d'autres parties de l'Afrique ont été visitées et étudiées par des voyageurs, bien qu'elles offrent beaucoup moins de sécurité, on n'a réservé aucune faveur aux provinces équatoriales. Avec quelle joie, je verrais ici des spécialistes, zoologistes, botanistes ou autres, combien je les encouragerais. Il est vrai que c'est un peu loin, mais en fin de compte, nous appartenons toujours bien au monde civilisé.

Et il revenait encore sur cette idée dans une lettre adressée à Schweinfurth le 25 mai 1881 :

On donne aujourd'hui, malheureusement aussi en Allemagne, quantité d'argent pour des explorations sur la route de Zanzibar, qui est déjà un peu rebattue, on sacrifie argent et hommes sur la côte ouest. Ici il y a pour la science des trésors à découvrir et personne n'y pense. Un seul savant, capable, en possession

de son métier et l'aimant, condescendant à accepter parfois un conseil pratique, voilà ce que je désire. Il lui faudra de bonnes recommandations du gouvernement égyptien pour Khartoum; quant à ses frais ici, je m'en charge. Faites que la science allemande ait l'honneur d'explorer ce champ nouveau et riche.

Peut-être aurait-il rencontré ce collaborateur en la personne d'un jeune savant hollandais, nommé Jean-Marie Schuver. Mais Schuver arriva, quand déjà tout le Soudan frémissait sous le souffle du Mahdisme. Ignorant du pays, il résolut aussitôt après son débarquement à Rumbek de partir seul. Il traversa la tribu des Dinkas, qui s'étaient soulevés contre le gouverneur du Bahr-el-Ghasal, Lupton-bey et fut assassiné le 23 août 1883.

A défaut d'assistant, Emin recueillit lui-même le plus grand nombre possible d'échantillons. Qu'il séjournât à Lado ou à Ouadelaï, ou bien qu'il voyageât, enrichir ses collections constituait sa préoccupation dominante. La valeur des postes de la province dépendait à ses yeux non seulement de leur position stratégique et économique, mais encore de la richesse de la faune environnante : Magoungo sur le lac Albert, écrit-il, est un « vrai paradis de naturaliste ». Le bois voisin est habité par quantité d'oiseaux inconnus. Un beau sycomore, qui s'élève au milieu même du poste, est animé et bruyant; autour des branches, sur lesquelles on voit des caméléons, des serpents longs d'un mètre déroulent leurs anneaux, et dans la cour on peut recueillir quantité d'insectes. Pendant son séjour Emin fit transformer une hutte en un vrai laboratoire zoologique. — Okkela (Latouka) est un « Eden pour le collectionneur. Outre les innombrables troupeaux d'antilopes de toute taille, de buffles, de zèbres, de girafes, les quantités de sangliers, et les gros chats qui vivent de ces der-

niers, il y a autour de la station un tel grouillement de vie animale qu'on en reste stupéfait ».

Sammeln, collectionner, voilà un terme qui revient constamment sous la plume d'Emin. « Je savais, disait Stanley, sa passion de collectionneur, mais j'ignorais qu'elle fût passée à l'état de manie. S'il eût trouvé des porteurs, il aurait massacré tous les oiseaux de l'Afrique, ramassé les plus horribles reptiles, les insectes les plus hideux, recueilli tous les crânes, jusqu'à faire de notre camp un musée et un cimetière ambulants. »

Quand Jephson arrive à Ouadelaï, on l'installe dans une case qui lui paraît propre, mais bientôt il se sent incommodé par une odeur fâcheuse, et découvre qu'elle provient d'une corbeille pleine de crânes encore mal nettoyés, échantillons anthropologiques destinés au *British Museum*; il ouvre par hasard un tiroir et le trouve rempli de grenouilles et de scarabées desséchés : cette case servait de dépôt provisoire aux collections du gouverneur.

Jaloux de conserver une entière indépendance, Emin refusait d'accepter ces présents que les fonctionnaires orientaux ont coutume d'offrir à leurs chefs. Sa rigueur fléchissait cependant, quand on lui apportait des échantillons d'histoire naturelle.

Pendant son isolement quinquennal, c'est surtout le défaut de moyens matériels de travail, qui lui a été pénible. « Personnellement, ce dont je souffre davantage, écrivait-il le 7 juillet 1886, c'est du manque de papier, de petit plomb, et d'arséniate de soude pour préparer mes collections zoologiques. »

Ces collections réunies avec tant de zèle, et qui comprennent des mammifères, des oiseaux, des reptiles et des insectes, figurent actuellement dans les vitrines du

British Museum, et des Muséums de Berlin, de Brême, de Hambourg et de Vienne. Des notices publiées par des savants compétents permettent de juger leur valeur intrinsèque, et la contribution apportée par elles à la connaissance de la faune du globe. Tous s'accordent à louer la perfection matérielle du travail d'Emin. Les animaux arrivaient intacts, ce qui supposait des qualités de soin que d'aucuns trouveront peut-être secondaires, mais que les naturalistes prisent fort : il n'est pas donné à tout le monde d'être un empailleur impeccable. A chaque animal était attachée une étiquette portant la date et le lieu de sa capture, son sexe, son poids aussitôt après sa mort, la couleur des parties susceptibles de s'altérer, la détermination de l'espèce. Beaucoup d'entre eux étaient accompagnés de notices biologiques, dont Emin avait recueilli les éléments dans ses courses incessantes à travers la brousse et la forêt. Voici, par exemple, une notice sur un écureuil (*Sciurus lemniscatus Le Conte*).

On le voit souvent assis sur ses pattes de derrière, la queue complètement relevée comme c'est l'habitude des écureuils. Il n'est d'ailleurs pas attaché au sol, mais il se tient de préférence sur les buissons, ou sur les petits arbres, auxquels il grimpe avec une agilité surprenante. Il se nourrit de fruits, de semences, de bourgeons, d'insectes, et de termites gras; il ne dédaigne pas les oiseaux et les œufs. Il a au plus deux petits à fois; la mise bas a lieu au début de juillet. Pendant ses jeux et ses grimpades, il fait entendre une sorte de gloussement.

Par ses travaux Emin a éclairé la question si intéressante de la migration des oiseaux. Beaucoup des oiseaux, qui l'été animent nos bois et nos jardins font chaque année une saison d'Afrique tropicale. Nos fauvettes, nos gobe-mouches, nos hirondelles vivent plusieurs mois en compagnie des perroquets, des souimangas dont les ailes semblent en métal, des guit-guits

au plumage orné de couleurs variées, et qui volent de fleurs en fleurs comme les oiseaux-mouches et les colibris. Ils paraissent suivre le cours du Nil, mais s'écartent cependant loin du fleuve; Emin a rencontré des rouge-queues dans le Mombouttou. L'abondance ou la disette de nourriture influe naturellement sur leur répartition, et les essaims de sauterelles attirent par exemple les insectivores.

Une autre question qu'Emin a contribué à élucider est celle des limites de la faune africaine dite occidentale et de la faune dite orientale. Déjà par les échantillons rapportés par Bohndorff, l'assistant de Junker, on savait que les animaux du Mombouttou appartiennent à la faune occidentale. Emin a prouvé que ces deux faunes se séparaient sur la ligne idéale, qui partage les domaines de drainage du Nil et de l'Ouellé. Les animaux des environs de Tingasi ont tous les caractères de ceux de l'Afrique occidentale, alors que ceux qui ont été capturés à Lado ou à Ouadelaï sont apparentés à ceux de l'Abyssinie. Ce fait ne peut pas s'expliquer par la présence d'un obstacle, comme une chaîne de montagnes, puisque il n'en existe pas entre le Nil et le Congo. Il faut probablement l'attribuer à des différences de végétation; c'est au point où la forêt tropicale fait place à la prairie parsemée de bouquets d'arbres que la faune change de caractère.

Jugeant d'ensemble l'œuvre d'Emin, le naturaliste Hartlaub écrivait : « Ce qu'il a accompli dans le domaine de la zoologie, par ses collections, observations et publications, est tout à fait étonnant; seul en était capable un homme brûlé par le feu sacré de la science, par l'amour enthousiaste absolument désintéressé de la nature et qui ne peut s'empêcher de consacrer toutes ses forces à mettre ses trésors au jour ».

La part faite dans cette apologie au chauvinisme — elle a été écrite en 1888, à l'époque où Emin devenait en Allemagne une manière de héros national — il reste que ses confrères tenaient en grande estime les travaux du naturaliste Edouard Schnitzer.

6. — Le dernier voyage et la mort d'Emin (1890-1892).

L'expédition Stanley arriva à Bagamoyo le 4 décembre 1889. On se rappelle que le soir même, après un dîner donné en son honneur par le major Wissmann, commissaire impérial de l'Afrique orientale allemande, Emin tomba si malheureusement par une fenêtre, que sa myopie lui fit prendre pour l'entrée d'un balcon, qu'il se fractura le crâne.

Son existence parut momentanément en péril; cependant les soins qui lui furent donnés à l'hôpital de Bagamoyo le tirèrent bientôt de danger. Le 5 janvier 1890, Emin rouvrait ses registres météorologiques et recommençait à noter des hauteurs barométriques et thermométriques, comme il l'avait régulièrement fait pendant tant d'années. Par ce retour à ses chères habitudes ce savant laborieux annonçait sa guérison prochaine.

Cependant il ne désirait pas retourner en Égypte où, avait-il dit à Stanley, « on lui ferait de beaux compliments et le reconduirait jusqu'à la porte », de sorte « qu'il n'aurait plus qu'à chercher un tout petit coin au Caire ou à Stamboul, pour n'en plus bouger ».

Sa situation était singulière. Il avait acquis une réputation universelle et il n'avait aucune certitude du lendemain : c'était un grand homme en disponibilité.

Cependant l'idée se propageait en Allemagne que le

concours d'un homme aussi versé qu'Emin dans les questions africaines serait pour la colonie un secours précieux. On espérait voir, grâce à lui, une politique pacifique prévaloir sur la politique agressive suivie jusqu'alors avec les indigènes.

Emin, de son côté, était tout disposé à mettre son expérience au service de sa patrie. Dans le concert de compliments qui se fit entendre à son retour, ce furent ceux qui vinrent d'Allemagne qui flattèrent le plus agréablement son oreille : dépêche de félicitations de l'Empereur Guillaume, collation de l'ordre de la Couronne de 2e classe, nominations de *doctor honoris causa* de l'Université de Kœnigsberg, de membre de l'Académie Leopoldina Carolina de Halle, de membre de la Société de Géographie de Halle.

Avec de pareilles dispositions de part et d'autre, l'entente fut vite conclue. Emin fut nommé le 28 février 1890 fonctionnaire de l'Afrique orientale allemande [1] et reçut la mission d'aller fonder des postes entre les lacs Tanganika, Victoria et Albert-Édouard. Il quitta Bagamoyo le 26 avril 1890, accompagné d'un naturaliste, le Dr Stuhlmann, qui a donné un remarquable récit du voyage. Par la route ordinaire des caravanes, il atteint Mpouapoua, puis le grand marché de Tabora. Les négociations entamées avec les Arabes maîtres de cette place aboutirent à un traité par lequel, moyennant la garantie de leurs propriétés, du libre exercice de leur culte, de leur commerce, ils s'engageaient à renoncer au trafic des esclaves, et à reconnaître la souveraineté de l'Allemagne. Le 4 août, Emin fit hisser le drapeau allemand et prit officiellement possession de Tabora. Il

1. Le 12 mars 1890, Emin adressa, par télégramme, sa démission au gouvernement khédivial.

y resta tout le mois d'août. Combinant les observations recueillies pendant son voyage avec des réflexions antérieures, il composa tout un plan d'organisation de l'*hinterland* de l'Afrique orientale. Ce projet clair et très précis obtint un grand succès auprès des coloniaux d'outre-Rhin (carte 7).

Emin quitte Tabora au commencement de septembre 1890 et atteint le 27 la rive méridionale du lac Victoria. Il y reste le temps d'envoyer un de ses lieutenants infliger une leçon à des maraudeurs arabes qui avaient attaqué un chef indigène, protégé des Allemands. Puis, la caravane est divisée. Le Dr Stuhlmann prend le commandement de la fraction principale et contourne le lac par le sud-ouest. Emin s'embarque, traverse l'archipel d'îles qui, en cette partie du lac, émerge de ses eaux, et, le 1er novembre, s'arrête sur la rive occidentale. Dès que le gros de sa troupe l'eut rejoint, il jeta les fondements de la station de *Boukoba*. Il y resta jusqu'au 12 février 1891, y fit construire des maisons d'habitation et des magasins, et y essaya des plantations de maïs, d'arachide, de riz, de canne à sucre et de café.

Mais surtout, il revenait à ses études d'histoire naturelle. Il vivait de nouveau son existence originale de l'Equatoria, où il partageait son temps entre ses fonctions administratives et ses travaux scientifiques, sortant d'une délibération politique du divan pour aller veiller à l'empaillement de ses oiseaux de collection.

Dès que la station de Boukoba parut solidement établie, Emin en laissa le commandement à l'un de ses officiers, le lieutenant Langheld, et partit avec Stuhlmann pour en organiser une seconde à l'ouest, dans le Karagoué (carte 8).

Après une marche très pénible dans un pays accidenté, tantôt escaladant des montagnes abruptes, tantôt des-

cendant dans des vallées où s'étalent des marais couverts de papyrus, ils atteignirent à l'extrémité méridionale du lac Albert-Édouard, la place commerciale de Vitchoumbi. De la décision qui fut prise alors sur la route à suivre ultérieurement dépendit le sort d'Emin. Ils avaient franchi le 30° de longitude est (Greenwich) et, du territoire de l'Afrique orientale allemande, ils étaient passés sur celui de l'État indépendant du Congo. Stuhlmann n'était pas d'avis de continuer la marche vers l'ouest. Il conseillait à Emin, chef d'une expédition allemande, de rentrer dans la zone d'influence allemande et de se diriger vers le Tanganika. Entre ce lac et l'Albert-Édouard s'étendait une région inconnue. Comme sur une neige fraîchement tombée, chaque pas des explorateurs y aurait laissé son empreinte. Ils auraient étudié de près, au lieu de les apercevoir seulement, les cônes volcaniques du Mfoumbiro; ils auraient traversé de part en part l'énigmatique pays du Rouanda; peut-être même auraient-ils résolu la question du lac Kivou, dont l'existence était alors mise en doute (carte 7).

Stuhlmann représentait, en outre, à Emin que, même revenu à la côte, puis en Europe, et classé, pour ainsi dire, dans la réserve des explorateurs africains, il lui restait encore une belle tâche à accomplir. Très laborieux et appliquant naturellement son esprit à des connaissances très diverses, Emin avait recueilli, pendant son séjour dans la province équatoriale, quantité de documents, qu'il n'avait pas encore mis en œuvre. Stuhlmann pressait Emin de les élaborer et de publier une étude complète sur ces pays du Haut-Nil, que personne ne connaissait comme lui.

Emin cependant résistait à ces arguments. Dans ses loisirs de Boukoba, il avait conçu le plan suivant : rejoindre ses anciens soldats soudanais, restés, en 1889,

après son départ, au sud du lac Albert, et renforcer sa caravane avec les meilleurs d'entre eux; atteindre le Mombouttou, où il avait séjourné en 1883 et où il pensait retrouver d'anciennes relations; puis, descendant la vallée de l'Ouellé-Oubangui, déboucher dans l'*hinterland* de la colonie allemande du Cameroun.

Le caractère même d'Emin, sa conception de la vie expliquent sa conduite, en apparence singulière. Il était dominé par le désir de se signaler; l'existence monotone et sans éclat, qui satisfait des millions de créatures humaines, lui paraissait insupportable. Quand Stuhlmann lui prêchait le repos, il répondait invariablement : « qu'il lui fallait auparavant accomplir quelque grande chose ». Il ne se jugeait pas encore digne de la retraite. Que laisserait-il, en effet, derrière lui? L'œuvre de sa vie (la civilisation de la province équatoriale) était ruinée. Ses actes, depuis son entrée au service de l'Allemagne, étaient fort discutés. « A quoi bon la vie, concluait-il, si je ne réussis pas à accomplir maintenant quelque exploit qu'on appréciera à sa valeur? »

De Vitchoumbi, Emin et Stuhlmann se dirigent donc en descendant la vallée de la Semliki, vers l'extrémité méridionale du lac Albert. Ils y arrivèrent le 20 juillet et, selon leurs suppositions, trouvèrent cantonnés dans l'Oundoussouma les anciens soldats de la province équatoriale. Quelques-uns consentirent à se joindre à leur ancien chef, et, le 10 août, la caravane partait pour ce périlleux voyage qu'Emin méditait. Ils franchirent la zone des savanes, puis s'enfoncèrent dans l'obscurité de la forêt tropicale (carte 1).

Ils furent bientôt arrêtés. Emin avait augmenté sa troupe, mais sans la fortifier; ces Soudanais étaient accompagnés de leurs femmes et de leurs enfants, et,

d'après les difficultés éprouvées, dans cette même forêt, par Stanley, à la tête de ses agiles Zanzibarites, cet incomparable personnel de porteurs, on peut juger de celles qui assaillirent Emin embarrassé de cette lente smala. Il n'obtint pas des indigènes le concours sur lequel il comptait. Les guides se dérobaient, et la caravane restait littéralement perdue dans ces forêts si épaisses que le sentier y paraît resserré entre deux murailles de végétation, et que la vue ne pénètre pas à plus de deux ou trois mètres de distance. Impossible d'obtenir des vivres, et il fallut pendant des semaines se nourrir uniquement de galettes d'éleusine.

Devant ces difficultés, la retraite fut décidée et, le 12 novembre 1891, la caravane revenait au camp de l'Oundoussouma.

Cette campagne si pénible avait ruiné la santé d'Emin, déjà fort délabrée. L'insuccès, les inquiétudes, un régime détestable, les intempéries, — car ces pluies des tropiques, auprès desquelles les plus violentes de nos averses paraissent de légères ondées, tombaient sans répit, — tout contribuait à l'accabler. Rien de triste comme de suivre jour par jour, dans le cahier de route de Stuhlmann, l'affaiblissement graduel de ce tempérament autrefois si robuste. Il avait subi une rechute d'une ancienne pleurésie, contractée jadis dans une marche de marais, et tous les jours il crachait le sang. L'ophtalmie dont il souffrait depuis longtemps s'aggravait d'une manière effrayante. Il trébuchait dans le sentier, étant devenu presque aveugle et incapable d'apercevoir les obstacles, trous ou racines, qui s'opposaient à sa marche. Un jour, en pleine forêt, il demanda à Stuhlmann si c'était un bois qui s'étendait devant eux, ou bien un terrain découvert. Il écrivait très péniblement : Stuhlmann a reproduit en fac-similé les der-

nières lignes qu'il lui remit; les déchiffrer est un exercice malaisé.

Néanmoins, ses moments de découragement étaient rares. Il n'abdiquait pas le commandement de l'expédition. Il se préoccupait constamment de ses collections. Son esprit restait dominé par cette belle pensée qui explique sa vie et pourrait lui servir d'épigraphe : « Tout fait scientifiquement observé et rapporté compte pour l'éternité ».

Ce fut en décembre 1891, pendant ce séjour dans l'Oundoussouma, qu'il eut les premiers rapports, qui devaient lui être si funestes, avec les Arabes du haut Congo.

Dans le courant du XIXe siècle, les Arabes pur sang et les métis d'Arabes et de négresses, maîtres de Zanzibar et de la côte de l'océan Indien, avancèrent progressivement jusqu'au centre de l'Afrique. Tabora puis Oudjiji furent fondées; en 1860, le haut Congo ou Loualaba fut atteint, et la ville de Nyangoué construite sur la rive droite du fleuve par un certain Abed bin Salim. Dès lors et pour une trentaine d'années, les Arabes exercèrent l'hégémonie dans la région du Congo et de ses affluents.

Leurs places de commerce, Kasongo, Riba-Riba, Kiroundou, s'échelonnèrent sur le haut fleuve. Ils organisèrent et armèrent des bandes de mercenaires désignées par le terme collectif de *Manyemas*, bien que les indigènes Manyemas qui habitent entre le Tanganika et le haut Congo n'aient que partiellement contribué à la formation de ces contingents. C'est avec ces bandes qu'ils firent régner la terreur sur un immense territoire, pour se procurer des esclaves et des dents d'éléphants, les deux denrées commerciales par excellence du continent africain.

Le chef de bandes avec lequel Emin entra en relations se nommait Saïd bin Abed. Depuis quelques années, il avait étendu ses opérations de pillage à l'est du Congo, dans les régions encore très imparfaitement connues alors des géographes européens et qui sont traversées par l'Itouri et l'Ouellé. Il avait fondé des places de commerce fortifiées aux lieux nommés Lindi sur la rivière de ce nom, Kilongalonga et Pisgah sur le haut Itouri, Mbéné dans la vallée de la Semliki. Un sentier assez fréquenté reliait le Congo au cours supérieur de l'Itouri.

Le 3 décembre 1891, à midi, une troupe composée d'une cinquantaine de Manyemas, vêtus de pagnes violets en fibres de palmiers, et armés de fusils, apparut dans le camp d'Emin. Trois tambours ouvraient la marche. Le chef, un nègre musulman nommé Ismaïli, informa Emin que son maître Saïd bin Abed serait disposé à se rendre à la côte orientale en sa compagnie. Emin, qui paraît avoir à cette époque renoncé à son projet de traverser l'Afrique, et s'être résolu à rentrer sur le territoire allemand, désireux d'autre part de faire bénéficier la colonie du transit des tonnes d'ivoire que la rumeur publique attribuait à Saïd bin Abed, ne repoussa pas ces ouvertures.

Vers la même époque une épidémie de variole éclata dans le camp. N'ayant pas réussi à l'enrayer par l'isolement des malades, Emin prit le parti d'éloigner les hommes encore indemnes; et, sourd à toute remontrance, donna l'ordre à Stuhlmann d'aller s'établir avec eux dans la vallée de la Semliki, et de l'y attendre. Le 10 décembre 1891, Stuhlmann quitta son chef, qu'il ne devait plus revoir.

Emin séjourna trois mois dans l'Oundoussouma, toujours aux prises avec les mêmes difficultés, pluies,

maladies, disette de vivres. Quand la situation sanitaire s'améliora, il lui fut impossible, faute de porteurs, de se mettre en marche pour la côte. Ce fut probablement dans l'espoir d'en obtenir des Arabes que, le 8 mars 1892, il passa de la rive gauche sur la rive droite du haut Itouri, et vint camper près du poste arabe des monts Pisgah (carte 1).

Mais deux nouvelles renversèrent ses projets. Le 25 mai il était informé par une lettre de Saïd bin Abed que le poste arabe de Mbéné, au pied du Rouwenzori, avait été détruit par les indigènes, et le même jour il apprenait (nouvelle d'ailleurs mensongère) que Stuhlmann avait été tué. Or la région ainsi troublée était précisément celle qu'il devait traverser pour regagner la côte de l'océan Indien. Avec la poignée d'hommes qu'il commandait, il ne pouvait, se dit-il, se risquer à la traverser. Il était enfermé dans une impasse qui n'avait pas d'autre issue que la voie du Congo.

Il quitta son campement des monts Pisgah le 28 mai 1892, et s'engagea sur le sentier des caravanes arabes qui passait par les postes de Kilongalonga, Lindi, Kinéna et aboutissait à Kiroundou sur le Congo. Son itinéraire, qu'il reconstitua de mémoire (ses notes quotidiennes ayant été perdues au passage d'une rivière), a été retrouvé par les officiers de l'État indépendant, lorsqu'ils s'emparèrent en 1893 des villes arabes du Congo, Kasongo et Nyangoué. Après une marche en forêt, que les troncs d'arbres, l'eau et la boue rendaient si pénible que parfois la caravane ne faisait pas plus de 500 mètres par heure, le poste de Kilongalonga fut atteint, le 18 juin 1892.

Emin y séjourna jusqu'au 1er août, et après une nouvelle étape, qui dura deux mois et demi, il arriva, le 12 octobre, au poste de Kinena, ainsi appelé du nom

même du fonctionnaire subalterne, qui en avait le commandement. Il avait quitté le territoire de Saïd bin Abed, et avait pénétré sur celui où régnait un autre chef arabe, Hamadi ben Ali, surnommé Kibonghé. Saïd bin Abed, accompagné de son *vekil* (lieutenant) Ismaïli, avait devancé Emin, dans l'intention, ou sous le prétexte, d'aller à Kiroundou demander pour lui à Kibonghé l'autorisation de traverser son domaine.

Que se passa-t-il alors? Cette entrevue était-elle le dernier épisode d'une conspiration ourdie depuis des mois pour faire tomber Emin dans le guet-apens où il perdit la vie? Kibonghé doit-il être seul accusé du crime, et Saïd bin Abed n'y prit-il aucune part, ainsi qu'Emin paraît l'avoir cru dans les derniers instants de sa vie? c'est probablement ce qu'on ne saura jamais.

Voici toutefois, d'après le *Journal* d'Emin, et d'après les aveux de deux de ses meurtriers, comment les événements paraissent s'être succédés.

Le 22 octobre 1892, deux messagers porteurs de lettres de Kibonghé arrivèrent l'un après l'autre chez Kinena. La première lettre apportée par un certain Mamba était adressée à Emin; conçue en termes « amicaux » elle l'informait qu'il pourrait bientôt venir [1]. La seconde lettre apportée par Ismaïli était adressée à Kinena, et lui intimait l'ordre de mettre Emin à mort. Le 23 octobre au matin, comme Emin était assis sous la véranda de la maison, devant sa table, entouré d'oiseaux de collection, et paraissant tout joyeux de partir bientôt pour le Congo, Kinena se présenta. Il tenait à la main l'ordre d'exécution de Kibonghé. Il le relut silencieusement puis s'adressa à Emin. « Pacha, lui dit-il, comme vous

1. L'antépénultième et l'avant-dernière lignes du *Journal* d'Emin contiennent les mots suivants : « Freundlicher Brief von Buana Kibonge, alias Hamadi ben Ali : ich möge bald kommen. »

partez demain pour un voyage de douze jours, ne voudriez-vous pas envoyer vos hommes dans les plantations cueillir des bananes et du manioc, en vue de votre long voyage; dites-leur d'en prendre autant qu'ils en voudront. J'espère bien que vous ne vous aviserez pas de vouloir me payer, c'est pour toutes les bagatelles que mes femmes et moi avons reçues de vous depuis que vous êtes mon hôte. » Emin acquiesça et ordonna de sonner le rappel. Les hommes rassemblés, Kinena reprit : « Dites-leur de déposer leurs fusils sous la véranda, car s'ils arrivaient armés dans les plantations, les femmes, qui y travaillent, auraient peur et s'enfuiraient. »

Ainsi fut-il fait. Kinena continua à causer, puis jugeant les hommes assez éloignés, il fit un signe à Mamba et à Ismaïli qui saisirent chacun par un bras Emin assis sur sa chaise. Il se retourna et demanda ce que cela signifiait. « Pacha, dit alors Kinena, il faut mourir!

— Que dites-vous ? reprit Emin; est-ce une plaisanterie? Qu'est-ce que vous me chantez-là? Qui êtes-vous pour ordonner la mort d'un homme? — Je ne donne pas d'ordres, répondit Kinena, j'exécute ceux de Kibonghé, mon chef. » Emin essaya de se dégager, mais on l'obligea à se rasseoir. Il dit alors qu'il devait y avoir méprise, puisque Kibonghé l'invitait à venir à Kiroundou. Mais Kinena lui plaça tout près des yeux, car il était presque aveugle, la lettre que lui-même avait reçue de Kibonghé. Emin la lut, poussa un profond soupir et dit : « C'est bien, vous pouvez me tuer, mais sachez que si je suis le seul homme blanc dans le pays, d'autres vengeront ma mort; sachez que d'ici deux ans, il ne restera plus un Arabe dans la contrée, dont vous êtes les maîtres. »

Il ne manifesta aucun signe de peur, trembla seulement un peu à la pensée d'une petite fille, qu'il avait

eue d'une femme de couleur, dont il était accompagné, et recommanda de l'envoyer à Saïd bin Abed.

Sur un signe de Kinena, Emin fut enlevé de sa chaise et couché sur le dos à plat. Quatre hommes tinrent chacun un membre, Ismaïli tira la tête en arrière, pour tendre la peau de la gorge, que Mamba trancha d'un coup de couteau. Le sang jaillit sur les exécuteurs; ils maintinrent encore un instant le cadavre, puis la tête fut détachée du tronc, placée dans une boîte et envoyée à Kibonghé; le corps fut jeté dans la brousse.

Emin notait régulièrement ses observations météorologiques à six heures du matin, à deux heures de l'après-midi et à neuf heures du soir. La dernière mention du registre météorologique porte « 23 octobre, six heures du matin. » Donc c'est le 23 octobre 1892, entre six heures du matin et deux heures de l'après-midi, qu'Emin a été assassiné à Kinena, à douze jours de marche de la rive droite du Congo.

La mort tragique d'Emin est un des épisodes de la substitution de l'hégémonie belge à l'hégémonie arabe sur le haut Congo, dont l'histoire n'a jusqu'à présent jamais été exposée en détail et pourtant mériterait de l'être [1].

Depuis plus de trente ans, les Arabes monopolisaient le trafic de l'ivoire de l'Afrique équatoriale. Dès que les Belges se sentirent assez forts pour le leur enlever, ils les attaquèrent, les vainquirent et devinrent les maîtres du haut Congo. Par un hasard malheureux, Emin traversa la zone arabe, au moment même où cette lutte commençait. Il tomba en victime innocente d'un conflit auquel il était étranger.

1. On en trouvera un résumé : 1° dans le *Mouvement géographique de Bruxelles*, n° du 4 février 1894; 2° dans l'ouvrage de A.-J. Wauters, *L'État indépendant du Congo*, 1 vol. in-12, Bruxelles, 1899, p. 58-63.

Ainsi qu'il l'avait prédit à ses assassins, quelques minutes avant sa mort, « d'autres blancs » le vengèrent. Kiroundou, ville de Kibonghé, instigateur du crime, fut conquise par le commandant Ponthier en juillet 1893. Lui-même s'enfuit sur le haut Itouri, mais fut fait prisonnier par le commandant Lothaire et exécuté en janvier 1894. Deux des assassins, Ismaïli et Mamba furent arrêtés à Kasongo en avril 1894, et un troisième, Ferrani, le fut, près de Nyangoué à la même époque. Traduits devant un conseil de guerre, ils furent condamnés à mort et exécutés à Kiroundou, à la fin de mai 1894.

Au XIXe siècle s'est constitué un ordre de recherches scientifiques, inconnu des siècles précédents : l'*africanisme*. Emin a été l'un des plus brillants représentants de cette discipline nouvelle. De 1876 à 1892, pendant seize années, il s'est voué avec passion à l'étude de la région où les circonstances l'avaient placé : il en a décrit les formes du sol, les aspects de la végétation, les caractères si variés de la faune ; il en a observé les phénomènes météorologiques ; il a voulu pénétrer l'histoire des indigènes, leurs mœurs, leurs affinités et leurs dissemblances ethnographiques.

Mais ce fut surtout son attachement à la vie africaine, qui donna à sa figure une originalité. Il fut, on l'a vu, arraché en quelque sorte malgré lui à la province équatoriale. En 1890, cet attachement prévalut sur toutes les considérations, qui l'invitaient à retourner en Europe : soucis de santé, affection pour Ferida, sa fille, qu'il envoya seule en Silésie, satisfactions d'orgueil, car il n'ignorait pas la réception enthousiaste qu'on lui préparait en Allemagne. Et, en 1891, quand Stuhlmann le pressa de revenir à la côte, puis en Europe, il résista encore malgré l'amitié très vive qu'il portait à son lieu-

tenant. Si lui-même avait par ses recherches minutieuses arraché quelques-uns de ses secrets à l'Afrique, l'Afrique à son tour s'était entièrement emparée de lui.

BIBLIOGRAPHIE[1]

I. — Écrits personnels d'Emin.

Emin n'a jamais publié de livre, il a inséré des articles dans les recueils suivants :

1. *Petermann's Geographische Mitteilungen*, de Gotha : Reisen in Æquatorial Afrika, 1878, p. 217, 368. — Journal einer Reise von Mruli nach der Haupstadt Unyoros mit Bemerkungen über Land und Leute, 1879, p. 179, 220, 388. — Die Strombarren des Bahr el-Djebel, 1879, p. 273. — Reisen zwischen dem Victoria und Albert Nyanza, 1880, p. 21. — Von Dufilé naeh Fatiko, 1880, p. 210, — Reise nach der Westseite des Albert-Sees, 1880, p. 260. — Ein Ausflug nach Lur am westlichen Ufer des Mvutan Nzige 1881, p. 1. — Reisen im Osten des Bahr el-Djebel, 1882, p. 259, 321. — Rundreise dureh die Mudirie Rohl, 1883, p. 260, 323. — Reise im Westen des Bahr el-Djebel, 1883, p. 415.

2. *Mitteilungen der K. K. geographischen Gesellschaft*, de Vienne : Reise im oberen Nilgebiet von Labore uber Fadibek naeh Fatiko und von Fatiko naeh Fauvera und zurück, 1881, p. 149, 263. — Meine letzte Reise von Lado nach Monbuttu und züruck, 1887, p. 257. Il a été publié une traduction de eet article dans le *Bulletin de la Société royale belge de Géographie*, 1887, p. 520.

3. *Ausland* : Der Zustand der Seriben-Wirtsehaft in der Rohlprovinz, 1882, p. 568. — Sudan und Æquatorialprovinz im Sommer 1882, 1882, p. 844. — Zur Ethnologie des Albert Sees, 1890, p. 263.

4. *Zeitschrift für Ethnologie* : Wörterverzeichnisse afrikanischer Spraehen, 1882, p. 156.

5. *Nature* (anglaise) : Injuries caused by lightning in Africa, 1888, p. 582.

6. *Zoologisches Jahrbuch* (*Ableilung für Sistematik*) : Europäische Vögel in Afrika, t. VI, p. 145.

7. *Mitteilungen der Vereins für Erdkunde*, de Leipzig : Aus dem Mombuttulande. — Zoo-geographische Notizen. — Die Rückwirkung des Mahdi-Aufstandes in die Æquatorialprovinz, 1887.

1. La bibliographie d'Emin est très compliquée, aussi ne saurions-nous nous flatter de l'avoir dressée complète. Les ouvrages de vulgarisation ont été omis à dessein.

Ces articles ont été en partie réunis et publiés avec des notes et des lettres inédites dans l'ouvrage suivant : *Emin Pascha. Eine Sammlung von Reisebriefen und Berichten aus den ehemals ægyptischen Æquatorialprovinzen und deren Grenzlændern*, herausgegeben von Dr Georg Schweinfurth und Dr Friedrich Ratzel, 8°, Leipzig, 1888.

Des lettres d'Emin ont été insérées dans les *Petermann's Geographische Mitteilungen* et dans l'*Oesterreichische Monatsschrift für den Orient.*

Nous avons eu à notre disposition quatre lettres inédites d'Emin, dont trois en français adressées à M. Chélu, de Lado, le 15 septembre 1879, à M. Marquet, de Lado, le 28 mars 1883, et de Ouadelaï, le 31 juillet 1886, et une en italien adressée de Bagamoyo, le 31 mars 1890, au Dr Zucchinetti. Les originaux appartiennent à M. Chélu, fonctionnaire au ministère des Finances, au Caire, qui a eu l'obligeance de nous en donner copie.

Les documents trouvés à Kasongo en 1893 comprenaient : 1° les *journaux* d'Emin écrits en allemand, anglais, français, italien, arabe et turc; 2° des lettres de Mackay, missionnaire en Ouganda, à Emin; 3° des lettres émanant de l'Imperial British East Africa Company et offrant à Emin d'entrer à son service. Transmis par le gouvernement de l'État Indépendant du Congo au gouvernement allemand, ces documents doivent être conservés dans les Archives de Berlin.

II. — Récits de voyageurs ayant eu en Afrique des rapports avec Emin.

C.-T. Wilson and R.-W. Felkin, *Uganda and the Egyptian Sudan*, 2 vol. 8°, Londres, 1882.

J.-W. Junker, *Reisen in Afrika*, 3 vol. 8°, Vienne et Olmütz, 1889-90 (excellent).

Wissenschaftliche Ergebnisse von Dr J.-W. Junkers Reisen, *Petermann's Mitteilungen Ergänzungshefte*, nos 92-93, Gotha, 1889.

A. Schynse, *Mit Stanley und Emin-Pascha durch Deutsch-Ost-Afrika. Reisebuch herausgegeben von Karl Hespers*, 1 vol. 8°, Cologne, 1890.

H.-M. Stanley, *Dans les ténèbres de l'Afrique; recherche, délivrance et retraite d'Emin Pacha*, 2 vol. 8°, Paris, 1890.

A.-J. Mounteney Jephson, *Emin Pacha et la rébellion à l'équateur*, 8°, Paris, 1890.

Gaetano Casati, *Zehn Jahre in Æquatoria und die Rückkehr mit Emin Pascha*, 2 vol. 8°, Milan et Bamberg, 1891. Traduction française : *Dix années en Equatoria. Le retour d'Emin-Pacha et l'expédition Stanley*, ouv. traduit par Louis de Hessen, Paris, 4°, 1892.

Vita Hassan, *Die Wahrheit über Emin Pascha*, 2 vol. 8°, Berlin, 1893-94 (contient des assertions souvent douteuses).

Dr Franz Stuhlmann, *Mit Emin Pascha ins Herz von Afrika*, 1 vol. 4°, Berlin 1894 (très intéressant).

III. — Études sur la biographie d'Emin.

P. Treutlein, *Dr Ed. Schnitzer (Emin Pascha)*, 1 vol. 8°, Hambourg, 1887.

Richard Buchta, *Der Sudan unter ægyptischer Herrschaft*, 1 vol. 8°, Leipzig, 1888.

Paul Reichard, *Dr Emin Pascha. Ein Vorkämpfer der Kultur im Innern Afrikas*, 1 vol. 8°, Leipzig, 1891.

B. Auerbach, Les résultats de la dernière expédition d'Emin Pacha, *Annales de Géographie*, t. IV (1894-95), p. 76.

R. Dorsey Mohun, The death of Emin Pasha, *Century Magazine*, n° de février 1895 (L'auteur, consul des États-Unis dans l'État indépendant du Congo, a recueilli de la bouche des meurtriers le récit de l'assassinat d'Emin).

Georg Schweitzer, *Emin Pascha*, 1 vol. 8°, Berlin, 1898. (Ouvrage capital pour la biographie d'Emin, il contient un grand nombre de lettres inédites et les seuls fragments de ses journaux de voyage, qui aient jusqu'à présent été publiés).

IV. — Études sur les travaux scientifiques d'Emin.

1. *Proceedings of the zoological Society of London* : Oldfield Thomas, On a collection of Mammals obtained by Emin Pasha in Equatorial Africa and presented by him to the natural history museum, 1888, p. 3. — G.-E. Shelley, On a collection of Birds made by Emin Pasha in Equatorial Africa, 1888, p. 17. — Old. Thomas, On a collection of Mammals obtained by Dr Emin Pasha in Central and Eastern Africa, 1890, p. 443.

2. *Abhandlungen herausgegeben vom natürwissenschaftlichen Vereine zu Bremen* : G. Hartlaub, Beitrag zur Ornithologie der östlich-äquatorialen Gebiete Afrikas, t. VII (1881), p. 83, 128. — Zweiter Beitrag, etc., t. VIII (1882), p. 184, 232.

3. *Verhandlungen der zoologisch-botanischen Gesellschaft zu Wien* : August von Pelzeln, Ueber eine Sendung von Vögeln aus Central Afrika, t. XXXI, (1881), p. 141, 605; t. XXXII (1882), p. 499.

4. *Zoologisches Jahrbuch* : Ueber einige von Emin Pascha gesammelte afrikanische Säugethiere, 1887, p. 115.

5. *Peterm. Geographische Mitteilungen* : Supan, Emin Paschas meteorologische Tagebücher, 1890, p. 129.

6. *Bulletin de la Société d'anthropologie* : E.-T. Hamy, Sur un envoi d'Emin bey, 3e série, t. X, p. 605.

Janvier 1904.

II

LE COMMERCE DE SIOUT AVEC LE DARFOUR AVANT LE SOULÈVEMENT MADHISTE

Siout passe pour la ville la plus importante de la Haute Égypte. Il est difficile de dire si le chiffre de sa population justifie cette opinion, les données du recensement opéré en 1882 étant fort sujettes à contestation; mais les apparences du moins ne la démentent pas.

La superficie de Siout est étendue; ses rues sont animées; les habitants s'y pressent en foule, et l'agent qui, par ordre du commandant de la police, nous servait de guide avait fort à faire pour nous frayer un passage; il lui fallait souvent user d'arguments très énergiques pour obliger les gens à se ranger.

De plus, si la plupart des maisons y sont construites, comme dans tous les villages d'Égypte, en briques d'argile séchées au soleil, ce qui, de loin, leur donne l'apparence de tas de boue, il s'y rencontre cependant un certain nombre de demeures particulièrement somptueuses. Entourées de jardins soignés, où des jets d'eaux rafraîchissent l'air, peintes de couleurs voyantes, déjà du dehors elles donnent l'impression de la richesse, impression qui se confirme quand on pénètre à l'intérieur. Assurément nous ne saurions louer sans réserve

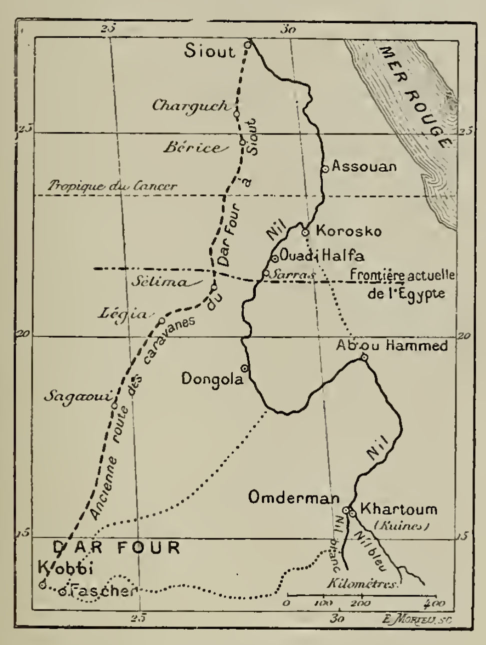
tout ce que nous y avons vu. Nos yeux d'Occidentaux étaient quelque peu choqués par les alliances de tons des soies qui recouvrent le mobilier, et les dorures ont été prodiguées de divers côtés sans aucune discrétion. Tout ce luxe révèle le goût du clinquant. D'autre part, les serviteurs nègres qui nous présentaient sucreries et sirops ont des façons qui contrastent étrangement avec la correction de nos « gens de maison ». Mais du moins il y a de la soie, des dorures, du luxe et beaucoup de serviteurs. Bref, un air d'opulence règne dans ces maisons.

C'est le commerce avec le Darfour qui a fondé la fortune de Siout. Actuellement ce commerce est anéanti. Voici douze ans qu'il a pris fin, depuis que les Mahdistes sont les maîtres du Soudan oriental. Mais, parmi les habitants de Siout, il en est encore quelques-uns qui ont participé à ce trafic. Ils se laissent facilement interroger, et parlent même avec complaisance de ce passé brillant, comme un vieillard s'étend volontiers sur son beau temps. D'autre part, rien n'a changé dans les lieux : la scène est déserte; les acteurs ont quitté le théâtre; mais les décors sont toujours en place. On peut donc assez aisément se figurer la pièce.

Chaque année il arrivait à Siout une caravane, souvent deux, et parfois trois. Elles se formaient non dans la capitale du Darfour, El-Facher, mais à Kobbé, la principale ville commerciale. Les départs avaient lieu de fin novembre à février. Le voyage s'effectuait en quarante jours, et si régulièrement que la route était nommée *route de quarante jours*, du temps employé à la parcourir. Cet itinéraire était imposé par les conditions géographiques. Il fallait de toute nécessité passer par les points d'eau, oasis ou simples puits (carte 2).

De Kobbé la caravane atteignait Sagaoui en dix jours,

Legia en huit, Sélima en six, Bérice en huit, Kargueh en deux. Elle arrivait enfin sur les crêtes de la chaîne libyque qui domine Siout et descendait les pentes de la montagne en une masse désordonnée et confuse. Sept



Carte 2. — Route des caravanes du Darfour à Siout.

à huit cents chameaux avançaient lentement, balançant des ballots ou de grands coffres en bois armés de ferrures. Au milieu d'eux et de leurs guides marchaient péniblement des esclaves attachés. On apercevait quelques commis de négociants à califourchon sur des baudets, les jambes pendantes, frôlant le sol de leurs larges babouches rouges. On distinguait aussi quelques

personnages de marque à cheval sur des bêtes spécialement dressées, habituées par un entraînement progressif à boire avec une extrême sobriété.

Ce voyage était très pénible. C'est à peine si les chameaux trouvaient ici ou là quelque maigre végétation à brouter. Les malingres n'y résistaient pas, et il n'y avait pas de caravane qui ne dût en laisser quelques-uns derrière elle. Les hommes ne souffraient pas moins. Aussi était-ce avec bonheur que leurs yeux, éblouis par la lumière implacable du désert, par les sables de couleur éclatante, blanche, jaune, orangée, se fixaient enfin sur le paysage enchanteur et reposant de la vallée du Nil : orges et blés verdoyants, champs de fèves, bouquets de palmiers ; au milieu, le fleuve majestueux se déroulant en un long ruban argenté ; tout près enfin, au pied de la montagne, Siout, masse brunâtre d'où s'élancent des minarets blancs. Spectacle maintes fois désiré, non plus entrevu dans un rêve, mais bien réel et qui signifiait pour tous ces hommes avides et rendus de fatigue : gain et repos. La caravane descendait donc le long du flanc de la montagne. Bien qu'il ne soit plus guère frayé, le sentier qu'elle suivait est encore visible aujourd'hui : sous le climat sec de l'Égypte, l'histoire ne s'efface pas du sol, où les hommes l'écrivent inconsciemment.

L'usage voulait que la caravane ne pénétrât pas dans la ville, mais contournât le pied de la montagne, longeât le cimetière et s'arrêtât dans une grande plaine sablonneuse nommée *remelat*. On dressait les tentes. Toute une ville nouvelle se formait, pour deux mois.

C'était dans Siout un grand événement que l'arrivée de la caravane. La date en était prévue, car, à l'oasis de Bérice, un des guides avait pris les devants pour venir l'annoncer. Toute la population était sur pied, et

les amis, heureux de se revoir, échangeaient ces saluts compliqués et ces marques démonstratives d'affection dont les Orientaux sont si prodigues. On déchargeait les chameaux, puis les marchandises étaient apportées en ville, non dans le bazar même, mais dans des entrepôts spéciaux, voisins du bazar, nommés *okelles*.

J'ai visité plusieurs de ces okelles. Elles se ressemblent beaucoup et c'est les décrire toutes que d'en décrire une seule. Une grande enceinte rectangulaire en maçonnerie, couverte d'un toit en bois, au milieu duquel une lanterne pentagonale laisse pénétrer la lumière. A l'intérieur, sur le pourtour, dix ou douze grosses colonnes cylindriques et massives supportent une galerie, qui court tout le long du premier étage. Sous le préau du rez-de-chaussée, sur la galerie du premier s'ouvrent de vastes pièces, fermées par de lourdes portes, armées d'énormes loquets en bois.

Les okelles sont maintenant abandonnées. C'est un lieu de débarras, où l'on jette les tonneaux et les paniers vides. Quelques pauvres diables sont assis dans des coins, ratatinés sur eux-mêmes, dans cette pose humble de gens qui semblent chercher à tenir sur terre le moins de place possible.

Mais dans ce lieu, aujourd'hui silencieux et désert, régnaient jadis le bruit et l'animation.

Des tapis étaient étendus sous le préau et sur la galerie du premier. Les négociants se tenaient devant la porte ouverte de leurs bureaux, les jambes croisées, et discutaient avec les acheteurs tout en fumant des cigarettes, et en buvant du café dans des tasses minuscules, préambule nécessaire de toute opération commerciale.

Devant chacun d'eux étaient étalées les marchandises apportées par la caravane : dents d'éléphants, cornes de rhinocéros, morceaux de bois d'ébène; plus loin les

ballots de plumes d'autruche, ici les blanches, naguère si estimées qu'une seule plume se vendait parfois 50 ou 60 francs, là les noires et les grises, espèces moins appréciées. Certains paniers contenaient des petits pains ronds et noirâtres de fruits de tamarin, dont on fait des boissons rafraîchissantes, d'autres de la gomme, d'autres du carbonate de soude, nommé ici natron, d'autres enfin de la graine d'*abrus precatorius* [1], remède efficace, prétend-on, contre les ophtalmies.

Plusieurs de ces matières premières étaient travaillées dans les échoppes voisines. On fabriquait avec l'ivoire des manches de cannes et de chasse-mouches, des damiers, des trictracs, des fume-cigarettes ; avec la corne de rhinocéros, des manches de poignards et des tasses à café; avec l'ébène, de grosses cannes lourdes.

C'était aussi dans les okelles qu'étaient réunies les marchandises que la caravane emportait au retour : colliers en perles de verre de toutes couleurs, colliers en grains d'ambre jaune, étoffes de coton teintes à Siout même, étoffes de soie, toiles de lin, quincaillerie, gros bracelets d'argent, armes, parfums, sucre, riz, café. L'arrivée de la caravane provoquait aussi des transactions en dehors de l'enceinte des okelles. Comme on élève beaucoup de chameaux au Darfour, et qu'un petit nombre suffisait à rapporter les marchandises de retour, la majeure partie de ceux qui figuraient dans chaque caravane était vendue à Siout.

Les esclaves donnaient également lieu à un important trafic. Les nègres étaient exposés ou bien sous des tentes, dans le campement même de la caravane, ou bien à l'intérieur de la ville, dans les locaux spéciaux,

1. L'infusion est employée contre les maladies d'yeux depuis un temps immémorial, car on trouve cette petite graine rouge à huile noire dans les cercueils des momies.

qui appartenaient aux grands négociants. Les femmes étaient représentées par une proportion de quatre sur cinq. Musulmans et Coptes se livraient en toute tranquillité de conscience à ce trafic de bétail humain, qui n'a pas médiocrement contribué à fonder la fortune de Siout.

Les rapports commerciaux entre le Darfour et Siout, tels que nous avons tenté de les décrire, ont existé pendant des siècles. Ils commencèrent à se modifier, voici une vingtaine d'années, au moment où le khédive Ismaïl s'emparait du Darfour, et, se rendant sans enthousiasme à de pressantes sollicitations, sévissait contre les marchands d'esclaves. Un procès qui leur fut intenté, et se termina par leur condamnation, arrêta même subitement le commerce.

En 1879, Rodolphe Slatin, devenu gouverneur du Darfour, tenta de renouer ces relations commerciales, source de grands profits pour le pays. Il réussit à faire partir une caravane de 800 chameaux, d'où les esclaves étaient éliminés. Mais le soulèvement du Madhi et les graves événements dont le Soudan fut peu après le théâtre, empêchèrent le renouvellement de cet essai.

Comme nous le disons plus haut, ce commerce est actuellement anéanti. C'est à peine si quelques hommes isolés réussissent de temps à autre, et non sans risques, à traverser le désert. Les jeunes hommes de Siout ne connaissent plus ce passé que par ouï-dire. Seuls les vieillards peuvent en parler d'expérience, mais ils disparaissent rapidement. Justement l'un d'eux venait de mourir, peu de temps avant mon arrivée à Siout. Le hasard voulut qu'un jour, ayant gravi les premières pentes de la montagne, par ce même sentier que les caravanes suivaient naguère, j'aperçus, dans le cimetière, les parentes du mort venues, selon l'usage musulman, se

lamenter sur sa tombe. Assis à l'ombre d'un petit mastaba, qui me garantissait contre le soleil ardent de cette après-midi de janvier, je les voyais, vêtues de leurs longues robes noires, s'avancer lentement en procession. Tout autour régnait un grand silence. Seul le cantique funèbre parvenait jusqu'à moi : une mélopée traînante et monotone, d'où pointaient des cris suraigus, sortis d'une voix fraîche de jeune femme. Il faut donc se hâter de recueillir les témoignages de ces vieux commerçants soudanais avant que tous n'aient été rejoindre leurs ancêtres dans la tombe.

Assouan, février 1896.

III

LE SOUDAN ORIENTAL
SOUS LA DOMINATION MAHDISTE

1. — Le khalife Abdullah.

Chaque jour, aux heures de prière, le Mahdi Mohammed Ahmed, le destructeur fameux de la puissance égyptienne au Soudan, paraissait au milieu de ses fidèles assemblés. A aucune époque de sa vie, il ne faillit à cette règle. Il la pratiquait déjà alors qu'il vivait dans l'île d'Abba, sur le Nil Blanc, entouré seulement d'un petit nombre de disciples. Il continua à s'y conformer après le triomphe, lorsqu'il fut devenu le maître de toute la vallée du Nil moyen. Aussi, au mois de juin 1885, l'étonnement fut-il général dans Omdourman [1], la capitale du nouvel État théocratique, quand on constata que, depuis plusieurs jours, le maître s'abstenait de venir à la mosquée. Le bruit se répandit qu'il était dangereusement malade. On multiplia les prières, pour obtenir du ciel sa guérison. Mais cet élan de ferveur

1. Omdourman est située face, au confluent du Nil Blanc et du Nil Bleu, sur la rive gauche du fleuve.

resta inefficace, et ce Mahdi attendu depuis des siècles, ce prétendu envoyé de Dieu, par lequel s'accomplirait sur terre le règne de la justice, qui devait, après le Soudan, conquérir l'Égypte, la Mecque et Médine, et dire en Syrie la prière suprême, mourut tout simplement du typhus comme le plus misérable des esclaves exposés au marché.

Cependant, quelques heures avant sa mort, ses forces lui permirent encore de manifester une fois de plus la volonté, déjà souvent exprimée, d'avoir pour successeur le khalife Abdullah, qui occupait, après lui, la place éminente sous le nouveau régime. Le Mahdi gisait sur un de ces lits peu élevés qu'au Soudan on nomme *angarebs*. Ses trois khalifes, ses parents, quelques officiers l'entouraient. Le moribond reprenait de temps à autre connaissance, et dans un de ses moments de lucidité, il prononça les paroles suivantes : « Le khalife Abdullah est désigné par le Prophète pour être mon successeur. Vous m'avez suivi, vous avez accompli mes ordres. Agissez de même avec lui. Que Dieu ait pitié de moi! »

L'histoire de l'Europe abonde en exemples de souverains qui paraissent n'avoir exprimé leurs volontés suprêmes que pour donner à leur entourage le malin plaisir de ne pas les exécuter. On n'est pas, sur ce point, plus scrupuleux au Soudan qu'en Europe; mais le khalife était trop intéressé à ce qu'on respectât le dernier vœu du Mahdi pour n'y pas veiller. Il a déjoué toutes les tentatives dirigées contre son pouvoir, et depuis onze ans le territoire qui s'étend de Dongola jusqu'au delà de la région marécageuse du lac Nô, sur le haut Nil, et du Darfour à la rivière Atbara, est resté sous sa domination. Sans sa fermeté, le Soudan oriental se serait vraisemblablement désagrégé, et les contrées qui le composent, Darfour, Kordofan, Sennar, pays de Chendy, de

Berber et de Dongola, seraient retournées à l'indépendance respective dont elles jouissaient au XVIIIe siècle.

Or depuis quelques semaines, nous possédons justement sur ce personnage un document nouveau, et de valeur.

Les étrangers réunis à Assouan en mars 1895 assistèrent à un spectacle inattendu, qui, nous le gagerions, laissa dans leur esprit une impression aussi profonde que la vue des paysages pourtant exquis des îles de Philæ et d'Éléphantine. Le 16, dans la matinée, ils virent un personnage d'allure singulière arriver des contrées lointaines du Sud et comme surgir d'entre les sables et les roches brunâtres du désert. Il était vêtu et armé comme un Soudanais. Son teint bronzé par le soleil témoignait d'un long séjour dans l'Afrique tropicale. Cependant l'ensemble des traits de son visage dénotait une origine européenne. L'inconnu, qui excitait une vive curiosité, était l'Autrichien Rodolphe Slatin, l'ancien gouverneur du Darfour. Il était arrivé à Khartoum en janvier 1879, avait été nommé d'abord *moudir* de Dara, puis gouverneur de tout le Darfour. Ses administrés ayant fait cause commune avec les rebelles, il avait été obligé en 1884 de se rendre au Mahdi. Depuis il était resté prisonnier à Omdourman et le silence avait succédé au bruit qui s'était fait naguère autour de son nom. Cet oubli même avait favorisé les audacieux projets des amis qui préparaient son évasion. Et voilà qu'après le voyage le plus aventureux, tantôt en une fuite éperdue, traversant le désert de toute la vitesse de son chameau, tantôt restant des journées entières caché derrière des rochers, il avait enfin réussi à gagner Assouan.

Slatin a vécu onze ans dans l'intimité ou plutôt dans la domesticité du khalife Abdullah. Il a assisté aux prin-

cipaux actes de sa vie publique, de même qu'il l'a vu dans la familiarité de sa vie privée. Il a eu avec lui d'innombrables conversations.

Il vient de publier ses souvenirs sous ce titre quelque peu emphatique : *Le Soudan à feu et à sang* [1].

Nous ne relèverons pas les longueurs et les répétitions qui se rencontrent dans cet ouvrage : elles n'ont rien de surprenant, car séjourner onze ans à la porte d'un chef soudanais en qualité de factotum est une préparation médiocre à l'art délicat de la composition et du style. Quant au fond, on ne saurait faire usage de ce document sans prudence ni circonspection. Slatin doit sa délivrance aux officiers anglais préposés en Égypte au « Service des renseignements » (*Intelligence department*). Depuis son retour, il a été élevé à la dignité de pacha, promu au grade de colonel, et il a pris rang parmi les officiers anglais de l'état-major égyptien. Accordons, puisque des personnes absolument dignes de foi nous l'affirment, que l'auteur du *Soudan à feu et à sang* n'a subi, pendant qu'il composait son ouvrage, la pression directe d'aucun conseil intéressé. Tout au moins y a-t-il lieu d'admettre que, sous l'influence de sentiments légitimes de reconnaissance, l'évadé d'Omdourman a été enclin à favoriser les vues de la nation actuellement prépondérante en Égypte. Ces réserves faites, rassemblons les traits relatifs au khalife Abdullah, épars en ce livre, et tentons d'exposer les origines de ce personnage, son caractère et ses principaux actes politiques.

1. — Abdullah est un Arabe nomade. Il appartient à

1. *Feuer und Schwert im Sudan. Meine Kæmpfe mit den Derwischen, meine Gefangenschaft und Flucht, 1879-1895.* Von Rudolph Slatin Pascha, Oberst im Ægyptischen Generalstab, frueher Gouverneur und Commandant von Darfur; 8°, Leipzig, 1896.

la tribu des Taachas, dont les terrains de parcours s'étendent du Darfour au Ouadaï. Son père, Mohammed, n'était pas un simple pasteur de troupeaux. Il jouissait parmi ses compatriotes d'une certaine considération. Il passait pour quelque peu sorcier et possédait, croyait-on, des formules capables de rendre la santé aux malades et la raison aux déments. Il avait aussi quelques notions de théologie et enseignait le Koran à la jeunesse. Abdullah ne fit pas honneur aux leçons de son père. Il avait beau répéter indéfiniment les versets en se balaçant d'avant en arrière, selon la singulière méthode pédagogique que tous les voyageurs ont pu voir en usage au Caire sous les arceaux de la mosquée d'El-Azhar, c'est à peine si sa mémoire rebelle réussissait à retenir quelques bribes du texte sacré.

Vers 1873, Mohammed résolut d'accomplir un pèlerinage à la Mecque. Il partit du Darfour avec toute sa smala, ses femmes, sa fille et ses quatre fils.

Les Orientaux en voyage ne connaissent ni notre hâte, ni nos impatiences. Ils se déplacent si lentement que parfois, à l'arrivée, l'adolescent s'est transformé en un homme fait, celui-ci en un vieillard, que parfois aussi la mort surprend le voyageur sur la route. Tel fut le cas du père d'Abdullah. Il avançait par petites étapes, s'attardant ici et là, quand dans un village du Kordofan oriental la maladie le prit et l'emporta. Il avait donné à son fils le conseil de faire une retraite chez quelque pieux personnage avant d'atteindre la Mecque, et ainsi détermina involontairement tout son avenir. A cette époque-là en effet, on parlait beaucoup d'un certain derviche, nommé Mohammed Ahmed; on vantait ses prédications et on admirait l'austérité de sa vie. Abdullah résolut de se rendre auprès de lui, non dans l'île d'Abba, sa résidence habituelle, mais bien

plus loin dans l'est, à Musselemie, sur le Nil Bleu, où Mohammed Ahmed, accomplissant un pieux devoir, édifiait un tombeau à l'un de ses maîtres.

Ce fut pour Abdullah un voyage très pénible. A pied, il lui fallut du Kordofan atteindre le Nil Blanc, puis traverser cette large presqu'île que les deux Nils limitent avant de s'unir à Khartoum, et qu'on nomme la Gézireh de Sennar. L'âne, qu'il possédait pour toute fortune, n'était pas un de ces beaux ânes blancs que l'on voit en Égypte, mais un pauvre bourriquet malingre et blessé, tout juste en état de porter une outre et un panier. Abdullah était obligé, pour vivre, de recourir à la charité publique. Or il était très mal vu des populations dont il traversait le pays. A la coupe caractéristique de sa grande chemise de coton, à son accent de terroir, on le reconnaissait aisément pour un homme de l'Ouest. La vieille haine des riverains du Nil pour les gens du Darfour était justement à cette époque plus vigoureuse que jamais, ceux d'entre eux qui allaient commercer au Bahr-el-Ghasal ayant été victimes de vols répétés de la part des Arabes nomades et particulièrement des Taachas : Abdullah subissait leurs représailles.

Cependant, en dépit des quolibets et des railleries, il finit, secouru par quelques personnes charitables, par arriver à Musselemie. Mohammed Ahmed consentit à le recevoir au nombre de ses fidèles. Il recueillit son serment d'éternelle soumission, le mit en rapport avec Ali, l'un de ses disciples, leur recommanda de vivre dans une intimité fraternelle, puis parut complètement le négliger. Après un mois de séjour à Musselemie, la troupe entière revint à l'île d'Abba. Abdullah souffrait cruellement de la dysenterie. Mais son compagnon le soignait, partageait avec lui le peu de grain qu'il pos-

sédait, et allait au Nil puiser de l'eau. Un jour Ali ne revint pas; un crocodile avait emporté l'unique ami d'Abdullah, qui, désormais, se trouvait seul au monde.

Il gisait donc, abandonné, sur une misérable natte, dans une pauvre hutte, quand la nuit quelqu'un entra et s'approcha. C'était Mohammed Ahmed en personne, celui qui bientôt allait se proclamer le Mahdi. En dépit de son indifférence feinte, il n'avait pas oublié son nouveau disciple. Il tendit à Abdullah une écuelle renfermant le breuvage composé d'eau, de farine, de beurre, et nommé au Soudan *médida*. Il lui dit : « Bois, et tu guériras. » A ce moment, Abdullah se sentit plus fort. « Et pourquoi s'étonner de ma guérison, concluait-il en racontant cette scène à Slatin bien des années après, n'était-ce pas le Mahdi qui avait parlé en ces termes, celui qui jamais ne ment et dont toute parole est vérité ? »

Cette date fut capitale dans la vie d'Abdullah. Le Mahdi en fit dorénavant son confident intime. Il lui révélait ses ambitions, et ses espoirs, lui répétait qu'il était le Mahdi élu par Dieu, et investi de sa mission par le Prophète, exaltait sa ferveur, et lui faisait partager cette absolue confiance dans le triomphe, qui fut sa plus grande force. Aussi, quand les circonstances l'obligèrent à passer d'une existence purement contemplative à l'action, à donner une manière d'organisation à la troupe confuse de ses disciples, Abdullah fût-il naturellement parmi les dignitaires de la nouvelle secte. C'était en août 1881. Le gouverneur général du Soudan Égyptien, inquiet de la popularité croissante du soi-disant Mahdi, voulut arrêter la rébellion avant son développement, et, pour ainsi dire, en détruire les germes. Deux compagnies de soldats furent envoyées pour l'arrêter. Mais les officiers prirent des dispositions

si malheureuses qu'à peine débarqués dans l'île, ils furent attaqués et massacrés avec leur troupe par les disciples fanatiques du Mahdi, qui se mettait ainsi ouvertement en révolte contre le gouvernement. Se jugeant désormais trop près de Khartoum, car Abba n'est guère à plus de 220 kilomètres en amont sur le Nil, il se dirigea avec tous les siens au sud-ouest vers le Kordofan méridional. Mais auparavant, à l'exemple du Prophète, dont il s'efforçait d'imiter la vie en tous ses détails, il nomma khalifes Abdullah, Ali Woled Helou et Mohammed-Chérif. Abdullah fut le premier en titre et conserva toujours une place d'élection dans la faveur du Mahdi. Il en reçut des témoignages publics et répétés d'estime, et fut nettement présenté par lui comme son successeur éventuel.

On en jugera par les quelques faits suivants. Une querelle s'était élevée entre Abdullah et un certain Manna, chef de l'importante tribu arabe des Djauamas. Ils en vinrent aux violences de langage et aux injures. Le Mahdi ne balança pas, soutint son khalife, et comme Manna irrité de cette partialité tentait de créer avec les siens un parti séparatiste, il donna l'ordre, en sa justice expéditive, de lui faire trancher la tête. — Tous les vendredis, le Mahdi passait une revue. Chacun des autres khalifes se tenait au centre de son corps d'armée. Mais Abdullah déléguait son frère Yacoub au commandement du sien, et, au lieu d'être inspecté par le Mahdi, passait à son côté devant le front des troupes. — Les décisions graves étaient toujours prises d'un commun accord. Le 17 janvier 1883, le gouverneur égyptien d'El-Obeid, la ville principale du Kordofan, offre de se rendre : la garnison, réduite à vivre de cuir de sandales bouilli, est à bout de forces. La conquête de cette place est pour les mahdistes un grand succès, puisqu'elle donne

à ces vagabonds, pauvres et mal armés, de l'argent, des fusils et un substratum territorial. Le Mahdi ne fixe pas seul les conditions de la capitulation, mais en délibère longuement avec Abdullah.

Cette haute position avait valu à Abdullah beaucoup d'envieux. Les parents du Mahdi, les Dongolais ses compatriotes, considéraient cet homme de l'Ouest comme un intrus. Derrière leurs sourires et leurs manières affables, Abdullah devinait leur haine implacable. Il voulut prouver à ses ennemis qu'ils espéraient en vain le voir frappé d'une disgrâce. A sa requête, le Mahdi reconnut publiquement ses services dans une proclamation, dont voici les passages essentiels :

« Sachez, mes disciples, qu'Abdullah est le représentant du Juste et l'Émir de l'armée du Mahdi dont il est fait mention dans la vision du prophète. Il est moi et je suis lui. Honorez-le comme moi; ajoutez foi à tout ce qu'il vous dit, et ne doutez pas de lui. Il agit en tout par ordre du Prophète ou avec ma permission... Si quelqu'un d'entre vous dit ou pense du mal de lui, il sera anéanti et perdu dans l'autre monde comme dans celui-ci. Sachez qu'aucune de ses paroles, qu'aucun de ses actes ne doit être discuté par vous, car ils lui sont inspirés par sa sagesse et son équité intérieures. S'il condamne quelqu'un de vous à mort ou à la perte de ses biens, sachez qu'il le fait pour votre bien et votre foi : inutile donc de raisonner, obéissez. Le Prophète a dit en personne que le plus grand et le plus juste des hommes vivants sous le soleil près de lui était Abou Bakr. Le khalife Abdullah est son représentant, et par ordre du Prophète mon khalife.... Je termine comme j'ai commencé. Croyez en lui, exécutez ses ordres. Ne doutez jamais de ce qu'il vous dit. »

Ce document a dans l'histoire du mahdisme une

grande importance. Le Mahdi avait déjà exprimé la volonté d'avoir Abdullah pour successeur. Mais ce texte écrit confirmait ses paroles avec une force singulière. C'est un véritable acte d'investiture. Aussi Abdullah s'en est-il servi chaque fois qu'on a contesté son pouvoir, et l'a-t-il en toute circonstance opposé à ses ennemis.

Les esprits étaient donc bien préparés à la future domination d'Abdullah. Et quand, le 22 juin 1885, du grabat où il languissait, le Mahdi le désigna formellement pour son successeur, il ne suscita pas la moindre surprise. Devant le cadavre encore tiède, tous les assistants prêtèrent serment à Abdullah. En annonçant la nouvelle à la foule, on affirma que le Mahdi avait volontairement quitté cette vallée de misères et qu'il fallait s'abstenir de signes de douleur. Mais sa première épouse, qui, pendant l'agonie, s'était tenue accroupie et silencieuse dans un coin, alla faire part de l'événement à ses compagnes. Elles commencèrent leurs lamentations, et bientôt des cris funèbres s'élevèrent de tous les coins de la ville.

Les dernières cérémonies s'accomplissent : le cadavre est enseveli dans une tombe creusée au milieu du sol même de la chambre mortuaire; puis tous les assistants, les mains levées, disent la prière suprême.

Le moment était venu pour le khalife de haranguer la foule. Très ému, la figure en larmes, il monta dans la chaire du Mahdi et, d'une voix tremblante, parla en ces termes : « Compagnons du Mahdi, la volonté de Dieu est irrévocable. Le Mahdi nous a quittés. Il est au ciel, là seulement où règne une joie éternelle. Nous aussi, nous l'y retrouverons un jour. Mais jusque-là conformons-nous à ses préceptes. Soutenons-nous les uns les autres comme les pierres d'une muraille s'étayent

réciproquement.... Compagnons du Mahdi, je suis le khalife du Mahdi, c'est-à-dire son successeur, jurez-moi fidélité. »

Les plus rapprochés prêtèrent serment, puis ils cédèrent la place à d'autres, auxquels d'autres encore succédèrent. Jusqu'à la nuit tombante, la foule se pressa en masse compacte au pied de la chaire. Le khalife répétait toujours la même allocution. A force de parler, il était devenu presque aphone, et parfois il descendait pour s'humecter la bouche. Mais l'orgueil de se sentir le maître d'aussi grandes masses d'hommes lui donnait force et patience.

Telles furent les premières heures du règne du khalife Abdullah. Mais avant d'en considérer la suite, il paraîtra sans doute bon d'envisager le personnage lui-même.

II. — Les traits d'Abdullah sont réguliers. Il a de grands yeux noirs, un nez droit, une bouche finement dessinée. Son visage brun clair est entouré d'une barbe peu touffue, noire jadis et maintenant devenue blanche. Lorsque Slatin le vit pour la première fois, il était svelte et élancé. Avec les années, il s'est alourdi. C'est qu'il a changé de régime : naguère il se contentait des mets les plus simples, de galettes de dourra, et de viande rôtie; maintenant il lui faut des plats succulents. Qu'on lui parle des Turcs ou des Égyptiens il s'emporte; il ne trouve pas de termes assez abjects pour exprimer le mépris qu'ils lui inspirent. Mais son obésité dément ses paroles et fait l'éloge de leur cuisine raffinée, en dépit qu'il en ait.

Il est toujours vêtu d'une grande robe de coton blanc, sur laquelle sont cousus des morceaux d'étoffe de couleurs diverses. Il se chausse de souliers jaunes, et se coiffe d'un bonnet en soie bariolée, entouré d'un turban.

Il habite au centre même de la ville d'Omdourman. Un

groupe de bâtiments séparés les uns des autres par des cours irrégulières et entouré d'un mur en briques forme son domaine particulier. Ses appartements privés, son vaste harem, sont rassemblés dans cette enceinte. Une extrême simplicité règne dans la salle d'audience : un *angareb* pour le khalife, des nattes sur le sol pour les personnes admises en sa présence, voilà tout le mobilier. Le luxe a été réservé pour les appartements privés : lits ornés de dorures et protégés par des moustiquaires, tapis, coussins brochés de soie, portières et rideaux; on y a rassemblé tout ce qui échappa, pendant le sac de Khartoum, à la fureur destructrice des assaillants.

Le harem du khalife renferme quatre cents femmes; quatre d'entre elles sont libres et ont rang d'épouses légitimes. La première de toutes est Sara, originaire, elle aussi, de la tribu des Taachas, la compagne des années difficiles, la mère d'Etman, le fils chéri du khalife. Les autres ont été achetées ou capturées pendant des campagnes heureuses. Le hasard a rapproché les types les plus variés : les unes sont de couleur brun très clair, d'autres bronzées, d'autres encore absolument noires. Les Abyssines au fin profil coudoient d'affreuses négresses du Bahr-el-Ghasal au nez épaté, aux lèvres proéminentes. Bref, c'est une collection sans pareille d'ethnographie africaine vivante.

Pour maintenir un peu d'ordre dans ce bataillon de femmes, on les a divisées en groupes de quinze à vingt. L'une d'elles est chargée de surveiller les autres. Elle reçoit chaque mois de quoi nourrir ses subordonnées et acheter les accessoires de toilette, parmi lesquels le beurre, la graisse et les parfums violents tiennent le premier rang.

De temps à autre, le khalife passe une revue de ses femmes. Il n'en revient jamais complètement satisfait.

Il a été choqué du caractère de l'une, des défauts physiques d'une autre. Il exclut donc de ses faveurs celles qui ont cessé de lui plaire pour les remplacer par de nouvelles recrues, et gratifie de sa desserte ses parents, ses serviteurs, ou ceux qu'il prétend honorer.

Parfois aussi cette apparente libéralité n'est qu'une ruse politique. L'inquiétude est un des traits du caractère d'Abdullah, il redoute toujours quelque complot. Il examine ceux qui l'approchent du turban aux babouches, et rien ne lui échappe. Un soir, Slatin apprit que la position de Gordon à Khartoum était désespérée; l'anxiété et le chagrin le tinrent éveillé toute la nuit. Le lendemain matin, le khalife lui demanda, dès qu'il l'eut dévisagé, pourquoi il avait les yeux rouges et quelle était la raison de son insomnie.

Il voudrait connaître les pensées les plus intimes de ses sujets et voir clair dans leur esprit, de même qu'il surveille à toute heure sa ville d'Omdourman, d'une tour vitrée construite au sommet de sa maison. C'est un ingénieux moyen d'espionnage, que d'introduire l'une de ses femmes dans l'intimité de ceux qui lui sont suspects. Il doutait fort de l'attachement de Slatin, en dépit des serments de celui-ci, et l'événement a prouvé qu'il n'était point si malavisé. Aussi cherchait-il à l'envelopper d'un réseau d'affections féminines. Slatin était constamment l'objet de ses propositions matrimoniales. Il s'y dérobait de son mieux, non cependant sans donner une piteuse idée de la galanterie européenne.

Sa méfiance provient de sa conception générale de l'humanité, qui n'est pas à l'honneur de celle-ci. Il ne croit ni à la véracité, ni à la bonne foi. Il est convaincu que tous ceux qui l'approchent ont le mensonge à la bouche, mais il ne demeure pas avec eux en reste d'hypocrisie. En un jour d'humeur expansive, il fit cette

déclaration de principes : « Un homme de gouvernement doit toujours dissimuler ses intentions; qu'il se garde de les trahir par ses attitudes ou par ses gestes, car il la donnerait trop belle à ses ennemis et à ses sujets pour les traverser. » Aussi n'est-on jamais en confiance avec lui. S'il est redoutable dans ses emportements, il l'est peut-être davantage encore quand il sourit et parle avec bonhomie et douceur. On est d'autant plus fondé à craindre sa colère que ses châtiments sont terribles, et qu'il a une prédilection pour les mesures de rigueur. Du temps qu'il était conseiller du Mahdi, il combattait toujours ses tendances à la clémence. Ce fut lui qui, le jour de la prise de Khartoum, opina au massacre général, et s'opposa à ce qu'on fît de quartier.

Il prononce volontiers des punitions corporelles. Ses gardes sont toujours sur le qui-vive, car à la moindre infraction ils sont fouettés avec la courbache, la terrible cravache en peau d'hippopotame, ou bien ils sont mis aux fers. Slatin, dont on avait surpris les relations suspectes avec Gordon, subit cette peine pendant des mois : deux anneaux, réunis par une chaîne, étaient scellés à ses chevilles, et son cou était pris dans un cercle si étroitement serré qu'il pouvait à peine remuer la tête.

Le khalife considère les supplices comme un procédé indispensable de gouvernement. Quelqu'un qui s'aviserait de lui parler de l'abolition de la peine de mort, serait sûrement regardé de travers. Il n'a jamais dit, comme cet ancien, que l'odeur du cadavre de son ennemi lui était agréable, mais il a maintes fois prouvé que la vue de son sang n'était pas pour lui déplaire.

Les Batahins qui habitent sur la rive droite du Nil Bleu avaient eu l'audace de lui désobéir. Il en fait prendre soixante-sept qui sont, tout d'une voix, con-

damnés à mort par les cadis bien stylés. On les amène devant le khalife, entourés de la troupe hurlante de leurs femmes et de leurs enfants. Il glisse quelques mots à l'oreille de son exécuteur des hautes œuvres, et les condamnés sont entraînés vers la place du marché. Un quart d'heure s'écoule, puis le khalife monte à cheval et se rend au lieu d'exécution. Le spectacle qui s'offrait à la vue était terrible. Les Batahins avaient été divisés en trois groupes : les uns étaient pendus, d'autres décapités, aux autres enfin on avait coupé la main droite et le pied gauche. Le khalife tourna autour des gibets qui fléchissaient sous le poids des corps, examina les têtes qui avaient roulé loin des torses, et le tas des mutilés écroulés les uns sur les autres en baignant dans leur sang. Slatin, qui était contraint de le suivre dans cette terrible promenade, atteste qu'il ne surprit sur son visage aucune émotion, et que même, à certain moment, il l'entendit risquer une plaisanterie macabre.

Cet homme était pauvre et il est devenu riche. Il ne possédait pour tout bien qu'un âne, et maintenant le tribut d'une immense région afflue dans ses coffres. Il couchait sur la dure et aujourd'hui il repose ses membres alanguis sur de moelleux divans. Il peut faire fouetter tout son content des gens dont naguère il était obligé de subir les risées. Il possède un harem mieux pourvu qu'il ne l'avait jamais espéré dans les rêves les plus extravagants de son imagination débridée. Comment, parvenu à une pareille fortune, n'aurait-il pas mis de côté toute modestie? Comment n'aurait-il pas atteint les extrêmes limites de l'orgueil? Il croit tout savoir et tout comprendre. Il s'attribue sans hésitation les mérites des autres, et quand un émir accomplit une razzia fructueuse, il le doit toujours aux ordres venus d'Omdourman. Un de ses cadis avait un jour comparé l'état passé

du Soudan à sa situation actuelle, et mis en parallèle le khédive Ismaïl et le khalife Abdullah. Ces propos le courroucèrent. « Je ne permettrai jamais, dit-il, qu'on me compare, moi le descendant du Prophète, au khédive qui est un Turc. » Et l'imprudent fut déporté à Redjaf, sur le Nil Blanc, où il médita tout à loisir sur les dangers de certains développements littéraires.

C'était aussi par satisfaction d'orgueil qu'il avait retenu Slatin près de lui, et lui avait attribué ses fonctions singulières. Il lui avait dit : « Tu exécuteras mes ordres. Tout le jour tu te tiendras à ma porte avec mes *cawass*; le soir, quand je reposerai, tu pourras regagner ta maison. Tu m'accompagneras dans mes sorties, tu marcheras à côté de ma monture. » Il avait trop de serviteurs à sa disposition pour que Slatin lui fût vraiment utile. Mais il éprouvait de la fierté à sentir à ses côtés, en humble posture, l'ancien fonctionnaire égyptien, l'ancien gouverneur du Darfour, auquel naguère obéissait sa propre tribu des Taachas. Par sa simple présence, Slatin faisait éclater aux yeux de tous la puissance d'Abdullah.

Débauché, hypocrite, cruel, vaniteux, voilà sous quels traits peu flatteurs le khalife Abdullah nous est représenté par son biographe. Nous comprenons l'état d'esprit de Slatin. Pendant onze années, il subit l'étreinte d'Abdullah. Par son caprice, cet Européen civilisé est revenu à la vie barbare, a été tenu loin des siens, loin de tout ce qu'il aimait, loin de tout ce qui l'aimait. Il a dû subir les traits de sa froide ironie, ses silences hostiles, ses regards haineux, et demeurer impassible. Il lui a fallu formuler des compliments qui lui écorchaient les lèvres. Ses pieds ont été enchaînés et son cou a été torturé dans un carcan. Par ce khalife maudit, il a souffert dans sa chair et dans sa dignité

d'homme. Que dis-je ? Des disgrâces soudaines lui prouvaient qu'auprès d'un tel maître, nul n'était sûr du lendemain. Il a senti sous son menton le frôlement de la corde et sur sa nuque le tranchant du glaive. La haine de Slatin s'explique donc d'elle-même. Toutefois nous serions bien davantage tentés de partager son animosité, si nous ne savions pas que le gouvernement anglais est intéressé à ce que, par le monde, on se représente le khalife Abdullah comme un très méchant homme.

Cependant, même dans le ciel le plus chargé de nuages, un coin bleu apparaît parfois; il est rare que l'on ne découvre pas quelque trace de bons sentiments dans l'homme le plus mauvais. Ainsi le khalife Abdullah, ce tyran sans miséricorde, a un vif amour de la famille. Il a mis toute sa confiance dans son frère Yacoub, qui a repris le rôle que lui-même tint naguère auprès du Mahdi. Il chérit ses enfants. Quand il maria Etman, son fils aîné, il viola par affection paternelle l'une des prescriptions somptuaires à laquelle le Mahdi était le plus attaché. Ce puritain consentait qu'il y eût des mariages, mais interdisait les noces et les festins. Abdullah passa outre, et pendant huit jours on fit bombance dans Omdourman.

Abdullah aime les siens, non seulement en chef de famille, mais encore en politique. C'est qu'il a cette ambition commune à tous les parvenus de créer quelque chose de durable : il veut fonder une dynastie.

III. — Maintenir unies toutes les régions du Soudan qui se sont soulevées à la voix du Mahdi, rester le chef de cet État, et ensuite le transmettre à son fils ou à son frère, tel est l'objet auquel toute la volonté d'Abdullah s'est appliquée depuis tantôt onze ans. De nombreux précédents de l'histoire de l'Afrique encouragent cette ambition : les origines d'un tel État rappelleraient celles

des sultanats de Sokoto et de Mouri, qui furent fondés au début du xix[e] siècle dans le Soudan central.

Les procédés politiques du khalife Abdullah ont été très simples, si simples même qu'il était difficile qu'ils le fussent davantage. Il a abaissé les opposants et fait disparaître les plus dangereux. Il a élevé ses adhérents et leur a donné une place prépondérante dans le nouveau régime.

Les parents du Mahdi, ses fils (sauf l'un qu'Abdullah désarma en le mariant à l'une de ses filles), ses oncles, ses cousins, ses nombreux alliés ne se consolèrent jamais de n'être plus au pouvoir. On n'a pas tous les jours un Mahdi dans une famille, et il est cruel de ne pas profiter d'une pareille aubaine.

Leur chef était le khalife Mohammed Chérif, l'un des fidèles de la première heure, que le Mahdi avait investi de sa charge le même jour qu'Abdullah. Le gros de leurs forces était formé par les riverains du Nil : Dongolais, Djaalins, Sennariens, humiliés d'être contraints d'obéir à un nomade du Darfour. Un autre personnage, le khalife Ali Woled Helou, aurait pu être redoutable, à cause de l'importance de sa charge. Mais il appartient au type de ces soldats respectueux de leur consigne, quoi qu'il arrive. Tant que le khalife Abdullah vivra, il lui sera fidèle, parce que le Mahdi en a donné l'ordre. Toutefois il a conservé pour l'avenir des espérances, qui pourraient bien devenir un jour l'origine d'un conflit.

Le khalife Abdullah eut l'occasion, peu après son avènement, de porter un coup sensible à ses adversaires.

Le khalife Chérif avait envoyé des troupes dont il était le chef nominal, et, pour ainsi dire, le possesseur, guerroyer au Sennar sous le commandement de son lieutenant Abd el-Kerim. Un jour celui-ci se vanta de substituer aisément, grâce à ses soldats, Chérif à Abdul-

lah. Ce dernier est informé du propos; il mande Abd el-Kerim à Omdourman avec sa troupe. A la tête de toutes ses forces mobilisées, il le reçoit amicalement, le complimente sur sa campagne, mais lui prouve sa supériorité par le simple déploiement de ses compagnies. Le soir même Abdullah invitait à une réunion les deux khalifes, Abd el-Kerim, et les personnages officiels. Il fait d'abord lire la proclamation du Mahdi, qui exalte ses mérites, puis il se démasque, reproche ses menaces à Abd el-Kerim, et l'accuse de déloyauté. Celui-ci tente de démentir les propos qu'on lui prête. Mais il n'est pas soutenu par l'assemblée intimidée, et est reconnu coupable. Toutefois Abdullah se calme, consent à pardonner, pourvu qu'on lui livre les troupes. Le lendemain le khalife Chérif se dessaisissait du commandement de ses soldats. Pour prouver son zèle, le khalife Ali en fit de même. Leurs grands étendards rouges et verts, les guidons de leurs émirs, furent plantés à côté de ceux d'Abdullah devant la porte de la maison de son frère Yacoub. Par ce signe, il devint visible aux yeux de tous, qu'il n'y avait plus qu'un seul maître dans Omdourman, et que c'était Abdullah.

Quelques années se passèrent. Les parents du Mahdi étaient de plus en plus écartés du pouvoir. Exaspérés, ils tentèrent de le reprendre par un coup de force. Mais le secret de leur conspiration fut trahi : une nuit ils furent enveloppés dans leur quartier général, essayèrent en vain de résister et durent se rendre. Le khalife fit semblant de leur pardonner; mais un jour, dans la mosquée, il déclara que le Prophète lui était apparu, lui avait désigné les rebelles et ordonné de les punir. Treize d'entre eux furent immédiatemeut saisis, embarqués pour Fachoda et massacrés; deux oncles du Mahdi subirent bientôt un sort analogue, pendant que ses

deux plus jeunes fils étaient étroitement emprisonnés. Le khalife Chérif se croyait préservé par sa dignité même. « Il n'oserait! » semblait-il penser, comme ce personnage de notre Révolution placé dans des circonstances aussi tragiques. Il blâma ces mesures de rigueur; Abdullah l'attendait à cette imprudence : il le déclara rebelle à son tour, le fit arrêter dans la mosquée, avec si peu de formes qu'on ne lui permit pas de reprendre ses babouches, qu'il avait, selon l'usage, retirées à la porte, et le fit jeter en prison.

Tout en frappant ainsi ses ennemis à la tête, Abdullah se mettait aussi en garde contre ces populations des bords du Nil, avec lesquelles il est, depuis vingt ans bientôt, en haine réglée. Tous les procédés sont employés pour les affaiblir : on les ruine, on leur prend leurs biens, on les chasse de leurs terres, on les décime en les exposant de préférence au feu. Au combat de Toski, comme à celui de Tokar, livrés aux Anglo-Égyptiens, en Abyssinie comme sur le Nil Blanc, ce sont toujours les contingents originaires de la vallée du Nil qui donnent, tandis que les Darfouriens sont ménagés.

En même temps qu'il rendait ainsi ses ennemis impuissants, Abdullah s'entourait de dévouements.

Le soir même de son avènement, malgré sa lassitude, il réunissait en particulier ceux des émirs qui étaient nés au Darfour. Il leur expliquait que le Soudan était à eux s'ils voulaient, quoi qu'il advînt, rester unis. C'était toute sa ligne de conduite qu'il traçait en quelques paroles. Il n'a cessé de provoquer l'immigration des gens de l'ouest. Il a envoyé au Darfour émissaire sur émissaire pour décider les tribus nomades à venir habiter la vallée du Nil. On leur dépeignait cette vie nouvelle sous des couleurs enchanteresses : le khalife

Abdullah, leur compatriote, disposait des richesses du pays; ils posséderaient bestiaux en quantité, gras pâturages, esclaves sans nombre; en accomplissant un pèlerinage au tombeau du Mahdi, ajoutait-on, ils se sanctifieraient par la même occasion. Ces efforts répétés aboutirent. La tribu des Taachas tout entière s'ébranla : guerriers, femmes, enfants, esclaves, avec les bœufs, les ânes et les chameaux, se mirent en marche vers l'est. Le khalife avait jalonné leur route d'approvisionnements de grains, mais cette précaution ne prévint pas leurs instincts de rapine, et dès le Kordofan, ils se conduisirent en maîtres, pillèrent les habitants et leur enlevèrent jusqu'à leurs pauvres haillons. Sur le Nil, des bateaux les attendaient et les transportèrent à Omdourman. Ils furent, à leur arrivée, habillés de neuf aux frais de la caisse de l'État; on les installa dans des maisons du quartier sud dont, au préalable, les habitants avaient été expulsés. Des combinaisons louches leur permirent d'acheter du grain à des prix dérisoires.

Cette première tribu a été suivie de beaucoup d'autres; une véritable migration des populations du Darfour vers l'est a eu lieu; elle continue encore maintenant.

Les nouveaux arrivants sont pourvus des bonnes terres du Sennar. Non contents de s'installer à la place des anciens habitants, ils s'emparent de leurs esclaves, de leurs bestiaux, et les obligent à servir eux-mêmes comme corvéables sur leurs propres domaines.

En même temps qu'il peuplait les environs d'Omdourman de tribus dévouées, Abdullah éloignait les fonctionnaires suspects et distribuait à ses parents toutes les charges importantes. Les places de Dongola, Berber, Gallabat, Gedaref sont gouvernées par ses cousins et ses alliés; ceux-ci ont à leur tour investi leurs parents d'emplois subalternes. Seul Osman Digma, quoique non

Taacha d'origine, a conservé une grande situation, grâce aux nombreux clients qu'il possède dans l'arrière-pays de Souakim.

On voit donc combien le mouvement de 1881 a dévié de sa direction primitive. Le soulèvement mahdiste fut un élan vers l'idéal. Le Mahdi avait été défini par le Prophète, un homme qui remplirait la terre de justice, autant qu'elle l'est d'iniquité ; et les populations le suivaient. Pour les milliers et les milliers d'humbles qui se firent tuer pour lui, il représentait l'avènement de la justice. Tous ces sacrifices ont été inutiles; toutes ces hautes espérances ont simplement abouti à la conquête d'une partie du Soudan oriental par l'autre. Les populations agricoles et commerçantes de la vallée du Nil, paisibles de mœurs, sont subjuguées par des nomades qui ont conservé l'habitude de la guerre.

La constante nécessité de veiller au maintien de son autorité n'a pas donné au khalife Abdullah le loisir de se lancer dans une politique de conquête. Les expéditions envoyées par lui en Abyssinie et sur le Nil Blanc avaient beaucoup moins pour objet l'annexion de nouvelles provinces que le pillage. Après avoir pris Gondar, la ville principale de l'Amhara, avoir saisi le maigre butin qui s'y trouvait, et l'avoir incendiée, les mahdistes se retirèrent. Du poste de Redjaf, qu'ils ont occupé sur le haut Nil Blanc, ils n'ont pas tenté de conquérir progressivement le pays à l'ouest et à l'est. Mais ils tombaient à l'improviste sur un village, le saccageaient, puis, pareils à des oiseaux de proie, rapportaient le butin dans leur aire. La destinée économique de ces pays du Haut Nil n'a pas changé : ils sont maintenant comme naguère les pourvoyeurs d'ivoire et d'esclaves du Soudan oriental.

Le khalife a encore moins de velléité de s'étendre vers

le nord, où ses bandes mal armées se heurteraient à des troupes régulièrement organisées. L'Égypte n'a rien à craindre de sa part. C'est en vain que l'on grossira l'importance des actes de brigandage, tels que ceux qui ont pu se commettre cet hiver aux environs de Ouady-Halfa. Quiconque aura lu attentivement l'ouvrage de Slatin sera fermement convaincu que le khalife Abdullah ne menace pas l'Égypte.

Le Caire, mars 1896.

2. — Le Dongola pendant l'occupation mahdiste.

Au mois de mars 1896 éclata tout à coup la nouvelle que le gouvernement anglais décidait d'entreprendre la conquête du Soudan oriental sur les Mahdistes, et d'attaquer la province la plus voisine de l'Égypte, le Dongola. Ce pays se compose de deux bandes de terrain cultivable qui s'étendent plus ou moins loin, à droite et à gauche du Nil. Il est limité par la quatrième cataracte du Nil au sud et par la deuxième au nord.

En raison des fictions politiques, qui depuis quinze ans se perpétuent en Égypte, c'était en apparence le gouvernement égyptien qui était censé tenter la reprise des provinces perdues. Mais en réalité, l'expédition avait un caractère absolument anglais. C'était à Londres qu'elle avait été décidée par les ministres de la Reine. Le Khédive n'avait pas été consulté sur l'opportunité de la campagne, mais seulement informé qu'elle aurait lieu. Si les Égyptiens formaient le plus fort contingent du corps expéditionnaire, c'étaient des officiers anglais qui les commandaient. Un corps de troupes anglaises devait être, avec les Égyptiens, dirigé vers le sud.

Cette nouvelle suscita une vive émotion. Cette terre d'Égypte est, comme de tout temps dans l'histoire, l'objet de si vives convoitises, ceux qui y sont établis mettent tant de ténacité à s'y maintenir, ceux qui y occupaient naguère la position dominante éprouvent tant de regrets de s'en être laissé déloger, que des paroles amères s'échangent d'un côté à l'autre de la Manche, aussitôt qu'un incident quelconque remet en question son régime politique.

L'opposition aux projets anglais était d'autant plus vive et d'autant plus justifiée en France que les frais de l'expédition devaient être couverts par les fonds de réserve de la Dette égyptienne. Or, la majorité des porteurs de titres égyptiens sont français. On employait sans leur consentement des sommes dont ils étaient les possesseurs virtuels. Aussi le délégué de la France à la Commission de la Caisse de la Dette, M. Georges Louis, refusa-t-il de donner son adhésion aux dépenses projetées, et envoya-t-il une protestation au ministre des Finances égyptien, contre l'attribution qui serait faite des fonds de réserve à l'expédition de Dongola. Ce n'est pas ici le lieu d'exposer ni les polémiques de tribune et de presse, ni les débats judiciaires que provoqua le projet d'expédition.

Rappelons que le gouvernement anglais passa outre aux protestations et que l'expédition eut lieu (carte 3).

En avril et en mai 1896, les troupes égyptiennes étaient concentrées à Ouady-Halfa. Le 7 juin, elles culbutaient un corps mahdiste à Ferket. L'effort principal eut lieu en septembre. Le 18, les canonnières arrivaient devant la passe de Kerma, où les Mahdistes s'étaient retranchés dans des ouvrages en terre assez ingénieusement construits. Mais la supériorité de l'artillerie anglo-égyptienne rendit leur résistance vaine, les canon,

nières franchirent la passe, et, le 19, elles arrivaient à Dongola. Depuis, des garnisons égyptiennes ont été établies dans le sud à Handak, à Dabbé et à Meraoui.



Carte 3. — Le Dongola.

Toute l'ancienne province soudanaise de Dongola est donc réoccupée. On vient d'apprendre que les Anglais projettent de continuer la marche en avant, et de porter à l'automne prochain les avant-postes égyptiens jusqu'à Berber.

Il est intéressant, sous le rapport de la géographie politique et de l'histoire contemporaine de l'Afrique, de

savoir ce que onze années d'occupation mahdiste ont fait du Dongola.

Les Égyptiens l'ont évacué en juin 1885. Depuis cette époque l'obscurité s'est étendue sur ce pays. Sans doute, les rapports ne sont pas absolument interrompus entre l'Égypte et le Soudan. Quelques indigènes continuent à se rendre, pour y faire des affaires commerciales, à Berber, et même à Omdourman. Il en est d'autres qui vont à El-Obéid dans le Kordofan, ou à El-Facher dans le Darfour. C'est du moins ce que des personnes en mesure d'être bien informées m'ont affirmé pendant mon séjour en Égypte. Il est certain que, par ses émissaires, le « Service des renseignements », organisé au Caire par l'administration anglaise, a obtenu des données précises sur l'état du Dongola. Mais rien n'avait été livré à la publicité.

En outre, toute exploration privée était impraticable. Autant, avant 1882, il était facile aux Européens de voyager dans le Soudan, autant c'est impossible désormais. La tentative... imprudente d'Olivier Pain, qui était allé offrir ses services au Mahdi, fut gardé prisonnier, et mourut bientôt de maladie et de misère, en est une preuve.

Bref, depuis onze ans, le Dongola était redevenu une *terra incognita*.

On doit donc accueillir avec intérêt deux documents récents qui nous éclairent sur l'état actuel du pays. Ce sont deux rapports qui viennent d'être dressés par deux fonctionnaires anglais au service de l'Égypte, MM. Clinton E. Dawkins et Garstin, après leur retour d'un voyage dans le Dongola, et qui ont été publiés par l'*Égyptian Gazette* du Caire dans les numéros du 31 mars et du 24 avril 1897.

La lecture de ces documents donne l'impression que

le Dongola a pendant l'occupation mahdiste beaucoup perdu de sa prospérité d'antan.

Le pays s'est dépeuplé. En 1885, la population s'élevait à 75 000 habitants; en 1896, le chiffre est tombé à 56 400.

L'excédent actuel du sexe féminin sur le sexe masculin est très remarquable et l'est davantage encore, si l'on considère que le sexe masculin est représenté par une proportion de vieillards et d'enfants très supérieure à celle des hommes faits.

C'est surtout dans la partie nord du Dongola, entre Ouady-Halfa et Hannek, que cette dépopulation est manifeste : les conditions de la vie y sont précaires, parce que, à droite et à gauche du Nil, la surface de terre cultivable est limitée. Les habitants n'y sont pas nombreux, et ceux qu'ont vus MM. Dawkins et Garstin leur ont paru pauvres et misérables (carte 3).

L'étendue des terres cultivées est beaucoup moindre qu'autrefois. En 1885, elle était de 79 000 feddans (32 916 hectares), d'après M. Dawkins, de 90 000 feddans (37 500 hectares), d'après M. Garstin. Elle serait restreinte actuellement à 27 000 feddans (11 250 hectares) selon le premier, à 30 000 feddans (12 500 hectares) selon le second.

Le nombre des sakiés (appareils à monter l'eau, mis en mouvement par des bêtes de somme), qui en 1885 était de 6 451, n'est plus que de 1 545. Le chiffre des têtes de bétail s'est abaissé de 38 000 à 12 000. Des 600 000 dattiers qu'on comptait en 1885, il n'en reste plus que 376 000.

La diminution de la surface cultivée, des dattiers, des bestiaux, a eu pour conséquence le développement spontané des bois. On aperçoit entre Hannek et Meraoui, dans la partie du pays évidemment la plus fertile, de gros

bouquets d'acacias et de mimosas très vigoureux, qui n'existaient pas naguère. Les rapports de MM. Dawkins et Garstin confirment donc avec précision, pour une petite section de la vallée du Nil, l'impression que donnaient d'une manière plus générale, pour l'ensemble du Soudan oriental, les documents précédemment publiés : le pays est dépeuplé; les deux tiers de la population ont succombé aux famines, aux épidémies, aux massacres; les terres autrefois cultivées ont été envahies par la brousse et sont habitées par des bêtes sauvages.

Les rapports font également allusion aux projets de l'administration anglaise sur le Dongola et aux profits qu'elle espère en tirer.

La repopulation de la province est une des premières mesures dont il y ait lieu de s'occuper. M. Dawkins propose d'y établir des colonies d'anciens soldats. Il pense aussi qu'on y attirerait des émigrants en promettant aux nouveaux habitants des exemptions d'impôt pendant une certaine période.

Les revenus que le gouvernement pourrait ultérieurement tirer de la province proviendraient d'un impôt de 2 piastres (0 fr. 50) par dattier, et d'un impôt foncier variant entre 60 piastres (15 fr.) et 20 piastres (5 fr.) par feddan, selon le degré de fertilité de la terre.

Ce serait d'ailleurs, avec quelques modifications de détail, la restauration du régime financier établi dans le pays avant 1885.

Enfin, on sait que l'on se préoccupe actuellement en Égypte d'utiliser les cataractes du Nil comme force motrice. Des turbines commandant des dynamos pourraient, pense-t-on, distribuer l'énergie électrique, qui actionnerait des usines. M. Forbes, professeur de technologie électrique à l'*Universily College* de Londres, a été récemment chargé d'une mission en Égypte pour

étudier ce projet. Mais il ne s'est occupé que de l'emploi de la force fournie par la première et la seconde cataracte. Or, dans le Dongola aussi, il y a une énorme énergie potentielle qui n'est pas encore utilisée. Entre Hannek et Ouady Halfa, la différence d'altitude est de 80 mètres; en descendant d'un point à l'autre, l'eau du Nil franchit toute une succession de rapides. En amont de Meraoui le lit du fleuve est également obstrué par des barrières rocheuses irrégulièrement échelonnées, dont l'ensemble forme la quatrième cataracte (carte 3). Il existe donc au Dongola des forces latentes en réserve, capables de transformer le pays dans l'avenir.

Les travaux d'irrigation, progressivement développés depuis l'époque de Mehemet Ali, ont donné à l'Égypte une prospérité inconnue; sa population a cru dans de fortes proportions. De même au Dongola, l'eau du Nil, élevée par la propre force du fleuve, sera répandue sur des terres restées jusqu'à présent incultes, non à cause des fâcheuses conditions de leur composition chimique, mais faute d'humidité.

Ainsi on gagnera sur le désert, et les limites de cette longue oasis que constitue la vallée du Nil seront reculées à droite et à gauche. Ainsi s'élargira le ruban de verdure qui se déroule entre les terres infertiles du Sahara oriental.

Juillet 1897.

3. — La fin du mahdisme.

Le 2 septembre 1898, l'armée anglo-égyptienne commandée par le sirdar Kitchener Pacha entra dans la ville d'Omdourman, après avoir presque complètement détruit l'armée mahdiste. On se rappelle de quels

accents de triomphe cette victoire d'Omdourman fut saluée en Angleterre. On s'y repentait tout bas d'avoir en 1885 laissé Gordon périr dans Khartoum, malgré sa belle et longue défense, et de s'être contenté depuis, pour honorer sa mémoire, de lui élever un vain tombeau dans l'abbaye de Westminster. La victoire d'Omdourman délivrait les esprits d'une obsession : Gordon était vengé! la tache de 1885 était effacée!

Toutefois, si le mahdisme était irrémédiablement vaincu, on ne pouvait pas cependant le considérer comme anéanti. Parmi ces milliers de cadavres, vêtus de blanc, qui gisaient dans la plaine en tel nombre qu'elle en était toute blanche, le chef, le khalife Abdullah, ne figurait pas. Pendant la bataille il avait planté sa bannière noire sur une hauteur; il avait vu les trois corps dont son armée se composait s'avancer avec un courage admirable, essayer d'aborder l'ennemi, puis les rangs et les files chanceler et s'abattre successivement comme des pans de muraille secoués par un tremblement de terre. Quand ses hommes furent pour toujours couchés à terre, Abdullah s'enfuit avec sa garde, traversa Omdourman et continua à fuir vers l'ouest.

Pendant un an il erra, avec le reste de ses fidèles, dans le Kordofan, le théâtre des premiers succès du mahdisme.

Il y a quelques mois, il se rapprocha du Nil Blanc. Un corps de troupes anglo-égyptiennes commandées par le colonel Reginald Wingate fut, de Khartoum, envoyé à sa rencontre. Wingate se heurta d'abord à une avant-garde mahdiste commandée par Abou Fedil, un des lieutenants du khalife, et la dispersa; puis le khalife en personne ayant été signalé en un lieu nommé Om-Debrikat, Wingate avança pendant la nuit du 23 au

24 novembre 1899, et, au lever du soleil, se trouva en vue du camp ennemi. A cinq heures un quart du matin le combat s'engagea.

Les derniers survivants d'une puissance, qui avait eu son époque de gloire, déployèrent leur courage habituel. Ils tentèrent même un mouvement tournant, contrairement à leur habitude de marcher droit sur l'ennemi.

Mais à Om-Debrikat comme à Omdourman, le courage individuel ne réussit pas à prévaloir contre les armes à feu européennes. A mesure qu'ils avançaient, les mahdistes tombaient. Ce ne fut pas, à vrai dire, un combat, mais une exécution. Les troupes montées achevèrent la déroute, et bientôt le colonel Wingate arriva sur l'emplacement même du camp du khalife. Il se trouva en présence d'un spectacle tragique. Le khalife Abdullah était couché sur sa peau de mouton, le burnous criblé de balles; sur lui et à côté de lui ses émirs ou lieutenants; autour, ses gardes du corps : tous étaient morts. Un seul officier, l'ancien émir du Dongola, avait, par un hasard extraordinaire, survécu à tous ses compagnons; il raconta ainsi les derniers moments du khalife.

Lorsque les mahdistes eurent échoué dans leur mouvement tournant et commencèrent à reculer devant un feu terrible, le khalife Abdullah appela à lui ses émirs et leur dit : « Je ne fuirai pas, je mourrai ici. Je vous demande de rester auprès de moi pour que nous mourions ensemble ». Ils aquiescèrent; le khalife s'étendit sur sa peau de mouton, ses émirs et ses gardes du corps se rangèrent devant leur maître et tous attendirent la mort.

Dans la journée, le colonel Wingate fit enterrer, dans ce beau site d'Om-Debrikat, entouré d'arbres, le kha-

life et ses émirs selon les rites de la religion musulmane.

Cette fin du khalife Abdullah a quelque chose d'héroïque, et qui rappelle certaines morts célèbres de l'antiquité. Après avoir pendant quinze ans tenu tète à la puissance anglo-égyptienne, il a mieux aimé tomber sous les balles de son vainqueur plutôt que d'implorer de lui l'aumône de la vie. Certains régimes s'effondrent misérablement, il en est d'autres qui disparaissent avec une certaine grandeur.

Maintenant, le mahdisme est fini, et, par une coïncidence singulière, le coup de grâce lui a été porté par son historien, par ce même Reginald Wingate, qui l'a décrit dans un livre plein de renseignements curieux : *Mahdiism and the Egyptian Sudan* (un vol. in-8°, Londres, 1891).

C'est en 1881 que le derviche Mohammed Ahmed s'était proclamé *Mahdi* et avait commencé à grouper des disciples autour de lui. Le Soudan oriental aura donc été occupé par les mahdistes pendant un peu moins de vingt ans.

Cette domination n'a pas laissé d'avoir des conséquences : elle a achevé la ruine et le dépeuplement de cette partie de l'Afrique déjà médiocrement prospère pendant les soixante ans que les Égyptiens en furent les maîtres. Les combats qui se sont livrés de 1881 à 1885, la rigueur du khalife Abdullah et sa promptitude à décréter la peine capitale, surtout enfin les épidémies et la famine, ces maux que la barbarie entraîne toujours avec soi, ont causé la mort de millions d'hommes.

Sous le rapport de la politique générale, l'existence du mahdisme a favorisé la permanence de l'occupation anglaise en Égypte. Dès que, sur le continent, une voix

quelque peu autorisée remettait l'évacuation en question, immédiatement, à Londres, on grossissait les dangers que les mahdistes faisaient courir à la sécurité de l'Égypte, et on y déclarait impossible le rappel des troupes anglaises.

Le mahdisme, enfin, a modifié les conditions de l'exploration de toute une partie de l'Afrique. Depuis 1840 jusqu'en 1881, la vallée du Nil fut la grande voie de pénétration des explorateurs, des d'Arnaud et des Lejean, des Schweinfurth et des Junker dans l'intérieur du continent. Mais, quand les mahdistes devinrent maîtres de Khartoum, on dut renoncer à atteindre le bassin de l'Ouellé et du Haut Nil par le nord. Junker, qui s'était trop attardé dans la province équatoriale, fut même contraint de revenir en Europe par l'Ouganda et Zanzibar. Désormais, ce sera en partant des côtes occidentale et orientale que les explorateurs attaqueront l'Afrique centrale. Telle question géographique, comme celle de l'Ouellé par exemple, posée par un explorateur venu par le Nil, sera résolue par un autre explorateur parti du Congo.

Si le mahdisme a disparu, les idées religieuses qui l'avaient engendré renaîtront un jour ou l'autre. La croyance à l'imamat, c'est-à-dire à l'apparition d'un être investi par Dieu de la mission de faire régner la justice sur terre, s'est de tout temps manifestée dans l'Islam. Mohammed Ahmed, le Mahdi du Soudan égyptien, avait eu bien des prédécesseurs, dont quelques-uns firent des fortunes politiques, auprès desquelles la sienne paraît pâle : tel cet Obeïd Allah, qui créa la dynastie des Fatimites, et dont les successeurs furent maîtres de la Tunisie, de la Tripolitaine et de l'Égypte; tel encore ce Mohammed ibn Toumert, fondateur de la dynastie des Almohades, qui, un temps, dominèrent

l'Algérie, le Maroc et l'Espagne méridionale. Il faut donc s'attendre à voir tôt ou tard un nouveau Mahdi se lever, en quelque point de la terre d'Islam, et des foules, ignorantes du passé, superstitieuses et fanatiques, l'acclamer et le suivre[1].

Mars 1900.

1. Cette prévision s'est réalisée. En 1903 un eertain Mohammed El-Amin, originaire de Tunisie, s'est proelamé Mahdi dans le Dar Tagala (Kordofan méridional). Il avait aeeompli deux fois le pèlerinage de la Meeque et déjà avait groupé un eertain nombre d'adhérents autour de lui. Dès qu'il fut informé de ee mouvement, le sous-gouverneur du Soudan, eolonel Mahon, s'embarqua à Khartoum avee une foree de 200 eavaliers, remonta le Nil Blane jusqu'à Fache Chowne, mareha sur le Dar Tagala et surprit le nouveau Mahdi, qui fut envoyé sous eseorte à El-Obeid, jugé et pendu. Sans eette promptitude d'action, on aurait peut-être assisté à un renouvellement des événements dont le Soudan fut le théâtre de 1881 à 1884.

DEUXIÈME PARTIE

ÉTHIOPIE

I

ANTOINE D'ABBADIE

EXPLORATEUR DE L'ÉTHIOPIE

Le propre de M. Antoine d'Abbadie était l'originalité. A l'entendre parler, on se sentait en présence d'un homme qui n'avait subi l'ascendant d'aucun maître, mais dont toutes les idées étaient le fruit de longues méditations solitaires, et la lecture de ses ouvrages confirme l'impression que donnait sa conversation.

Il appartenait à une famille basque, momentanément établie en Irlande, et c'est à Dublin qu'il naquit le 3 janvier 1810. Il revint en France dans sa prime jeunesse, mais conserva de ce séjour en Irlande une connaissance approfondie de la langue anglaise, qu'il parlait et écrivait aussi bien que le français. Il s'essaya même dans la poésie anglaise, et composa des strophes que sa réserve innée et son goût pour la perfection lui interdirent de jamais liver au public. Il se donna de 1830 à 1833, une instruction scientifique variée, et suivit notamment au Collège de France les cours de physique

de Biot, et de géologie d'Élie de Beaumont, au Muséum ceux de Duméril sur la zoologie et de Brongniart sur la géologie.

Mais dès lors il était résolu à explorer les contrées exotiques, et il s'y préparait. En 1833 par exemple, il compose à son usage un lexique élémentaire français-arabe; il apprend la géodésie; il cherche à se former, pour ainsi dire, une bonne mentalité d'explorateur, et en 1835, lors d'un voyage en Angleterre, il écrit dans son carnet cette fine remarque : « Après avoir rédigé ses notes, il est bon, de retour en France, de voir beaucoup de monde et de noter leurs questions, qui, en exigeant des réponses, rappellent plusieurs choses oubliées, et nous font voir que tel objet est intéressant, quoique par sa fréquence dans le pays nous eussions pensé le contraire ».

Déjà préoccupé des méthodes d'exploration, comme il le resta toute sa vie, il s'adressa, pour profiter de leur expérience, à quelques voyageurs africains, à l'Écossais Mac Gregor Laird, qui avait, en 1832, remonté le Niger depuis l'embouchure jusqu'au confluent de la Bénoué, à l'Allemand Rüppel, qui avait séjourné au Choa, à Frédéric Cailliaud, l'auteur du *Voyage à Meroé*. Les conseils de ce dernier furent conservés par M. d'Abbadie dans ses notes personnelles sous la forme que voici :

La carte de Cailliaud est dressée à 1/500 000 ou 0 m. 001 pour 500 mètres. Cette échelle est un peu plus que suffisante pour exprimer tous les détails d'un pays. Sa méthode de relèvement consiste à avoir une rose de vents (*sic*) tout[e] tracée sur un coin de chaque feuillet d'un calepin... et de tracer à vue suivant cette rose le relèvement donné par la boussole en commençant par le bas de la page. On est ainsi moins exact, mais on a la carte tracée à mesure qu'on procède. Cette opération se fesait (*sic*) sans quitter le chameau et au crayon : le soir et *chaque*

soir on passait ces notes à l'encre. Letorzec[1] relevait la route; Cailliaud notait les détails à droite et à gauche. — Il ne faut jamais manger d'œufs dans les pays africains; mais beaucoup de riz, et quand on peut beaucoup de poules tant en soupe qu'en bouilli: jamais ni poivre ni autres épices quoique les indigènes en usent beaucoup. Le lait est toujours bon. Les femmes sont à redouter.... Dans le désert on peut transporter jusqu'à vingt poules dans des paniers sur un chameau : à la halte on les met en liberté pour leur donner des grains de riz; il n'est pas à craindre qu'elles tentent de s'échapper.... Pour couchette un caban du Levant serait bon; à sa place on peut user d'une grande couverture du pays et d'un tapis qu'on met sur une natte de paille et sur une pièce de toile cirée de la grandeur du corps ; ces deux derniers servent à garantir de l'humidité qui s'exhale toujours de la terre... on ne doit jamais laisser la tête ni même le visage à découvert en dormant.... Il est bon parfois de passer pour fou, ou plutôt de laisser dire à ses interprètes et domestiques que l'on voyage pour *voir*, ce qui est, doit-on ajouter, un signe évident de folie; les indigènes le regardent comme tel; il faut avoir un domestique et un esclave.

M. d'Abbadie n'était jusqu'alors resté qu'un étudiant. Ce fut en 1836 que sa carrière scientifique commença. Il fut prié par Arago et Antoine-César Becquerel d'aller observer les variations de l'aiguille aimantée au Brésil. Il partit de Lorient à la fin d'octobre 1836, arriva à Rio de Janeiro le 10 janvier 1837, et en repartit le 14 janvier pour Pernambouc. De la mi-février à la mi-avril, il séjourna à Olinda dans le couvent de Saint-François. Mais déjà avant son départ pour le Brésil il projetait un grand voyage en Afrique. Indifférent aux contrées du Soudan occidental, qui lui paraissaient habitées par des barbares, il jeta son dévolu sur l'Éthiopie pour plusieurs motifs. Il était curieux de l'antique civilisation de ce pays, avec laquelle ses lectures assidues des voyages de l'Ecossais Bruce l'avaient déjà familiarisé. Catholique très fervent, « sachant (ce sont ses propres

1. Assistant de Cailliaud.

expressions), que le temps avait altéré la foi des chrétiens du Tigré et de l'Amara, il se proposait de travailler à la rétablir ». Enfin il espérait découvrir en Éthiopie « la solution du problème des sources du Nil », question qui, à cette époque, primait toutes les autres dans les préoccupations des géographes.

Aussi, à peine revenu du Brésil, s'embarqua-t-il pour l'Égypte.

Il arriva à Gondar, le 28 mai 1838, en compagnie d'Arnauld d'Abbadie, son frère. Arnauld et Antoine ont voyagé en Éthiopie en même temps, mais rarement ensemble. Il existait entre leurs caractères des différences très marquées. « Né pour commander, dit Antoine, mon frère prenait son parti rapidement et s'exprimait sur un ton qui n'admettait pas la contradiction.... Ma manière était toute différente : au lieu de surmonter hardiment l'obstacle, je trouvais qu'il était plus facile de le tourner. »

Néanmoins, et bien qu'ils aient travaillé sur le même terrain beaucoup plus simultanément qu'en collaboration, leurs noms resteront unis dans l'histoire de l'exploration de l'Afrique.

Son voyage de Massaoua à Gondar avait prouvé à Antoine d'Abbadie qu'il était insuffisamment armé pour procéder à des relevés topographiques précis. Il revint en France pour se pourvoir de bons instruments.

En 1840, il était de retour dans la mer Rouge. Il séjourna longtemps sur la côte orientale d'Afrique, cherchant à pénétrer dans l'intérieur par des routes non frayées, à gagner le Harrar de Berbera, ou le Choa de Tadjoura. Mais toutes les portes se fermant devant lui, il se rendit à Gondar par la voie ordinaire (juin 1842). Dès lors il commença à travers l'Éthiopie, du nord au sud, de l'est à l'ouest, ses longues courses, dont témoi-

gnent les lignes multiples d'itinéraire, qui s'entre-croisent sur sa carte.

Il passa l'année 1843 dans l'Inarya, sur la rive gauche de l'Abaï ou haut Nil Bleu.

Il y conquit la faveur d'un chef, qui lui ouvrit l'accès du Kaffa, pays isolé et fermé, où aucun Européen n'avait encore pénétré. Il figura dans une mission chargée par ce chef d'aller lui chercher à Bonga, en Kaffa, sa douzième femme. D'Abbadie partit pour le sud avec mille hommes d'escorte, porteurs des cadeaux destinés à la fiancée.

De 1843 à 1846, il voyagea entre l'Inarya et Gondar, et fit des séjours prolongés dans le Godjam. Ses courses dans l'est le conduisirent jusqu'au rebord oriental du plateau éthiopien.

L'année 1847 fut consacrée à l'exploration de l'Agamé et 1848 à celle du Simen, où il fit l'ascension du Ras Dajan, dont l'altitude atteint 4 600 mètres.

A cette époque, M. Charles d'Abbadie, inquiet d'être depuis longtemps sans nouvelles de ses frères, partit à leur recherche. Comme, en arrivant à Massaoua, il était muni d'un firman de recommandation très pressant de Mehemet Ali, pacha d'Égypte, qui, malgré sa défaite diplomatique de 1840-1841, exerçait encore une action prépondérante dans la mer Rouge, l'aga turc se mit avec grand zèle en quête d'informations. M. Charles d'Abbadie sut où étaient ses frères et les rejoignit. En sa compagnie, Antoine d'Abbadie quitta Massaoua et l'Éthiopie le 4 octobre 1848.

Pendant ces voyages, il fut aux prises avec de graves difficultés et entouré de dangers.

Il traversa parfois des districts où la lèpre est si répandue qu'on n'y demande pas, lors des pourparlers matrimoniaux, s'il y a de la lèpre dans la famille, car

on n'en doute pas, mais seulement s'il y en a beaucoup. M. d'Abbadie me racontait les angoisses dans lesquelles la crainte d'avoir contracté la lèpre l'avait une fois jeté. Par charité, il avait pris comme secrétaire un lépreux, qui souffrait tellement qu'un jour, par espoir de soulagement, il lui arriva de se couper une phalange d'un doigt. M. d'Abbadie lui avait fait cadeau d'une de ses chemises. Or, un soir, celui-ci la déposa par mégarde dans la case, sur la pierre où était généralement placée la chemise de nuit de son maître. M. d'Abbadie, se couchant à tâtons, vu que dans ce pays tout mode d'éclairage fait défaut, prit la chemise et la revêtit, d'autant plus sûr que c'était la sienne qu'elle portait le petit rabat, insigne des lettrés. Mais quelle ne fut pas sa stupeur, quand, au jour, il reconnut qu'il avait dormi dans la chemise du lépreux. Il se voyait déjà atteint de l'horrible maladie et dans l'impossibilité de retourner en Europe. Il s'était heureusement alarmé trop vite : « Je passai une rivière à la nage, disait-il en concluant, j'entrai dans une contrée où la lèpre est presque inconnue, et j'oubliai mes vaines terreurs. »

Il connut encore d'autres soucis. Les guerres civiles, qui vers 1840 sévissaient en Éthiopie, l'obligèrent souvent à des arrêts prolongés, à d'immenses détours. Les populations ne lui étaient pas toujours favorables. Dans le Djimma, il dut rester caché des semaines dans une hutte isolée au milieu des bois, car un explorateur anglais avait tué un notable Djimma, et les habitants, par représailles, avaient juré la mort de tout voyageur blanc.

D'Abbadie triompha de toutes ces difficultés et de bien d'autres par la patience, la persévérance et la résolution.

A aucune époque de sa vie, il ne fut un homme pressé

Il réussissait à lasser des gens, pour qui cependant le temps n'a pas de valeur. Il ne redoutait pas les conversations interminables avec les indigènes, dans lesquelles il est question de tout, de la pluie, de l'herbe qui pousse, du bétail qui engraisse, dans lesquelles on échange des niaiseries pendant des heures avant d'arriver au véritable sujet de discussion. Dès ses premières étapes, il prouva que sur certains points, il fallait renoncer à avoir raison de sa ténacité. Ils étaient résolus, son frère et lui, à contraindre les chefs indigènes à distinguer le savant qui voyage uniquement pour apprendre du marchand dont le gain est le seul objet. Ils se refusèrent donc à acquitter les péages qu'on exigeait des caravanes de commerce. Une fois un chef ne voulant pas les laisser passer, ils s'entêtèrent, et pendant deux mois campèrent dans une plaine monotone, ayant pour toute nourriture des galettes d'orge cuites sous la cendre, et pour toute boisson l'eau nauséabonde d'une mare. Mais enfin ils quittèrent ce lieu de misère sans avoir payé de taxe; et le bruit de cet incident se répandit si loin qu'aucun chef ne s'avisa plus de lutter d'obstination avec eux.

Antoine d'Abbadie est resté dix ans de son existence en Éthiopie, revenant sur ses pas et recoupant ses itinéraires. Il se plaisait à dire : « J'aime les voyages lents ». Il différait donc complètement de nos explorateurs contemporains, qui traversent une contrée à la hâte, bien plus qu'ils ne l'étudient à loisir. La figure graphique de leurs voyages est un trait fin et continu qui coupe en deux le blanc de la carte. Un réseau aux mailles irrégulières mais serrées, couvrant toute la superficie du pays, telle est l'image de ceux de d'Abbadie.

Sa façon de voyager fut très originale. Il se départit des habitudes européennes, pour adopter celles de

l'Éthiopie. Il prit la profession de *mamhir*, c'est-à-dire de savant. Il fréquenta les écoles de Gondar, y fit des amis, s'y lia, en particulier, avec ce doux Tawalda Madhin, qu'il emmena ensuite en pèlerinage à Jérusalem. Bien loin de railler les coutumes des indigènes, il affecta de s'y conformer, si contraires qu'elles fussent à celles de France. Il évitait donc de se promener les mains derrière le dos, car cette attitude est considérée en Éthiopie comme un signe de démence; il ne buvait pas d'eau, car les personnages de qualité n'en font pas usage; il marchait pieds nus, car il faut être un rustre ou un lépreux, pour se chausser de sandales.

Plus tard, il donna la quintessence de ses observations dans une petite brochure de quinze pages intitulée : *Exploration de l'Afrique équatoriale, « credo » d'un vieux voyageur*, et qui devrait servir de manuel à tous les explorateurs.

Si l'on en juge par les résultats, sa méthode n'était pas mauvaise. Toute la partie méridionale de l'Éthiopie était complètement inconnue avant ses explorations, et il contribua à donner des notions bien plus précises sur les régions du Godjam, de Gondar et du Tigré dans lesquelles il avait eu des prédécesseurs. Sa carte d'Éthiopie, publiée en dix feuilles de 1862 à 1869, est incomparablement supérieure aux travaux analogues de ses devanciers. Il crut même avoir fait une découverte considérable. Il pensa que la rivière Uma ou Oumo constituait le cours supérieur du Nil Blanc. Il défendit cette opinion avec une extrême ténacité. Cette conception était erronée. On sait que Speke a tranché la question de l'origine du Nil Blanc. Quant à l'Oumo, il a été prouvé par les explorations de von Höhnel, Teleki, Borelli et Donaldson Smith, qu'il se déverse dans le lac Rodolphe.

M. d'Abbadie a déterminé par la géodésie expéditive plus de huit cents positions, et voici comment un juge éclairé, M. Bassot, de l'Académie des sciences, apprécie sa méthode d'observation.

« Ce savant s'était rendu compte du peu de précision qu'offrent les positions géographiques indépendantes, c'est-à-dire celles qui sont obtenues par l'observation directe des astres avec des instruments de campagne et dont les meilleures ne sont exactes qu'à un ou deux kilomètres près. Il a imaginé la *géodésie expéditive*, qui consiste à former un enchaînement de triangles, lesquels sont plus ou moins bien conformés, mais permettent de recouper tous les signaux naturels qu'on découvre des stations improvisées sur les hauteurs où l'on a pu s'arrêter. Cette méthode donne une précision dix fois supérieure à celle des positions indépendantes et elle offre des ressources précieuses de vérification. D'Abbadie a établi ainsi en Éthiopie un réseau qui embrasse 8° 32′ de latitude sur 3° de longitude et fournit les positions de 857 points [1] ».

Néanmoins la topographie ne l'occupait pas exclusivement, il s'intéressait à tout dans le pays qu'il visitait, comme en témoigne la variété des études qu'il publia plus tard : *La procédure en Éthiopie*, *Sur les Oromo ou Galla*, *Mémoire sur le tonnerre en Éthiopie*, etc.

Les questions de philologie avaient pour lui un attrait particulier. Dès son arrivée en Éthiopie, il se mit à l'étude des langues du pays, et il y fit de rapides progrès. Ses connaissances lui permirent de rédiger un dictionnaire *amarinna-français*. En 1698, Ludolf avait publié un dictionnaire amarinna-latin, et Isenberg, en

1. *Revue générale des Sciences pures et appliquées*, 15 avril 1897, p. 286.

1841, un dictionnaire amarinna-anglais. Celui de d'Abbadie est non seulement plus riche, mais encore plus exact, attendu que l'auteur a séparé beaucoup plus rigoureusement que ses prédécesseurs les termes *geez* appartenant à la langue liturgique, des mots *amarinna* qui constituent la langue vulgaire.

Il employa ses loisirs pendant son séjour sur les côtes de la mer Rouge en 1839 à dresser un petit lexique des termes arabes de marine.

Il appliquait tous ses soins à reproduire exactement les sons qu'il entendait prononcer par les indigènes. Sa rigueur l'entraînait même parfois un peu loin. Nous sommes habitués à écrire *Massaoua* et *Khartoum*. M. d'Abbadie se croyait plus près de la vérité en écrivant *Massaja* et *Khartuwm*. Peut-être avait-il raison. Mais quand l'orthographe d'un nom a été consacrée par l'usage, le meilleur parti à suivre est de l'adopter, et des réformes dans le genre de celles que tenta M. d'Abbadie, par les confusions qu'elles provoquent, nuisent aux études géographiques plutôt qu'elles ne les servent.

Son goût pour la philologie se manifesta encore dans ses recherches assidues de vieux manuscrits éthiopiens. Il avait pris soin, en 1839, de dresser un inventaire sommaire des manuscrits éthiopiens conservés dans les grands dépôts, à la Bibliothèque Royale de Paris, au British Museum, à la Bodléienne d'Oxford, à la Vaticane, et au Museo Borgiano.

Pendant son voyage, il s'appliqua à acheter des manuscrits et à en faire copier : il réussit à rassembler cette belle collection, dont il a publié le *Catalogue raisonné*, qui comprend plus de deux cents articles, et balance en intérêt les plus réputées des collections publiques.

Toutefois, quand on étudie l'œuvre tout entière de

d'Abbadie, on sent bien qu'il y manque quelque chose. Il est, en effet, très regrettable qu'il n'ait pas laissé un exposé cohérent et méthodique de ses voyages et de leurs résultats. Grâce à la collaboration assidue de M. Radau, qui a contrôlé ses calculs, d'Abbadie a fait paraître en 1873 sa *Géodésie d'Éthiopie*. Mais tous les autres documents qu'il a rapportés sont dispersés en une quantité de mémoires insérés eux-mêmes dans des recueils très variés.

Quand il sentit l'âge venir, il publia ce singulier volume intitulé : *Géographie de l'Éthiopie, ce que j'ai entendu faisant suite à ce que j'ai vu*. Mais ce sont des notes sans liaison, c'est la matière d'un ouvrage, non cet ouvrage, qu'on attendit toujours et en vain.

Néanmoins Antoine d'Abbadie laissera un grand nom dans l'exploration de l'Afrique au xixe siècle. Les études sur l'Éthiopie qui avaient brillamment commencé dans la seconde moitié du xvie siècle, et qui avaient été interrompues au xviie, quand les missionnaires catholiques avaient été expulsés du pays, furent reprises, à la suite du long voyage de l'Écossais James Bruce (1768-1773). Désormais il y eut toujours en Europe quelques savants qui s'intéressèrent à l'histoire et à la géographie du plateau éthiopien.

Mais parmi les explorateurs que ce pays attira, Salt, Rüppel, Ferret, Galinier, Combes et Tamisier, Lefebvre, Beke, de l'aveu même des géographes étrangers, d'Abbadie tient le premier rang.

Cette maîtrise, et aussi d'autres services rendus à la science, tels que l'observation d'éclipses de soleil, en Norwège en 1851, en Espagne en 1860, furent reconnus par l'Académie des Sciences. Le décret impérial du 3 janvier 1866 ayant porté de trois à six le chiffre des membres de la section de géographie et navigation,

M. d'Abbadie fut nommé le 22 avril 1867 à l'une des trois nouvelles places.

C'était satisfaire la plus vive ou, pour mieux dire, la seule ambition qui l'ait jamais hanté. Il se plaisait à raconter qu'étant en Éthiopie, s'il lui arrivait, au milieu des difficultés, de perdre courage, il se reprenait aussitôt qu'il s'était dit à lui-même : « Je serai membre de l'Institut ».

Aussi quelques années avant sa mort, qui survint à Paris le 20 mars 1897, résolut-il de laisser à l'Institut son château d'Abbadia, près d'Hendaye, qui contient un véritable observatoire, avec la clause que l'Institut entrerait en jouissance après le décès de Mme d'Abbadie[1].

Reposant sur des observations exactes, l'œuvre scientifique d'Antoine d'Abbadie durera; de nouveaux travaux viendront certainement compléter les siens; mais on peut assurer qu'ils ne les ruineront pas.

Avril 1897.

Ouvrages principaux de M. Antoine d'Abbadie relatifs a l'Éthiopie.

Sur le tonnerre en Éthiopie, 1 broch. in-4°, Paris, 1858. (Extrait du t. XVI des Mémoires présentés par divers savants à l'Acad. des Sciences.)

Catalogue raisonné de manuscrits éthiopiens appartenant à Antoine d'Abbadie, 1 vol. in-4°, Paris, Imprimerie Impériale, 1859.

L'Abyssinie et le roi Théodore, 1 broch. in-8°, Paris, 1868. (Extrait du *Correspondant*.)

Éthiopie, carte en 10 feuilles, Paris, 1862-69 (la meilleure carte que l'on possède sur l'Éthiopie).

1. M. d'Abbadie avait épousé, le 21 février 1859, Mlle Virginie Vincent de Saint-Bonnet; il n'eut pas d'enfant.

Observations relatives à la physique du globe, faites au Brésil et en Éthiopie, par Antoine d'Abbadie, rédigées par R. Radau, 1 vol. in-4°, Paris, Gauthier-Villars, 1873.

Géodésie d'Éthiopie, vérifiée et rédigée par R. Radau, 1 vol. in-4°, Paris, Gauthier-Villars, 1873.

Sur les Oromo, grande nation africaine désignée sous le nom de Galla, 1 broch. in-8°, Bruxelles, 1880. (Extrait des *Ann. de la Soc. scientifique de Bruxelles*.)

Dictionnaire de la langue Amarinna, 1 vol. in-8°, Paris, F. Vieweg, 1881. (Forme le t. X des *Actes de la Société philologique*.)

Exploration de l'Afrique équatoriale : Credo d'un vieux voyageur, 1 broch. in-8°, Rome, Société italienne de géographie, 1884.

Massaja en Éthiopie, carte, Paris, 1886.

La procédure en Éthiopie, 1 broch. in-8°, Paris, 1888. (Extrait de la *Nouvelle revue historique de droit français et étranger*.)

Géographie de l'Ethiopie. Ce que j'ai entendu faisant suite à ce que j'ai vu, 1 vol. in-8°, Paris, G. Mesnil, 1890. (Le tome I a seul été publié.)

M. Antoine d'Abbadie a en outre publié de nombreuses lettres et notes dans le *Bulletin de la Société de géographie de Paris*, et dans les *Nouvelles Annales des voyages*.

Une partie de ses manuscrits est conservée à la Bibliothèque de l'Institut.

II

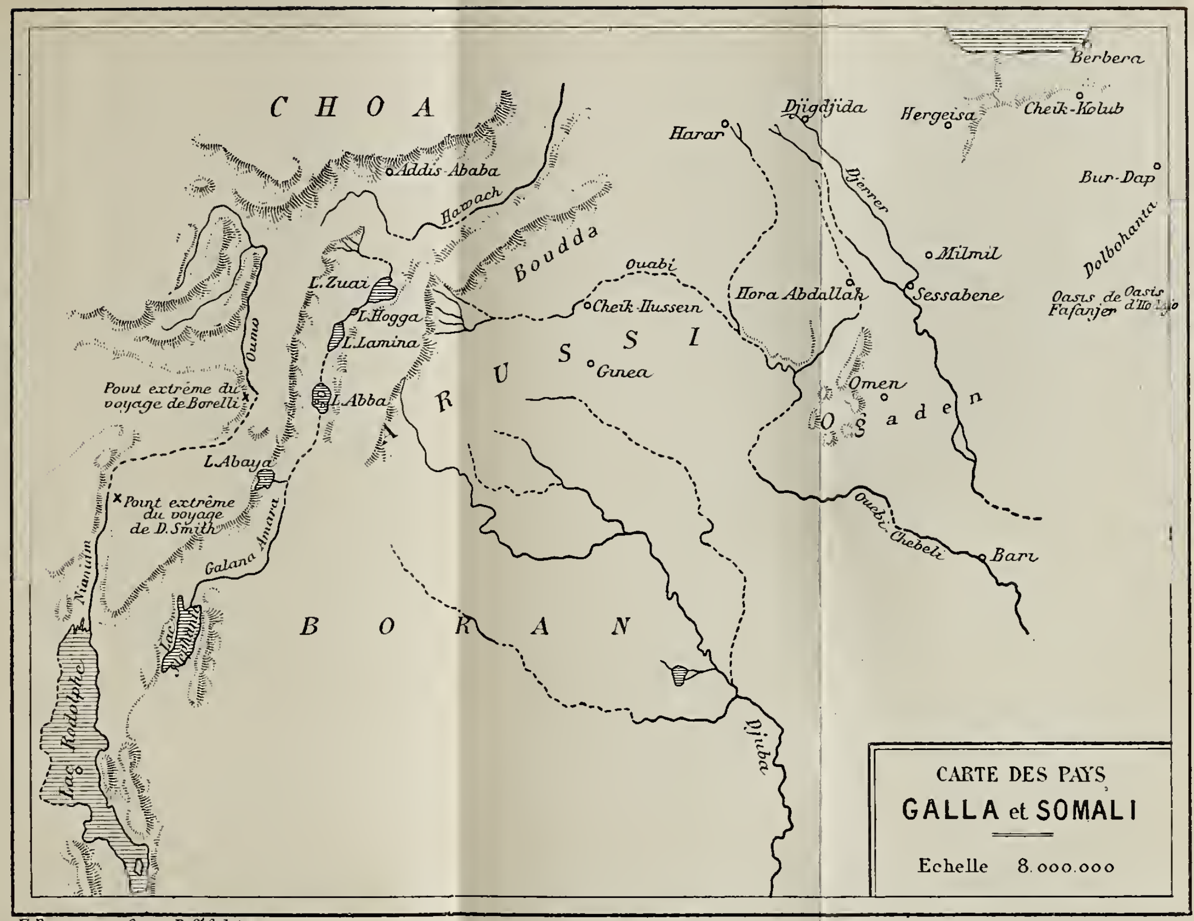
EXPLORATION DES PLAINES SUB-ÉTHIOPIENNES

1. — Pays des Gallas et des Çomalis.

La partie de l'Afrique habitée par les Gallas et les Çomalis, et que les géographes allemands et anglais désignent sous le nom pittoresque de « Corne de l'Afrique », a été en ces dernières années sillonnée par de nombreux explorateurs.

La plupart, il est vrai, cèdent moins au désir de découvrir du nouveau, qu'à celui d'accomplir des prouesses cynégétiques. Rassasiés des succès faciles qui se remportent dans les plaines et dans les forêts d'Europe, ils veulent goûter les émotions fortes, — très fortes même, puisque naguère le prince Ruspoli a été tué par un éléphant, — que la chasse au lion, à l'éléphant et au rhinocéros procure à ses adeptes.

Ce goût s'est tellement développé, que le consul britannique sur la côte des Çomalis a jugé opportun de faire imprimer un « Règlement pour les chasseurs », *Rules for sportsmen in Somaliland*, qui donne des instruc-



Carte 4. — Pays Galla et Somali.

tions sur la manière de se garder de jour et de nuit, délimite les régions où la chasse est autorisée et interdite, fixe le tarif d'exportation des animaux vivants, des peaux et des cornes, et se termine par la liste des guides recommandés.

L'espoir de pénétrer dans des cantons encore peu battus entraîne souvent ces chasseurs à une grande distance de la côte. Le prince roumain Demeter Ghika, parti de Berbera avec son fils en octobre 1895, a atteint Hergeisa, s'est avancé jusqu'au cinquième degré de latitude nord en suivant de plus ou moins près le Ouebi-Chebeli, et est revenu par le Milmil.

MM. Parkinson, G. Percy, V. Aylmer et Brander-Durbar ont, en 1896-97, fait une expédition à Cheik-Kolub et Bur-Dap.

De juin à octobre 1897, l'Autrichien comte Édouard Wickenburg est allé par Bur-Dap et les oasis de Fafanjer jusqu'à Omen-en-Ogaden. Il est revenu par Hora Abdallah et Hergeisa.

Mais forcément ces chasseurs qui s'aventurent en pays inconnu doivent se renseigner, étudier le terrain, mettre souvent la carabine en bandoulière pour consulter la boussole. Ils deviennent explorateurs sans le vouloir, et la science trouve, en fin de compte, son profit dans ces expéditions dont le plaisir est le mobile principal.

C'est ainsi que le prince Ghika a rapporté des collections d'histoire naturelle, et un journal météorologique tenu avec régularité, qui contribuera à faire mieux connaître la climatologie du pays Çomali. Il a découvert une chaîne de montagnes, le Dchigo, dont il a nommé les sommets pic Carol et pic Élisabeth, en l'honneur des souverains de Roumanie.

M. Parkinson et ses amis ont fait deux excursions

dans le pays, encore inconnu, qui s'étend au nord et au sud de Bur-Dap.

Les résultats du voyage du comte Wickenburg présentent encore plus d'intérêt.

Personne avant lui n'avait traversé le Dolbohanta pays sec, couvert ici d'herbe, là de buissons épineux très épais. Il a découvert les oasis d'Hodajo et de Fafanger, groupées autour de petits lacs qui ne tarissent presque jamais (carte 4).

Mais surtout, il a prouvé que la domination de l'empereur Ménélik s'étendait bien plus loin dans l'est qu'on ne le supposait. La limite peut en être approximativement fixée au Djerrer. Les tribus qui habitent à l'ouest de ce fleuve sont toutes soumises aux Éthiopiens. Ménélik exerce son pouvoir sans frais. Deux fois par ans des soldats éthiopiens viennent lever le tribut. Si les nomades se dérobent, un corps de troupe beaucoup plus fort est envoyé et exécute une razzia impitoyable. Ménélik exerce donc son autorité à 600 kilomètres à l'est d'Addis-Ababa, sa résidence habituelle.

Télles sont quelques-unes des notions nouvelles dont les géographes doivent remercier ces explorateurs improvisés. La vérité oblige cependant à ajouter que le plus important voyage accompli dans la « Corne de l'Afrique », en ces dernières années, l'a été par un explorateur, qui n'était rien qu'un explorateur, et qui se souciait plus d'une description exacte ou d'un levé topographique précis que d'un beau coup de fusil.

L'Américain Donaldson Smith quitta Berbera au mois de juillet 1894. Il se rendit à Milmil, en Ogaden, puis à Sessabene, et entra dans le pays des Arussi-Galla, peuple dont l'étude avait à peine été entamée par Ragazzi (1886-87) et Bottegos (1892).

Dans cette contrée, M. Smith découvrit une petite

ville musulmane isolée en pays païen. On la nomme Cheik-Hussein, du nom de son fondateur, venu de Bagdad, il y a deux siècles, pour convertir les Gallas au mahométisme. La tentative d'apostolat échoua, mais les descendants du Cheik Hussein ont fait de leur ville le principal centre commercial du pays.

M. Donaldson Smith voulait s'avancer vers l'ouest, traverser le Boudda et revoir la contrée que seul jusqu'à présent Léopold Traversi a explorée. Mais le gouverneur éthiopien s'opposant à ce voyage, il se dirigea vers le sud, atteignit Bari sur le Ouebi-Chebeli, et traversa la plaine sèche et fastidieuse qui s'étend jusqu'au Djuba, qu'il franchit également.

Continuant à s'avancer vers l'est, M. Smith découvrit un peuple, dont on ne savait encore presque rien, les Borans, Gallas qui habitent entre la rive droite du Djuba et le lac Stéphanie. Bien loin d'être partagés en tribus indépendantes, ils constituent un peuple uni. Ils ont une histoire et sont gouvernés par une dynastie héréditaire. Ils reçoivent quelques objets de fabrication européenne par l'intermédiaire des marchands Çomalis établis dans les villes de l'océan Indien, Magdichou et Merka. Ces Borans, qui paraissent les plus puissants de tous les Gallas, sont jusqu'à présent restés indépendants de l'autorité éthiopienne.

Enfin, M. Smith compléta son voyage par l'exploration de la région lacustre qui s'étend au sud de l'Éthiopie. Non seulement il a revu les lacs Stéphanie et Rodolphe, sur les bords desquels aucun Européen ne s'était aventuré depuis von Höhnel et Teleki (1888), mais, de plus, il a découvert, au nord du lac Stéphanie, un certain lac Abaya, d'une superficie de 400 kilomètres environ (carte 4).

Le géographe allemand Hassenstein, pour des raisons

qui nous semblent concluantes, ne veut pas identifier ce lac Abaya avec le lac Abba, sur lequel, dès 1847, Antoine d'Abbadie avait recueilli des renseignements.

Le lac Abaya serait donc le plus méridional de cette série de lacs, qui, au dire des indigènes, se succèdent à la base du massif éthiopien : Zuai, Hogga, Lamina, Abba, et dont l'exploration reste à faire (carte 4).

Smith a encore apporté une importante contribution au problème géographique de l'Oumo. Cette rivière avait été découverte à l'est de Kaffa par Antoine d'Abbadie, qui supposa même, mais à tort, avoir vu le cours supérieur du Nil Blanc. Pendant bien des années, cette rivière, ou plutôt ce tronçon de rivière figura sur les cartes, sans qu'on sût où le faire aboutir.

Certains géographes le considéraient comme la partie supérieure du Sobat, affluent du Nil Blanc, mais cette opinion rencontrait beaucoup de contradicteurs.

Presque simultanément, en 1888, Borelli, qui voyageait en Éthiopie, et von Höhnel et Teleki d'autre part, apportèrent de nouveaux éléments à cette question. Borelli suivit l'Oumo jusqu'à 6° 50' lat. N., et vit qu'il conservait la direction méridionale ; de leur côté, von Höhnel et Teleki découvrirent qu'une rivière, le Nianiam, se jette à l'extrémité septentrionale du lac Rodolphe. On émit immédiatement l'hypothèse que l'Oumo et le Nianiam ne forment qu'un seul et même cours d'eau.

Or, l'exploration de M. Smith apporte une confirmation nouvelle à cette opinion. Il a, en effet, suivi le Nianiam jusqu'à 200 kilomètres du lac Rodolphe, et constaté qu'il continuait à venir du nord.

Les points extrêmes atteints au sud par Borelli, au nord par Smith, sont encore distants de 200 kilomètres ; néanmoins, il paraît de plus en plus vraisemblable que

cet Oumo — objet de tant de discussions — aboutit bien au lac Rodolphe (carte 4).

On doit regretter qu'il n'ait pas été donné à M. Donaldson Smith de continuer son voyage vers l'ouest, et d'explorer la contrée encore inconnue qui s'étend jusqu'au Nil Blanc. Cependant, ce bref résumé de son voyage suffit à prouver combien il a contribué à accroître nos connaissances sur le pays Galla.

BIBLIOGRAPHIE

Paulitschke, Reise des Fürsten Demeter Ghika Comenesti in Somalland, 1895-96, *Petermann's Geographische Mitteilungen*, 1896, p. 245.

Hassenstein, Dr A. Donaldson Smiths Expedition durch das Somal-und Gallaland zum Rudolf See, in den Jahren 1894 und 1895, *Petermann's Geogr. Mitteil.*, 1897, p. 7.

Paulitschke, Reise des Grafen Edward Wickenburg im Somallande. June bis Oktober 1897. *Petermann's Geogr. Mitteil.*, 1898, p. 49.

Two recent journeys in Somaliland, 1, by F. B. Parkinson and lieut. Brander Durbar, 2, by G. Percy, V. Aylmer, *Geographical Journal*, 1898, 1, p. 15.

J. Hayes Sadler, lieutenant-colonel, political agent and consul, Somali coast, *Rules for sportsmen in Somali-land*, 1 broch. in-4° de 4 p. Aden, february, 1898.

Septembre 1898.

2. — Région des lacs sub-éthiopiens et du Sobat.

Les circonstances politiques ont, en ces derniers temps, favorisé particulièrement l'exploration du sud de l'Éthiopie. L'ambition manifestée par l'empereur Ménélik II de dominer d'une manière permanente la contrée située entre le 2° et le 6° latitude nord, nous a

valu par contre-coup une quantité notable de connaissances nouvelles. Il favorise, d'ailleurs, les explorateurs, lors même qu'il est intéressé d'une manière seulement indirecte à leurs travaux, et au capitaine anglais Wellby, qui s'inquiétait du moyen de reconnaître les bons procédés dont il était l'objet, il répondit : « Envoyez-moi tout simplement un double des cartes que vous dresserez pendant votre voyage[1] ».

Aussi, ne compte-t-on pas depuis trois ans moins de sept explorations dans la région sub-éthiopienne. La mission française de Bonchamps, partie d'Addis Ababa, a presque atteint le Nil Blanc; l'expédition russo-franco-éthiopienne, commandée par le *dedjaz*, comte de Leontieff, est parvenue à l'extrémité méridionale du lac Rodolphe. Le capitaine anglais S. Wellby (qui récemment a été tué au Transvaal) a contourné le lac Rodolphe au sud et regagné Omdourman par la branche méridionale du Sobat. Revenant sur le terrain de ses anciens exploits, l'américain Donaldson Smith s'est avancé depuis le pays des Gallas Borans jusqu'au Nil, tandis que les Anglais Harrison et Whitehouse opéraient dans la même contrée. Enfin deux groupes d'officiers anglais, Maxse et Capper, Austin et Bright ont voyagé dans le bassin du Sobat. De ces explorations résulte une connaissance plus précise de la région lacustre sub-éthiopienne et surtout des notions très nouvelles sur le Sobat (carte 5).

Au sud du rebord du plateau abyssin s'égrène un chapelet de lacs qui portent les noms suivants : Zuai, Hora, Lamina, Abai, Abaya, Stéphanie et Rodolphe. Il

1. Toutefois, en 1897, Ménélik, probablement froissé de l'indifférence avec laquelle la cour de Vienne avait reçu ses messages, défendit expressément à l'explorateur autrichien, comte Edouard Wickenburg, de venir à Addis Ababa.

y a sur leur nombre un certain désaccord entre Leontieff et Wellby. Le premier confond en une seule nappe l'Hora et le Lamina, la nomme Ororetcha, puis, entre



CARTE 5. — Lacs sub-éthiopiens et Sobat.

cet Ororetcha et l'Abai, il place un lac Oulamo, inconnu de Wellby. Nous nous rallions plus volontiers à l'opinion de Wellby qu'à celle de Leontieff, pour la raison que ce dernier a suivi un itinéraire très éloigné dans l'ouest de la région lacustre, tandis que le premier est

passé assez près des lacs pour dessiner avec une certaine précision la rive occidentale de chacun d'eux.

Tous ces lacs sont surpassés en étendue par le Rodolphe, ainsi nommé en 1888 par les explorateurs Teleki et von Höhnel en l'honneur de l'archiduc, alors héritier présomptif des couronnes d'Autriche, de Hongrie et de Bohême. Il s'y élève, de même que sur le Tanganika et sur le Victoria, des tempêtes aussi violentes que sur l'Océan. Ses rives, plates au nord, sont dominées au sud par des falaises, contre lesquelles la vague vient déferler. Elles sont peu découpées. Cependant l'extrémité nord-ouest est partagée entre deux golfes, au plus occidental desquels Leontieff a donné le nom de Taïtou, en l'honneur de l'impératrice d'Éthiopie. Le Rodolphe ne reçoit, ni à l'ouest ni à l'est, de rivières permanentes; il paraît alimenté seulement par l'Omo, ce grand fleuve dont les sources plongent dans les montagnes situées au nord du Kaffa.

Le résultat le plus appréciable des explorations dans la région sub-éthiopienne consiste à nous bien faire connaître la géographie du Sobat, le seul grand affluent que le Nil Blanc reçoive sur sa rive droite. Dès 1840, cette rivière avait été découverte par la première expédition envoyée sur le Nil Blanc par Mehemet Ali, et pendant quarante ans, bien des voyageurs en ont remonté le cours inférieur. Toutefois, lors de la fermeture du Soudan, on ne s'était point avancé au delà du poste égyptien de Nasser.

Nous savons désormais que le Sobat est formé par deux rivières, dont l'une, le Baro, vient de l'est, et l'autre, le Pibor ou Adjoubba, du sud.

Le Baro prend sa source entre les chaînes du Saye et du Kaffa, à 2 000 mètres d'altitude. Il a d'abord un régime torrentiel; « entre le plateau de Bouré, rive

droite, et eelui de Salé, rive gauche, il se faufile dans un véritable cañon ». Il prend ensuite l'allure calme des fleuves de plaine; à 45 kilomètres de la falaise de Bouré, il devient navigable pendant huit mois de l'année pour des vapeurs calant de 1 mètre à 1 m. 20. Il reçoit à droite un grand affluent, le Birbir, qui sort à 2 000 mètres d'altitude des monts Ouallaga (carte 5).

Le cours de la seconde rivière qui constitue le Sobat est moins bien établi que celui du Baro. M. Ch. Michel, qui a exposé les résultats géographiques de la mission de Bonchamps, le nomme Adjoubba, place ses sources par le 6° de latitude nord, dans le versant ouest des monts du Kaffa et lui donne un affluent, l'Adjouarrou. Mais le capitaine Wellby de son côté a découvert, au sud du 4° de latitude nord, les sources d'une rivière, qu'il nomme le Rouzi, et qui paraît être l'Adjouarrou de l'expédition de Bonchamps. Bref, il est certain que l'Adjoubba, comme le Sobat lui-même, est formé par deux grandes rivières (carte 5).

Ces notions nouvelles sur le Sobat ont une importance non seulement géographique, mais économique. La vallée du Baro forme une voie de communication entre les provinces occidentales de l'Éthiopie et le Soudan égyptien. Les missions de Bonchamps, Marchand, Austin-Bright l'ont récemment suivie. D'autre part, Wellby a découvert une voie entre Faehoda et le lac Victoria. Le colonel Watson l'a très justement fait remarquer à la Société de Géographie de Londres pendant la discussion provoquée par le mémoire du capitaine Wellby. Le Nil Blanc est un admirable chemin navigable entre Khartoum et le Sobat. Mais en amont, sa valeur diminue considérablement. Son chenal est incertain et souvent bouché par les herbes flottantes. On peut donc dès maintenant examiner la possibilité de

l'établissement d'une voie de communication entre le Soudan égyptien et l'Ouganda par la vallée du Sobat et du Rouzi ou Adjouarrou.

Novembre 1900.

L'exploration du Soudan égyptien, si brillamment conduite, pendant le deuxième et le troisième quart du XIX[e] siècle, avait été arrêtée tout net par le soulèvement du Mahdi. Mais, depuis le renversement du régime qu'il avait institué, conséquence de la victoire remportée le 2 octobre 1898 par les troupes anglo-égyptiennes à Omdourman, les Européens peuvent derechef voyager en sécurité. Il paraît donc probable que les notions déjà abondantes que l'on possédait sur la région du Haut Nil vont encore s'accroître notablement.

Un officier appartenant au corps des *Royal Engineers*, le major Gwynn, a, en 1900, exploré la frontière soudano-éthiopienne. Il a remonté le Nil Bleu jusqu'à Famaka, traversé le Fazoql du nord au sud, et longé le pied de la falaise éthiopienne. Par la trouée du Yabous il s'est élevé de la falaise nilotique jusque sur le plateau éthiopien, et s'est avancé au sud jusqu'au Jokau, affluent de droite du Baro (carte 6).

Le choix du terrain était heureux, les explorateurs s'étant jusqu'à ce jour écartés de la contrée qui s'étend entre les deux Nils. Nous ne possédions guère, jusqu'à présent, que les renseignements recueillis par Cailliaud en 1821 et par J. M. Schuver en 1881. On peut supposer que la géographie bénéficiera des relations suivies que le Gouvernement du Soudan égyptien paraît désireux d'entretenir avec l'Éthiopie. Le major Gwynn n'a encore



CARTE 6. — Falaise occidentale du plateau éthiopien.

publié que l'itinéraire graphique de son voyage et quelques photographies prises en cours de route. De ces maigres documents, on peut cependant conclure que la falaise éthiopienne se prolonge du nord au sud, du Fazoql au marché Galla de Gidami, de 10°30 à 9° lat. nord, soit sur 160 kilomètres de long. Deux membres de la mission de Bonchamps, MM. Maurice Potter et Faivre, ayant jadis exploré la partie de cette même falaise située entre le Baro et l'Adjoubba, il ne reste plus à en reconnaître que la courte section qui s'étend entre Gidami et le Baro. Du Fazoql jusqu'au Yabous, le major Gwynn a découvert sept cours d'eau; il a aussi exploré le système du haut Yabous.

Entre le Yabous et le Jokau il existe à l'extrémité occidentale du plateau éthiopien et à proximité de la plaine une localité où les populations nilotiques et les montagnards entrent en contact. C'est un marché. M. Gwynn confirme les renseignements précédemment rapportés par M. Charles Michel; ils diffèrent seulement sur l'onomastique : tandis que le second avait appelé cette localité *Gidami*, le premier la nomme *Goum babi.*

Janvier 1902.

BIBLIOGRAPHIE

C. de Bonchamps, Une mission vers le Nil blanc, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1898, p. 404.

Charles Michel, Résultats géographiques de la mission de Bonchamps, *La Géographie*, 15 juillet 1900, p. 25.

Charles Michel, *Vers Fachoda à la rencontre de la mission Marchand à travers l'Éthiopie*, 1 vol. in-8°, Paris, Plon-Nourrit et Cie, s. d. [1900].

Charles Michel, *Mission de Bonchamps de Djibouti au Nil blanc.* Itinéraire en 14 feuilles au 1/200 000, 1 atlas in-4°, Paris, Henry Barrière, s. d. [1900].

Comte de Leontieff, Exploration des provinces équatoriales d'Abyssinie, *La Géographie*, 15 août 1900, p. 105.

Captain M. S. Wellby, King Menelek's Dominions and the country between Lake Gallop (Rudolph) and the Nile Valley, *Geographical Journal*, septembre 1900, p. 292.

Major H.-H. Austin, Survey of the Sobat region, *Geographical Journal*, mai 1901, p. 495.

III

LA COLONISATION ITALIENNE DANS L'ÉRYTHRÉE

Le Dr Georges Schweinfurth est un explorateur infatigable, son ardeur semble défier les atteintes de l'âge. Voici tantôt vingt-sept ans qu'il accomplissait dans l'Afrique équatoriale ce voyage, dont les résultats illustrèrent immédiatement son nom. Il découvrait alors cette Ouellé, qui forme, nous le savons maintenant, le cours supérieur de l'Oubangui, le grand affluent de droite du Congo, mais sur les destinées de laquelle, vingt ans durant, les géographes devaient épiloguer. Le premier aussi, il révélait l'existence de ces singulières galeries de bois, de ces rubans de forêt vierge qui accompagnent les cours d'eau et dessinent sur le sol un immense échiquier irrégulier, dont les cases sont couvertes de grandes herbes.

A beaucoup d'autres, cette gloire aurait suffi; mais pour lui, c'était le premier pas de sa course. Il voyage en Arabie; il séjourne ensuite dans l'île de Socotora, qui est encore très mal connue, bien que située dans le golfe d'Aden et sur la grande route de l'Inde. Présentement, c'est surtout l'Abyssinie qui l'attire.

La manière de vivre du Dr Schweinfurth trahit ses

habitudes d'instabilité. Entre ses voyages, il habite au Caire une petite maison, retirée dans le quartier lointain de Kasr el-Ain, et voisine des beaux jardins d'Ibrahim Pacha, aux portes desquels veillent des cawass immobiles et silencieux. Une extrême simplicité règne à l'intérieur de la maison : peu de meubles, mais beaucoup de cartes, des échantillons de roches, des plantes séchées; on a l'impression d'être sous la tente d'un explorateur nomade, non dans l'installation confortable d'un sédentaire.

C'est dans la colonie italienne de l'Érythrée qu'il a accompli son dernier voyage.

De Massaoua, sur la mer Rouge, il a gravi les pentes du massif éthiopien, et est arrivé à Keren. Ensuite il a traversé le Dembelas et a gagné Godofelassi. Il est revenu à Massaoua par Halai et la vallée de l'Haddas.

Son voyage a duré du 29 janvier au 23 mai 1894. Il a eu l'occasion de faire d'intéressantes observations géographiques, notamment dans le Dembelas, cette région située entre les rivières Barca et Mareb, et que nous connaissions encore très mal (carte 7).

Toutefois le grand intérêt du mémoire [1] du Dr Schweinfurth réside moins dans des remarques de ce genre que dans ses opinions aussi originales qu'inattendues sur l'œuvre des Italiens en Érythrée.

Rarement entreprise coloniale a été aussi sévèrement jugée par l'opinion publique européenne.

On tient généralement aux Italiens ce langage : « Vos finances sont dans un état si précaire, qu'il se révèle au moins observateur des touristes par quantité de signes extérieurs : absence de l'or, rareté de l'argent,

1. G. Schweinfurth, Ueber eine letzte Reise mit Dr Max Schœller in der italienischen Erythræa, *Verhandlungen der Gesellschaft für Erdkunde zu Berlin*, 1894, p. 379-430.

abus de la monnaie de billon et de papier. Cependant, en Italie même, d'importants travaux s'imposent. La Sicile attend toujours qu'on secoure sa détresse. L'*agro romano* inculte continue à être un foyer de germes fiévreux pour la Ville éternelle. Pourquoi dissiper en d'aventureuses entreprises extérieures vos ressources, alors qu'il pourrait en être fait chez vous-mêmes un si judicieux emploi? »

On ajoute encore : « Si des ambitions coloniales vous tourmentent, s'il vous en coûte d'entendre le hallali de l'Afrique barbare que sonnent les fanfares de toutes les puissances européennes, sans happer quelque morceau dans la curée, pourquoi vous établir à Massaoua, précisément l'un des points les plus chauds des rivages torrides de la mer Rouge? Pourquoi surtout tenter l'escalade de ce plateau abyssin, dont les rampes d'accès sont gardées par des défenseurs non moins aguerris que nombreux? »

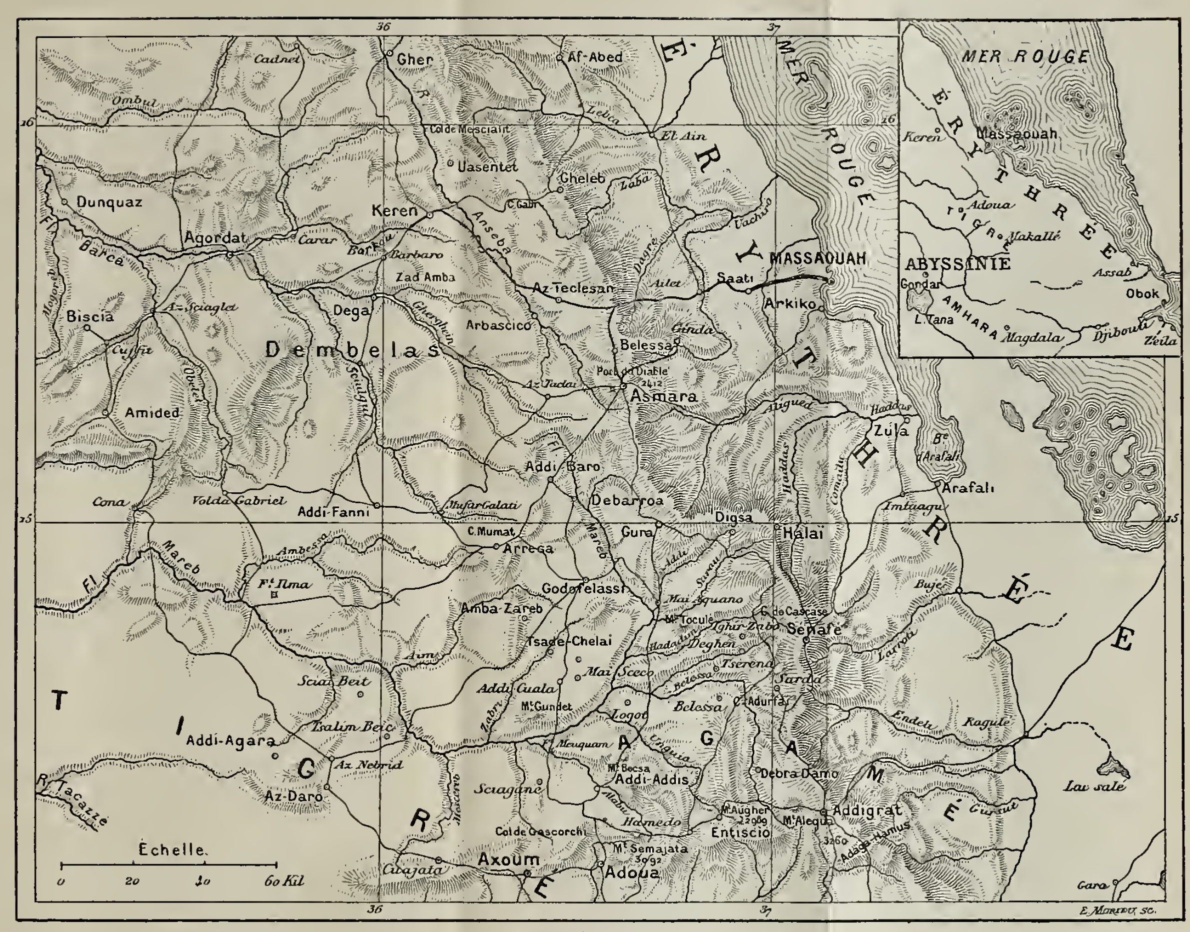
Le Dr Schweinfurth ne partage pas ces opinions pessimistes. Il est revenu de son voyage en Érythrée fort satisfait de l'œuvre déjà accomplie, et confiant dans l'avenir.

Ses sentiments optimistes perçaient dans les conversations que cet hiver même, nous eûmes l'honneur d'avoir au Caire avec le célèbre explorateur. Ils se dégagent encore plus nettement de la lecture de son mémoire.

Massaoua est une véritable ville dans laquelle on a déjà fait d'importants travaux : un quai a été construit; de beaux bâtiments administratifs, que Schweinfurth qualifie même de « palais » (*Regierungspalæste*), ont été élevés; un aqueduc amène l'eau potable de la montagne.

Une voie ferrée « en très bon état », longue de 27 kilomètres, conduit de Massaoua à Saati.

Le réseau routier se développe, et on a déjà ouvert : 1° la route de Ginda à Asmara, qui franchit un col à une altitude de 1 500 mètres;



CARTE 7. — Éthiopie orientale.

2° La route d'Asmara à Keren par Az Teclesan, d'une longueur de 20 kilomètres;

3° La route de Keren à la vallée du Borkou, permettant de surveiller les voies d'accès du Soudan;

4° Enfin, la grande route de Saati à Keren, qui traverse la colonie de part en part (carte 7).

Cette tendance des Italiens à ouvrir des voies de communication est remarquable. Ils imitent leurs grands ancètres, les Romains, qui traçaient des chemins d'abord qu'ils s'emparaient d'un pays, et qui ont couvert le monde méditerranéen de ce réseau routier dont les vestiges apparaissent de toutes parts sous les coups de pioche de nos archéologues.

La sécurité est complète. Schweinfurth et ses compagnons ont traversé le pays de Dembelas sans escorte militaire, et armés seulement de leurs fusils de chasse. Il y a quelques années, c'eût été commettre une grave imprudence : les brigands et les Mahdistes faisaient de constantes incursions dans ces districts orientaux de la colonie, et l'on y vivait toujours sur le pied de guerre. Les villages étaient accrochés très haut, sur le flanc des montagnes, et l'on y accédait seulement par des sentiers à se rompre le cou.

Dans une région opposée, sur les pentes orientales du plateau, les pillards Assaortas tenaient constamment le pays en alarme, étendant leurs rapines jusqu'aux portes mêmes de Massaoua. On les a mis à la raison et ils servent maintenant dans l'armée italienne en qualité d'auxiliaires.

Un tel état de sécurité est si apprécié des populations qu'elles ne font point difficulté de payer des impôts pour le conserver. Le chef du village d'Adi Tchondoq, dans le Dembelas, montra avec fierté à Schweinfurth la quittance des impositions de son village, se montant à

quarante-trois francs. Il considérait cette feuille de papier comme un talisman contre les attaques des brigands.

Des tribunaux ont été établis à Asmara et à Keren. Ils sont présidés par le commandant militaire de la province, assisté de notables indigènes. Ils jugent d'après la coutume du pays, et, bien loin de fuir leur juridiction, les populations la recherchent.

Cette bonne renommée du gouvernement italien s'est étendue au loin. Elle a contribué à la grave résolution prise par les tribus nomades des environs de Kassala : Hadendoas, Hallenqas, Beni-Amer ; jusqu'alors attachées aux Mahdistes, elles ont déserté les drapeaux du khalife Abdullah pour se ranger sous ceux du roi Humbert.

Le Dr Schweinfurth estime que l'Érythrée ne sera pas pour les finances italiennes une cause permanente de déficit. Quand la paix sera solidement établie avec le négus d'Abyssinie, les impôts levés sur les populations nomades et sédentaires, les produits des douanes perçus sur les caravanes petites, mais nombreuses, qui arrivent à Massaoua, seront capables de couvrir les frais d'administration.

L'Érythrée ne sera jamais une colonie de grand peuplement. Les surfaces cultivables ne sont pas considérables, et les indigènes ne sont pas d'un caractère à se laisser aisément exproprier. Toutefois des Italiens en nombre restreint, répartis en petites colonies, ici et là, vivront et prospéreront, car l'air salubre des hauteurs africaines développe l'énergie des Européens. Bref la possession de l'Érythrée ne sera pas pour l'Italie une affaire économique aussi mauvaise qu'on se plaît à le répéter en Europe.

Juillet 1896.

TROISIÈME PARTIE

AFRIQUE ÉQUATORIALE

I

EXPLORATION DE L'AFRIQUE ORIENTALE ALLEMANDE

Voici juste dix ans que les Allemands se sont établis dans l'Afrique orientale. C'est le 27 février 1885 que l'empereur Guillaume Ier plaçait sous son protectorat les territoires que le jeune Dr Karl Peters venait d'acquérir dans l'Ousagara, au cours d'une expédition aussi rapide qu'audacieuse. Ce domaine primitif s'est bientôt considérablement étendu. Les Allemands ont réussi à se tailler entre l'océan Indien et les lacs Victoria, Tanganika et Nyassa un territoire dont la superficie est égale au double environ de celle de l'Empire.

La transformation de cette contrée, sur laquelle le sultan de Zanzibar n'exerçait qu'un vague protectorat, en une colonie allemande, a notablement contribué à la faire mieux connaître. Au lieu de disperser comme naguère leurs efforts sur l'ensemble du continent, beaucoup d'explorateurs allemands les ont concentrés sur

elle. Ils ont ainsi obéi à une tendance générale. L'Afrique a été partagée entre les nations européennes. Sa carte politique reflète celle de l'Europe occidentale et centrale. Elle la déforme de même que certains miroirs altèrent les proportions des objets qu'ils reproduisent; elle en réfléchit pourtant l'image. L'Afrique cesse graduellement d'être un champ international d'activité. Chacun travaille pour soi, et chez soi. De même que la plupart des explorations françaises se groupent dans le Soudan, au Congo, à Madagascar, la reconnaissance de leurs domaines particuliers : Togo, Cameroun, Sud-ouest africain, Afrique orientale, a paru aux Allemands la plus urgente des tâches.

Aux notions sur l'Afrique orientale rapportées depuis quelques années par les explorations de MM. Fischer, Hans Meyer, Stuhlmann, von Schele, il faut joindre aujourd'hui celles que vient de recueillir M. Oscar Baumann. En traversant de 1891 à 1893 des régions pour la plupart inconnues, il a atteint le lac Tanganika. Il est possible, en rapprochant ses observations de celles de ses prédécesseurs, d'esquisser la géographie physique de l'Afrique orientale allemande.

I. — La côte est bordée de montagnes. Mais leur direction générale étant nord-est-sud-ouest, et celle de la côte étant parallèle au méridien, la largeur du terrain plat qui les sépare de la côte croît du nord vers le sud : elle est de 30 kilomètres à hauteur de l'Ousambara, de 100 à hauteur de l'Ousagara, et de 500 en face du lac Nyassa. L'altitude des montagnes se maintient généralement à 2 000 mètres; elle fléchit dans le Ngourou, où elle descend à 1 200 mètres; mais, sur les bords du Nyassa, elle se relève et atteint peut-être 3 000 mètres.

Ces montagnes jouent un rôle très important dans l'hydrographie de l'Afrique orientale ; elles arrêtent

une grande partie de la vapeur d'eau provenant de l'océan Indien. Le régime des pluies sur la côte est encore mal expliqué. Il y a deux saisons pluvieuses, une grande et une petite; mais elles ne coïncident pas, comme on pourrait s'y attendre, avec l'époque où souffle la mousson du nord-est. Quoi qu'il en soit, ces montagnes font certainement l'office de condensateur. C'est sur leur flanc que prennent naissance le Ouami, le Roufidji, le Rovouma, et, si le Pangani provient du Kilimandjaro, beaucoup de ses affluents se forment dans les monts de l'Ousambara. Le lit de ces fleuves contient de l'eau toute l'année, mais ils sont embarrassés de rapides, partant peu utiles à la navigation.

Le long de leurs bords et sur le flanc oriental des montagnes se développe une végétation luxuriante, que Baumann décrit dans les termes suivants : « Pendant des heures, on circule au milieu des troncs gigantesques, dont les couronnes de feuillage s'épanouissent à une très grande hauteur. Autour d'eux serpentent de nombreuses lianes; sur eux, croissent des plantes parasites aux feuilles brillantes. Des herbes et des broussailles couvrent le sol comme un feutre épais, et, dans les éclaircies, elles sont presque infranchissables. La végétation est particulièrement enchanteresse au bord des ruisseaux; des fougères arborescentes se développent sur les rives, et de fantaisistes lianes aériennes les couvrent en forme de voûte [1]. »

Dans la plaine s'étendent des savanes. Le sol est couvert d'herbes hautes d'un mètre, d'où surgissent des arbres isolés ou des bouquets d'arbres. Le paysage donne l'impression d'un immense parc. En certains points apparaissent aussi des steppes où les rivières

1. *Usambara und seine Nachbargebiete*, 1 vol. in-8°, Berlin, Reimer, 1891, p. 166-7.

coulent par intermittence, où croissent palmiers doum et acacias épineux.

II. — Au delà des montagnes commence le plateau qui s'étend sur la plus grande partie de l'Afrique. Jusqu'au Victoria et au Tanganika, sa structure géologique est simple. Aux schistes cristallins du pays des Massaïs font suite les granits de l'Ounyamouési, auxquels succèdent de nouveau des schistes cristallins dans la région dite « entre lacs ». Son altitude oscille entre 1 000 et 1 500 mètres au-dessus du niveau de la mer. Sa surface est généralement plane; cependant il s'est produit des affaissements, et des rides se sont dessinées. La plus importante de ces fissures est celle connue sous le nom de « grande faille de l'Afrique orientale ». Elle est jalonnée par les lacs Manyara et Natron, puis, au delà des limites de la colonie allemande, par les lacs Rodolphe et Stéphanie et par la dépression de l'Afar, à l'est du plateau abyssin. Elle se poursuit ensuite par le golfe d'Akaba jusqu'à la mer Morte, et forme une des importantes lignes de dislocation de l'écorce terrestre. Le rebord oriental de ce fossé n'apparaît plus nettement. Le mont Geleï, le mont Oufiomi en demeurent les seuls vestiges. Au contraire l'arête occidentale n'a pas été effacée. Un trait vigoureux et partout visible la dessine. Des manifestations volcaniques, le cas est fréquent, se sont produites le long de cette ligne de dislocation, les cônes du Doryongaï et du Gouroui jalonnent le bord occidental de la faille (carte 8).

Aux côtés de cette grande fissure s'en sont formées deux autres de dimensions moindres : 1° à l'est, la faille du Kilimandjaro, que suit la vallée supérieure du Pangani et sur le bord de laquelle s'élève le massif d'après lequel on l'a nommée; 2° à l'ouest, la faille Wembéré, en partie occupée par le lac Eiassi. Les contours de

cette faille Wembéré sont très accusés. Au nord, son rebord est extrêmement abrupt. Baumann éprouva, le jour où il découvrit cette échancrure du plateau, un étonnement qu'il a su exprimer en termes heureux :

« Le 23 mars (1892), au matin, nous nous avancions sur le plateau froid et brumeux de Neirobi, toujours à travers ces belles prairies dont le sol gras est profondément sillonné par des sentiers à bétail. A notre gauche s'élevaient des éminences gazonnées. Le pays était beau et riche, mais les collines herbeuses se succédant sans fin lui donnaient un aspect monotone. En tout cas, rien ne faisait prévoir un changement. Tout à coup, je remarquai, à la tête de la caravane, quelque chose d'insolite. Les porteurs déposaient leurs charges et, de leurs gestes, ils montraient le sud. Je me dirigeai rapidement vers eux, et ne pus retenir un cri d'étonnement lorsque je fus arrivé sur la colline. A nos pieds s'étendait une extraordinaire fissure avec des parois abruptes et rocheuses, une faille au sens géologique, où l'on voyait littéralement qu'un morceau du plateau avait glissé de 1 000 mètres. Sur le plafond de cette faille s'étendait un lac bleu (l'Eiassi), entouré de rives de sable et se confondant au sud avec l'horizon [1]. »

Ce plateau est médiocrement arrosé. Il y pleut tous les ans, mais en petite quantité. Seules les parties les plus élevées du bord occidental de la grande faille reçoivent beaucoup d'eau. Il ne faut pas encore songer à évaluer ces précipitations en chiffres. Dans l'ordre des découvertes géographiques, ce sont toujours les observations météorologiques qui sont faites les dernières. On sait déjà, cependant, qu'il n'y a pas deux saisons pluvieuses, comme sur la côte, mais une seule.

1. *Durch Massailand zur Nilquelle*, 1 vol. in-4°, Berlin, Reimer, 1894, p. 34.

Comme tous ceux des régions tropicales, les fleuves du plateau varient beaucoup de volume selon les saisons. Mais les différences qui se manifestent dans les autres, à l'époque sèche et à l'époque humide, sont encore bien plus fortement accusées dans ceux-ci. Pendant la saison sèche, l'eau ne continue à *courir* que dans le chenal de quelques-uns d'entre eux, tels que le Mlagarasi, qui aboutit au Tanganika, le Roubana, le Mara, qui se jettent dans le lac Victoria, et dans les petits torrents qui alimentent le lac Manyara. Sans doute, ils s'appauvrissent, mais ils restent, au sens propre du mot, des *cours d'eau*. Les autres se transforment, pour la plupart, en un chapelet de lacs, où se réfugient hippopotames, crocodiles et poissons. Dans les terrains d'alluvion, qui forment d'étroites bandes au sud du Victoria, ou s'étalent au sud de l'Eiassi, il y en a même qui se dessèchent complètement. Le lit du fleuve témoigne seul de son existence, et il faut creuser le sol pour trouver de l'eau. Il existe au Sahara de semblables fleuves souterrains. Au pied de l'Atlas, « l'oued el-Arab, l'oued Abiod, l'oued Djedi, renferment toute l'année, sous terre, un filet d'eau excellente, qui alimente une partie des oasis du Zab[1] ».

Dans certaines régions tropicales de l'Afrique, il y a donc des rivières analogues aux ouadis sahariennes. Ce n'est pas là une des observations les moins curieuses faites par les explorateurs.

Pendant la saison humide, l'aspect du pays change complètement : le Mlagarasi, le Mara gonflent et inondent leurs rives. Le Mara a été vu à deux différentes époques de l'année, en janvier (1886) par Fischer, en mai (1892) par Baumann. Dans le premier cas il conte-

1. A. Schirmer, *Le Sahara*, 1 vol. in-8°, Hachette, 1893, p. 172.



Carte 8. — Afrique orientale allemande.

nait « un peu d'eau couleur d'argile dans un lit profond et large ». Dans le second, « il inondait ses rives et était difficile à passer ». Les marais, tronçons de fleuves séparés les uns des autres et comme égrenés pendant la saison sèche, s'unissent et se transforment en véritables cours d'eau. De l'eau coule dans les gouttières habituellement desséchées.

Les lacs qu'alimentent quelques-unes de ces rivières subissent des fluctuations analogues. Lors de la sécheresse, l'Eiassi et le Manyara baissent considérablement. Réciproquement l'Eiassi inonde de grandes surfaces à l'époque des pluies.

La composition des roches formant le plateau a vraisemblablement une influence marquée sur ce régime. Ce n'est pas la règle dans les régions tropicales : l'hydrographie y est souvent indépendante de la géologie. Les plantes vivantes, les détritus de végétaux accumulés, forment une véritable couverture. Sous cette masse spongieuse qui arrête l'eau, il importe peu que les roches soient ou non perméables. Mais le plateau Massaï-Ounyamouési est, sinon complètement dénudé, au moins couvert d'une végétation assez maigre. Sur les parties élevées s'étendent de grasses prairies, et même, par places, des lambeaux de forêts tropicales. Mais, généralement, c'est une végétation de steppe qui domine, caractérisée par des acacias à l'est et des cæsalpiniacées à l'ouest. Ici donc, la nature minéralogique du sol n'est pas indifférente.

Or le plateau Massaï-Ounyamouési est composé surtout de roches imperméables. L'eau tombe, coule vers les dépressions, s'accumule dans les cuvettes : une très petite quantité s'infiltre dans le sous-sol, et les sources sont de faible débit. Les voyageurs souffrent de leur absence : « Pendant la sécheresse, dit Baumann, l'Ounya-

mouési n'est guère plus facile à traverser que la steppe Massaï. Les sources donnent de l'eau mauvaise et en petite quantité. Dans les solitudes qui s'étendent entre les villages, il faut souvent, au campement, se passer d'eau ». Rien ne vient donc atténuer pendant la saison sèche les terribles effets de l'évaporation. Ainsi s'expliquent les écarts de niveau que subissent rivières et lacs aux différentes époques de l'année.

III. — La partie de l'Afrique orientale allemande située entre la rive occidentale du lac Victoria d'une part, l'extrémité nord du Tanganika, et le lac Kivou d'autre part, est de beaucoup la moins bien connue. Les renseignements recueillis sur l'orographie et le climat de cette contrée sont peu nombreux et contradictoires. On sait cependant qu'elle est traversée par une grande rivière, la Kagéra, qui doit retenir l'attention, à cause de certaines particularités de son régime et de son rôle dans l'hydrographie générale de l'Afrique.

Les affluents de la Kagéra offrent un caractère singulier, ils forment un type hydrographique intermédiaire entre l'eau courante et le lac; ce sont, si l'on peut dire, des *rivières-marais*. Chaque vallée se compose d'une succession de gradins; chaque bief est occupé par un marais couvert de papyrus et séparé du précédent et du suivant par une ou plusieurs marches. L'eau suinte lentement au travers du réseau végétal, arrive au rapide, le franchit avec fracas, puis continue à s'écouler lentement dans le marais inférieur. Cette forme hydrographique paraît commune à tout le plateau « d'entre-lacs ».

La Kagéra offre encore un autre intérêt. Elle représente le Nil sous sa forme primitive. Le Nil Blanc résulte de la conjonction de trois groupes de cours d'eau : le premier formé par les rivières qui se jettent dans le lac Victoria, le second de celles qui aboutissent au lac

Albert et dont la Semliki est de beaucoup la principale, le troisième de celles qui se réunissent dans le Bahr-el-Ghasal.

Or, la source d'aucun de ces cours d'eau n'est aussi éloignée de la Méditerranée que celle de la Kagéra. La source du Nil se confond donc avec la sienne.

Le 19 septembre 1892, Baumann a vu le confluent de deux petits ruisseaux dont la réunion forme la Kagéra. La montagne, haute de près de 3 000 mètres, où ils prennent naissance, porte le nom de *Misosi ya Mouesi*, ce qui signifie *Monts de la Lune.* Le Nil viendrait donc bien des monts de la Lune. Il serait piquant que les explorations modernes aient ainsi parfaitement confirmé une des hypothèses des anciens géographes.

Il ne faudrait cependant pas exagérer l'importance de cette découverte. Elle n'est pas comparable à celle de Speke. Baumann n'a pas donné la solution d'un grand problème géographique, comme le fit Speke en 1860. Néanmoins, il est intéressant de connaître le point initial de cet immense fleuve qui se développe sur une longueur de 35 degrés et sous les formes les plus variées : rivière marécageuse d'abord, puis fleuve torrentiel dans une partie de l'ancienne province équatoriale, fleuve de plaine ensuite, et, enfin, pendant sa traversée du désert, grandiose oued saharienne dans laquelle se mirent les bouquets de palmiers [1].

Juillet 1895.

1. Il a depuis été reconnu que Baumann n'avait pas découvert la source de la Kagéra.

II

OSCAR BAUMANN (1864-1899)

Il y a des hommes qui ne donnent pas, avant la maturité, la mesure de leur valeur. Ils grandissent lentement et forcent peu à peu l'estime de ceux qui longtemps ne les avaient que médiocrement considérés. Il en est d'autres, au contraire, qui, à peine sortis de l'adolescence, se signalent par des actions d'éclat, et sont déjà célèbres à l'heure même où d'ordinaire la plupart cherchent encore à distinguer leur voie parmi les sentiers de la vie, multiples et entre-croisés.

L'explorateur Oscar Baumann, qui est mort à Vienne, le 12 octobre 1899, appartenait à la catégorie des précoces. Il était né dans la même ville, le 25 juin 1864; depuis un an, il avait cessé de travailler, par raison de santé; il a donc terminé sa carrière à trente-quatre ans. Il a cependant eu le temps d'accomplir en Afrique quatre grands voyages, qui tous ont fait progresser la connaissance de ce continent.

Docteur en philosophie, élève de l'Institut géographique militaire de Vienne, Baumann accompagna Oscar Lenz en 1885, quand celui-ci entreprit la traversée de l'Afrique, de l'embouchure du Congo à celle du Zambèze. Il releva avec beaucoup d'exactitude les rives

du Congo depuis les cataractes du bas fleuve jusqu'aux Stanley-Falls. Tombé malade et contraint d'abandonner son chef, il alla se rétablir à Fernando Po, et, à son retour en Europe, composa une excellente monographie de cette île, actuellement dernier débris de l'immense empire colonial de Charles-Quint et de Philippe II.

Dorénavant, l'Afrique orientale devient le terrain d'action de Baumann. En 1887, à Leipzig, il fait la connaissance de Hans Meyer, récemment revenu du Kilima Ndjaro, et accepte de l'accompagner dans un nouveau voyage. Le succès en paraissait certain : tous deux étaient des « africanistes » expérimentés et instruits. Hans Meyer savait aussi bien se servir de la chambre noire que Baumann du sextant : ni l'équipement, ni l'approvisionnement ne laissaient rien à désirer; mais ils arrivèrent dans un pays en pleine insurrection, furent retenus prisonniers par le chef arabe Boudchin, et ne purent recouvrer la liberté que moyennant une forte rançon. Baumann réussit cependant à sauver du désastre le relevé cartographique de la région située entre l'Umba et le Pangani.

Il compléta ses observations dans un second voyage et rapporta en 1890 une carte de l'Usambara au 300 000e, accompagnée de cartes de détail relatives à la géologie, à la végétation, et à l'ethnographie de la région traversée.

En 1891, Baumann partit pour le grand voyage qui restera son principal titre de gloire. Il traversa la steppe des Massaïs, pasteurs pillards, qui avaient jusqu'alors inspiré beaucoup de crainte aux explorateurs européens; mais la peste bovine et la famine avaient alors réduit les Massaïs à la misère, et Baumann traversa leur pays sans être inquiété. Coupée de failles, parsemée de petits lacs, tels que l'Eiassi et le Manyara,

giboyeuse, très chaude le jour, et très froide la nuit, au demeurant d'une très minime valeur économique, voilà comment Baumann caractérise cette région. Ayant atteint la rive orientale du lac Victoria, il pouvait s'en tenir strictement aux instructions de son mandataire, la Société anti-esclavagiste allemande, et considérer sa mission comme terminée; mais il était attiré par les pays situés entre Victoria et Tanganika: Ruanda, Urundi, Uha, à peine entrevus par ses prédécesseurs. Il remonta l'étrange vallée en paliers de la Kagéra, le plus grand tributaire du lac Victoria et première forme du Nil; il crut même, mais à tort d'ailleurs, avoir découvert la source la plus lointaine de la Kagéra et, par conséquent, celle du Nil.

Nommé en 1896 consul général d'Autriche à Zanzibar, il publia trois monographies : l'une sur Zanzibar, l'autre sur l'île Mafia, la troisième sur l'île Pemba.

Ses longs séjours à la côte, ses voyages avaient fait de Baumann l'Européen le plus populaire de l'Afrique orientale. Quand, en 1891, il organisa son expédition, au lieu de confier à un recruteur indou l'enrôlement de ses porteurs et de ses soldats, comme c'est l'habitude des explorateurs, il entreprit de constituer lui-même son personnel. Non seulement il groupa aisément autour de lui une troupe de choix, mais encore il se vit rejoint en route par des individus qui avaient abandonné leur métier pour le suivre.

Parlant couramment le souaheli, la langue universelle de l'Afrique Orientale, il se plaisait dans la société des nègres et se passa, deux ans, de tout compagnon européen, sans en éprouver d'ennui. On sent dans ses livres une grande commisération pour la pauvre bête de somme africaine, le porteur noir, robuste et simple, dupé par le marchand indou de Zanzibar, retors et

malhonnête, qui l'exploite et sait s'y prendre pour ne pas le payer.

Mais, chez Baumann, la pitié n'excluait pas l'énergie. Sa caravane avançait militairement au pas accéléré; ce n'était pas un troupeau qui se traînait sur le sentier. Un jour, sur la rive du lac Victoria, un chef indigène prétend toucher un droit de péage : Baumann le prend de très haut, se pose en souverain, et, bien loin de payer, riposte en exigeant un tribut.

Homme d'action avant tout, il aimait cependant aussi à écrire et à dresser des cartes. Outre ses livres, il laisse quantité d'articles de revues et de journaux. Il avait dans la forme un tour humoristique fort agréable. Un jour, arrivant au milieu d'une population qui n'avait jamais vu de blancs, il comptait bien exciter la curiosité; mais il y avait un chameau dans la caravane : tout le succès alla à lui. Baumann se montra un peu vexé et jugea que ses nouveaux amis avaient bien mauvais goût.

Il publia en 1898, dans les *Petermann's Geographische Mitteilungen* un article ayant pour titre : *Der neueste Afrika Duchquerer*, « le dernier voyageur transafricain ». On supposait qu'il s'agissait d'un nouvel émule de Livingstone ou de Stanley; mais ce dernier voyageur était un humble insecte, parasite de l'homme, la chique ou *pulex penetrans*, qui se loge sous la peau, de préférence dans la plante des pieds, et y détermine de gros abcès. Sous ce titre humoristique Baumann suivait les étapes de la chique, qui de la côte de l'Angola, où elle avait été apportée probablement en 1872 par un navire du Brésil, avait atteint l'île de Zanzibar.

Oscar Baumann était l'un des hommes les plus remarquables du petit groupe d'Autrichiens qui ont, depuis vingt ans, apporté leur contribution à l'histoire et à la

géographie de l'Afrique. Sa jeunesse permettait d'attendre encore de lui une longue suite de travaux, et sa disparition prématurée est éminemment regrettable.

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages principaux d'Oscar Baumann.

Eine afrikanische Tropen-Insel. Fernando-Poo und die Bube, 1 vol. in-8°, Vienne, 1888.

In Deutsch-Ost-Afrika während des Aufstandes, 1 vol. in-8°, Vienne, 1890.

Usambara und seine Nachbargebiete, 1 vol. in-8°, Berlin, 1891.

Durch Massailand zur Nilquelle, 1 vol. in-4°, Berlin, 1894.

Die kartographischen Ergebnisse der Massai Expedition des deutschen Antisklaverei Comites, *Petermann's Geographische Mitteilungen Ergänzungsheft*, n° 111, in-4°, Gotha, 1894.

Der Zansibar Archipel. 1, Die Insel Mafia, 1896. — 2, Die Insel Zanzibar und ihre kleineren Nachbarinseln, 1897. — 3, Die Insel Pemba und ihre kleineren Nachbarinseln, 1899. *Wissenschaftliche Veröffentlichungen des Vereins für Erdkunde zu Leipzig*, in-8°, Leipzig.

Novembre 1899.

III

LES SURNOMS DES EUROPÉENS EN SOUAHELI

Les indigènes de l'Afrique orientale, dont le souaheli est la langue commune, éprouvent une grande difficulté à prononcer ou à retenir les noms européens, et, quand par hasard ils s'y essayent, ils les déforment au point de les rendre méconnaissables. C'est ainsi, par exemple, que Ramsay devient « Lamsa », Saint Paul « Sin Pouli », Arning « Haniki », Gouverneur « Govmani ». Aussi jugent-ils généralement plus commode de distinguer les Européens au moyen d'un surnom. M. C. Velten a eu la patience, pendant son séjour dans l'Afrique orientale allemande, de provoquer les bavardages, de noter ces surnoms au fur et à mesure qu'il les entendait, et d'en dresser une liste qui est vraiment curieuse [1].

Certains de ces surnoms ont pour origine des particularités corporelles. Des individus de petite taille sont appelés « bana mtoto », l'enfant, ou « bana mtoto

1. Dr C. Velten, *Die Spitznamen der Europäer bei den Suaheli*, Mittheilungen des Seminars fur Orientalische Sprachen an den Kgl. Fried. Wilhelms Universität zu Berlin, 1900. Dritte Abtheilung, p. 191-197.

Ulaya », l'enfant européen; d'autres de grande taille sont dénommés « le long », « le mince », le « manioc sec ». On appelle « M. Ventre », « M. le Gros », les personnes pour lesquelles la nature ne s'est pas montrée avare de ses dons. L'abondance ou l'absence de cheveux et de barbe n'échappe pas à l'œil attentif des indigènes. En se promenant à Bagamoyo ou à Dar es-Salam, on entend donc « bana ndevu nyingi », ce qui signifie « le monsieur à la grande barbe », ou « bana kisharafa », « le barbu ». Un individu complètement chauve était appelé « la Sauterelle », parce qu'il semblait qu'un essaim de sauterelles se fût abattu sur son crâne et y eût tout dévoré, de même qu'elles dévastent les champs sur lesquels elles se jettent. Les particularités du visage ont aussi fourni des surnoms, tels que : « M. le Nez », « M. l'Édenté ». Certain Allemand, qui avait la figure couturée de cicatrices (peut-être était-ce un souvenir que lui avait laissé sa vie d'étudiant), était appelé « M. le Balafré »; un autre, dont les grands yeux semblaient toujours étonnés, « M. l'Ahuri ». Une certaine attitude habituelle est immédiatement remarquée. Un jeune homme marchait le dos courbé, et on disait : Voici « M. l'Ancêtre ou » M. le Grand-Père » qui passe. Un infirme s'appuie sur deux béquilles, c'est « M. Quatre Jambes »; un autre sur deux cannes, c'est « M. Deux Bâtons ».

« M. Quatre Yeux », « M. Un Œil » portaient respectivement, l'un un lorgnon, l'autre un monocle.

Il arrive parfois que pour une particularité tout à fait insignifiante de toilette, on est à tout jamais affublé d'un surnom qui subsiste, alors que le motif qui l'a provoqué a depuis longtemps disparu. Un Européen nouvellement débarqué portait un chapeau usé. Aussitôt les Souahelis de le nommer « M. Vilain Chapeau ».

Notre homme resta dix ans en Afrique, il porta des chapeaux neufs, il n'en resta pas moins toujours « M. Vilain Chapeau ».

Quelques traits de ressemblance avec les animaux ont chez nous donné naissance à certains sobriquets, qui avec le temps sont devenus des noms de famille. On ne compte plus en France les Lelièvre, les Loiseau, les Mouton. De même dans l'Afrique orientale. Seulement la faune étant différente de celle de l'Europe, les surnoms y ont aussi un goût de terroir. On rencontre à chaque coin de rue M. l'Hippopotame, M. le Léopard, M. le Perroquet.

Les surnoms dont nous venons de donner quelques échantillons sont empruntés au physique de ceux qui les portent, mais les traits de caractère moral ont également donné naissance à toute une onomastique ; voici « Bana tartibu », M. le Pensif, « Bana polapole », M. le Calme. Un explorateur qui avait conduit son expédition avec rapidité avait été nommé par ses soldats : « L'infatigable ». A côté de « M. le Toqué », voici « M. le Méchant ».

Les Européens qui exercent une fonction bien déterminée sont désignés par leur titre professionnel ou par un mot qui le rappelle. Tout médecin est appelé le « Docteur Sorcier »; tout employé au télégraphe « M. le Fil » ; le trésorier en chef est « M. l'Argent », et tout payeur subalterne « M. la Roupie », la monnaie indienne étant d'un grand usage dans l'Afrique orientale.

Si un Européen manifeste un goût particulier pour une occupation, il peut être certain que son penchant n'échappera pas à la curiosité, toujours éveillée, du noir. Un auteur fécond devient « M. le Papier », un amateur de jardinage « M. le Légume », un amateur de canotage « M. le Matelot ».

Quand on séjourne quelque temps en pays étranger, on finit toujours bien par attraper quelques bribes de la langue qui s'y parle, et alors, tout fier de ce savoir nouveau, on cherche à placer à tout propos les quelques mots ainsi saisis à la volée. Les Européens de l'Afrique orientale, qui répètent sans cesse le même mot souaheli, suscitent eux-mêmes leur propre surnom. « M. Suffit » et « M. Tout-à-l'Heure » se servaient constamment de ces deux expressions. Un goût pour un mets particulier provoque un surnom, qui rappelle cette préférence; un tel est « M. Banane », et tel autre « M. Noix de Coco ». Enfin on ne peut pas se livrer impunément au vice de la boisson. Les alcooliques sont désignés sous le nom de « M. Cognac », de « M. Whisky », et même, ô honte! de « M. Whisky-Cognac ».

Ces surnoms ont le caractère d'être à la fois des noms propres parce que chacun d'eux désigne un seul individu et des noms communs parce que le même peut s'appliquer simultanément à plusieurs Européens.

Ils témoignent d'une certaine sagacité de la part des Souahelis. En France, nous nous contentons de remarquer que les nègres ont la peau noire, ce qui n'est vraiment pas bien difficile, et nous leur donnons le surnom de « Mal blanchi », ou de « Boule de neige » par antiphrase. L'observation des Souahelis va un peu plus loin.

Enfin on aura pu remarquer, d'après les échantillons que nous avons donnés, que ces surnoms, s'ils sont parfois plaisants, ne sont jamais ni méchants, ni cruels.

Juin 1901.

IV

LE LAC KIVOU ET LES VOLCANS DU MFOUMBIRO

1. — Les découvertes du comte von Goetzen.

Le comte von Gœtzen et le docteur Prettwitz ont traversé l'Afrique, depuis l'océan Indien jusqu'à l'Atlantique. La première de ces grandes expéditions transcontinentales fut celle de Livingstone, qui, parti de Saint-Paul de Loanda le 20 septembre 1854, arriva à Quilimane, à l'embouchure du Zambèze, le 12 mai 1856.

Celle du comte von Gœtzen est la treizième. Il a publié récemment une narration complète de son voyage, qui permet d'en exposer les principaux résultats [1].

Il quitta Pangani en octobre 1893, à la tête d'une caravane forte de 620 personnes. Il s'engagea sur le plateau des Massaïs, puis coupa la route que suivent les

1. *Durch Afrika von Ost nach West. Resultate und Begebenheiten einer Reise von der Deutschostafrikanischen Kueste bis zur Kongomuendung in den Jahren 1893-1894* von C. A. Graf von Gœtzen, lieutenant in kgl. Preuss. 2ten Garde-Ulanenregiment, Berlin, D. Reimer, 1895.

caravanes de Tabora au lac Victoria; ensuite il atteignit la vallée de la Kagéra (carte 9).

Jusque-là, le voyageur avait, sinon suivi des sentiers battus, au moins traversé un pays déjà amplement reconnu. Le pays des Massaïs avait été exploré, en 1883, par le voyageur intrépide, prématurément enlevé à la géographie en 1895, qu'était Joseph Thomson. Plus récemment, en 1892, l'Autrichien Oscar Baumann l'avait parcouru. Toutefois l'aisance, l'absence de difficultés, qui ont caractérisé le passage du comte von Gœtzen, ont démontré de nouveau que les pasteurs Massaïs n'étaient pas ces pillards redoutables, que sur le témoignage erroné de Stanley, on s'était longtemps figurés.

En quittant les rives de la Kagéra, von Gœtzen pénétrait dans l'inconnu, et désormais il marcha de découvertes en découvertes.

Il entre dans le Rouanda. Cette région était entourée d'un certain mystère. Les Arabes qui sillonnent l'Afrique orientale, à la recherche de l'ivoire et des esclaves, redoutaient de s'y aventurer. C'était parmi eux comme un dicton qu'on y entre plus aisément qu'on n'en sort. Des explorateurs européens, Stanley, Stuhlmann, Baumann en avaient longé les confins au nord et à l'est, mais en réalité on n'en connaissait rien de plus que le nom même.

Le comte von Gœtzen l'a traversée de l'est à l'ouest. Il a rapporté de ce pays de hauts plateaux (1 800 à 2 000 mètres d'altitude), de ce « Pamir de l'Afrique centrale », ainsi qu'il l'appelle avec un peu d'emphase, une excellente impression : « On peut le compter parmi les régions les plus belles et les plus fertiles de l'Afrique.... Nous avons là un pays d'une valeur inappréciable, qui deviendra pour nous, Allemands, une précieuse possession, grâce à sa fertilité, à la fraîcheur de son climat,

à la densité de sa population ». Le nord paraît surtout pays de culture; le sud pays d'élevage. Il y a six ans environ, une de ces terribles épizooties telles qu'il s'en propage parfois en Afrique a ravagé les troupeaux. Ils se reconstituent peu à peu et l'on voit réapparaître les grands bœufs efflanqués, aux cornes immenses.

Les hommes de la race dominante sont d'une taille extraordinaire. Le chef Luabugiri et ses proches parents sont certainement parmi les hommes les plus grands qui vivent sous le soleil. Amenés en Europe, ils susciteraient un profond étonnement.

Ce pays réservait d'autres surprises au comte von Gœtzen. A l'extrémité orientale du Rouanda, il découvrit six volcans, dont l'un, le Kirunga, est encore en activité [1].

On soupçonnait leur existence. Dès 1861, Speke et Grant, en marche vers l'Ouganda, avaient aperçu « ces cimes coniques qui étincelaient sous les feux du soleil couchant. » Plus récemment, en 1892, Stuhlmann avait recueilli des renseignements très précis de la part des indigènes. Mais, en somme, on en était resté à des suppositions. Elles viennent d'être changées en certitudes.

Le comte von Gœtzen cheminait vers le nord, quand il aperçut six montagnes rangées de l'est-nord-est à l'ouest-sud-ouest. De la plus occidentale, le Kirunga, s'élevait une colonne de fumée. La nuit, le soldat qui montait la faction devant la tente du voyageur, le réveilla en criant : « Maître, le ciel est en feu ». Aucun doute n'était possible. On se trouvait bien en présence d'un volcan en activité (carte 9).

1. Ces volcans ont reçu ultérieurement le nom collectif de Mfoumbiro.

Von Gœtzen parvint au sommet du Kirunga, mais non sans difficulté, car la vie végétale se développe sur les flancs de la montagne avec l'exubérance propre aux régions tropicales.

Le cratère a environ 1 kilomètre et demi de diamètre et 30 mètres de profondeur. Ses parois sont inclinées d'environ 50 degrés. D'un puits, qui peut avoir un diamètre de 100 à 150 mètres, sort, avec un grondement semblable à celui du tonnerre, une fumée rougeâtre. « Je crois, dit l'explorateur, que nous nous trouvons en présence d'un lac de lave. A en juger par le feu qui s'échappe du cratère, il semble qu'il doit exister un second centre d'éruption du côté de l'ouest. Je n'ai pu m'en assurer, ayant été arrêté dans ma marche par l'épaisseur de la forêt. »

L'altitude de ce volcan serait, d'après les calculs, de 3 470 mètres au-dessus du niveau de la mer.

A cette première découverte, qui aurait suffi à illustrer le voyage du comte von Gœtzen, en succéda une autre non moins curieuse, celle d'un nouveau grand lac africain : le lac Kivou. Sa direction générale est nord-sud. L'étendue doit en être considérable : pendant qu'il le traversait perpendiculairement à l'axe, l'explorateur voyait l'immense nappe disparaître au loin dans les nuages; mais n'en ayant pas reconnu l'extrémité méridionale, il lui est impossible d'en donner les dimensions exactes.

Peut-être le Kivou sert-il de réservoir au Tanganika. Il jouerait à son égard un rôle analogue à celui de l'Albert-Édouard par rapport à l'Albert. Au dire des indigènes, une rivière sortirait de son extrémité méridionale. Or on connaît un cours d'eau nommé Roussisi qui pénètre dans l'extrémité septentrionale du Tanganika. Si ce Roussisi était l'affluent du lac Kivou, il



Carte 9. — Itinéraire du comte von Gœtzen à travers l'Afrique équatoriale.

serait analogue à la Semliki, qui porte, comme l'on sait, les eaux du lac Albert-Édouard dans l'Albert.

Après sa traversée du lac Kivou, le comte von Gœtzen se dirigea droit vers l'ouest pour atteindre le Congo. Nous ne savions encore presque rien de la contrée, longue de 700 kilomètres, qui s'étend entre l'Arouhimi au nord et la Loukouga au sud. Nous avons exposé plus haut (p. 57) comment Emin Pacha, parti des rivages du lac Albert pour gagner ceux du Congo, avait malheureusement péri avant de mener à bien son aventureuse tentative.

La reconnaissance de cette partie de l'Afrique était donc l'un des desiderata des géographes. Le comte von Gœtzen vient de le satisfaire partiellement. Il a découvert un nouvel affluent de droite du Congo, la Lowa, longue rivière qui descend vers l'ouest par une succession de rapides.

Mais nous attendions surtout avec impatience son impression sur la « grande forêt équatoriale ». Puisque Stanley lui avait libéralement accordé une superficie de 825000 kilomètres carrés, bien que l'ayant vue seulement sur les bords de l'Arouhimi, von Gœtzen devait forcément la traverser. Or il faut bien en prendre notre parti, la végétation des bords de la Lowa ne rappelle en rien les descriptions fantastiques de Stanley. Le pays est boisé, assurément, mais jamais le feuillage n'est assez épais pour qu'il fasse nuit noire dans le sous-bois ; les clairières sont fréquentes et étendues. Bref cette partie de l'Afrique n'est pas couverte de cette sylve impénétrable qu'on nous avait naguère décrite, et von Gœtzen ne pouvait pas se vanter de sortir des « ténèbres de l'Afrique », quand il atteignit les postes belges du haut Congo.

Juillet 1896.

2. — Les voyages de Grogan et de Kandt.

Depuis un an, les caractères géographiques de la région qui s'étend entre les lacs Tanganika et Albert-Édouard et qui n'a pas moins de 300 kilomètres de long, se précisent notablement. Qu'y avait-il entre le Tanganika et l'Albert? on l'ignorait encore complètement il y a onze ans. Mais Stanley, qui achevait alors (c'était en 1889) son troisième et dernier grand voyage, fit coup sur coup la découverte d'un lac, l'Albert-Édouard, d'une grande rivière, la Semliki, et d'un des plus hauts sommets africains, le Rouwenzori. En 1894, le comte von Gœtzen, en découvrant le lac Kivou et les volcans du Mfoumbiro, rétrécit encore le domaine de l'inconnu. Mais le comte von Gœtzen avait traversé la contrée rapidement, en officier de cavalerie plus qu'en savant, et laissé encore une belle tâche à ses successeurs, l'Anglais Grogan [1] et l'Allemand Kandt [2].

M. Ewart S. Grogan, qui est avant tout un chasseur, et qui déclare qu'étant enfant il ambitionnait quatre choses : « abattre un lion, un rhinocéros, un éléphant et voir le Tanganika », ayant conçu et réalisé le projet de traverser l'Afrique du sud au nord, de Beïra au Caire, a suivi la rive orientale du lac Kivou. Le D[r] Kandt a fait le tour complet du lac par terre et relevé en outre la rive orientale en bateau.

Essayons de rapprocher les renseignements que ces deux sources nous fournissent. Le Kivou paraît être le

1. Ewart S. Grogan and Arthur H. Sharp, *From the Cape to Cairo*, 1 vol. in-8°. Londres, Hurst and Blackett, 1900.

2. D[r] Kandt, Bericht über seine Reise am Kivu See. *Mitteilungen von Forschungsreisenden und Gelehrten aus den deutschen Schutzgebieten*, XII, 3.

lac le plus élevé de toute l'Afrique tropicale, ceux de l'Éthiopie exceptés. D'après Grogan, son altitude s'élèverait à 1 650 mètres, tandis que celle de l'Albert-Édouard ne dépasserait pas 1 200 m. et celle du Tanganika 950. Sa superficie paraît être égale ou même légèrement supérieure à celle de l'Albert-Édouard. Ses côtes sont remarquablement découpées : tandis que la côte occidentale projette plusieurs longues presqu'îles, la côte orientale présente des échancrures peut-être moins profondes mais plus nombreuses, et l'extrémité méridionale est partagée en deux golfes par une langue de terre d'environ 35 à 40 kilomètres de long. La partie méridionale du lac est occupée par un semis d'îles, dont la plus grande, l'île Kouijoui, est montagneuse et très boisée (carte 10).

Le Roussisi, qui coule entre deux rangées de montagnes, dont la chaîne orientale est la plus élevée, porte les eaux du Kivou au Tanganika. Sa pente n'est pas graduelle ; à 35 ou 40 kilomètres du Kivou, sa vallée est coupée par un seuil qu'il franchit en sautant de rapides en cascades. Il se jette dans le Tanganika par plusieurs bouches, entre lesquelles s'étendent des terres marécageuses, couvertes de forêts épaisses, séjour des éléphants et des hippopotames.

La région située au nord du Kivou est occupée par les volcans du Mfoumbiro. Elle est tout hérissée de cratères éteints. Kandt parle « de plusieurs centaines de sommets et de cratères ». Ceux de l'est, que Grogan a baptisés des noms de Chamberlain, Kandt, Watt, Eyres, pour des raisons politiques, scientifiques et personnelles, paraissent être les plus élevés. Quand von Gœtzen traversa la région, un seul volcan, le Kirunga, était en activité. Grogan a vu des colonnes de fumée s'échapper non seulement du Kirunga, mais



Carte 10. — Lac Kivou et volcans du Mfoumbiro.

aussi d'un autre cratère situé au nord-ouest du premier et auquel il a donné le nom de son compagnon de voyage, « Sharp ». Entre le passage des deux expéditions européennes, de prodigieuses éruptions se sont certainement produites. Mais les indigènes, pour qui ce phénomène paraît être *tabou*, c'est-à-dire sacré, n'aiment pas à en parler. Du moins Grogan a-t-il relevé d'énormes coulées de lave, dont les personnes qui ont gravi les pentes du Vésuve peuvent se faire une idée. Les champs de lave couvrent une surface elliptique dont le grand axe a environ 40 kilomètres. Ces volcans constituent donc l'un des plus curieux phénomènes géographiques que les récentes explorations africaines nous aient révélés.

Novembre 1900.

V

LE ROUWENZORI

1. — Ascension de Stuhlmann.

Entre les lacs Albert et Albert-Édouard, sur la rive droite de la Semliki se dresse le massif montagneux du Rouwenzori. On se rappelle encore dans quelles circonstances singulières il fut découvert. Le 24 mai 1888, Stanley s'éloignait du lac Albert; il réfléchissait tout en marchant, quand, soudain, un de ses serviteurs, les yeux fixés à l'horizon vers le sud, s'écria : « Une montagne couverte de sel ». D'abord Stanley se crut en présence d'un nuage de forme singulière, mais, après des observations répétées, il ne douta plus d'avoir devant lui une montagne couverte de neige.

Pendant des semaines, Stanley et ses officiers ne se lassèrent pas de contempler, chaque fois que le rideau de nuages s'entr'ouvrait, les cimes éclatantes du Rouwenzori. L'un d'eux, le lieutenant Stairs en tenta même l'ascension du 6 au 8 juin 1889, mais il ne dépassa pas l'altitude de 3260 mètres[1].

En descendant la vallée de la Semliki, pendant leur voyage de 1891, Emin Pacha et Stuhlmann passèrent

1. Le récit de l'ascension de Stairs est inséré dans l'ouvrage de H. M. Stanley, *Dans les ténèbres de l'Afrique*, II, p. 255-58.

au pied du Rouwenzori. Son étude figurant sur le programme de leurs travaux scientifiques, ils s'arrêtèrent, établirent un camp dans lequel Emin s'installa et fit des observations météorologiques, pendant que Stuhlmann, accompagné de quelques hommes d'élite, gravissait les pentes du massif.

Cette ascension a été beaucoup plus fructueuse pour la science que celle de Stairs.

Pendant sa carrière africaine si courte mais si mouvementée [1], Stairs a donné des preuves incontestables de son énergie et de son aptitude comme chef de caravane; mais il ne se piquait pas de culture scientifique. Le Dr Stuhlmann, au contraire, est un naturaliste devenu officier par le hasard des circonstances. Son ascension a duré du 8 au 15 juin 1891, c'est-à-dire non pas trois jours comme celle de son prédécesseur, mais huit, et il s'est élevé à 800 mètres plus haut, à 4 037 mètres.

Il n'a cependant pas réussi à atteindre les champs de neige, dont la limite inférieure s'arrêterait, d'après ses observations à la lunette, à 4 300 mètres. Le froid le contraignit à redescendre avant d'avoir goûté le plaisir original de fouler de la neige sous l'équateur. Le matin à 6 heures le thermomètre marquait 2° C., et ses hommes qui n'avaient de leur vie supporté des températures aussi basses étaient transis, en dépit des couvertures dont ils s'enveloppaient.

Le Rouwenzori est situé sur le bord oriental de la grande faille qui s'étend du lac Albert au Tanganika par la Semliki, le lac Albert, et les rivières Routchourou

1. Après avoir servi sous les ordres de Stanley, le capitaine Stairs, de l'armée britannique, entra au service de l'État indépendant du Congo. Il commanda en 1891 l'une des expéditions du Katanga et arriva à Bunkeia le 14 décembre. Il en repartit malade le 4 février 1892, et mourut à Chinde, à l'embouchure du Zambèze, le 8 juin 1892.

et Roussisi. A l'ouest il tombe brusquement sur la vallée de la Semliki; à l'est il s'abaisse lentement vers le plateau de l'Ounyoro.

Il ne se présente pas sous la forme d'une chaîne longue et étroite, mais au contraire d'une masse puissante et trapue. Bien que son grand axe soit dirigé du nord au sud, il prend, qu'on l'observe du nord ou du sud, l'aspect d'une chaîne courant de l'est à l'ouest.

Stairs avait avancé, fort légèrement, que le Rouwenzori est un ancien volcan, et poussait même l'imprudence jusqu'à parler de « cheminée centrale », de « cônes secondaires ». Stuhlmann s'oppose nettement à cette opinion « qui n'est pas justifiée par la moindre preuve ».

Quant à l'altitude de son point culminant, il l'estime à 5 800 mètres. Mais ce chiffre reposant uniquement sur une appréciation et non sur un calcul, il ne le donne qu'avec une extrême réserve.

Une masse montagneuse d'un pareil volume et d'une telle élévation joue nécessairement un grand rôle dans l'hydrographie de la région. Les nuages battent constamment les flancs du Rouwenzori; il est entouré de longues traînées de vapeurs blanches qui se portent à la rencontre les unes des autres, s'unissent et se déchirent pour s'unir de nouveau. Ces nuées se condensent, se résolvent en pluies, qui arrosent abondamment les pentes de la montagne et la vallée de la Semliki. Stuhlmann insiste sur la fréquence des pluies. Les expressions « pluies intenses », ou bien « il pleut fort », reviennent souvent dans le courant de son récit. Au pied de la montagne, Emin avait été obligé de prendre des précautions spéciales pour protéger les bagages et les armes contre la pluie, qui, tous les jours, tombait à torrents.

Les nombreuses rivières qui coulent sur le flanc oriental de la montagne aboutissent au rivage nord-est

du lac Albert-Édouard. La Semliki étant l'émissaire du lac, le Nil bénéficie de tout ce qui se condense sur le Rouwenzori. Ce massif montagneux contribue donc, pour une part, qu'il faudra déterminer ultérieurement, à la formation du grand fleuve, dans lequel se réunissent des eaux venues les unes du Dar-Fertit, les autres du sud du lac Victoria, les autres enfin d'Abyssinie.

La vapeur d'eau dans laquelle les flancs du Rouwenzori sont constamment baignés, entretient une végétation d'une grande intensité. Après le froid, elle a été l'obstacle principal à l'ascension de Stuhlmann. Jusqu'à l'altitude de 3 000 mètres, il a rencontré des arbres dont les branches étaient couvertes de touffes d'orchidées et de mousse, et autour desquelles s'enroulaient des glycines que ses hommes étaient obligés de rompre à coups de hache. De 3 000 à 3 800, il a traversé une zone de bruyères arborescentes. Le sol est couvert d'une végétation touffue. « Telle était l'abondance des plantes rampantes et des mousses, qu'on ne savait jamais où poser le pied, et que souvent l'on croyait marcher littéralement sur des jardins suspendus. » Ce tissu végétal retient l'eau et le pied enfonce dans un tapis spongieux.

La présence de ces nuages a encore eu une autre conséquence : elle a retardé la découverte du Rouwenzori. Stanley se plaît à railler sir S. Baker, Mason Bey, Emin Pacha, qui, malgré leurs voyages sur le lac Albert ou dans l'Ounyoro, n'ont même pas soupçonné son existence et il les remercie ironiquement de lui avoir laissé la gloire de la découverte. Mais il ne s'avise pas qu'il les excuse par tout son récit, et par ce surnom même de « Roi des nuages », qu'il donne au Rouwenzori.

Mai 1894.

2. — Ascension de Moore.

Le haut massif qui s'élève entre les lacs Albert-Édouard et Albert, le Rouwenzori, continue à solliciter l'attention des explorateurs. Ils les préoccupera longtemps encore, car l'existence de champs de neige et de glaciers sous l'équateur, de phénomènes propres aux régions froides du globe dans la zone torride, constitue un contraste dont on ne cessera de s'émerveiller. Les « Montagnes de la Lune » sont encore bien plus extraordinaires que Ptolémée et les géographes arabes du Moyen Age ne se les figuraient. La réalité l'emporte de beaucoup sur les données de l'imagination. Quand le chemin de fer de Mombasa à Port-Florence sur le lac Victoria sera achevé, ce qui ne tardera pas; quand ce lac lui-même sera traversé par des lignes régulières de vapeurs, de Port-Florence à l'Ouganda, ce qui ne tardera pas davantage, le Rouwenzori, qui n'est pas situé à plus de 300 ou 400 kilomètres à l'ouest de l'Ouganda, deviendra un lieu d'excursions fréquenté; gageons que d'ici quinze à vingt ans son ascension sera devenue un exploit habituel des alpinistes européens, disposant de longs loisirs et munis de ressources pécuniaires quelque peu abondantes.

On « fera » le Rouwenzori, comme on « fait » le Rothhorn ou le Cervin.

C'est à préparer ces voies que les explorateurs travaillent présentement. Après Stanley, qui découvrit le Rouwenzori en 1888, après Stairs, Stuhlmann et Scott Elliot, voici M. Moore qui vient, en 1900, d'en tenter l'ascension. A vrai dire, M. J. E. S. Moore était parti en Afrique pour explorer, non une montagne, mais un lac, non le Rouwenzori, mais le Tanganika, sous les

auspices d'un *Tanganika Exploration Committee*, organisé par le professeur Ray Lankester. Mais, ayant rencontré de la part des fonctionnaires de l'Afrique orientale allemande des facilités peu communes pour explorer le lac Kivou et le Rouwenzori, il jugea opportun d'en profiter [1].

Moore aborda le Rouwenzori, non du côté occidental, comme Stairs et Stuhlmann, mais par l'est. Des vallées qui descendent vers le lac Ruisamba, prolongement septentrional du lac Albert-Édouard, l'une, celle du Mobouko, a un long développement, et Moore pénétra dans le massif en suivant ce chemin tout tracé. Voici comment le Rouwenzori lui est apparu dans son ensemble : couvrant du nord au sud un espace de 110 à 130 kilomètres, il est constitué par trois massifs plus ou moins nettement séparés l'un de l'autre. Le massif central, Ingomouimbi, paraît être le plus élevé; quatre de ses sommets au moins sont couverts de neige. Il est limité au nord et au sud par des vallées au delà desquelles se dressent le massif septentrional, dont les sommets portent les noms de Kraepelin, Saddle, Kanyangugoué, et le massif méridional, nommé Mœbius. Entre ces trois massifs, deux cols permettraient, au dire des indigènes, de passer du versant est sur le versant ouest, par conséquent du lac Ruisamba dans la vallée de la Semliki. Moore affirme l'existence de glaciers, ce que Stuhlmann n'avait pas osé avancer.

Quant à l'altitude il estime qu'il serait hasardeux, dans l'état actuel des connaissances, d'essayer de la préciser.

Moore a éprouvé pendant son ascension un très mauvais temps, des pluies continues et des tempêtes de neige. Les termes « torrents of rain », « deluge of rain »

1. J. E. S. Moore : Tanganika and the country north of it, *Geographical Journal*, 1901, p. 1-37.

reviennent fréquemment sous sa plume, de même que Stuhlmann parlait de « tæglich herabstrœmenden Regen ».

D'après Stuhlmann, les Wakondjos qui habitent la vallée de la Semliki nommeraient la montagne non le Rouwenzori, mais le Rounssoro, c'est-à-dire le « gardien de la pluie », forme toponymique heureusement inspirée par un caractère physique dominant.

Janvier 1902.

VI

CHARLES-HENRY STOKES

EX-MISSIONNAIRE ET TRAITANT D'IVOIRE

Des nouvelles récemment arrivées du Congo en Europe ont fait connaître l'exécution d'un sujet britannique nommé Charles-Henry Stokes, traitant d'ivoire dans l'Afrique équatoriale. Accusé de vendre des armes et de la poudre à ces chefs arabes, auxquels les Belges de l'État Indépendant font depuis trois ans une guerre sans merci, Stokes fut arrêté sur l'ordre de M. Lothaire, commissaire général du district de l'Arouhimi, traduit le 14 janvier 1895 devant le conseil de guerre de la zone arabe, siégeant au poste de Lindi[1], et condamné à mort; le lendemain il fut pendu.

Cette exécution a suscité en Angleterre une vive émotion; on la qualifie « d'assassinat », et cette affaire menace de troubler cette union anglo-congolaise qui s'était naguère manifestée à la face du monde par le traité du 12 mai 1894.

Dépourvu de scrupules sans aucun doute, mais courageux, énergique, habile, ce Charles-Henry Stokes avait réussi, depuis quinze ans qu'il vivait dans l'Afrique

1. Le poste de Lindi est situé sur le haut cours de la rivière du même nom, qui est un affluent de droite du Congo.

orientale, à s'y faire une situation importante et à y devenir une manière de personnage.

Il était originaire d'Irlande, et, pendant la première période de sa vie, avait été missionnaire. La *Church missionnary Society*, à laquelle il appartenait, l'avait envoyé en Ouganda à l'époque où les Anglais commençaient à avoir des vues politiques sur ce pays.

On sait que pendant son séjour dans l'Ouganda, en 1875, prélude de sa célèbre et vertigineuse descente du Congo, Stanley avait adressé à l'opinion publique anglaise un chaleureux appel en faveur de ce pays, encore presque entièrement païen, et plein de ressources. Il représentait qu'il y avait là beaucoup de bonnes âmes égarées à faire entrer dans le sein de l'Église anglicane, et en même temps de grands profits pécuniaires à réaliser. Cet appel fut entendu, et, en mai 1877, quatre missionnaires protestants anglais arrivèrent sur la côte méridionale du lac Victoria; mais trois y périrent et un seul, C.-T. Wilson, parvint jusque dans l'Ouganda.

Stokes y arriva à son tour en 1879, pour remplacer son collègue Wilson, qui accompagnait une ambassade envoyée par Mtésa, roi d'Ouganda, à la reine Victoria.

Mais après quelques années, Stokes abandonna cette carrière. Il commençait à bien connaître son Afrique équatoriale. Il avait rapidement compris à quels mobiles simples et peu nombreux, obéissent les nègres, ces enfants légers et capricieux, et comment on peut s'enrichir en faisant des affaires avec eux. Il mit donc la Bible de côté, dépouilla la redingote noire et montante du clergyman et devint trafiquant. Comme de tous les commerces de l'Afrique équatoriale le plus rémunérateur est celui de l'ivoire, il se fit marchand d'ivoire.

Ses opérations s'étendirent sur un territoire immense.

L'Ouganda et les régions limitrophes restèrent toujours son principal champ d'opérations. Il y trouvait en quantité les deux sortes d'ivoire : le « tendre » que produisent les éléphants qui parcourent les steppes de l'est; le « dur » que donnent les bêtes dont les forêts occidentales forment l'habitat ordinaire.

Mais peu à peu les indigènes qui vivent dans des contrées très éloignées du lac Victoria, étaient devenus aussi les pourvoyeurs de Stokes. C'est ainsi qu'il recueillit beaucoup d'ivoire dans le Rouanda, une région encore très mal connue des géographes, et située entre la chaîne volcanique des Mfoumbiro et la pointe septentrionale du Tanganika. Son domaine d'action s'était enfin étendu récemment jusqu'à l'Itouri, le grand affluent de droite du Congo.

En échange de l'ivoire, Stokes donnait aux indigènes des marchandises variées. En Ouganda les vestes de forme et de coupe européennes, les bonnets rouges que nous nommons « fez », et aussi les peignoirs blancs ou de couleur, avaient la vogue. On y goûtait fort également les toutes petites perles qui servent à broder les étoffes. Mais les objets estimés par excellence et faisant prime étaient le fusil et la poudre. C'est pour s'en procurer que les nègres poursuivent sans relâche pendant des heures, à travers bois et marais, l'éléphant blessé jusqu'au moment où il tombe épuisé et devient leur proie. C'était parce qu'il était le grand dispensateur de ces objets magiques, avec lesquels on est puissant et respecté, que Stokes avait acquis sa haute situation commerciale.

Le marché se faisait soit sur la côte septentrionale du lac Victoria, soit sur la côte occidentale, à Boukoba. De là, Stokes transportait l'ivoire par bateau sur la côte méridionale.

Il avait plusieurs postes de commerce, pareils à ceux que naguère, au Soudan égyptien, on nommait des *zéribas*. Il en avait deux dans l'Ounyamouézi, l'un à Oujoui, à une journée de marche au nord-est de Tabora, l'autre plus au nord, à Oussongo. Un troisième était installé à Boukome, sur les bords du golfe Emin-Pacha, à l'extrémité sud-ouest du Victoria. D'autres dont nous ne connaissons pas le nom avaient été fondés sur les rives de l'Itouri.

Ces postes différaient beaucoup de valeur entre eux. Celui d'Oujoui était confortable : au milieu de huttes servant de magasins s'élevait une belle maison entourée d'une véranda et pourvue de portes, de fenêtres et d'un mobilier à l'européenne. Cette maison appartenait autrefois à la *Church missionnary Society*, qui l'avait abandonnée à Stokes. Au contraire la zériba d'Oussongo était misérable. A l'intérieur de la palissade fortifiée, il y avait seulement quelques huttes de nègres et un petit *tembé* sans fenêtres, le tout d'aspect si peu engageant que Stuhlmann avait, en 1890, mieux aimé bivouaquer sous sa tente que de s'y installer. Quand le maître s'absentait, la garde de ces postes était confiée à des nègres qui étaient payés généreusemeut.

Les affaires de Stokes devinrent vite prospères. On sait que depuis le commencement du XIXe siècle, le commerce de l'Afrique, de la côte de l'océan Indien jusqu'au Congo, est entre les mains des trafiquants arabes. Stokes réussit non seulement à vivre à côté d'eux, mais à leur faire une concurrence souvent victorieuse. C'est là une preuve non médiocre d'habileté.

Sa situation devait nécessairement lui donner occasion de jouer un rôle politique important, lorsque Allemands et Anglais cherchèrent à créer des colonies dans l'Afrique orientale, c'est-à-dire à partir de 1885. Le

commissaire général de l'Afrique orientale allemande, Wissmann, l'avait fait nommer agent de la Société commerciale, et il écrivait en 1890, à Emin, que c'était un homme à ménager. Stokes témoignait d'ailleurs sa reconnaissance des bons procédés des Allemands à son égard. En 1891 il se trouvait à la station allemande de Boukoba, lors de la fête qu'Emin fit célébrer en l'honneur de l'anniversaire de la naissance de l'empereur Guillaume II. Stokes s'y associa sans réserves. Il prit part au banquet qui réunit les Européens présents, et au dessert poussa des *Hoch!* avec ses hôtes. Il ne s'en tint même pas là. Le soir, des danses furent organisées par les soldats et les indigènes. Stokes entra dans le cercle, et se trémoussa avec les autres : manifestation spontanée d'enthousiasme qui excita une allégresse générale. Ce Stokes était un habile homme, il ne négligeait pas les petits moyens, il savait qu'il y a des circonstances dans la vie où il est à propos de faire des pirouettes et des cabrioles en l'honneur d'un empereur allemand.

Mais ce fut surtout dans l'Ouganda, en 1892, qu'il joua un rôle politique prépondérant et efficace. Il arma le parti anglo-protestant et lui donna les moyens de triompher du parti franco-catholique. A l'époque même où la presse anglaise reprochait aigrement aux catholiques de l'Ouganda et à nos missionnaires leurs plus légitimes précautions, Stokes apportait en quantité armes et cartouches. Grâce à lui les protestants étaient pourvus non de ces mauvais fusils de traite, aussi dangereux pour le tireur que pour l'ennemi, mais d'excellentes armes de modèle récent et se chargeant par la culasse. Grâce à lui, ils battirent les catholiques, obligèrent le roi Mouanga à faire cause commune avec eux, et facilitèrent grandement l'établissement du protectorat anglais dans le pays.

Cet ancien missionnaire a donc contribué pour sa part à doter l'Angleterre de cette magnifique colonie de l'Ouganda, où le climat est sain, où les Européens peuvent s'établir sans inquiétude, où les cultures de café enrichiront certainement quantité de planteurs.

On conçoit donc que sa mort ait suscité en Angleterre de vives et d'amères récriminations. On sait que c'est une tradition constante chez nos voisins de ne pas permettre qu'en aucun point du globe un sujet britannique quelconque soit impunément lésé. Or Stokes n'était pas un sujet britannique quelconque : il avait participé au développement de l'Empire colonial. Les représentants de l'Impérialisme britannique, les partisans de la Plus-Grande-Bretagne, et le premier ministre actuel, lord Salisbury, en tête, ont donc pris fait et cause pour cet agent de l'expansion anglaise. Ils acquittent presque une dette de reconnaissance.

Quant à nous, nous ne saurions nous prononcer dans le débat qui vient de s'élever entre l'Angleterre et l'État Indépendant. Que Stokes ait fourni des armes et des munitions aux Arabes, et en particulier au chef Kibonghé, nous le croyons aisément. Ce n'était pas un homme à s'embarrasser de vains scrupules. Étant à Boukoba l'hôte d'Emin, il avait fait sur son compte à Wissmann des récits malveillants qui ne contribuèrent pas médiocrement à aigrir les rapports entre le commissaire général et l'explorateur. Un autre jour, dans l'Ouganda, le capitaine Lugard avait absolument besoin de pièces d'étoffes : tout bon Anglais qu'il était, Stokes n'hésita pas à les lui vendre à un prix scandaleusement élevé, et à bénéficier ainsi de la détresse de son compatriote.

D'autre part, l'exécution d'un Européen en Afrique par un autre Européen est un fait grave.

On serait peut-être fondé à reprocher au commissaire

Lothaire d'avoir, après la condamnation, fait procéder sans délai à l'exécution de la sentence, et enlevé ainsi au condamné tout moyen d'interjeter appel devant la cour de Boma.

Mais n'ayant sous les yeux aucune pièce du procès, nous n'en saurions parler en connaissance de cause; nous voulions seulement esquisser la figure et la carrière originales d'un aventurier africain qui vient de disparaître.

Octobre 1895.

Le gouvernement de l'État Indépendant du Congo désapprouva la conduite du commissaire Lothaire. Il offrit au gouvernement britannique une indemnité de 150 000 francs et la restitution de tous les biens ayant appartenu à Stokes.

Ces propositions furent agréées. Le 9 novembre 1895, l'indemnité fut versée au gouvernement britannique, qui la remit aux enfants de Stokes.

En outre, les porteurs composant la caravane de Stokes appartenant à l'Afrique orientale allemande, le gouvernement congolais offrit au gouvernement allemand « une somme de 100 000 francs à titre de réparation, pour les préjudices qu'auraient subis les hommes de la caravane de M. Stokes, par le fait d'avoir été privés illégalement de leur chef ». Cette proposition fut également acceptée.

Le commissaire Lothaire fut traduit devant le tribunal de Boma, mais acquitté le 27 avril 1896.

A la demande du gouvernement britannique, le substitut du procureur d'État interjeta appel de ce jugement devant le conseil supérieur de l'État Indépendant

du Congo, siégeant comme cour d'appel, à Bruxelles. Le 6 août 1896, le commissaire Lothaire fut de nouveau acquitté. Toutefois il cessa ultérieurement d'appartenir à l'administration congolaise [1].

1. Sur ce qu'on a appelé « l'affaire Lothaire », voyez le *Mouvement géographique de Bruxelles* des 24 novembre 1895, p. 309, 22 décembre 1895, p. 339, et 9 août 1896, p. 391.

VII

LA VILLE DE NGAOUNDÉRÉ EN ADAMAOUA

Sans rivaliser d'importance économique avec les grandes villes telles que Yola, Kouka et Kano, Ngaoundéré est cependant une des principales agglomérations urbaines du Soudan central. Elle est placée sous la domination des Foulbés, cette race qui se distingue des nègres par la clarté du teint, et dont les tribus sont disséminées depuis l'Ouadaï jusqu'aux rivages de l'océan Atlantique. Elle représente l'une des formes de leur civilisation.

Or ces Foulbés sont musulmans, et Ngaoundéré est une colonie musulmane établie au milieu des populations païennes. C'est un des avant-postes de l'Islam vers le sud. Elle est dans la zone d'influence de l'Allemagne, depuis le traité franco-allemand du 4 février 1894, mais elle a des rapports si fréquents avec le Congo français que nous ne pouvons pas nous en désintéresser. Si donc, au point de vue ethnographique, elle mérite une description, elle n'en est pas moins digne sous le rapport de la géographie politique.

A dire vrai, avant 1892, nous ne savions rien d'elle, sinon qu'elle existait. L'Allemand Édouard Flegel y

avait bien pénétré en août 1882, mais, plus préoccupé de commerce que de science, il ne prenait pas le temps, dans ses lettres, de se répandre en longs récits descriptifs.

Depuis trois ans, au contraire, nos connaissances ont beaucoup augmenté. La possession de l'arrière-pays du Cameroun ayant suscité la convoitise des Français et des Allemands, on s'est efforcé, de part et d'autre, d'atteindre Ngaoundéré, qui en forme la citadelle. Des Européens y ont pénétré à plusieurs reprises. M. le lieutenant de vaisseau Mizon y a séjourné du 4 au 29 janvier 1892. M. Ponel, administrateur colonial, envoyé en 1893, par M. de Brazza, auprès du sultan Zouveiro à Yola, traversa Ngaoundéré à l'aller et au retour de son voyage. Les deux Allemands von Uechtritz et Passarge sont restés neuf jours dans le voisinage de la ville en janvier 1894. Et enfin, quelques mois après, M. Goujon, administrateur colonial, y a fait un séjour prolongé. En recueillant les témoignages de ces différents voyageurs, en les comparant, en les fondant les uns dans les autres, on peut tenter de donner une description de Ngaoundéré.

La fondation de la ville est l'un des épisodes de l'expansion des Foulbés, le plus grand événement politique et social qui se soit produit au Soudan central pendant la première moitié du XIXe siècle. Les tribus foulbés, nomades et pastorales, erraient dans le Soudan; passant avec leurs bœufs de pâturage en pâturage, elles vivaient en assez bons termes avec les sédentaires, agriculteurs et commerçants, et payaient aux maîtres du pays la dîme de leurs troupeaux. Mais, au commencement de ce siècle, éclata une de ces pestes bovines comme il s'en propage parfois en Afrique. Les Foulbés perdirent leurs troupeaux et furent ruinés. Alors ils se

soulevèrent, se ruèrent sur les villages haoussas et nègres, chassèrent les chefs, et assujettirent, du moins partiellement, les populations au milieu desquelles, auparavant, ils n'étaient que tolérés. C'est ainsi que furent fondés les sultanats de Sokoto et de Mouri.

Une de ces tribus foulbés était établie sur la rive droite de la Bénoué, face à la ville actuelle de Yola. Commandée par un chef nommé Adamo, elle traversa la rivière et s'empara du grand village nègre de Gourin. A la nouvelle de cette victoire, ceux des Foulbés qui n'avaient pas encore fait fortune arrivèrent de tous côtés pour participer au pillage. Mais bientôt ils furent trop nombreux autour de Gourin. Sous l'action de l'élan qui les animait, ils se dispersèrent dans l'Adamaoua. Les uns s'établirent à l'ouest de Gourin, à Yola, d'autres à l'est, à Reï-Bouba, d'autres encore au sud-ouest, à Banyo et à Tibati. C'est par l'une de ces bandes que fut fondée Ngaoundéré, non pas en 1820, comme l'avance le Dr Passarge, mais beaucoup plus probablement vers 1840, comme le suppose M. Mizon (carte 11).

Ngaoundéré est établie sur un plateau ondulé et caillouteux, à la surface duquel surgissent de ci, de là des chaînons granitiques ou des cratères de volcans éteints, et qui a une altitude élevée. La ville est à 1 062 mètres au-dessus du niveau de la mer, et M. Mizon a relevé, à 30 kilomètres au nord et au sud, des hauteurs de 1 200, de 1 300 et même de 1 400 mètres. Aussi le climat y est-il rigoureux pendant l'hiver, et dans ce pays, qui est situé en pleine zone équatoriale entre le septième et le huitième degré de latitude nord, on voit parfois l'eau geler. La flore et la faune y sont pauvres. « Les mimosas à gomme, les palmiers à huile, les palmiers borassus, les baobabs, si abondants dans la vallée de la Bénoué, sont inconnus. » Et l'on ne voit sur les rivières

ni flamant, ni marabout, ni aucun des oiseaux aquatiques des régions tropicales.

Ce n'est donc pas plus la douceur du climat que les facilités de la vie matérielle qui ont exercé un attrait sur les Foulbés. Ils se sont établis dans cette contrée par nécessité stratégique.

Ngaoundéré est une place de guerre. Le mot même de *Ngaoundéré* signifie, d'après M. Mizon, *forteresse*. Telles les nombreuses *Ferté*, répandues sur notre territoire, et dont le nom, corruption du mot latin *firmitatem*, rappelle que ces villes ou ces villages, d'allure aujourd'hui bien pacifique, étaient naguère des lieux fortifiés.

Ngaoundéré a bien l'aspect d'une forteresse. Établie sur un dos d'âne, elle est entourée de trois côtés par des cours d'eau, qui forment des défenses naturelles. Elle est ceinte d'une muraille haute de 3 à 4 mètres, épaisse de 1 m. 50 en bas, de 50 centimètres à la partie supérieure. Ce mur, de teinte rougeâtre, a été orné par les artistes indigènes de dessins et de sentences religieuses qui se détachent en gris. Il est crénelé et percé de meurtrières. Un fossé court à l'extérieur; à l'intérieur il y a un chemin de ronde et une marche sur laquelle montent les tirailleurs. On pénètre dans la ville par deux portes, dont chacune se compose d'une maison en terre, surmontée d'un haut toit conique; deux battants très solides ferment l'entrée.

La superficie que contient cette enceinte n'est pas très étendue : 1 kilomètre de longueur sur 500 mètres de largeur. Aussi aucune parcelle de terrain n'a-t-elle été perdue. Les maisons se pressent les unes contre les autres, et il n'y a pas de jardin. Les rues sont très étroites, excepté celle qui traverse la ville de l'est à l'ouest. La résidence du gouverneur, le *tata*, est établie au centre; elle consiste en un groupe de maisons

entouré d'un mur de 6 mètres de hauteur. Une seule porte y donne accès.

Dans cette ville vivent côte à côte des populations d'origines très diverses. Les maîtres sont les Foulbés. Comme nous l'avons dit, la clarté du teint est l'un des traits caractéristiques de cette race africaine. On prétend même que certaines tribus ont la peau presque aussi blanche que les Européens. Mais les Foulbés de Ngaoundéré se sont fréquemment unis avec des esclaves noires, et ils participent plus du type nègre que la majorité de leurs congénères.

Les hommes sont habillés à la mode musulmane. Les femmes déploient toute l'ingéniosité de leur imagination dans des ajustements de coiffure élégants et bien seyants. Leur tête est surmontée de coussinets de cheveux, hauts comme la main, épais de deux doigts et rectangulaires. Des rubans colorés, bleus, jaunes et rouges, sont enroulés autour. Les femmes portent généralement deux de ces coussinets et parfois un seul. Le Dr Passarge a rencontré une femme qui en avait quatre sur la tête. Les tempes sont ornées de bourrelets de cheveux, gros comme le poing, ronds, parsemés de perles bleues. Les cheveux de l'occiput sont noués sur la nuque.

Les Haoussas constituent un autre groupe de la population de Ngaoundéré. Ce sont des commerçants habiles et entreprenants; mais leur avidité et leur absence de scrupules les font mépriser dans tout le Soudan. Ici, comme ailleurs, ils ont accaparé le trafic, et leur richesse leur donne une certaine puissance politique.

Ni les Foulbés, ni les Haoussas ne sont nombreux. La masse de la population est formée par les Mboums, la population autochtone, soumise il y a une cinquantaine d'années, et par les esclaves.

Ceux-ci ont été amenés en nombre considérable, à la suite des guerres, comme en témoignent d'une manière tragique les milliers de squelettes et d'ossements répandus sous les murs de la ville. L'importation des esclaves continue et il s'en tient toujours à Ngaoundéré un important marché. Le Dr Passarge assista ainsi à une triste scène de mœurs africaines, dont le mur de la ville et la rivière formaient le décor; c'était un soir, des hommes assis en groupe prenaient le frais tout en causant. Des femmes et des filles venaient puiser de l'eau, puis partaient en bavardant, la cruche sur l'épaule ou sur la tête. Des enfants piaillaient et pleuraient. Au milieu de ces groupes apparut une caravane d'esclaves de guerre récemment capturés, enchaînés, maigres jusqu'aux os, épuisés, poussés en avant par leurs gardiens. Elle entra sous la porte et disparut dans la ville.

Le gouverneur porte en foulbé le titre de *lamido.* Il dépend absolument du sultan de Yola, qui lui confère l'investiture. La charge n'est pas héréditaire, et à la mort du dernier *lamido*, son fils Bello a été écarté, malgré ses importants services et ses victoires, au profit de son cousin Abbou ben Aïssa.

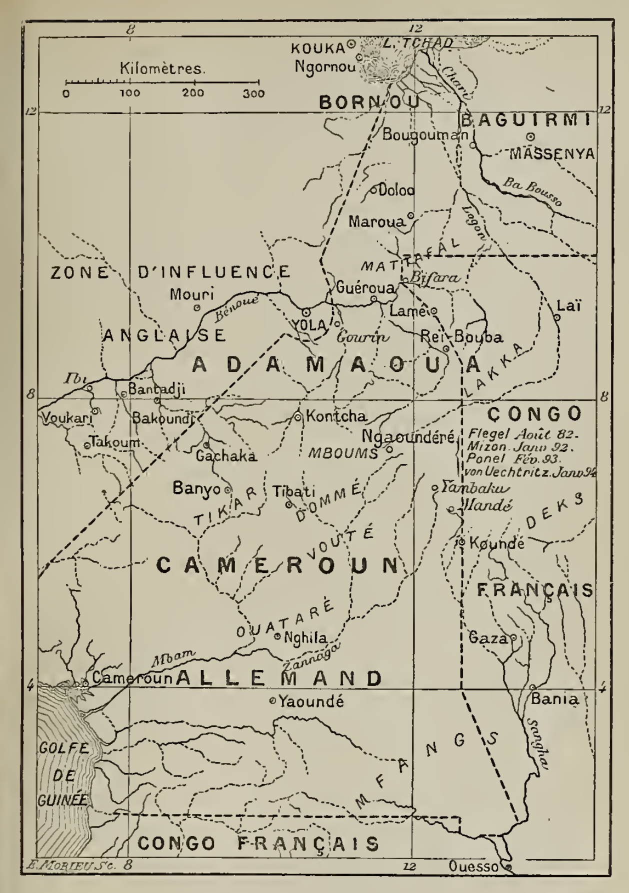
Le *lamido* lève les taxes : dîmes des produits de la terre, dîmes des troupeaux, droits de marché et de circulation accordés aux marchands; il ne se fait pas faute, quand l'occasion s'en présente, d'extorquer des cadeaux aux voyageurs européens. Après le ramadan, il envoie un important présent au sultan de Yola. « Trois fois par semaine il rend la justice, et chaque vendredi il chante lui-même la prière à la porte de son *tata.* » Il est fort occupé aussi à exercer ses soldats. Pendant le séjour de M. Mizon, il y avait chaque mercredi exercice sur le *Champ de Mars.* Abbou ben Aïssa

faisait manœuvrer ses cavaliers et ses archers, M. Mizon, les soldats de son escorte. « Et de longues discussions s'engageaient au retour sur la valeur réciproque des soldats. »

Les Foulbés vivent, en effet, dans un état constant de mobilisation, pour maintenir leur domination sur les peuples soumis, et aussi par ambition de l'étendre. Leur autorité s'exerce maintenant au sud jusqu'au confluent de la Mambéré et de la Kadéi, et jusqu'à la limite des pays mfangs. La conquête n'a pas toujours été aisée. Ils ont rencontré de la part des Baïas, qui habitent autour de Koundé, une résistance énergique. Sous la conduite de Bello, l'armée resta cinq ans absente de Ngaoundéré. Une grande action eut lieu entre Yambaka et Mandé. M. Mizon a traversé le champ de bataille, et les centaines de squelettes qui parsèment encore la plaine témoignent du nombre comme de la valeur des combattants. Actuellement, c'est surtout vers l'est et le sud-est de Ngaoundéré que les Foulbés s'efforcent de gagner du terrain (carte 11).

Après avoir soumis les païens, ils cherchent à se les assimiler. Ils emploient deux procédés : ils placent à côté des chefs indigènes des résidents qui les conseillent, les dirigent et répandent des idées nouvelles, et ils attirent à Ngaoundéré les fils de ces chefs. Ces enfants, élevés au milieu des Foulbés, s'imprègnent de leurs coutumes, reviennent chez eux musulmans, et sont à leur tour des agents de propagande.

A un point de vue simplement humain, on ne peut pas considérer d'un mauvais œil ce progrès des musulmans. Ils pratiquent, il est vrai, la traite des esclaves. Mais dans les pays où ils exercent leurs razzias, ils n'introduisent pas une nouveauté, puisque la capture des esclaves est précisément le principal, sinon le seul



CARTE. 11. — L'Adamaoua.

motif des guerres incessantes que les nègres se font entre eux. Or, sous d'autres rapports, les musulmans font œuvre utile. Sous leur influence, les nègres abandonnent des ornements barbares qui les défigurent,

apprennent à se vêtir et à se draper dans des étoffes de coton, renoncent à l'anthropophagie. Les musulmans les rendent plus civilisés, moins sauvages. Ils attirent à l'intérieur de la communauté humaine de pauvres êtres qui vivent aux confins de l'humanité et de l'animalité.

BIBLIOGRAPHIE

Louis Mizon, Itinéraire de la source de la Bénoué au confluent des rivières Kadeï et Mambéré, *Bulletin de la Société de Géographie de Paris*, 1895, p. 342-373.

Louis Mizon, Les royaumes foulbé du Soudan central, *Annales de Géographie*, t. IV, p. 346-368.

Ed. Ponel, La Haute-Sangha, *Annales de Géographie*, t. V, p. 72-89.

Dr Passarge, *Adamaua, Bericht ueber die Expedition des deutschen Kamerun-Komitees in den Jahren 1893-1894*, 1 vol. in-8°, Berlin, 1895.

Novembre 1895.

VIII

LE HAUT CHARI

Ayant exploré de 1892 à janvier 1893 la contrée située entre le grand coude de l'Oubangui et la ville de Yola, sur la Bénoué, M. Casimir Maistre a notablement accru les notions géographiques que l'on possédait sur le Chari, le grand tributaire du lac Tchad.

C'est en 1824 que Denham en révéla l'existence pendant le célèbre voyage qu'il accomplit avec Clapperton et Oudney. Mais combien ses idées étaient erronées! Fidèle à une vieille tradition, il supposait que le Niger, traversant l'Afrique de l'ouest à l'est, venait déboucher sous le nom de *Chari* dans le lac Tchad.

Les notions rapportées par les Allemands Barth en 1852 et Nachtigal en 1872 étaient plus exactes. Ayant dépassé de beaucoup le point extrême atteint par Denham, ils démontrèrent que le Chari n'est pas un tronçon du Niger, mais un fleuve indépendant. Ils étudièrent l'état politique des pays qu'il baigne et c'est à eux qu'on doit les premiers renseignements sur le Baguirmi. Cependant, Nachtigal, qui s'était avancé beaucoup plus au sud que Barth, n'avait pas dépassé Goundi.

Depuis vingt ans, on vivait sur ces travaux.

Comme beaucoup d'autres problèmes géographiques,

la question du Chari a bénéficié de l'expansion des Européens en Afrique et des compétitions coloniales des Puissances. La France possédant une colonie sur la rive droite du Congo, les voyageurs français en ont naturellement entrepris l'exploration. M. de Brazzà et ses agents ont poussé des reconnaissances sur l'Ogooué, la Sangha, l'Alima et l'Oubangui.

Vers le Chari, les explorateurs étaient sollicités, non seulement par la curiosité géographique, mais aussi par la nécessité de prévenir les Allemands, qui, de leur colonie du Cameroun, s'efforçaient d'atteindre le lac Tchad et de nous en interdire l'accès. De là les voyages de Crampel, de M. Dybowski, et de M. Casimir Maistre.

On sait le triste sort éprouvé par le premier, et comment il tomba victime d'un guet-apens dressé par une bande de ces maraudeurs nomades, qui vivent en parasites des populations sédentaires sur les confins du Ouadaï, du Baguirmi et du Darfour.

M. Dybowski découvrit un grand cours d'eau qui forme un des bras du Chari et le traversa. Mais la région était en proie à la famine, et son expédition trop mal pourvue pour lui permettre de s'élancer dans l'inconnu qui s'ouvrait devant lui. Il revint donc sur ses pas et fonda, sur la rivière Kémo, affluent de droite de l'Oubangui, un poste, jalon de la pénétration française vers le Tchad.

C'est de là que M. Maistre partit le 29 juin 1892, à la tête d'une caravane de 181 personnes. Il se dirige droit vers le nord, et, le 22 août, arrive sur les bords d'une grande rivière, nommée *Gribingui* par les indigènes, et qui, très vraisemblablement, est le Chari. Il suit ce cours d'eau sur sa rive droite, puis sur sa rive gauche jusqu'à Mandjatezzé. Se dirigeant alors vers l'ouest, il traverse le Sara-Bara, campe à Palem, sous les mêmes palmiers

borassus qui, vingt ans auparavant, avaient abrité Nachtigal. Il franchit le Logone à Laï, et arrive, le 29 janvier 1893, à Yola (carte 11).

Voici les principales observations faites par M. Maistre sur l'hydrographie, la flore, et l'état politique de la région qu'il a traversée [1].

Premier caractère : étendue et abondance des marais. « Quelques-uns sont boueux et peu profonds, les autres constituent de véritables étangs, où, au milieu des nénufars aux fleurs jaunes ou blanches et d'une multitude d'autres plantes palustres, pousse souvent le riz sauvage. » Ce trait, particulier à cette région, avait déjà été relevé par Nachtigal, qui avait signalé les deux grands marais de Kindschi et de Debaba, situés à l'est de Massenia et dont le dernier s'étend sur un espace de 40 kilomètres. Il avait aussi traversé de larges prairies « qui sont rarement tout à fait sèches, et se transforment pendant une grande partie de l'année en marais et en lacs [2] ». Sur la rive droite du Logone, il avait vu des villages construits sur des buttes, élevées artificiellement par les habitants pour se préserver des inondations pendant la saison des pluies.

De ce développement lacustre résulte l'extrême confusion hydrographique du réseau du Chari. Le lit des cours d'eau est souvent mal déterminé. D'une berge de la Seine ou de la Marne nous distinguons en toute sécurité la terre ferme de la nappe d'eau courante. Dans le bassin du Chari, des délimitations en apparence si simples sont malaisées. Les rivières s'épanouissent à droite et à gauche dans les marécages, qui, à leur tour,

1. C. Maistre, De l'Oubangui à la Bénoué, à travers l'Afrique centrale, *Annales de Géographie*, III, p. 64. — *A travers l'Afrique centrale du Congo au Niger*, 1 vol. in-4°, Paris, Hachette, 1895.

2. G. Nachtigal, *Sahara und Sudan*, 2 vol. 8°, 1879-1881, II, p. 510.

s'étendent ou se restreignent selon l'abondance des pluies. Les domaines propres de l'élément liquide et de l'élément terrestre ne sont pas nettement fixés.

De là encore d'autres incertitudes : le Chari est accompagné sur la rive gauche par un grand cours d'eau, le Logone. Est-ce un bras du fleuve principal ou bien un affluent? Sur le témoignage d'indigènes, Barth et Nachtigal avaient avancé (ce dernier d'ailleurs sous toutes réserves), que le Logone n'était qu'une émanation du Chari, qu'après s'en être détaché, et l'avoir suivi, il se confondait de nouveau en lui. M. Maistre estime, au contraire, que le Logone est un cours d'eau indépendant, un affluent du Chari, dont la source serait voisine de Ngaoundéré, la grande ville de l'Adamaoua. Or, l'existence d'un grand marais entre le Logone et le Chari expliquerait, d'après lui, la confusion dans laquelle sont tombés les indigènes (carte 11).

Autre caractère physique de la région entre Oubangui et Chari : les steppes herbeuses. « Le sol, dit M. Maistre, est couvert de hautes graminées, limitant la vue, ne livrant que difficilement un passage qui se referme aussitôt. De distance en distance seulement des tamarins et quelques arbres peu élevés aux formes rabougries dépassent cette brousse continue, où restent enfouis de petits acacias rampants, dont les branches épineuses rendent la marche pénible. »

Crampel et M. Dybowski avaient également eu à se débattre au milieu de ces réseaux de grandes herbes.

Dans la région traversée par M. Maistre, Musulmans et Fétichistes vivent en contact.

La population du Baguirmi est naturellement belliqueuse. Les hommes aiment mieux vivre des hasards du pillage que de la culture régulière du sol. Mais le Baguirmi est resserré entre des États fortement cons-

titués, contre lesquels toute entreprise guerrière serait périlleuse, Ouadaï à l'est, Bornou et Adamaoua à l'ouest. Au sud, au contraire, habitent des tribus païennes sans cohésion. L'humeur aventureuse des Baguirmiens se donna donc carrière de ce côté et la soumission des populations méridionales devint leur ambition.

Ils rencontrèrent une certaine résistance. Nachtigal assista jadis à l'une des campagnes de son hôte, le sultan Abu Sekkin. Il fut même un jour entraîné dans une débandade des troupes du Baguirmi, perdit, en fuyant, ses babouches et ses lunettes, s'embarrassa dans les plis de son burnous, et faillit périr victime de son imprudente curiosité.

Cependant, la victoire est restée au sultan dont peu à peu la domination s'est étendue vers le sud. De même que le *lamido* de Ngaoundéré, il assure son autorité sur les tribus de deux façons : il délègue auprès des chefs indigènes un fonctionnaire, qui les dirige et protège les commerçants musulmans; d'autre part, les fils de ces chefs sont tenus à un séjour d'une certaine durée auprès du sultan. A sa cour, ils apprennent l'arabe, se convertissent à l'islamisme et reviennent les idées transformées. Nous n'avons, comme on le voit, rien inventé : le sultan du Baguirmi connaît toutes les finesses du régime des protectorats. Il a été donné à M. Maistre d'apprécier les résultats de cette politique de conquête. Du territoire des populations indépendantes comme les Saras du sud ou les Toummoks, il passait sur celui des populations soumises, telles que les Saras du nord et les Gaberis. Il n'hésite pas à déclarer ces dernières supérieures : « Je suis revenu, dit-il, avec la conviction que, dans les régions du centre africain, où je les ai vus à l'œuvre, les musulmans exercent une action véritablement utile ».

Ces païens imitent les musulmans, se drapent dans des vêtements de coton, qu'ils superposent à leurs tabliers de cuir, et cessent de se défigurer.

Le voyage de M. Maistre a également eu des résultats politiques. Une convention délimitant les zones d'action de l'Angleterre et de l'Allemagne au sud du lac Tchad avait été signée, le 18 novembre 1893, entre les représentants de ces deux puissances. En dépit des prétentions des Français, justifiées par les travaux de leurs explorateurs, nos intérêts étaient traités dans ce document avec une désinvolture sans pareille. Comme de raison, le Gouvernement français déclara ne pas reconnaître un accord conclu sans son assentiment. Notre cause était si juste que le Gouvernement allemand consentit facilement à entrer en pourparlers. Des commissaires français [1] partirent pour Berlin.

Les négociations, engagées le 6 décembre, se terminèrent, le 4 février 1894, par la signature d'un protocole très favorable en son ensemble à nos intérêts. Extension de la zone d'influence française jusqu'au lac Tchad, possession complète du Chari sur la plus grande partie de son cours, et, de la rive droite sur la partie basse, accès au Mayo Kebbi, affluent de la Benoué, et, par conséquent, accès au Niger, tels sont, en résumé, les principaux avantages reconnus à la France par ce traité.

Il serait certainement injuste de ne pas attribuer une bonne part de ce succès à la dextérité de nos plénipotentiaires. Mais ils doivent être les premiers à reconnaître que nos voyageurs leur avaient rendu la tâche

1. M. le commandant Monteil et M. Haussmann, sous-directeur au ministère des Colonies. Les commissaires allemands étaient le Dr Kayser, directeur des Affaires coloniales au département des Affaires étrangères, et le baron von Danckelmann, géographe.

aisée. Tandis que les échecs répétés des expéditions parties du Cameroun mettaient les commissaires allemands dans une position délicate, la réussite des voyages de M. Mizon, de Yola à Gaza en 1892, de M. Pomel *vice versa* en 1893, de M. Maistre enfin, justifiait les exigences des nôtres.

Les traités que M. Maistre avait signés pendant tout son trajet avec les chefs indigènes, paraissent avoir lourdement pesé dans la balance diplomatique. La *Deutsche Kolonialzeitung*, dans un commentaire assez mélancolique de la convention, les déclare inattaquables [1].

M. Maistre a donc également servi la science et son pays. Il serait inexact d'avancer, à l'exemple d'un de ses admirateurs plus enthousiaste qu'instruit, « qu'il a comblé le dernier grand blanc de la carte d'Afrique ». Mais son voyage est assurément l'un des plus féconds en résultats accomplis par les Français en ces dernières années.

Mai 1894.

1. « Vortræge welche unanfechtbar sind. » *Das Abkommen zwischen Deutschland und Frankreich. Deutsche Kolonialzeitung* n° du 31 mars 1894, p. 51.

QUATRIÈME PARTIE

AFRIQUE DU SUD

I

UNE TENTATIVE DE CONQUÊTE DU MOZAMBIQUE PORTUGAIS PAR LES HOLLANDAIS EN 1662

I. — La lutte que le gouvernement des Pays-Bas ou, pour mieux dire, la Compagnie néerlandaise des Indes orientales avait, depuis les premières années du xvii[e] siècle, engagée contre les colonies hispano-portugaises d'Extrême Orient, prit, vers 1650, un caractère particulier de violence. Non contente d'avoir établi sa suprématie dans les îles de la Sonde par la fondation de Batavia, capitale administrative, commerciale et militaire, et par l'érection de forteresses aux Moluques et aux Célèbes, à Timor, à Sumbawa, à Sumatra et à Malacca, la Compagnie des Indes voulut ruiner la puissance de ses rivaux en étendant son hégémonie maritime sur toute la surface de l'océan Indien.

En sept ans, les principales forteresses que les Portugais possédaient depuis plus d'un siècle sur les rivages de l'Indoustan tombèrent aux mains des Hollandais :

Colombo et Calicut en 1656, Jaffanapatam et Tuticorin en 1658, Negapatam en 1660, Tangacheri en 1661, et finalement, Cochin, la pierre angulaire de leur domination, en janvier 1663.

Tous ces faits sont connus. Mais ce qu'on ignorait jusqu'à présent, c'est que, conjointement à cette action énergique sur les rivages septentrionaux de l'océan Indien, le Conseil des Dix-Sept Directeurs[1] de la Compagnie des Indes conçut le projet, pour achever sa victoire, d'attaquer les Portugais sur la côte orientale d'Afrique et qu'il arma, en 1662, une puissante escadre pour leur enlever la forteresse qu'ils occupaient dans l'île de Mozambique depuis 1508.

Dans l'ensemble du système colonial et maritime du Portugal, cette place avait une importance de premier ordre.

Voyageant aujourd'hui dans des navires confortables et même luxueux, nous nous représentons difficilement les misères qu'enduraient les marins des temps passés. Entre l'Europe et l'Inde, la traversée s'effectuait rarement en moins de sept à huit mois. Pendant ces voyages interminables les santés s'altéraient. Nourris de légumes secs et de viande salée, buvant de l'eau qui à la longue se corrompait, souvent même ne touchant qu'une ration insuffisante de cet élément indispensable à l'organisme humain, conservant sur le corps des vêtements mouillés par la pluie et les paquets de mer, allant

1. Les six Sociétés ou *Chambres* dont la fédération constituait la Compagnie néerlandaise des Indes orientales étaient représentées au Conseil des Directeurs dans la proportion suivante : la Chambre d'Amsterdam y envoyait huit délégués; celle de Middelburg quatre; celle de Delft un; celle de Rotterdam un; celle de Hoorn un; celle d'Enckhuyzen un; le dix-septième membre était nommé par l'une des cinq dernières chambres, à tour de rôle.

coucher sur le pont pour fuir l'odeur nauséabonde de la cabine commune, les hommes tombaient malades en grand nombre. Le scorbut, devenu maintenant presque exclusivement une affection des expéditions polaires, sévissait alors sur tous les océans. Loin d'être la règle, les traversées qui s'effectuaient sans immersion de cadavres étaient exceptionnelles.

Pour éviter la maladie ou en combattre les effets, on ne connaissait qu'un moyen : s'arrêter souvent en des points où le commissaire du bord pût renouveler la provision d'eau pure, et à l'ordinaire des pois chiches et des haricots secs substituer des légumes : choux, carottes, salade, cresson, radis, et des fruits, notamment des oranges et des citrons, dont le jus est un remède efficace contre le scorbut.

Or l'île même de Mozambique produisait en abondances des oranges, des citrons et des bananes. De Madagascar, située à petite distance, les Portugais tiraient du riz et du bétail en aussi grande quantité qu'il leur plaisait. C'était donc, comme on disait alors, « une place de rafraîchissement ». Le géographe hollandais Johan Blaeu en résumait en ces termes l'importance économique dans son *Africa*, qui paraissait, en cette même année 1662, à Amsterdam : « C'est une place admirablement située pour les navires qui du Portugal se rendent à Goa. Elle rétablit les marins dont la santé a été ébranlée par sept à huit mois de navigation, les tempêtes et les chaleurs.... Sans elle, la navigation de l'Inde serait entourée des plus grandes difficultés.... C'est pourquoi le roi des Espagnes y a aménagé non seulement un hôpital public, mais encore un grenier et un magasin de vivres [1] ».

1. *Africa, quæ est geographiæ Blavianæ pars tertia*, Amsterdam, in-f°, 1662, p. 137.

Les Directeurs de la Compagnie des Indes orientales présumaient donc que l'occupation du fort de Mozambique porterait un coup terrible aux Portugais et précipiterait peut-être la ruine imminente de leur hégémonie dans l'océan Indien.

Mais elle devait présenter encore à leurs yeux un autre avantage. Elle doterait la Compagnie des Indes d'un nouveau port de relâche pour ses flottes, qui, chaque année, se rendaient des Pays-Bas aux îles de la Sonde, et revenaient des îles de la Sonde aux Pays-Bas.

Pendant la décade 1650-1660, les Directeurs se préoccupent d'aménager sur la route des Indes des escales pour leurs navires. En 1652, celle du Cap de Bonne-Espérance est établie, et le commandeur Johan van Riebeeck y dessine les premiers carrés de ce *jardin* dont, au XVIIIe siècle, la réputation devint universelle parmi tous les marins. Dès 1653, les produits du potager rendent de précieux services aux navires de passage. Mais le mouillage de la baie de la Table présente des inconvénients : l'accès en est souvent malaisé, et elle est parfois balayée par de violents coups de vent du sud-est, qui mettent en péril les navires à l'ancre.

Malgré tous ses avantages, cette escale ne satisfait donc pas pleinement les Directeurs de la Compagnie. Les yeux sur la carte des océans, ils cherchent à en découvrir de moins imparfaites. Ils pensent à la baie de Saldanha, profonde échancrure qui s'ouvre sur la côte occidentale d'Afrique, à une centaine de kilomètres au nord du Cap, et ils invitent van Riebeeck à leur donner sur ce point des renseignements nautiques et économiques. Ils pensent à l'île Tristan da Cunha, dans l'Atlantique austral, et, en 1655, ils la font explorer pour savoir si leurs navires y pourraient trouver des denrées fraîches, de l'eau pure et une rade abritée des coups de vent.

Mais ces reconnaissances ne donnèrent aucun résultat.

En outre, un événement survint en 1659 qui rendit plus nécessaire à la Compagnie des Indes la possession de nouveaux points de relâche. L'île de Sainte-Hélène n'avait jusqu'alors été occupée par aucune puissance européenne. C'était une *terra nullius*, et les Hollandais, de même que les Français, les Anglais et les Portugais, s'y pourvoyaient, au passage, d'eau fraîche, de fruits et de porcs. Mais, en 1659, les Anglais s'y établirent en maîtres, et d'une terre neutre firent une possession britannique. Dès lors les navires hollandais n'y eurent plus aussi librement accès que par le passé.

Or, située sur la grande voie maritime du Cap à Ceylan, Mozambique convenait à l'établissement d'une escale hollandaise. Les raisons économiques se joignaient donc aux raisons politiques pour inciter les Directeurs de la Compagnie à en tenter la conquête.

Les renseignements relatifs à l'expédition organisée dans ce but par le Conseil des Directeurs sont contenus dans les *Journaux du gouvernement du Cap de Bonne-Espérance* pour les années 1662 et 1663. M. H. Carel Vos Leibbrandt, conservateur des Archives du Cap, vient de traduire du hollandais en anglais et de publier ces *Journaux*, ainsi que ceux des années subséquentes [1].

Ces documents éclairent d'une lumière très vive l'histoire de l'Afrique australe et celle des entreprises coloniales des Européens dans l'océan Atlantique et dans l'océan Indien, à l'époque moderne. Nous devons donc une vive reconnaissance à M. Leibbrandt de les avoir mis à la portée de tous. Nous nous permettrons cependant de signaler dans son ouvrage deux imperfections :

1. H. C. V. Leibbrandt, *Precis of the Archives of the Cape of Good Hope. Journal 1662-70*, 1 vol. in-8°, Cape Town, Richards and Sons, 1901.

la première, c'est l'absence d'une notice préliminaire expliquant la manière dont ces *Journaux* étaient tenus, et donnant quelques notions biographiques sur leurs rédacteurs; la seconde, c'est le défaut d'un index des noms de personnes et de lieux qui faciliterait singulièrement aux historiens l'usage de ces textes.

II. — Les Directeurs de la Compagnie armèrent spécialement cinq navires pour l'expédition du Mozambique. Ils y joignirent deux des bâtiments affectés habituellement à la ligne de Java, et un petit yacht qui, après la campagne, devait rester au Cap comme stationnaire permanent [1].

La concentration s'opéra au Cap de Bonne-Espérance, dans la baie de la Table, où les navires arrivèrent aux dates suivantes : *Zeeridder*, 6 juin 1662; *Velthoen*, 1er août 1662; *Coghe*, 29 août 1662; *Vlaardingen*, 1er septembre 1662; *Kennemerland*, 2 septembre 1662; *Rhynland*, 2 septembre 1662; *Wapen van Zeeland*, 7 septembre 1662 [2].

L'officier investi du commandement de l'expédition se nommait Hubert Lairesse ou de Lairesse [3]. Nous possédons sur lui peu de renseignements biographi-

1. La composition de l'escadre, fixée en Hollande en février 1662, fut finalement légèrement modifiée par la substitution du *Zeeridder* au *Waterhoen*.

2. Le huitième navire, l'*Orangien*, n'arriva au Cap que le 1er octobre 1662, après que l'escadre en était déjà partie.

3. Ce nom est orthographié selon les divers passages des *Journaux* de façons variées : Hubert de la Resse, Hubregt de Laresse, Hubrecht de Laresse, Huybert de Lairesse, Hubert Lairesse. — Il exista au XVIIe siècle une célèbre famille de peintres qui était originaire de Liège, et dont les membres exercèrent leur art en Belgique, aux Pays-Bas et dans les pays Rhénans. Renier Lairesse (1596?-1667) eut quatre fils : Ernest, Gérard, le plus illustre de toute la famille, Jacques et Jean. Tous quatre s'adonnèrent à la peinture comme l'avait fait leur père (*Biographie nationale de Belgique*, t. XI, v° Lairesse). Nous ignorons si le commandant Hubert Lairesse était allié à cette famille.

ques; il n'est cependant pas absolument inconnu. Nous savons notamment qu'en 1654, s'étant élevé, dans la hiérarchie des fonctionnaires de la Compagnie des Indes orientales, au grade d'*Opperkoopmann*, c'est-à-dire de Marchand de première classe, il commanda une de ces flottes qui revenaient des Indes chargées de sucre, de poivre et de bois précieux, et dont l'arrivée régulière aux Pays-Bas permettait de distribuer aux actionnaires de la Compagnie les énormes dividendes qui, à cette époque, oscillaient, selon les années, entre 12 1/2 et 40 p. 100 [1].

Pour conserver à l'expédition du Mozambique le secret, qu'il considérait comme indispensable à son succès, le Conseil des Directeurs avait envoyé directement au commandeur du Cap, alors Zacharias Wagenaer [2], les *Instructions* auxquelles le commandant Hubert Lairesse devait se conformer. Arrivé au Cap le 2 septembre 1662, sur le *Kennemerland*, celui-ci en prit immédiatement connaissance. Diffuses et mal composées, mais pleines de détails précis et même minutieux, ces *Instructions* [3] traçaient au commandant de l'expédition la

1. G.-C. Klerk de Reus, *Geschichtlicher Ueberblick der administrativen rechtlichen und finanziellen Entwicklung der niederländisch-ostindischen Compagnie*, 1 vol. in-4°, Batavia, La Haye, 1894. Beilage VI, *Liste der Dividenden.*

2. Johan van Riebeeck, le premier commandeur du Cap de Bonne-Espérance, ayant demandé à être déplacé, Gerrit van Harn fut désigné pour lui succéder. Mais cet officier mourut avant même d'avoir rejoint son poste, le 17 mars 1661, dans l'île Saint-Vincent. Ordre fut alors donné à Zacharias Wagenaer d'aller remplir l'emploi vacant. Johan van Riebeeck remit le commandement du Cap à son successeur le 6 mai 1662.

3. Ces *Instructions* ne sont pas contenues dans *Journal 1662-70*. Elles ont été publiées précédemment par M. H. C. V. Leibbrandt dans un volume de la même série des *Precis of the Archives of the Cape of Good Hope* intitulé : *Letters and documents received 1649-62*, in-8°, Cape Town, 1899, t. II, p. 191 et suiv.

manière de conquérir le Mozambique, et l'usage à faire de la victoire. En voici le résumé :

La flotte devra arriver bien groupée devant la forteresse, qui s'élève dans une île située à un demi-mille de la terre ferme. Si vous voyez des navires ennemis en rade, « vous devez essayer de les prendre, ou au moins de les couler, ce qui ne terrorisera pas médiocrement les Portugais ». Les navires anglais ou français qui pourraient être présents devront être invités à rester neutres, « mais s'ils cherchent à s'opposer à l'exécution de notre dessein..., vous les traiterez en ennemis ».

Les soldats devront former quatre ou cinq compagnies. Il faudra constituer avec les marins des compagnies de débarquement, mais laisser toutefois assez d'hommes à bord pour faire face à une attaque inattendue. Les capitaines Ghysbert van Mœrlagh van Rheenen et Constantin van der Swalms sont placés sous vos ordres; la Compagnie attend beaucoup de leur courage.

Il y a trois moyens de s'emparer de la forteresse de Mozambique : surprise, assaut ou siège. La surprise est préférable à l'assaut et l'assaut au siège. Payez d'audace. « Nous avons dû nos plus grands succès dans les Indes orientales, nous le savons par expérience, aux attaques les plus hasardeuses. Nous espérons que vous suivrez ces traces, et que nonobstant les grands dangers, inévitables dans de pareilles entreprises, notre intrépidité habituelle obligera l'ennemi à capituler. »

Si le succès de l'assaut paraît douteux, résignez-vous au siège; pourvoyez-vous au Cap du matériel nécessaire, échelles, poutres et planches. Vous avez deux grands mortiers, qui seront très utiles; pendant le siège de Jaffanapatam, qui fut prise sur les Portugais

en 1658, nous avons fait beaucoup de mal aux assiégés en chargeant les mortiers de grosses pierres.

« Pour éviter l'effusion du sang, prêtez une oreille bienveillante à toute ouverture de l'ennemi, mais soyez prudent, ne vous laissez pas confondre, car le Portugais n'est pas digne de foi. » Faites des conditions favorables à l'ennemi. Garantissez-lui la conservation de toutes ses propriétés mobilières et immobilières, le libre exercice de sa religion, le droit de commercer dans les ports et îles d'Afrique et de l'Inde, depuis le Cap de Bonne-Espérance jusqu'au cap Comorin.

Vous voici maître de la place; nous vous nommons, vous, commandant Lairesse, gouverneur du Mozambique et nous vous donnons pour « second » le Marchand Wilhelm Volger [1]. Vous placerez dans le fort une garnison de 300 hommes, choisis parmi l'élite des officiers et des soldats. Maintenez l'ordre parmi les hommes et interdisez tout acte de pillage; empêchez aussi qu'on ne moleste les indigènes, dont l'hostilité nous deviendrait préjudiciable. Vous rassemblerez tous les documents que vous trouverez, spécialement les papiers commerciaux; vous en dresserez un inventaire et vous les enverrez dans l'Inde. Il se fait à Mozambique, croyons-nous, un grand commerce d'ivoire et d'or : renseignez-vous, et arrangez-vous pour que nous en devenions les maîtres. Si les Portugais occupent quelque autre point sur la côte, il faudra vous en emparer, « car nous n'admettons pas qu'ils y conservent la moindre possession ».

1. Ce Wilhelm Volger n'est pas un inconnu. En janvier 1655, ayant déjà le grade de *Koopmann*, « Marchand », il passa au Cap à bord du *Draeck*. Sa signature figure au bas de deux résolutions prises le 21 et le 27 janvier 1655 par le Conseil du Cap. *Resolutien van den Commandeur en raden van het fort de Gœde Hope, 1652-1662*, 1 vol. in-8°, Kaapstad, 1898, p. 63-64.

« Enfin nous vous invitons collectivement et individuellement à prendre de toutes les façons les intérêts de la Compagnie, et à conformer votre conduite, dont vous aurez à rendre compte, à votre devoir. Faites dire la prière matin et soir, et faites, autant que possible, prononcer un sermon le dimanche. Pour conserver la bénédiction divine, veillez à ce qu'on ne profane pas le nom de Dieu, ni ne commette de mauvaises actions. Rendez bonne justice, maintenez la discipline et donnez vous-même l'exemple d'une vie irréprochable. »

L'optimisme constitue le caractère dominant de ces *Instructions*. Leur rédacteur a le plus grand espoir dans l'heureuse issue de la campagne. Envisage-t-il parfois la possibilité d'un échec, ce n'est qu'en passant, et son esprit ne s'attarde pas sur ce sujet fâcheux. Forts de leur série ininterrompue de victoires sur les Portugais, les Directeurs de la Compagnie des Indes orientales ont la confiance tranquille que donne l'habitude du succès.

L'événement ne devait cependant pas répondre aux hautes espérances qu'ils entretenaient. La plupart des navires composant l'escadre arrivèrent au Cap après des traversées longues, fatigantes et avec des effectifs déjà amoindris : le *Coghe* avait perdu dix hommes, le *Vlaardingen* huit, le *Kennemerland* dix-huit, le *Rhynland* neuf, le *Wapen van Zeeland* quarante et un. Johan Junius, pasteur du *Kennemertand*, expira comme le navire entrait dans la baie de la Table, et l'un des principaux officiers, le capitaine van Mœrlagh, transporté à terre déjà moribond, s'éteignit une semaine après son arrivée.

Pour délasser les équipages, le commandant Hubert Lairesse prolongea un peu imprudemment, eu égard à la saison, son séjour au Cap; il y resta jusqu'au 26 septembre 1662. Le 14, il passa une revue de toutes les

troupes sur un terrain situé au pied de la montagne du Lion, derrière le bourg, alors naissant, du Cap. Le 21 fut « un jour général d'humiliation et de prières, pour attirer les faveurs divines sur la conquête en vue de laquelle la Compagnie avait équipé et expédié une force aussi imposante ».

Enfin le 26 septembre, à l'aurore, l'escadre appareilla, non sans que le commandant Lairesse eût mandé à son bord le commandeur Zacharias Wagenaer pour le remercier d'avoir approvisionné les navires de vivres frais et fait donner des soins aux malades. Ceux de ces derniers qu'on avait reconnus incapables de faire campagne avaient été remplacés par des hommes de la garnison du Cap.

Au moment du départ, l'escadre était ainsi composée :

NAVIRES	CAPITAINES	EFFECTIFS
—	—	—
Kennemerland........	Pieter Saskers.	230 hommes.
Rhynland.............	Elbert Kes.	236 —
Wapen van Zeeland...	Van Dalen.	223 —
Vlaardingen..........	Bartholomeus Verwey.	205 —
Coghe................	Cornelis Backer.	215 —
Zeeridder............	?	67 —
Velthoen.............	Jurien Janssen.	51 —

L'escadre comprenait donc cinq navires de ligne et deux navires légers ou *flûtes*.

L'effectif se montait à un total de 1 227 hommes, dont 581 marins et 646 soldats. Il y avait en outre à bord 14 femmes et enfants, dont la présence paraît cependant peu compatible avec les dangers inhérents à une conquête.

III. — Pendant près de quatre mois on resta au Cap sans nouvelles de l'expédition du Mozambique. Enfin,

14

le 19 janvier 1663, on vit arriver dans la baie de la Table le *Velthoen*, l'une des « flûtes » de l'escadre. Ce navire apportait la nouvelle que l'expédition avait échoué, et que les « Portugais étaient restés les maîtres de la ville et du fort de Mozambique ».

Partie du Cap de Bonne-Espérance le 26 septembre 1662, l'escadre avait dû louvoyer pendant plus d'un mois, le long de la côte orientale d'Afrique, avant d'atteindre le cap Correntès. Un second mois lui avait été nécessaire pour parvenir à la latitude de la baie Verhagens[1]. Ouragans et tempêtes n'avaient cessé de contrarier ses progrès.

Cependant les vivres diminuant d'abondance et les maladies se développant à bord, le commandant Lairesse avait résolu de faire relâche au sud du cap Correntès, pour donner quelque repos aux équipages. Le 23 novembre 1663, l'escadre avait mis le cap au sud, et en vingt-quatre heures avait fait autant de chemin dans cette direction qu'en cinq semaines dans le sens opposé. Elle s'était arrêtée en un lieu appelé Baracatta, « où la mer reçoit une large rivière dont l'eau est saumâtre et sur laquelle les barques naviguent difficilement à cause de la violence des rapides[2] ».

L'escadre était restée mouillée pendant plus d'un mois en pleine mer, menacée à tout instant d'être jetée

1. Le nom de Verhagens a disparu de la toponymie africaine contemporaine. Sur sa carte d'*Æthiopia inferior*, d'ailleurs très inexacte, Blaeu marque une baie de Steven Verhagens, entre le cap San Sebastian et Sofala. (*Africa*, p. 127.) Cette baie pourrait bien être la baie actuelle de Mofomeno.

2. Ce point est difficile à identifier; les descriptions des embouchures de la rivière Zavora, du Limpopo et de la rivière Manhica, telles qu'elles sont données dans les *Instructions nautiques*, ne répondent qu'imparfaitement à celle de *Baracatta*, faite par les officiers du *Velthoen* à leur arrivée au Cap.

à la côte par un coup de vent. Elle avait perdu onze ancres et trois barques; quatre hommes avaient été noyés. Le commandant, « se voyant entouré de tous côtés par l'adversité, avait décidé, le 31 décembre 1662, de lever l'ancre au premier vent favorable, et d'abandonner le projet d'attaquer la forteresse de Mozambique, qu'il était impossible d'atteindre ». Les hommes qu'on avait débarqués pour aller acheter des vivres aux Cafres indigènes avaient été rappelés, mais ils avaient contracté des fièvres dont beaucoup étaient restés très malades, et dont quelques-uns avaient péri. Depuis le jour de son départ, 26 septembre 1662, jusqu'au commencement de janvier 1663, l'escadre avait perdu 114 hommes; 218 étaient malades à bord. Tel fut le récit que les officiers du *Velthoen* firent au commandeur Zacharias Wagenaer, en arrivant au Cap.

Finalement l'escadre d'Hubert Lairesse fit voile pour l'Inde, où elle fut disloquée. Des navires qui la composaient, deux, le *Kennemerland* et le *Rhynland*, repassèrent au Cap en mars 1664, et un troisième, le *Coghe*, en avril 1665.

L'expédition du Mozambique échoua donc par suite de circonstances physiques défavorables, « à cause, dit le *Journal du Gouvernement du Cap*, de la difficulté ou plutôt de l'impossibilité de progresser vers le nord, le long de la côte orientale d'Afrique, à l'époque de l'année où on le tenta ».

On connaît le phénomène météorologique des moussons. Sur l'océan Indien, les vents alizés sont détournés de leur cours régulier par l'échauffement alternatif des plateaux asiatiques et des plateaux sud-africains. D'avril à octobre un appel d'air se produit sur les plateaux asiatiques : la mousson souffle alors du sud-ouest. Réciproquement, d'octobre à avril, c'est sur les plateaux

de l'Afrique australe que l'air s'élève et qu'un vide se produit : la mousson se retourne et souffle du nord-est.

Quant à la partie de l'océan Indien appelée canal de Mozambique, dans laquelle l'escadre d'Hubert Lairesse navigua d'octobre 1662 à janvier 1663, voici, selon l'éminent marin et hydrographe D'Après de Mannevillette, correspondant de l'ancienne Académie des Sciences, comment le phénomène des moussons s'y manifeste en particulier :

A l'égard de l'espace de mer situé au sud de l'Équateur, entre la côte d'Afrique et le méridien qui passe par la pointe du nord-est de Madagascar, on y trouve, depuis le mois d'avril jusqu'au mois d'oetobre, des vents du sud-sud-ouest qui s'inclinent davantage vers l'ouest, quand on remonte vers le nord, pour se joindre aux vents de la mousson du sud-ouest qui souffle au nord de la ligne.

Depuis le mois d'oetobre ou de novembre jusqu'à celui d'avril, on voit dans le même espace des vents du nord-nord-est à l'est et, proehe de la côte, ils viennent très souvent de l'est-sud-est au sud-est, pour rétablir probablement l'équilibre de l'air raréfié sur les terres par les grandes chaleurs de cette saison[1].

Ainsi Hubert Lairesse a essayé d'avancer vers l'est et le nord-est à une époque de l'année où les vents soufflent précisément de cette direction. Ses vaisseaux ont eu pendant deux mois constamment le vent debout. Ils louvoient, tirent des bordées le long de la côte, arrivent à grand'peine à dépasser le cap San Sebastian, et finalement sont repoussés par les forces naturelles.

L'échec de l'expédition organisée en 1662 par la Compagnie des Indes orientales contre le Mozambique offre un cas très curieux de rapports entre un phénomène de la physique du globe et un événement historique. C'est donc au premier chef un fait d'ordre géographique.

1. D'Après de Mannevillette, *Le Neptune oriental*, 1 vol. in-f°, Paris, 1775, p. 23.

Il y a lieu d'être surpris qu'un officier qui avait déjà une fois pour le moins commandé une flotte dans l'océan Indien se soit engagé dans cette impasse. Peut-être Hubert Lairesse ignorait-il le régime des vents dans le canal de Mozambique; c'est cependant assez invraisemblable et sa tentative imprudente eut probablement une cause différente. Quand on lit les *Instructions* qui lui furent envoyées des Pays-Bas, on remarque qu'on lui recommande à plusieurs reprises la *célérité*.

En voici la raison : le 6 août 1661 un traité de paix avait été conclu à la Haye par l'intermédiaire de l'ambassadeur portugais, comte de Miranda, entre le Portugal et les États généraux des Provinces-Unies. Mais les Directeurs de la Compagnie des Indes orientales, dont, à ce moment, les troupes remportaient victoire sur victoire à la côte de Malabar, s'ingéniaient à en retarder la ratification, afin de conserver toutes leurs conquêtes. Ils se flattaient notamment de l'espoir de se faire reconnaître, par le protocole, la possession du Mozambique.

Mais la mousson du nord-est vint dissiper cet espoir et, après avoir échappé au danger qui les avait un instant menacés, les fonctionnaires portugais purent continuer à sommeiller paisiblement dans leur petite forteresse de Mozambique.

Octobre 1903.

II

UN ANCÊTRE DES BOERS : HENNING HUSING

Depuis deux cent cinquante ans, l'expansion des colons d'origine hollandaise, française et allemande, qu'on prit, vers le milieu du XVIIIe siècle, l'habitude d'appeler les *Boers*, a été continue dans l'Afrique australe. Le 6 avril 1652, Johan van Riebeeck, chargé par la Compagnie néerlandaise des Indes orientales d'établir, à l'extrémité méridionale de l'Afrique, une station où les navires pourraient « toucher sûrement et se ravitailler en viande, en légumes et en eau », entrait dans la baie de la Table avec ses trois bâtiments, *Drommedaris*, *Reijger* et *Goede Hoope*. Cinq ans plus tard, le 20 février 1657, neuf domaines, cinq au *Groenevelt* ou « champ vert », quatre au *Dutch garden* ou « jardin hollandais », étaient concédés aux premiers colons libres sous la protection du canon de la forteresse, bâtie par van Riebeeck.

A la fin du XVIIe siècle, la colonisation avait atteint le pied de la première haute chaîne de montagnes qui se dresse à l'est de la ville du Cap. Pendant tout le XVIIIe siècle, elle progressa sur l'étroite et longue bande de terres arrosées et verdoyantes, qui se développe

entre le désert du Karrou et le rivage de l'océan Indien, si bien qu'en 1795, quand la Grande-Bretagne conquit le Cap de Bonne-Espérance pour la première fois, elle était parvenue jusqu'à cette Groot Vischrivier, que les géographes du temps considéraient comme la limite méridionale du monde inconnu et vague qu'ils appelaient la Cafrerie.

Pendant le XIXe siècle, les Boers ont gravi les montagnes qui forment le rebord méridional du plateau sud-africain, ont peuplé ce plateau jusqu'au fleuve Limpopo, et les terrasses du Natal et du Souaziland étagées à son pied. De nos jours enfin, quelques bandes d'entre eux se sont établies dans le Sud-Ouest allemand et dans l'Angola portugais.

Dans cette œuvre collective, dont les débuts sont contemporains de la minorité de Louis XIV et qui se continue sous nos yeux, une part importante revient au colon Henning Husing. Grand éleveur, il a pendant près de vingt-cinq ans approvisionné de bétail les bâtiments qui mouillaient dans la baie de la Table. Agriculteur et viticulteur, il a défriché des terres incultes, restées jusqu'alors le domaine des Hottentots nomades et des bêtes sauvages. Enrichi par l'exercice régulier de sa profession et comblé d'honneurs, il n'hésita pas, sur la fin de sa vie, à se mettre hardiment en opposition avec un gouverneur, dont il estimait les actes illégaux et despotiques; il provoqua la première manifestation de cet esprit d'indépendance, dont les colons de l'Afrique australe ont donné depuis deux siècles des preuves répétées. Bref, fonctionnaires à part, Henning Husing fut, de 1685 à 1710 environ, le personnage le plus notable du Cap de Bonne-Espérance. On pouvait déjà le présumer d'après plusieurs passages d'*Oud en nieuw Oost Indien*, l'ouvrage célèbre dans lequel François

Valentyn a exposé l'histoire des Hollandais aux Indes [1], on n'en saurait plus douter depuis que certains documents conservés dans les archives du Cap ont été traduits et publiés [2].

La biographie d'Henning Husing forme une contribution à l'histoire jusqu'à présent peu étudiée des origines du peuple boer.

1. — Husing, éleveur de bétail et cultivateur.

C'est une opinion assez généralement répandue que les Boers sont exclusivement d'origine hollandaise et française. Il est exact, en effet, que beaucoup des colons qui se fixèrent au Cap étaient nés dans les Pays-Bas, ce qui n'a rien de surprenant, la Compagnie hollandaise des Indes orientales l'ayant possédé pendant cent quarante-quatre ans. Il n'est pas moins vrai que, parmi les protestants français qui avaient émigré en Hollande

1. François Valentyn, *Oud en nieuw Oost Indien*, 5 parties en 7 volumes in-f°, Dordrecht et Amsterdam, 1724-26. On trouvera les chapitres relatifs au Cap de Bonne-Espérance dans la 5e partie, t. II.

2. H. C. V. Leibbrandt, *Precis of the Archives of the Cape of Good Hope* : I. *Journal, 1699-1732*. II. *Letters received 1695-1708*. III. *Letters despatched 1696-1708*. IV. *The defence of William Adriaan Van der Stel*. 4 vol. in-8°. Capetown, 1896-97. Voyez aussi Peter Kolb, *Caput Bonæ Spei hodiernum. Das ist : Vollständige Beschreibung des Afrikanischen Vorgebirges der Guten Hoffnung*. 1 vol. in-f°, Nuremberg, 1719. Une médiocre adaptation de cet ouvrage a été publiée en français sous le titre suivant : *Description du Cap de Bonne-Espérance tirée des Mémoires de M. Pierre Kolbe* [par Jean Bertrand]. 3 vol. in-12, Amsterdam, 1741. — George Mac Call Theal, *History of South Africa under the administration of the Dutch East India Company*. 2 vol. in-8°, Londres, 1897. — Enfin je saisis avec empressement cette occasion d'exprimer mes plus sincères remerciements à M. H. C. V. Leibbrandt, conservateur des Archives de Capetown, pour les recherches qu'il a bien voulu faire à ma demande dans son riche dépôt, et pour les renseignements qu'il m'a transmis.

lors de la révocation de l'édit de Nantes, cent cinquante à deux cents environ acceptèrent les offres de la Compagnie des Indes, prirent passage sur sept de ses bâtiments et débarquèrent au Cap, les premiers le 13 avril 1688, les derniers le 6 mai 1689. Mais d'autres émigrants en nombre important arrivèrent d'Allemagne, et en même temps que l'élément néerlandais et l'élément français, l'élément germanique a contribué à la formation de la population afrikander.

Sans doute, un Adam Tas vint d'Amsterdam et un Steven Vermey de Rotterdam, un Isaac Taillefer de Château-Thierry et un Paul Roux d'Orange, mais, d'Halberstadt vint un Christian Wynoch, et de Cologne un Willem van Syburgh. De même que la Hollande septentrionale et la Hollande méridionale, de même que la Champagne et le Comtat-Venaissin, la Saxe et les pays rhénans sont à la fin du XVIIe siècle représentés sur ce coin de terre, perdu au milieu des mers australes. Henning Husing appartenait au groupe des colons d'origine allemande : il était, dit-il dans son testament, né en 1648, à Hambourg, d'Henning Husing et d'Anna Bagers, citoyens hambourgeois.

Parmi les colons du Cap, certains étaient d'anciens salariés de la Compagnie des Indes, marins, soldats, artisans, qui, séduits par le pays, avaient abandonné le service de la Compagnie pour s'adonner librement à la culture et à l'élevage du bétail. D'autres émigrants, les réfugiés français par exemple, étaient arrivés d'Europe avec le propos délibéré de commencer sur cette terre une existence nouvelle. Nous ignorons à laquelle de ces deux catégories Husing appartenait et dans quelles circonstances il débarqua au Cap.

Il apparaît dans l'histoire en 1678, il avait alors trente ans.

Les gouverneurs du Cap se fournissaient du bétail nécessaire à la subsistance des soldats de la garnison et des équipages des navires en escale, simultanément chez les indigènes hottentots et chez les colons européens. Mais en 1678, le gouverneur Bax résolut de favoriser l'accroissement des troupeaux des colons et de concéder à ces derniers de nouvelles terres à pâture, au lieu nommé *Hottentoots Holland*, la Hollande des Hottentots.

Il suffit de jeter les yeux sur une carte de l'Afrique australe, pour remarquer à l'extrémité du continent deux larges golfes, qui semblent s'opposer l'un à l'autre : l'un s'ouvre sur l'océan Atlantique, c'est la Baie de la Table, au fond de laquelle s'élève la ville du Cap, l'autre qui s'ouvre sur l'océan Indien, avait reçu des navigateurs portugais, les premiers explorateurs de ces parages, le nom de *Falzo*, qne les Hollandais introduisirent dans leur nomenclature géographique. Hottentoots Holland était situé sur la rive nord-est de la *Falzo baay*. De janvier à août 1678, cinq colons vinrent s'y fixer, parmi lesquels Henning Husing. Ce pays était alors complètement sauvage et il fallait une certaine hardiesse pour s'y risquer. Les Hottentots nomades qui le parcouraient n'étaient, il est vrai, armés que de sagaies et de flèches, mais ils avaient cessé de s'effrayer du mousquet des Européens, sitôt qu'ils s'étaient avisés de ses imperfections : délai nécessaire pour le recharger, longs feux quand la poudre était mouillée. Les bêtes féroces, très nombreuses dans l'Afrique australe quand les Européens commencèrent à la peupler, étaient encore plus dangereuses que les hommes ; et le *Journal* de van Riebeeck abonde en récits d'agressions commises par les lions, les loups et les léopards.

Pendant les six années qui suivirent son établisse-

ment dans ce poste d'avant-garde, Henning Husing réussit : ses troupeaux de gros bétail et de moutons s'accrurent si promptement qu'en 1685 il obtint le privilège qui assura sa fortune et le mit hors de pair.

Les Directeurs de la Compagnie des Indes avaient l'habitude d'envoyer dans leurs diverses possessions, à intervalles irréguliers, des commissaires inspecteurs, munis de pleins pouvoirs. Le 19 avril 1685, Hendrik Adriaan van Rheede arriva au Cap, en cette qualité, et pendant son séjour, qui dura jusqu'au 16 juillet, il prit plusieurs mesures administratives : il décida notamment que dorénavant un seul parmi les colons serait chargé de fournir au personnel des divers services de la Compagnie, la viande de bœuf et de mouton nécessaire à sa subsistance, et ce colon fut précisément Henning Husing. Il exécuta son contrat pendant quinze ans, puis le 17 février 1700 le renouvela pour une période de cinq ans, qui prit fin le 31 décembre 1705 [1]. Pendant vingt années, de 1685 à 1705, marins à bord des navires, qui allaient dans l'Inde ou retournaient aux Pays-Bas, malades de l'hôpital du Cap, soldats de la garnison, furent donc partiellement nourris par Husing. Cette convention était avantageuse pour la Compagnie, qui achetait à un prix très bas les vivres nécessaires à ses services; elle donnait la tranquillité aux gouverneurs, qui à son défaut auraient souvent été obligés, quand une flotte mouillait dans la baie de la Table, d'envoyer des commissaires acheter des animaux dans l'intérieur du pays. Mais d'autre part en assurant à Henning Husing une

1. Il semble que de 1685 à 1700, la viande nécessaire aux services de la Compagnie ait été fournie conjointement par les parcs à bétail que possédait la Compagnie et par Henning Husing, tandis que du 1er janvier 1701 au 31 décembre 1705, les parcs à bétail ayant été liquidés, sur l'ordre des Directeurs, la fourniture incomba à Husing seul.

clientèle nombreuse et régulière, cet accord fit sa fortune.

Au XVIIe siècle, la Compagnie hollandaise des Indes orientales est maîtresse des mers de l'Inde et de la Chine. Elle a détruit la domination séculaire du Portugal ; elle prévoit déjà l'ambition des Anglais, mais elle est résolue à « poursuivre ces usurpateurs, à les traverser de toutes ses forces partout où ils font du commerce », à ne pas leur céder le *dominium maris*. Ces alarmes sont d'ailleurs prématurées, et la Compagnie règne sans partage de la Perse au Japon. De Gamron, dans le détroit d'Ormuz, à Nagasaki, ses comptoirs commerciaux, protégés par des forteresses, s'échelonnent sur les côtes de l'Indoustan, du Siam, de Malacca et des Molluques ; elle occupe Ceylan et l'île Maurice. Batavia est le centre de sa domination et de son commerce, et c'est là, dira Savary des Bruslons, en 1730, dans son *Dictionnaire universel de commerce*, qu'elle « paraît avec toute la pompe de la souveraineté ».

Tous les navires se dirigeant des ports des Pays-Bas vers ceux de l'Inde et inversement, s'arrêtaient, sauf de très rares exceptions, au Cap de Bonne-Espérance. Ils arrivaient isolément parfois, mais groupés le plus souvent. Le grand événement maritime de l'année était la formation de la « flotte de retour ». Deux flottes venant séparément, l'une de Batavia, l'autre de Ceylan, s'attendaient dans la baie de la Table, se fondaient en une seule, qui, sous le commandement d'un personnage de marque, le Commandeur Jean de Wit par exemple, en 1696, Daniel Heinsius, vice-président du conseil de Justice de l'Inde en 1699, faisait voile vers la Hollande. De 1685 à 1705, cette flotte de retour fut, chaque année, composée en moyenne de quinze navires, par exception de huit seulement en 1691, mais deux fois de vingt et un en 1702 et en 1704.

Trois-mâts de haut bord, pourvus en poupe d'un château orné de figures et d'armoiries, les mêmes justement que les peintres hollandais de l'époque, les Ludolf Bakhuisen et les Willem van de Welde s'appliquaient à représenter dans leurs « marines », ces navires étaient montés chacun par plusieurs centaines d'hommes : officiers, matelots, soldats et passagers. Pendant la relâche, ils renouvelaient toutes leurs provisions. C'était à Henning Husing que revenait en partie l'obligation de leur livrer la viande abattue et la viande sur pied nécessaires à la suite du voyage. Chaque année, l'alimentation et par conséquent la vie de milliers d'hommes dépendaient donc de lui, de sa diligence et de son honnêteté, si bien que, pour être effacé et de second plan, son rôle dans le système de la navigation des flottes hollandaises n'en eut pas moins pendant vingt ans son importance.

Les malades de l'hôpital du Cap formaient une autre partie de la clientèle d'Husing. Les personnes qui actuellement pour se rendre d'Europe en Afrique australe prennent passage dans des paquebots luxueux, dans ces *Castles* pourvus de ce qu'on est convenu d'appeler le « confort moderne », ne se doutent pas des misères auxquelles on s'exposait, il y a deux siècles, quand on entreprenait le même voyage.

Du Texel au Cap ou inversement, la traversée ne s'accomplissait jamais en moins de trois mois et demi; dans certaines circonstances, elle en durait six. Lorsque les États Généraux étaient en guerre avec l'une des deux puissances riveraines de la Manche, Angleterre ou France, les commandants avaient l'ordre, pour échapper aux corsaires, de faire un immense détour, de reconnaître la côte de Norvège, de doubler les îles Shetland, de passer entre les îles Far-Œer et l'Islande,

puis au large de l'Irlande. Pour atteindre une terre située dans l'hémisphère austral, les navires hollandais s'engageaient d'abord dans l'océan Polaire arctique! Pendant ces voyages interminables, les santés s'altéraient. Les commandants ne sont que trop souvent obligés, en débarquant au Cap, de déclarer un certain chiffre de décès : 30 novembre 1695, arrivée d'une flotte de onze navires, hommes morts en cours de route : 228; octobre 1696, arrivée du *Vosmaer*, morts : 95; 13 septembre 1698, arrivée de l'*Assenfeldt*, morts : 15.

Du nombre des hommes qui succombaient, on peut facilement déduire celui des malades. Cette même flotte, qui mouilla dans la baie de la Table le 30 novembre 1695, avait à bord 678 indisponibles, et on en comptait 589, dont le commandant Pronk, sur une autre de 10 navires, qui entra en rade en juillet 1696. « La plupart des hommes sont véritablement faibles et malades, écrivait-on du Cap, leurs dents sont si branlantes (symptôme du scorbut) qu'ils ne peuvent plus mordre le biscuit. » Sitôt l'ancre jetée, on transportait tous ces misérables à l'hôpital. Peter Kolb, qui avait été envoyé au Cap par le Baron B. F. von Krosigk, conseiller du roi de Prusse, pour y faire des observations astronomiques et qui y resta du 11 juin 1705 au 11 avril 1713 [1] disait : « Les gens qui voyagent sur mer sont souvent attaqués du scorbut, et il en arrive beaucoup au Cap qui ont cette maladie.... J'ai vu assez souvent plus de cent personnes scorbutiques conduites à l'hôpital tout à la fois ». Pour hospitaliser ces malades, on construisit en 1697 un bâtiment

1. On trouvera un bon article biographique sur Peter Kolb (et non Kolbe, ainsi qu'on l'écrit habituellement) dans Jocher, *Allgemeines gelehrten Lexikon*, in-4°, Delmenhorst, 1810. Supplément, t. III, p. 706-707. Il a été reproduit presque textuellement par Ratzel dans un recueil plus répandu, *Allgemeine deutsche Biographie*, in-8, Leipzig, 1882, t. XVI, p. 460-61.

nouveau contenant 800 lits « avec des matelas de foin, qui peuvent être nettoyés et n'entretiennent pas la vermine comme ceux de laine ». Les remèdes dont ces victimes de la mer avaient besoin étaient non pas des médicaments, mais une nourriture saine : « du riz, des herbes potagères, des légumes », et enfin « des viandes fraîches », qu'Henning Husing livrait à l'hôpital.

Henning Husing était aussi chargé de nourrir en partie la garnison du Cap. Les colons, nous aurons plus loin l'occasion de le dire, étaient appelés en cas d'attaque à défendre la colonie. Mais la Compagnie y entretenait aussi un corps de soldats mercenaires, dont l'effectif, renforcé pendant la guerre de la ligue d'Augsbourg, car on craignait fort une tentative de débarquement des Français, atteignait 718 hommes, le 1er juillet 1696.

Enfin Husing touchait une certaine rémunération pour la fourniture de viandes avariées, qui étaient abandonnées aux esclaves de la Compagnie, car le fléau de l'esclavage, avec tout ce qu'il entraînait de pratiques odieuses, coups, chasse aux fugitifs, supplices, avait été introduit dans la colonie, dès sa fondation, par le Commandeur Johan van Riebeeck.

Les animaux qu'Husing transportait vivants sur les navires et ceux qu'il abattait pour les livrer immédiatement à la consommation, avaient été élevés sur ses propres pâturages. « Il a pendant toute la durée de son traité été pourvu d'un grand troupeau, écrivait-on du Cap, le 31 mars 1706, si bien qu'il n'achetait rien aux particuliers sinon de temps à autre, à bas prix, quelque animal maigre qu'il engraissait pendant un an. L'accroissement normal de son troupeau suffisait à l'approvisionner. » Le gouverneur Willem Adriaan van der Stel estimait, en 1706, que ce troupeau se montait à mille

bêtes à cornes et à vingt mille moutons. Husing était certainement à cette époque le plus grand possesseur de moutons de la colonie.

Il avait commencé ses entreprises d'élevage à Hottentoots Holland, sur la rive orientale de la *Falzo baay*. Il les continua plus au nord, dans un canton, nommé en 1680 par le gouverneur Simon van der Stel, qui en avait entrepris le peuplement et y avait installé quelques nouveaux venus « le bois de Stel », *Stellenbosch*. Sur les bords de l'Eerste ou Stellenbosch rivier s'échelonnaient les domaines de plusieurs colons notables, Ferdinand Appel, Jacobus van der Heyden, Pieter van der Byl, Adam Tas; c'était là aussi qu'habitait Wessel Pretorius, tige d'une famille qui devait s'illustrer dans l'histoire de l'Afrique australe, l'ancêtre d'Andries Pretorius, vainqueur du chef zoulou Dingan et fondateur de l'éphémère république boer du Natal, l'ancêtre aussi de Marthinus Wessel Pretorius, premier président de la République sud-africaine.

Le domaine d'Husing, *Meerlust*, était situé sur la Stellenbosch rivier, le dernier en amont, au pied du col donnant accès dans la grande vallée de la Zondereinde rivier. De 1683 à 1701, Husing reçut du gouvernement d'importantes concessions de terres : 191 journaux le 1er janvier 1683, 139 le 6 octobre 1690, 86 le 3 juin 1693, 29 le 27 octobre 1698, 99 le 15 octobre 1700, soit (en tenant compte des fractions) 545 journaux ou 451 hectares environ en vingt ans. Il en revendit une partie à d'autres colons, mais possédait encore 300 journaux ou 246 hectares environ en 1706. Outre la propriété de ces terres, Henning Husing obtint, à partir du 1er janvier 1701 certainement, et peut-être antérieurement, la jouissance exclusive de pâturages que Willem Adriaan van der Stel, qui avait, il est vrai, intérêt à

exagérer, prétendait grands comme la moitié de la province de Hollande. Ce territoire, nommé *Groene Kloof*, la *Vallée verte*, était situé au nord de la ville du Cap, entre les baies de la Table et de Saldanha. Il n'y existait pas d'habitation, mais seulement des abris pour les bergers hottentots. Comme on avait constamment à redouter les surprises des fauves et des sauvages, que les Européens nommaient les « hommes des bois », les *boschimans*, on enfermait le bétail pendant la nuit dans des enclos de pierres et de branchages, précaution qui n'était pas toujours efficace, puisque, en octobre 1701, une troupe d'au moins trois cents *boschimans* vola à Husing deux cents têtes de bétail.

A Groenekloof, Husing faisait de l'élevage et récoltait seulement les mesures de céréales nécessaires à la nourriture de ses gens; à Meerlust, il se livrait à l'élevage, mais en même temps à la grande culture et surtout à la viticulture. Dès que les colons du Cap s'étaient avisés que le raisin y mûrit, ils s'étaient passionnément adonnés à la culture de la vigne. En 1705, le conseil politique de la colonie constatait qu'en raison de l'accroissement du vignoble, la production du vin dépassait les besoins, et se demandait si, pour remédier à cette « mévente », il ne serait pas opportun d'en transformer une certaine quantité en alcool et en vinaigre. Husing avait pour sa part contribué au développement de cette culture, et François Valentyn disait de lui : « Parmi les plus importants vignerons, il faut citer M. Henning Husing, qui sur son joli domaine de Meerlust a bien planté cent mille pieds de vigne. »

Plusieurs indices concourent à prouver qu'en exerçant ce métier d'éleveur et de vigneron, Henning Husing s'était enrichi. Outre son domaine de Meerlust, il possédait en 1705, au Cap même, « deux jolies maisons sur

le chemin du château », que Valentyn cite parmi les embellissements qu'il constate en revenant après dix ans d'absence. Les lettres de change qu'il tirait sur la Hollande prouvent manifestement qu'il y jouissait d'un certain crédit. Des artisans, des matelots, des soldats, appartenant à la Compagnie des Indes, étaient autorisés par le gouvernement, quand ils avaient des loisirs, à s'engager pour une durée déterminée chez les colons en qualité d'ouvriers agricoles. Or tandis que ses concitoyens employaient seulement un ou deux de ces auxiliaires, Husing en avait toujours de dix à vingt à ses gages, autre preuve de l'abondance de ses ressources.

2. — Fonctions municipales et militaires exercées par Husing.

Revenant de Batavia en Hollande à bord de la « flotte de retour » en 1695, François Valentyn séjourna plusieurs semaines au Cap; en tête des colons *notables* dont il fit alors la connaissance, il cite Henning Husing. Notable, Husing l'était non seulement à cause de l'importance de ses exploitations agricoles, mais encore par sa position officielle dans la colonie, où il obtint succcssivement tous les honneurs.

En 1682, deux ans après la fondation du village de Stellenbosch, le gouverneur Simon van der Stel jugea nécessaire d'instituer une juridiction locale, les *heemraaden*, pour connaître des différends qui pourraient s'élever entre les habitants et leur éviter le désagrément de venir jusqu'au Cap pour soutenir leurs procès. Henning Husing fut l'un des quatre premiers heemraaden, nommés le 30 août 1682. Trois ans après en 1685, le commissaire Adriaan van Rheede modifia cette

institution : au-dessus des *heemraaden,* représentants des colons et élus par eux, il plaça un *landdrost*, représentant de la Compagnie des Indes dans le district rural de Stellenbosch, et nommé par le gouverneur. Officier d'administration, le landdrost transmettait aux colons les ordres du gouverneur et l'informait de tous les événements qu'il jugeait importants. Officier de police, il veillait à la sécurité publique, arrêtait, le cas échéant, les colons, les indigènes ou les esclaves inculpés, surveillait les petits postes armés destinés à protéger les domaines des Européens contre les pillages des Boschimans. Enfin il présidait les heemraaden. Cette Cour du landdrost et des heemraaden avait principalement des attributions judiciaires; néanmoins elle s'occupait aussi de certaines questions intéressant la communauté des colons, notamment des travaux publics et de la destruction des animaux nuisibles. Elle avait un secrétaire appointé, fonction que l'astronome Peter Kolb, par exemple, exerça de 1710 à 1712. Cette institution fit preuve d'une remarquable longévité. Étendue avec les progrès de la colonisation pendant le XVIIIe siècle aux nouveaux districts de Swellendam et de Graaff Reinet, elle vécut encore trente ans après que la domination anglaise eut remplacé celle de la Compagnie néerlandaise des Indes orientales. Supprimée par le gouvernement britannique en 1828, elle fut restaurée par les Boers, sitôt qu'ils eurent émigré au nord de l'Orange. Elle florissait encore il y a trois ans dans l'État libre et dans la République sud-africaine; elle disparut, quand lord Roberts eut occupé Bloemfontein et Pretoria, dont la route lui avait été ouverte par la reddition du général Cronje, et l'on peut dire qu'elle tomba, le 27 février 1900, dans les tranchées de Paardeberg.

A cette institution, hier encore vivante, Henning Husing participa dès l'origine et, dans la première Cour de landdrost et d'heemraaden instituée par Adriaan van Rheede, le 16 juillet 1685, il siégea comme second heemraaden.

Il gravit encore un degré de l'échelle des dignités municipales. Propriétaire du domaine rural de Meerlust, il était colon de Stellenbosch, mais, propriétaire de deux maisons au Cap, il en était aussi bourgeois. Or depuis 1657, un colon du Cap nommé *burgerraad* ou *burgermeester* siégeait au conseil de justice de la colonie, à côté des fonctionnaires, pour juger des délits commis par ses concitoyens. Le nombre des *burgerraaden* fut porté à deux en 1658, puis à trois en 1675. Ce collège était renouvelé partiellement chaque année. Henning Husing fut à plusieurs reprises honoré de cette charge. Le 11 novembre 1701 par exemple, il participe au jugement du colon Pieter Becker, qui, à une revue, ayant injurié le *cornet* Jan Steven Botma et reçu quelques coups de canne du capitaine Olof Berg, avait dit : « Si le capitaine me frappe derechef, je lui mettrai avec mon couteau la tête aux pieds. » Et Husing signe l'arrêt condamnant l'inculpé à être trois fois passé par les baguettes et déporté pour dix ans à l'île Maurice.

Les *burgerraaden* étaient parfois aussi consultés sur des questions d'ordre plus politique que judiciaire. En mars 1701, les Boschimans ayant volé quarante bestiaux appartenant au colon Gerrit Cloete, Husing participe au conseil qui décida l'envoi d'un *commando* de quarante hommes sous les ordres du landdrost pour tenter de reprendre aux sauvages le bétail capturé.

Husing ne s'était pas élevé moins haut dans la hiérarchie militaire du pays que dans les fonctions civiles. La Compagnie des Indes redoutait fort d'être supplantée

au Cap par une puissance européenne, et soupçonna tour à tour le Portugal, l'Angleterre et la France de desseins agressifs. Pour s'éviter des dépenses militaires excessives elle obligeait donc les colons à servir. Dans toutes les cérémonies officielles les *burgers*, c'est-à-dire les citoyens, figurent en armes et à leur rang.

Les colons du bourg du Cap étaient divisés en deux compagnies, l'une de cavalerie et l'autre d'infanterie, quand, le 5 novembre 1699, le conseil politique décida, en raison du nombre d'hommes toujours croissant, de partager l'infanterie en deux compagnies : la « vieille compagnie » et la « nouvelle compagnie ». Husing fut nommé capitaine de la « nouvelle compagnie » avec Hendrik Sneewind comme lieutenant et Adam Tas comme enseigne. Il conserva son grade jusqu'au 14 août 1706, époque à laquelle il fut destitué pour les raisons qu'on lira plus loin.

En 1705, Henning Husing avait cinquante-sept ans; grand herbager et grand viticulteur, burgerraad et capitaine, riche, honoré, influent, marié à Maria Lindenhovius, fille d'un pasteur hollandais [1], il paraissait devoir finir paisiblement son existence, en partageant ses loisirs entre sa maison de ville et sa maison des champs, quand il provoqua une crise politique dans laquelle il faillit perdre tout le fruit de sa vie laborieuse.

3. — Le conflit d'Husing avec le gouverneur Willem Adriaan van der Stel.

Henning Husing s'était toujours concilié la faveur des puissants. Quand, en 1678, le gouverneur Bax ins-

1. Fille d'Adam Lindenhovius, ministre de l'Évangile dans la paroisse de Het Over-reest en Over-yssel, et d'Anna Selmenerus.

talla des colons à Hottentoos Holland, il fut, nous l'avons dit, l'un des cinq élus. Pendant le court intérim exercé après la mort de Bax par le Second [1], Hendrik Crudop, du 29 juin 1678 au 12 octobre 1679, il se fit accorder le droit d'envoyer ses troupeaux paître sur les bords de l'Eerste rivier. Mais ce fut surtout pendant le gouvernement de Simon van der Stel, qui dura du 12 octobre 1679 au 11 février 1699, que sa fortune grandit. Il se forma entre eux des relations amicales. Quand Simon van der Stel écrit aux Directeurs de la Compagnie, il n'emploie jamais à l'égard d'Husing que des expressions laudatives. Une de ses lettres datée de Meerlust prouve qu'il ne dédaignait pas de venir lui rendre visite à la campagne. Enfin il semble bien que Simon ait favorisé le mariage d'Husing avec Maria Lindenhovius.

Le 23 janvier 1699, Willem Adriaan van der Stel arriva d'Amsterdam pour remplacer son père, qui avait demandé à prendre sa retraite. Husing entretint d'abord avec le nouveau gouverneur des rapports aussi courtois qu'avec ses prédécesseurs; parfois même les conseils de son expérience étaient sollicités par l'ignorance du nouveau venu.

On peut donc être surpris qu'en 1705 il se soit départi de la règle qu'il s'était faite depuis trente ans, et ait suscité à Willem Adriaan van der Stel une opposition de nature telle que leur conflit ne pouvait se dénouer que par la retraite de l'un ou celle de l'autre. En 1703 un calme complet règne dans la colonie, en 1705 un réquisitoire signé par un groupe de colons, Henning Husing en tête, et dénonçant les irrégularités admi-

1. Le fonctionnaire qui remplaçait le gouverneur de la colonie en cas d'absence ou de décès était appelé « Le second personnage », *De tweede persoon.*

nistratives du gouverneur, est adressé au gouverneur général et au conseil de l'Inde siégeant à Batavia. C'est donc dans l'année 1704 que l'attitude d'Husing à l'égard de Willem Adriaan van der Stel s'est transformée. Les motifs de ce revirement ne sont pas nettement exposés dans les documents, mais voici une hypothèse qui permet de l'expliquer.

Malgré les interdictions réitérées des Directeurs, les fonctionnaires de la Compagnie des Indes avaient toujours tendu à devenir propriétaires fonciers dans les contrées exotiques où ils résidaient. Au Cap, comme ailleurs, ils profitaient du passage des commissaires inspecteurs pour se faire octroyer des concessions de terres. Le 31 mai 1679, le second, Hendrik Crudop, reçoit du commissaire Jacob van der Waijen la propriété d'un jardin dans la vallée de la Table; le 13 juillet 1685, Simon van der Stel se fait concéder par le commissaire Adriaan van Rheede un grand domaine derrière le mont de la Table. Cette pratique se généralise durant les dernières années du XVIIe siècle et les premières du XVIIIe, et il se forme alors une catégorie nouvelle de colons, une catégorie de fonctionnaires-colons, qui, tout en s'acquittant des devoirs de leur charge, sèment des céréales, plantent de la vigne, élèvent du bétail et grossissent leur traitement du produit de leur industrie. C'était le cas du second, Samuel Elsevier, et du Révérend Petrus Kalden, ministre de l'Évangile, par exemple. Mais aucun ne s'adonna à ces occupations accessoires avec autant de passion que le gouverneur en personne.

Le 1er février 1700, il s'était fait donner par le commissaire Wouter Valkenier un domaine de 400 journaux (328 hectares environ), « pour, dit l'acte de donation, y planter, semer et construire, comme et quand il lui plaira ». Willem Adriaan réussit en quatre ou cinq ans

à faire de ce domaine nommé « Vergelegen » une propriété d'aussi bon rapport qu'agréable à habiter.

Vergelegen était situé à Hottentoos Holland, à quelque distance de la rive orientale de la *Falzo baay*, au sud de Stellenbosch. L'habitation et, comme disaient ses ennemis, le « Château », que Willem Adriaan van der Stel avait fait construire, était une vaste maison à un étage, contenant une longue galerie, d'où l'on avait une belle vue sur la mer, et huit appartements avec chacun « une garde des robes ». Tout autour s'élevaient des communs : demeures du maçon et des esclaves, deux ateliers, un pressoir, trois étables, une écurie.

Le potager produisait des légumes et des fruits communs en Europe, mais jusqu'alors inconnus au Cap, tels que des asperges et des fraises. Le vignoble contenait 400 000 pieds de vigne, prétendaient les ennemis du gouverneur, 150 000, rectifiait-il lui-même dans sa *Défense*, « qu'il avait importés à grands frais et grandes difficultés ». On y récoltait un moscatel blanc et un moscatel rouge, dont le « bouquet » était renommé. François Valentyn, de passage au Cap en 1705, fut invité à visiter Vergelegen. Le dimanche 1er novembre, après avoir célébré le service dans la chapelle du fort, il partit avec le gouverneur à six heures du soir, « dans un carrosse attelé de six chevaux », et arriva à minuit. Le lendemain il se promena dans la propriété : habitué aux paysages hollandais il se complut au milieu de la luxuriante végétation de ces coteaux couverts de vigne, « où il voyait pendre tant de belles grappes bien mûres, qu'il ne savait vraiment laquelle choisir ».

Jardinier et viticulteur, Willem Adriaan van der Stel s'était par surcroît fait éleveur de bétail. « Il entretenait, dit Kolb, un très grand troupeau » au *Schappenberg*, colline située au sud de Vergelegen, et possédait

en outre dans la vallée de la Zondereinde rivier un certain nombre de parcs à bétail en pierres et en branchages, tout pareils à ceux construits par Henning Husing à Groenekloof. Au total son troupeau se montait en 1705 à 10 000 moutons et 800 têtes de gros bétail. Or, à qui pouvait-il vendre ces animaux dont l'élevage faisait l'objet de tous ses soins? A personne, puisque Henning Husing était le maître du marché et que navires en escale, hôpital, garnison et colons, bref passants et résidents, tous se fournissaient dans ses parcs et à ses étals.

Non content d'être par sa fonction le premier au Cap, Willem Adriaan van der Stel eut l'ambition d'en devenir le principal producteur. Le privilège d'Henning Husing formait un obstacle à sa fortune ; il tenta de l'écarter et tel fut, à notre avis, la cause du conflit qui surgit entre le gouverneur et le colon.

Le traité par lequel Henning Husing avait obtenu le 17 février 1700 le privilège d'assurer la fourniture des divers services de la Compagnie, expirait le 31 décembre 1705; douze jours plus tôt, le 19 décembre, le conseil politique de la colonie présidé par le gouverneur en conclut un semblable avec quatre colons : Michiel Ley, Willem Basson, Hans Overholster et Anthony Abrahamssen. Mais si les obligations des quatre associés étaient les mêmes que celles imposées jadis à Husing, toutes différentes étaient les conditions dans lesquelles ils devaient s'en acquitter. Tandis que celui-ci élevait en ses propres pâturages tous les animaux qu'il vendait, ceux-là « devaient s'engager par serment à ne posséder aucune bête de boucherie, bœuf ou mouton, sauf quelques bêtes de trait, quelques vaches laitières et quelques chèvres ». Ils étaient de simples intermédiaires entre les producteurs et les consommateurs.

Pour justifier cette organisation nouvelle, le gouverneur faisait valoir que les colons possesseurs de bétail auraient désormais des débouchés que le privilège d'Husing leur avait jusqu'à présent fermés. En fait leur intérêt bien entendu conseillait aux quatre nouveaux associés de se pourvoir dans les parcs des fonctionnaires-colons et principalement dans ceux de Vergelegen. Le contrat du 19 décembre 1705 assurait la fortune de l'éleveur Willem Adriaan van der Stel.

Or Henning Husing n'accepta pas qu'on se privât délibérément de ses services. Willem Adriaan van der Stel lui signifiait sans façons que l'heure de la retraite avait sonné pour lui Henning Husing, burgerraad, capitaine, et le colon le plus riche du pays! Le gouverneur connaîtrait bientôt toute l'étendue de son imprudence.

La famille van der Stel n'était pas populaire. On la trouvait envahissante. L'ancien gouverneur Simon van der Stel possédait deux vastes domaines en toute propriété et avait l'usage viager de grands pâturages. Un de ses fils, Adriaan, s'était fait attribuer en 1685 un domaine personnel et le droit de chasse exclusif sur certaines terres. Un autre fils, François, de caractère acariâtre, entretenait toujours de mauvais rapports avec ses voisins, qui disaient de lui : « C'est une vraie peste pour le Cap ». Mais plus que tous les autres Willem Adriaan était en butte aux critiques malveillantes. Les colons comparaient son château somptueux de Vergelegen à leurs pauvres demeures, pour certains une pièce unique où s'entassait toute la famille. Avide d'argent, il ne se faisait pas honte d'en gagner aux dépens de ses administrés. Hautain, il exigeait des marques de respect, et fit déporter à Batavia un colon nommé Rotterdam, qui refusait de le saluer dans la rue et de se lever à son entrée au temple.

La jalousie des colons contre cette famille[1] peu scrupuleuse devait se manifester à la première occasion. Henning Husing vit clairement les voies à suivre pour se venger : grouper les mécontents, dénoncer aux Directeurs les actes arbitraires et les irrégularités administratives du gouverneur, et obtenir ainsi sa destitution. Sa cause particulière se confondrait et serait pour ainsi dire enveloppée dans l'intérêt public.

L'organisation de la conspiration ne nous est pas connue dans tous ses détails. Néanmoins, on peut tirer quelques renseignements précis de la lettre du 31 mars 1706 aux Directeurs, dans laquelle Willem Adriaan van der Stel fit pour la première fois allusion à l'état troublé de la colonie. D'autre part, dès que le gouverneur fut informé du danger qui le menaçait, il pensa terrifier les colons en ordonnant l'arrestation immédiate de plusieurs d'entre eux. Nous possédons en partie les procès-verbaux des interrogatoires qu'on fit subir aux inculpés. Ceux-ci, à la vérité, rapetissent autant que possible leur personnage, font les ignorants, s'accusent d'aberration; comme il y avait une chambre de torture à quelques pas de la salle où ils comparaissaient, on s'explique la prudence de leurs réponses. Cependant, même à travers leurs réticences, on peut piquer de ci, de là, quelques détails instructifs.

Henning Husing joua certainement dans toute l'affaire un rôle de premier plan. « Tout le mal est venu d'un certain Henning Husing », écrit Willem Adriaan le

1. Simon van der Stel, gouverneur du Cap de 1679 à 1699, eut cinq fils, Willem Adriaan, nommé gouverneur en 1699, destitué en 1706, Adriaan qui fut conseiller extraordinaire de l'Inde et gouverneur d'Amboine de 1706 à 1720, François, colon au Cap, Hendrik, qui mourut landdrost de Batavia, et Cornelis qui périt en mer ou à Madagascar.

31 mars 1706. « J'ai entendu dire qu'Henning Husing était la cause de tout », déclare le colon Claas Meyboom. Et Peter Kolb, qui a assisté en spectateur à tous les événements, le nomme : *der Hauptzeichner*, c'est-à-dire celui qui a signé en tête le manifeste contre le gouverneur.

Husing groupa d'abord autour de lui quelques conspirateurs : son cousin, Adam Tas, Jacobus van der Heyden, Peter van der Byl, Jacob Louw, Wessel Pretorius, Ferdinand Appel. De proche en proche, ceux-ci gagnèrent des adhérents à leur cause. Hans Conterman s'y rallia dans les circonstances suivantes : « Un jour qu'il faisait beau, dit-il, j'allai avec ma femme à la maison de Pretorius. Celui-ci m'ayant pris à part me dit : Hans, j'ai une communication à vous faire, vous agirez à votre guise, mais promettez-moi le secret. Pretorius et van der Byl, qui s'était joint à nous, me parlèrent de leur intention de rédiger une lettre ou une pétition qui avait le bien public pour objet et me demandèrent si je voulais la signer ».

Pour conquérir des adhésions, les meneurs variaient le tour de leur argumentation selon les intérêts personnels des colons auxquels ils s'adressaient. Aux vignerons, par exemple, ils représentaient que le succès de la conspiration assurerait la liberté du commerce des vins, accaparé par le gouverneur. Ce procédé réussissait, et Steven Vermey déclara être entré dans le mouvement « parce qu'il lui était interdit de venir vendre ses vins au Cap ». Husing ne négligea pas de faire état des obligations qu'on lui avait. « J'ai voulu complaire à Husing, qui m'a toujours prêté de l'argent », dit, par exemple, Claas Meyboom.

Ces conciliabules secrets aboutirent à la rédaction et à la signature de deux documents, dans lesquels les colons exposaient leurs griefs contre leur gouverneur.

Le premier fut adressé en 1705 au gouverneur général et au conseil de l'Inde siégeant à Batavia; nous ne le possédons pas. Le second, destiné aux Directeurs de la Compagnie des Indes résidant en Hollande, leur parvint en 1706 dans des circonstances qui seront relatées plus loin. M. Carel Vos Leibbrandt a publié une traduction anglaise de l'original, qui est en hollandais. Cet « Acte d'accusation » a été rédigé par le colon Adam Tas, cousin d'Husing et enseigne dans sa compagnie de *burgers*. Il est divisé en trente-huit paragraphes, qui se suivent sans aucun ordre logique.

Il débute en ces termes : « Seigneurs, sous l'empire d'une nécessité impérieuse, nous prenons la liberté de vous soumettre nos justes doléances, étant ici non seulement très opprimés par la domination injuste et hautaine du gouverneur actuel Willem Adriaan van der Stel, mais encore plus mal traités que des esclaves. Nous sommes d'autant plus affligés de cette oppression inouïe, on le conçoit aisément, que nous avons conscience d'être des citoyens libres et des sujets des États Généraux. Ces doléances, nous avons donc décidé en toute confiance de les exposer à Vos Honneurs protecteurs intangibles du droit et de l'équité. » Suit l'énumération des griefs. S'enrichir est la seule préoccupation du gouverneur. Son avidité ne connaît pas de bornes. Sa « campagne » de Vergelegen a la superficie d'une ville, et cinquante colons au moins pourraient vivre sur les terres qu'il occupe. Il y fait travailler à son bénéfice plus de soixante ouvriers de la Compagnie des Indes et une centaine des meilleurs esclaves. Lorsque les Directeurs ont autorisé les colons à aller dans l'intérieur du pays acheter du bétail aux Hottentots, il a commencé par en tenir la nouvelle secrète, envoyé aussitôt pour son compte des expéditions

armées, qui souvent, « en usant de procédés violents et exécrables, ont saisi les bêtes des indigènes ».

Pour avoir un débouché aux produits de son vignoble et de son troupeau, il a fait adjuger la vente du vin et de la viande à des gens à sa dévotion.

Il accapare les produits du domaine commun, interdit aux colons de pénétrer dans les forêts et d'y couper le plus petit bout de bois de charpente et de charronnage, alors que lui-même ne s'en prive pas. Non moins jaloux de la pêche, il s'en réserve exclusivement le droit sur le rivage de la *Falzo baay*. Tout entier à son faire valoir, il néglige les devoirs de sa charge et s'absente parfois six semaines de suite du siège du gouvernement; et qu'on ne s'avise pas de se présenter pour affaires à Vergelegen, on y est rudoyé et chassé.

Mais voici qui est plus grave. Il y a trois ans le gouverneur, au nom de la Compagnie, a requis divers colons d'envoyer leurs moutons sous le prétexte de les faire tondre. Chaque mouton devait être payé quatre florins; mais depuis les colons n'ont revu ni leurs bêtes ni leur argent. Quiconque a reçu une concession de terre en attend des années les titres de propriété, s'il ne se montre pas généreux envers le gouverneur, si bien que les terres, théoriquement données, sont en fait souvent payées très cher.

Le gouverneur n'est pas le seul à user de procédés aussi condamnables. Le second Samuel Elsevier possède à Klapmuts une grande propriété de rapport, le Révérend Petrus Kalden est « l'un des plus gros cultivateurs d'ici ». Il se plaît bien plus à « labourer qu'à monter en chaire ». Plus d'une fois des gens venus de la campagne pour être mariés ou pour faire baptiser un enfant s'en sont, faute d'officiant, retournés chez eux, « Gros-Jean comme devant ». Or de pareils

usages vont directement à l'encontre des règlements, selon lesquels tout fonctionnaire ayant dessein de cultiver des terres ou d'élever du bétail doit commencer par se démettre de son emploi.

Quant aux colons, tout moyen de faire librement du commerce leur étant retiré, ils sont dans la misère, et le maintien de ce gouvernement tyrannique provoquera infailliblement leur ruine.

Enfin, tout en multipliant les formules de respect, les signataires du Manifeste lancent une menace de rébellion, propre à donner à réfléchir à « Leurs Honneurs les Directeurs », quand ils se réuniront dans leur salle de délibération, là-bas à Amsterdam, à Middelburg ou ailleurs : « Nous ne dissimulerons pas à Vos Honneurs que si le gouvernement n'est pas réformé, il y a lieu (Dieu nous en préserve!) de craindre une révolte, car sous une pareille oppression, le plus sage pourrait bien perdre la tête ».

Le document fut signé de soixante-trois noms, dont la liste ne figure malheureusement pas au bas de l'exemplaire conservé dans les Archives du Cap. Mais nous savons par Willem Adriaan van der Stel, que la moitié des signataires était d'origine française. Quelques-uns des conspirateurs, tels que Ferdinand Appel, Guilliam (Guillaume) du Toit, François du Toit, Hercules des Prés, Pierre Rosseau (Rousseau), Pieter Meyer, Jacob Pleunis sont cités incidemment dans d'autres documents.

Ces noms confirment ce que d'autres indices laissent entrevoir : le caractère rural du complot de 1705. Il fut organisé par les paysans des petits hameaux de Stellenbosch, Wagenmakersvalley, Fransch Hoek, Drakenstein ; très peu de citadins y prirent part. Les entreprises agricoles du gouverneur lésaient en effet bien plus les intérêts des cultivateurs que ceux des artisans,

des petits marchands, et des cabaretiers groupés dans le bourg du Cap.

Dans sa lettre du 31 mars 1706 aux Directeurs, Willem Adriaan van der Stel s'étonnait de « l'audace des colons ». « On avait depuis longtemps remarqué la haine des gens d'ici contre ceux des fonctionnaires de la Compagnie, qui possèdent quelques terres cultivables, mais jamais on n'avait supposé qu'ils en seraient venus à former une conspiration dans l'espoir de chasser le gouverneur et quelques autres. » Si cet étonnement n'était pas feint, c'est que ce gouverneur connaissait bien mal ses administrés, car la hardiesse est précisément l'une de leurs qualités. Par petits groupes de trois ou quatre, ils ont l'habitude de s'aventurer dans l'intérieur du pays, alors complètement inexploré, pour acheter et parfois voler du bétail aux Hottentots. En 1702, une expédition plus importante que toutes les précédentes fut organisée. Quarante-cinq colons s'avancèrent le long de la côte de l'océan Indien jusqu'à huit cents kilomètres du Cap et livrèrent combat à des indigènes différents au physique de ceux qu'ils étaient accoutumés à voir, et qui étaient des Cafres. Cette expédition, le premier de ces *raids*, si fréquents dans l'histoire des Boers, dura sept mois. En fait d'entreprise collective périlleuse, les colons n'en étaient donc pas en 1705 à leur coup d'essai.

Le secret de la conspiration fut si bien gardé qu'une année entière se passa sans que Willem Adriaan van der Stel se doutât du danger qui le menaçait. Il en fut seulement informé en février 1706 par une lettre apportée de Batavia par la « flotte de retour » et dans laquelle son frère Adriaan, membre du Conseil de l'Inde, l'avertissait qu'un Acte d'accusation avait été déposé devant ce Conseil par un groupe de colons du Cap.

Willem Adriaan agit aussitôt avec décision.

Le 18 février 1706, il fit réunir, dans une salle du premier étage du Château du Cap, le plus grand nombre possible d'habitants du bourg, se départit de sa morgue habituelle, offrit des rafraîchissements et du tabac à discrétion. La parole fut donnée au secrétaire Willem Helot pour lire une « Adresse aux Directeurs de la Compagnie », dans laquelle les mérites du gouverneur étaient exposés en ces termes : « Nous reconnaissons à Son Honneur le Gouverneur une honorabilité et une correction parfaites dans sa conduite privée et son administration. C'est un admirable modèle de modestie, de zèle pour le bien public, de religion chrétienne. Affable envers tout le monde, toujours prêt à donner audience, cordial, il s'est conduit depuis qu'il est à la tête du gouvernement comme un chef pacifique, juste, aussi attentif aux ordres des Seigneurs ses Maîtres, qu'aux intérêts de ses administrés ». La lecture achevée, toutes les personnes présentes furent invitées à bien vouloir signer l'Adresse. Si Willem Adriaan van der Stel avait parmi les colons des adversaires, il comptait aussi des défenseurs, les burgerraaden Hendrik Donker et Hendrik Bouwmann notamment, qui s'empressèrent de lui complaire. La plupart des assistants ignorant le complot formé par Husing et ses amis étaient surpris et ne comprenaient ni pourquoi on les avait réunis ni la raison de cette « Adresse », mais voyant les plus notables d'entre eux la signer, ils les imitèrent. Cependant un réfugié français, Gillis Sollier, ayant saisi au passage quelques expressions qui lui déplaisaient, s'y refusa et se dirigea vers la porte. Mais Willem Adriaan van der Stel lui barra le passage, lui plaça les mains sur les épaules et lui dit : « Monsieur Sollier, ne voulez-vous pas attester que je suis un honnête homme? »

16

Sollier comprit, en voyant les burgerraaden fumer leur pipe sans bouger, qu'il ne serait soutenu par personne et qu'il pourrait bien avoir à se repentir de sa résistance. Il prit donc une feuille de papier et y inscrivit son nom, puis invité à allumer une pipe, il se récusa honnêtement, et se retira accompagné par le gouverneur jusqu'au palier.

Bien que van der Stel ait réuni deux cent trente-neuf signatures au bas de l'*Adresse*, elle ne devait pas produire sur les Directeurs, tout l'effet qu'il s'en promettait : l'hyperbole des louanges en ruinait la sincérité.

Par l'information reçue de Batavia, le gouverneur savait qu'un manifeste avait été rédigé contre lui, mais il en ignorait encore la teneur. Toutefois par une suite aisée de déductions : examen des dispositions des colons à son égard fait en commun avec Johannes Starrenburg, qui, jadis cultivateur à Stellenbosch et maintenant landdrost, en était particulièrement instruit, élimination des noms des illettrés, il supposa, et avec raison, que le rédacteur du manifeste devait être Adam Tas, le cousin d'Henning Husing. Le 27 février 1706, il fit partir dans sa propre voiture, escortée d'un peloton de dragons, le landdrost Starrenburg et trois autres fonctionnaires, pour Stellenbosch. Le lendemain matin à six heures, ceux-ci se présentèrent chez Adam Tas qu'ils trouvèrent encore au lit; ils l'arrêtèrent, fouillèrent la maison, et découvrirent dans une écritoire l'exemplaire de l' « Acte d'accusation », dont nous avons plus haut donné une analyse.

Adam Tas fut amené au Château du Cap, écroué dans la prison et mis au secret.

Toutefois la saisie de ce précieux document ne constituait pas pour le gouverneur un avantage aussi décisif qu'il se l'imaginait : il existait un second exemplaire

du Manifeste. Or parmi les passagers de la « flotte de retour » entrée dans la baie de la Table le 4 février 1706, figurait un certain docteur Abraham Bogaert [1], qui, descendu à terre pour se reposer des fatigues de la traversée et instruit des événements du jour, prit avec ardeur, mais en secret, le parti des colons et consentit à cacher sur lui cette pièce précieuse. Étranger à la colonie, Bogaert ne fut soupçonné par aucun fonctionnaire d'un tel acte.

Pendant les premiers jours de mars, le gouverneur fit mettre en prison plusieurs colons : Pierre Rosseau, Christian Wynoch, Hans Jacob Conterman, Claas Meyboom, Steven Vermey. Il n'osa pas faire arrêter Henning Husing, mais le 8 mars, le Conseil politique décréta de « purifier » la colonie « de quelques perturbateurs de la tranquillité publique » et de les déporter en Hollande. Ces perturbateurs étaient Henning Husing, Ferdinand Appel, Pieter van der Byl et Jan van Meerland.

Van der Stel ne s'avisa pas qu'en envoyant en Hollande quelques-uns des plus qualifiés parmi les signataires du Manifeste, c'était aux avocats même de la cause opposée à la sienne qu'il donnait la parole devant les Directeurs de la Compagnie, alors que personne n'y plaiderait en sa faveur. Il se figura, les initiateurs du mouvement exilés, les rebelles de moindre importance assouplis par une incarcération prolongée, que toutes choses au Cap reprendraient leur train.

La « flotte de retour », commandée par Jean de Wit, appareilla le 4 avril 1706 ; elle était composée de quinze vaisseaux hollandais auxquels neuf vaisseaux anglais se

1. A. Bogaert a laissé un ouvrage intitulé : *Historische reizen door d'oostersche deelen van Asia*, in-4°, Amsterdam, 1711. Une planche représente le château de Vergelegen.

joignirent pour mieux se défendre en cas de rencontre d'une escadre française.

Henning Husing avait pris passage sur le *Gansenhoef*. Sitôt que le navire eut dépassé l'île Robben, qui ferme l'entrée de la baie de la Table, le docteur Bogaert se déchargea du Manifeste des colons contre van der Stel, qu'il dissimulait sur lui depuis un mois, et le remit à Husing.

Dans la colonie, l'agitation continua. « Chez quelques-uns, écrit le gouverneur le 24 juin 1706, l'opiniâtreté pleine de malice a poussé de telles racines qu'au lieu de s'humilier, ils persistent dans leur obstination et retiennent par des menaces ceux qui accepteraient le pardon que nous leur offrons. » Engagé dans la voie des rigueurs, il y persévéra. Le 9 août, la cour de justice condamna neuf colons à cinq ans de bannissement à l'île Maurice « pour composition de libelles et de lettres diffamatoires contre les autorités ». Le 14 août le conseil politique remplaça quelques-uns des officiers de la garde bourgeoise à cause de « leur conduite indigne et de leur mauvais esprit ». Henning Husing, capitaine de la « nouvelle compagnie du district du Cap », fut notamment cassé de son grade.

Mais ces condamnations et ces disgrâces, bien loin de réduire les colons, les exaspérèrent; d'août 1706 jusqu'au jour où Willem Adriaan van der Stel quitta le pouvoir, les habitants de Stellenbosch, de Drakenstein et des autres hameaux agricoles furent ouvertement en état d'insurrection contre le gouvernement.

Toutes les pensées étaient tendues vers la Hollande. Quelle décision les Directeurs allaient-ils rendre? Certains colons avaient pleine confiance dans le succès. « Husing et les autres amis, disait Jacobus van der Heyden le 30 septembre, commencent déjà, j'en suis

sûr, à préparer au Texel leur retour au Cap! » Jacobus van der Heyden anticipait un peu sur les événements, mais prévoyait juste.

La « flotte de retour », et par conséquent le *Gansenhoef* à bord duquel Husing avait fait la traversée, arriva au Texel le 27 juillet 1706.

La juridiction compétente dans le conflit qui avait surgi entre le gouverneur et les colons du Cap, était le Conseil suprême de la Compagnie, le Conseil des Dix-sept directeurs.

La Compagnie néerlandaise des Indes orientales était, rappelons-le, constituée par la réunion de six sociétés particulières ou *Chambres*, qui, tout en collaborant à une œuvre commune, conservaient une certaine indépendance commerciale. Chaque chambre portait un nom de ville ou de province : Amsterdam, Zélande, Delft, Rotterdam, Hoorn, Enckhuyzen. Dans le langage courant, on appelait chambres sur la Meuse celles de Delft et de Rotterdam, et chambres de la Hollande du nord celles d'Hoorn et d'Enckhuyzen. La direction supérieure de la Compagnie appartenait à un Conseil de dix-sept personnes, dans lequel la chambre d'Amsterdam était représentée par huit délégués, celle de Zélande par quatre, les chambres de la Meuse par deux, celles de la Hollande du Nord par deux; le dix-septième membre était choisi par l'une des cinq dernières chambres à tour de rôle.

Le Conseil des Directeurs, après avoir employé trois mois à écouter les dépositions et à étudier les pièces relatives à la grave question que les événements du Cap avaient posée devant lui, rendit enfin sa décision le 30 octobre 1706. Il donnait entièrement raison aux colons contre les fonctionnaires :

Le gouverneur Willem Adriaan van der Stel, le

second Samuel Elsevier, le pasteur Petrus Kalden et le landdrost Johannes Starrenburg devront résigner leur emploi et revenir en Hollande aussitôt que possible. Il est interdit au colon Frans van der Stel, frère de l'ex-gouverneur, de résider dorénavant non seulement au Cap, mais dans l'une quelconque des possessions de la Compagnie des Indes. Le domaine de Vergelegen, ayant été concédé à Willem Adriaan van der Stel sans même que les Directeurs en aient été informés, devra être alloti et mis aux enchères. La valeur des logements d'esclaves et des étables sera payée à l'ex-gouverneur, mais le château devra être rasé, « car nous désapprouvons entièrement les fonctionnaires de construire de pareilles bâtisses au Cap, comme dans le reste de l'Inde: ils le font par gloriole et non par nécessité ».

Willem Adriaan van der Stel et Samuel Elsevier sont remplacés respectivement dans leurs charges de gouverneur et de second par Louis van Assenburg, officier qui avait naguère servi sur les flottes impériales du Danube et de la Méditerranée, et par Joan Cornelis d'Ableing, ex-commandant de la province de Palembang à Sumatra.

S'ils frappent sévèrement les fonctionnaires, les Directeurs renvoient avec honneur Henning Husing et ses compagnons, inculpés à tort « du crime de mutinerie et de conspiration », ordonnent l'élargissement immédiat des colons détenus dans la prison du Cap et le rappel de ceux qui ont été exilés à Batavia et à l'île Maurice.

Enfin, au milieu du triomphe général, un succès particulier était réservé à Henning Husing qui recouvrait partiellement le privilège dont il avait joui si longtemps : il fournirait pendant trois ans aux services de la Compagnie la moitié des bœufs et des moutons dont ils auraient besoin pour alimenter leur personnel.

Les motifs de la grave décision des Directeurs sont assez faciles à saisir. « Nous ordonnons, disent-ils, que tous les fonctionnaires du Cap du premier au dernier se défassent des terres qu'ils possèdent, sous peine de confiscation ; toutefois ils pourront disposer à leur gré du produit de cette vente. » Par l'étendue de ses propriétés, par sa mainmise sur les principales productions du pays, la famille van der Stel était en voie de transformer en un domaine privé cette possession de la Compagnie des Indes. La sévérité du châtiment découragerait d'avance toute ambition analogue.

D'autre part un conflit avec les colons était gros de conséquences. Les signataires de l'Acte d'accusation contre Willem Adriaan van der Stel comptaient parmi les plus qualifiés du pays. Plusieurs d'entre eux avaient été burgerraaden, heemraaden, capitaines et lieutenants dans les compagnies de *burgers*. Une révolte des colons entraînerait la Compagnie des Indes dans une expédition militaire, l'obligerait à reconquérir sa propre colonie à grands frais. Or, administrateurs d'une société financière, les Directeurs considéraient dans toute affaire ses avantages pécuniaires. Semblait-elle infructueuse, ils ne s'y entêtaient point par vanité. Quand ils se furent, par exemple, convaincus que la possession de l'île Maurice était onéreuse, ils n'hésitèrent pas à y renoncer. Leur intérêt conseillait donc aux Directeurs la décision qu'ils prirent en octobre 1706 en faveur des colons du Cap.

Henning Husing passa en Hollande l'hiver de 1706-1707. Il prit passage, en mai 1707, sur un des navires de la flotte qui amena au Cap le nouveau gouverneur. Le voyage ne dura pas moins de huit mois. Dans l'Atlantique, les maladies sévirent si cruellement à bord que Louis van Assenburg ne put se dispenser d'aller toucher

au Brésil; un séjour de six semaines dans la baie de Formosa, l'eau pure, la viande fraîche, les légumes, rétablirent les santés. Enfin le 24 janvier 1708, Henning Husing revit le sommet horizontal de la montagne de la Table qu'il avait perdu de vue depuis le 4 avril 1706. Pendant son absence, ses parcs à bétail avaient été entretenus et, à partir du 1er février 1708, il commença, en exécution du contrat conclu en Hollande, à livrer aux services de la Compagnie la moitié des animaux gras dont ils avaient besoin; deux autres colons, Claas Henrikssen Diepenauw et Michiel Ley s'étaient chargés de la seconde moitié de la fourniture.

Husing fut rétabli dans sa fonction de *burgerraad* par le nouveau gouverneur, Louis van Assenburg, et en cette qualité, il intervint à plusieurs reprises auprès du gouvernement en faveur de ses concitoyens. Le 26 février 1710 par exemple, il présenta et avec succès au gouverneur général de l'Inde, Johan van Hoorn, qui était de passage au Cap, une pétition par laquelle les colons requéraient que la dîme fût prélevée non plus sur l'ensemble de leur récolte, mais uniquement sur les grains à vendre, et que la farine de consommation domestique et les grains à semence en fussent dispensés.

Enfin, le 13 avril 1711, Henning Husing exposa au conseil de la colonie qu'ayant atteint l'âge de soixante-trois ans, et qu'étant affaibli et fatigué, il demandait à prendre sa retraite et à être libéré de tout service public, civil et militaire. Le conseil ayant fait droit à sa requête, Husing disparaît alors de l'histoire. Le jour précis de sa mort nous est inconnu, mais comme il signa son testament le 7 septembre 1713 et que sa veuve déposa cette pièce le 9 juillet 1715, entre les mains d'Hugo van der Meer, secrétaire du conseil de la

colonie, on ne saurait douter qu'elle survint entre ces deux dates.

Comme ils n'avaient pas eu d'enfant, Husing et sa femme partagèrent leurs biens entre leurs parents, ou plus exactement (car Husing paraît n'avoir point eu de collatéraux) entre les parents de Mme Husing, père, sœurs et nièces. Des legs furent stipulés en faveur de plusieurs œuvres charitables du Cap, de Hollande et de Hambourg : 1000 rixdollars furent donnés à l'église de Drakenstein, 333 1/2 rds aux « pauvres du Cap », 2000 rds à l'église luthérienne d'Amsterdam et aux pauvres de cette église, 1000 rds à l'orphelinat luthérien de Hambourg.

Les Boers sont essentiellement éleveurs de bétail; c'est leur caractéristique. On l'a dit maintes fois et comme c'est parfaitement exact, il ne faut pas craindre de le répéter. Éleveurs, ils ont progressé pendant tout le XVIIIe siècle à l'est de la ville du Cap, dans le long couloir ménagé entre le désert du Karrou et la mer, pour y découvrir des pâturages; éleveurs, ils ont en 1836 émigré hors de la colonie du Cap parce que la protection accordée aux Cafres meurtriers et pillards par le gouvernement britannique, obéissant alors à des idées philanthropiques erronées, leur interdit leur état; éleveurs, ils se sont répandus sur le plateau de l'Orange et du Transvaal à la recherche de pâturages et de points d'eau.

Or Henning Husing s'est occupé toute sa vie à élever des bœufs et des moutons. Il a donné à l'industrie du bétail un essor inconnu avant lui. Aucun colon, depuis le débarquement de Johan van Riebeeck en 1652, n'avait encore possédé des troupeaux aussi nombreux que ceux qui paissaient à Meerlust et à Groenekloof. Il fut donc un précurseur.

Il occupe encore une autre place dans l'histoire de l'Afrique australe.

Les Boers sont très personnels. L'isolement dans des domaines ruraux très éloignés les uns des autres a développé au plus haut point leur esprit d'indépendance. Ils supportent impatiemment l'autorité d'un chef, même dans les circonstances où l'intérêt général l'exigerait. Ce défaut de soumission, l'ignorance de cette notion simple, inculquée à nos recrues dès leur entrée au service, « que la discipline fait la force principale des armées », a toujours profondément surpris les étrangers en contact avec eux. Cependant, dans toutes les crises politiques qu'ils ont traversées, certains hommes ont surgi du sein du peuple, qui bien que mal obéis et jalousés de leurs concitoyens, peuvent être considérés comme des chefs. Tels ont été Pieter Retief, Gerrit Maritz, Hendrik Potgieter, Andries Pretorius, pendant les événements qui ont abouti à la fondation de la République sud-africaine et de l'État libre d'Orange; tels encore Kruger, Martinus Pretorius, Joubert, lors du soulèvement du Transvaal contre la Grande-Bretagne en 1880-81, tels enfin Botha, Delarey et de Wet pendant la guerre de 1899 à 1902.

Henning Husing doit figurer en tête de la liste de ces conducteurs du peuple boer.

Son intervention politique fut efficace. Aucun des treize gouverneurs titulaires ou intérimaires qui se succédèrent jusqu'à la chute de la domination de la Compagnie des Indes orientales ne risqua l'aventure, qui avait si mal réussi à Willem Adriaan van der Stel; aucun ne tenta plus d'exploiter pour soi les ressources du pays; les colons furent affranchis pour toujours de la concurrence illicite des fonctionnaires.

Assurément Henning Husing agit d'abord par intérêt

personnel. Il n'en a pas moins eu le mérite d'avoir sauvegardé les libertés de ses contemporains et celles des générations postérieures à la sienne. Non seulement l'initiative courageuse qu'il prit en 1705 fut suivie d'un succès immédiat, mais les conséquences en durèrent jusqu'à la fin du XVIIIe siècle.

Octobre 1902.

III

VOYAGE DU LANDDROST STARRENBURG AU NORD DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE EN 1705

Les gouverneurs du Cap eurent fréquemment l'occasion, pendant la seconde moitié du XVIIe siècle et pendant le XVIIIe, d'envoyer des expéditions à l'intérieur du pays, soit pour acheter du bétail aux indigènes, soit pour rapporter des renseignements géographiques. Ces expéditions étaient dirigées par un fonctionnaire de la Compagnie, accompagné d'un certain nombre de soldats européens et de serviteurs indigènes.

Les circonstances en sont généralement trop ignorées pour qu'on puisse tenter d'en dresser les itinéraires. Mais, par exception, celle que le landdrost Starrenburg conduisit en octobre et en novembre 1705 jusqu'au delà de l'Oliphant's rivier est connue avec détail, le *Journal de route*, soigneusement tenu par son chef, ayant été traduit en anglais et publié assez récemment au milieu d'autres documents, qui n'ont d'ailleurs aucun rapport avec l'histoire de la géographie [1].

1. Les documents relatifs à ce voyage : I. *Extracts from the Resolution of the Council of Good Hope dated 11th July 1705.* — II. *Instructions for Landdrost Joh. Starrenburg, head of this Expedition and for his Councillors, to serve them on the journey.*

Johannes Starrenburg, quand il reçut l'ordre de se mettre en route, n'était landdrost [1] que depuis trois mois, ayant été nommé le 2 juillet 1705. Il ne resta pas longtemps en charge : protégé du gouverneur Willem Adriaan van der Stel, son « bon ami », il fut atteint par la disgrâce retentissante qui frappa celui-ci, et rappelé, comme lui, en Hollande par un ordre du Conseil des Dix-Sept Directeurs, daté du 30 octobre 1706. Il quitta le Cap en avril 1707 à bord du *Popkensburgh*.

Ce voyage d'octobre-novembre 1705 constitua l'un des principaux épisodes de sa courte carrière administrative.

« L'objet de l'expédition , disaient les *Instructions* remises à Starrenburg par Willem Adriaan van der Stel, est d'acheter aux Hottentots des environs, dans les meilleures conditions possibles, le nombre de bêtes de trait nécessaire, vu que nous en sommes insuffisamment pourvus. Quand donc vous arriverez parmi ces indigènes, vous ferez les petits présents d'usage, au premier càpitaine ainsi qu'à ceux qui le mériteront, avec à-propos. Vous direz au chef bien poliment que nous désirons avoir avec lui et les siens des rapports amicaux et de bon voisinage.... Si toutefois il arrive qu'une tribu vous attaque, vous êtes autorisé à lui rendre la monnaie de sa pièce, car il va de soi, qu'à la violence, la violence doit répondre. » Si l'achat de

— III. *Journal of Landdrost Joh. Starrenburgh kept on his journey to the Gonnemas, Grigriquas, Namaquas, Hottentots, etc.*, ont été publiés dans *Precis of the Archives of the Cape of Good Hope. The defence of Willem Adriaan van der Stel*, by H.-C.-V. Leibbrandt, 1 vol. in-8°, Capetown, 1897, p. 149-166. François Valentyn avait donné le journal de Starrenburg en hollandais dans son *Oud en nieuw Oost Indien*, Amsterdam, in-f°, 1724-26, 5e partie, t. II, p. 90-102.

1. Sur les attributions du landdrost, voir ci-dessus, p. 227.

bœufs était l'objet principal de la mission, il n'était pas le seul, et son chef était invité à faire des observations : « Vous devrez apporter une attention particulière à la situation, aux avantages naturels et à la fertilité des pays que vous traverserez ». Starrenburg se conforma à ses *Instructions*, et si, à son regret, il ne ramena pas autant de bœufs qu'on en désirait au Cap, il n'eut que des rapports pacifiques avec les tribus hottentotes et observa quelques faits intéressants.

Il partit de la ville du Cap, le 16 octobre 1705, accompagné du maître jardinier Jan Hartog, du caporal Willem Brentgens et d'un certain nombre de soldats et de serviteurs hottentots; son train se composait de trois chariots.

Après être passé à Stellenbosch et à Drakenstein, pour confier pendant son absence la direction des affaires au vice-président du conseil des Heemraaden, il arriva, le 19 octobre, sur la Berg rivier, au « Sonquas ou Boschimansdrift », c'est-à-dire au gué des Sonquas, où la Compagnie entretenait un poste de quelques hommes, pour protéger les colons contre les attaques des pillards Boschimans. Starrenburg suivit la Berg rivier et arriva, le 21 octobre, dans la contrée appelée, à cause des nombreux ruisseaux qui la traversent, *De vier en twintigh rivieren*, « les vingt-quatre rivières », et négocia l'achat de bestiaux avec les Hottentots Gonnemas qui habitaient dans le voisinage. Starrenburg suivit alors le versant occidental du Piquetberg, et arriva, le 23 octobre, au bord de la rivière Quacoma, la Verloren river des cartes actuelles, dont il a, remarquons-le, indiqué la direction avec beaucoup plus de précision que certains explorateurs plus récents [1].

1. Burchell, par exemple, fait commencer la Quaekamma au nord du Piquetberg, sur la grande carte qui accompagne ses

Après avoir suivi la Quacoma le long de sa rive gauche, puis l'avoir franchie le 26 octobre, Starrenburg arriva aux huttes d'une petite tribu hottentote, chez laquelle le pouvoir était partagé entre six capitaines. L'un d'eux, qui avait même guidé Starrenburg jusqu'au village, était appelé le capitaine Hannibal. Ce nom d'origine carthaginoise pourrait paraître étrange, si l'on ne savait que, déjà à cette époque, certains chefs hottentots dépendaient entièrement des gouverneurs du Cap, qui leur attribuaient un nom et leur conféraient le signe matériel du pouvoir, c'est-à-dire une canne à pomme de cuivre portant le monogramme de la Compagnie: V. O. C. (Vereenigde Oostindische Compagnie). Or ce nom était souvent emprunté à l'histoire ou à la mythologie de l'antiquité classique; un chef portait le nom du philosophe Platon, un autre celui de Jason, le héros de l'expédition des Argonautes, un troisième celui de Vulcain, le dieu du feu.

Starrenburg rayonna autour du village du capitaine Hannibal. Avec son compagnon le jardinier Hartog, il releva le cours d'une rivière appelée par les Hottentots « Tythouw », et qui aboutit, non à la mer, mais à un marais salant. Ils eurent aussi la fantaisie de pousser une pointe jusqu'à l'océan. « Après avoir trotté pendant deux heures, dit Starrenburg, nous arrivâmes à la côte, où nous trouvâmes une grève dénudée, une mer très agitée avec des vagues terribles et des rochers dangereux. Nous suivîmes la grève et vîmes de loin l'embouchure de la grande rivière Quacoma. » Le point atteint par eux était voisin du cap Deseada. Ayant pris congé du capitaine Hannibal, Starrenburg se dirigea

Travels in the interior of southern Africa, 2 vol. in-4°, Londres, 1822. Il ne marque aucun cours d'eau sur le versant oriental du Piquetberg.

vers l'Oliphant's rivier, qu'il atteignit le 31 octobre, et franchit le 1er novembre, après avoir fait exécuter par ses hommes quelques travaux de terrassement, pour en rendre les berges carrossables.

Le 2 novembre, il arriva à un village hottentot, dissimulé dans une gorge montagneuse, dont le fond est occupé par une rivière, qui, pendant les pluies, se déverse dans l'Oliphant et en saison sèche ne contient plus que des flaques d'eau saumâtre : c'est l'Hantam ou Holle river des cartes modernes.

Starrenburg nomme les indigènes, qui habitaient cette gorge, Grigriquas et Namaquas. Ils n'avaient jamais vu d'Européens, et pour la plupart se sauvèrent, sitôt qu'ils en aperçurent. Cependant quelques jeunes gens, moins poltrons, prirent la position de combat, et l'un d'eux pointait même déjà sa flèche contre Starrenburg, qui de son côté le visa avec son mousquet, quand un interprète hottentot s'interposa.

Starrenburg resta chez ces indigènes jusqu'au 5 novembre et eut le malheur de perdre un de ses hommes, Jan Smit d'Anvers, qui, étant en sentinelle la nuit, fut enlevé par un lion. Il ne dépassa pas ce village de l'Hantam river, et ne jugea pas la saison favorable pour visiter ceux des grands Namaquas, qu'on lui disait situés au nord, près des « Montagnes de cuivre ». A son retour, il fut arrêté deux jours par une crue de l'Oliphant. Le 14 novembre, il revoyait la pointe nord du Piquetberg, dont cette fois il longea le versant oriental.

Pour accroître le très petit troupeau qu'il ramenait, il alla acheter des bêtes chez les Hottentots de la haute Breede rivier et chez ceux des bords de la baie de Saldanha, mais il se retrouvait alors dans une région déjà colonisée ou fréquemment traversée par des Européens. Finalement, il rentra à Stellenbosch le 6 décembre.

Dans l'espace de terrain relativement peu étendu que Starrenburg traversa pendant ce voyage, il remarqua qu'il y avait deux régions dissemblables. La première et la plus méridionale est celle du Piquetberg ; l'humidité y est abondante. Sur son versant oriental, la montagne est creusée de nombreux vallons dans chacun desquels coule un ruisseau, dont la réunion donne naissance à la rivière, qui tourne au nord, et qui, recevant l'eau de plusieurs sources, devient la grande Quacoma.

La plaine qui s'étend au pied du versant occidental est non seulement humide mais marécageuse, vu que le sous-sol est formé par de l'argile. Dans un de ces marécages, le cheval de Starrenburg s'enfonça jusqu'à la selle et s'empêtra dans les roseaux, petite mésaventure que le cavalier, qui était pusillanime et s'effarouchait d'un rien, raconte complaisamment. Ce pays arrosé est un pays riant, et les expressions « jolie vallée », « jolie colline gazonnée », reviennent à plus d'une reprise sous la plume du voyageur.

Tout différents sont les caractères physiques de la région qui s'étend entre la Quacoma (ou Verloren) et l'Oliphant. « C'est un pays affreux; on traverse tout le temps du sable, les collines et les vallées sont pleines de pierres et de trous de taupes dans lesquels les chevaux et les bœufs enfoncent jusqu'aux genoux, c'est plein de buissons et il n'y a pas un brin d'herbe. » Ces arbustes épineux, d'où découle une gomme dont les Hottentots se servaient « en guise de résine » pour fixer le fer de la sagaie à sa hampe, et la lame du couteau à son manche, sont caractéristiques des régions sèches. Au nord de la Quacoma commence, en effet, cette contrée aride, qui se prolonge le long de la côte de l'Atlantique, jusqu'à l'Orange (à Port-Nolloth il tombe 4 centimètres de pluie par an), puis de l'Orange

dans le Namaqua et le Damara, l'actuelle colonie allemande du « Sud-Ouest africain ».

Plaçons maintenant cette excursion dans l'ensemble de l'histoire de l'exploration de l'Afrique australe au XVIIIe siècle.

Cette exploration a été accomplie de façons variées. Les gouverneurs du Cap organisèrent de grandes expéditions officielles, telles que celle dirigée en 1686 par le gouverneur Simon van der Stel en personne, qui pénétra dans le Namaqualand jusqu'à proximité du fleuve Orange, et celle conduite en 1752 par le lieutenant Beutler dans l'est juqu'à l'Ey rivier (actuellement Key river). Le gouverneur envoya aussi fréquemment chez les indigènes des missions commerciales, analogues à celle dont on vient de lire le récit. Enfin, les colons libres visitèrent aussi les tribus indigènes pour s'y procurer du bétail de gré ou de force. En 1702, par exemple, quarante-cinq d'entre eux s'avancèrent dans l'est plus loin même que la Visch rivier et livrèrent combat à des Cafres. La région même visitée en 1705 par Starrenburg l'avait été avant lui par des colons, et le capitaine Hannibal se plaignit d'avoir été attaqué et pillé par une troupe de colons, dont l'un était surnommé « l'ivrogne Gerrit ».

La bande côtière qui s'étend de l'embouchure de l'Orange à la Visch rivier était explorée en ses traits essentiels quand, pendant le dernier quart du XVIIIe siècle, les voyageurs de profession, Paterson, Sparrman, Le Vaillant, John Barrow, arrivèrent au Cap.

Non seulement les montagnes, les rivières et les *kloofs*, c'est-à-dire les vallées et les cols, furent reconnus, mais on distingua aussi les bonnes terres des mauvaises, les terres suffisamment arrosées et couvertes d'herbes, pour offrir des chances de succès aux

colons qui viendraient y élever des troupeaux, de celles qui étaient arides. L'expansion des Boers au Cap pendant le XVIIIe siècle a donc été précédée d'une œuvre d'exploration géographique, dont le détail est encore très mal connu et le restera peut-être toujours, vu le secret dont les Boers entouraient leurs expéditions et leur répugnance à écrire.

En insistant sur la fertilité des versants du Piquetberg, et sur l'aridité de la région comprise entre la Quacoma et l'Oliphant, le landdrost Starrenburg a participé à cette œuvre collective des Européens du Cap, et, à ce titre, son voyage de 1705 méritait d'être tiré de l'oubli.

Septembre 1902.

IV

LA TOPONYMIE DE LA COLONIE DU CAP DE BONNE-ESPÉRANCE AU XVIIIe SIÈCLE

Pendant le XVIIIe siècle, l'expansion des Boers prit deux directions différentes. Les uns, et ce furent de beaucoup les plus nombreux, s'avancèrent à l'est de la ville du Cap et peuplèrent progressivement jusqu'à la Groot Visch rivier les vallées qui s'étendent entre la mer et la région désertique du Karrou. D'autres découvrirent et occupèrent le pays situé au nord ainsi que les vallées de l'Olifant's et de la Doorn rivier. Quelques individus, mais en très petit nombre, s'établirent même au delà de l'embouchure de l'Olifant's rivier.

Cette expansion a non seulement eu pour effet d'accroître la superficie des terres occupées sur le globe par les hommes participant de la civilisation européenne, et de préparer virtuellement la colonisation de l'Afrique australe jusqu'au Limpopo, que les descendants des colons du XVIIIe siècle accompliront pendant le second et le troisième quart du XIXe, mais elle a eu, en outre, une conséquence plus spéciale : nous voulons dire la toponymie géographique de la colonie du Cap.

Quand, en 1652, Johan van Riebeeck, l'agent de la Compagnie néerlandaise des Indes-Orientales, fonda

son établissement au Cap de Bonne-Espérance, il n'y avait sur la carte de l'Afrique australe d'autres noms que ceux donnés aux accidents de la côte par les navigateurs portugais qui, depuis cent cinquante ans, avaient eu l'occasion de fréquenter ces parages en se rendant aux Indes. C'était, pour n'en citer que quelques-uns, *agoa de Saldanha*, l'aiguade de Saldanha, officier qui commandait dans l'escadre d'Albuquerque; *cabo de San Francisco*, ou *cabo de San Bras*, noms empruntés au calendrier catholique; *terra de Natal*, qui rappelait la date de la découverte de cette côte, le jour de Noël 1497; *rio Dolce*, *cabo das Vaccas*, *cabo das Agulhas*; c'était, enfin, ce nom même de *Cabo de Bona Esperança*, que, selon une tradition, le roi Jean II de Portugal donna au cap des Tempêtes de Barthélemy Diaz, et qui avait été conservé, qui a même été conservé jusqu'à nos jours, bien que, dès 1497, Vasco de Gama, en découvrant la route de l'Inde, eût réalisé la « bonne espérance » du roi Jean. Mais les navigateurs qui avaient suivi ces côtes ou y avaient atterri ne s'étaient pas même assez éloignés pour perdre l'Océan de vue, si bien qu'en 1652 l'intérieur du pays était, au sens étymologique du mot, « innommé ».

Or, la toponymie géographique du Cap s'est opérée de la même façon que celle de toute l'Afrique, laquelle consiste en une juxtaposition de termes indigènes, plus ou moins déformés par les explorateurs, et de termes empruntés aux langues européennes. C'est de ce mélange incohérent, composé sans méthode, œuvre de la fantaisie individuelle et d'elle seule, que se servent quotidiennement tous ceux, professeurs et publicistes, diplomates et militaires, commerçants et politiciens, qui, par profession ou curiosité, s'intéressent au continent africain.

Seulement la proportion des éléments varie, et si, sur

la carte de l'Algérie, depuis soixante et onze ans colonie française, les noms français sont nombreux, on n'en lit, la côte exceptée, que de berbères et d'arabes sur celle de cet empire du Maroc, resté impénétrable aux influences européennes.

Au Cap la proportion des termes géographiques d'origine indigène a été très faible par rapport à celle des termes hollandais.

Les Boers ont eu, pendant le XVIIIe siècle, des rapports avec trois catégories différentes d'indigènes : les Cafres, les Boschimans et les Hottentots.

Les Cafres vivaient en dehors de la colonie, à l'est de la Groot Visch rivier. Des groupes de Boers firent fréquemment des voyages dans leur pays, soit pour y chasser l'éléphant, soit pour y acheter du bétail. A leur tour, les Cafres envahirent l'est de la colonie pour y piller. Mais les Cafres restèrent pour les Boers des étrangers avec lesquels ils commerçaient ou se battaient, et dont aucun terme ne fut admis dans l'onomastique géographique du Cap.

On n'y relève pas non plus le moindre vestige de la langue des Boschimans. Ceux-ci connaissaient par le menu détail la topographie de la région qu'ils habitaient, mais il n'est pas certain qu'ils en distinguassent chaque accident physique par un nom spécial. Les Boers, qui n'eurent guère avec eux que des rapports hostiles, qui se vengaient terriblement des vols de bétail, commis à leur détriment, et des meurtres de bergers, ne leur empruntèrent rien.

Des idiomes indigènes, seul celui des Hottentots a laissé sa trace; encore n'est-elle pas très profonde. *Houtniquas*, qui désignait, au XVIIIe siècle, le long couloir situé entre la mer et la montagne depuis la baie de Mossel jusqu'à la Kromme rivier et qui actuellement ne

s'applique plus qu'à une chaîne de montagnes, était le nom d'une tribu hottentote. *Karrou*, la contrée désertique, provient du mot hottentot *Karusa*, lieu sec et dépourvu de végétation. Nous serions encore tentés d'attribuer une origine hottentote aux termes *Krakekamma* et *Sitsikamma*, qui désignaient, au XVIII[e] siècle, le premier la contrée comprise entre la Gamtoos et la Sundag rivier, le second celle située à l'est de la baie d'Algoa.

La toponymie géographique du Cap a donc eu, au XVIII[e] siècle, une origine presque exclusivement hollandaise.

Les Boers, de même qu'ils sont devenus les maîtres incontestés du Cap, en domestiquant les Hottentots et en détruisant ou en chassant les Boschimans, ont, sans égards pour les idiomes indigènes, imposé des noms de leur choix aux montagnes qu'ils gravissaient, aux rivières dont ils suivaient ou traversaient le lit, aux pays inconnus dans lesquels ils s'avançaient délibérément.

Certains termes de cette nomenclature ont pour origine la couleur de l'objet désigné : *Zwartland*, le pays noir; *Zwartberg*, la montagne noire; *Groen rivier*, la rivière verte; d'autres la dimension : *Groote rivier*, la grande rivière; *Breede rivier*, la rivière large; *Kromme rivier*, la rivière tortueuse; *Zondereinde rivier*, la rivière sans fin; d'autres encore la forme singulière : *Hangklip Kaap*, le cap du rocher suspendu; *Houw Hoek Kloof*, le défilé du coup de hache; d'autres, enfin, un caractère physique : *Sneeuwberg*, la montagne neigeuse; *Brackfontein*, *Brackrivier*, la fontaine ou la rivière saumâtre.

La faune et la flore ont beaucoup servi à la toponymie des Boers, ainsi qu'en témoignent les noms suivants : *Zeekoe rivier*, la rivière de l'hippopotame; *Olifant's rivier*, la rivière de l'éléphant; *Eland's berg*, la montagne de l'élan; *Bokkeveld*, le pays des chèvres; *Slang*

rivier, la rivière du serpent, d'une part, et d'une autre *Palmiet rivier*, la rivière du palmier; *Cedar Berg*, le mont des cèdres; *Riet rivier*, la rivière des roseaux; *Doorn rivier*, la rivière de l'épine; *Roggeveld*, le pays du seigle, où poussait une plante sauvage qui ressemblait à cette graminée.

On relève encore dans la toponomastique du Cap beaucoup de noms propres: ceux de *Riebeecks Kasteel*, *Stellenbosch*, *Swellendam*, *Graaff Reinet*, *Plettenberg's Baay* rappellent tous des gouverneurs de la colonie [1]; ceux de *Piquinier's Kloof*, *Du Toit's Kloof*, *Plessis rivier*, signifient le défilé de Piquinier, le défilé de Du Toit, la rivière Plessis, tous évidemment noms de colons, et, remarquons-le en passant, de colons d'origine française. Enfin la carte porte encore certains termes dont le sens est précis, mais l'origine inconnue. Pourquoi une *Hex rivier*, rivière de la sorcière, un *Schurfteberg Kloof*, col du mont galeux, une *Sundag rivier*, rivière du dimanche?

Cette nomenclature est caractérisée par un singulier manque d'imagination. Les colons se contentent pour désigner les localités de la première circonstance venue. Au pied de cette longue et haute chaîne de montagnes, qui porte aujourd'hui les noms de Drakenstein Mountains, Limiet berg, Elands Kloof Mountains, Vogel Valley Mountains, Roode Zand Mountains, et que les Européens du Cap avaient au XVIIe siècle nommée les « Montagnes du continent Africain », coule un petit fleuve qui se jette dans l'Atlantique, à la baie de Sainte-Hélène. Il fut découvert entre le 19 octobre et le 5 novembre 1657, par une troupe mixte de colons et de fonctionnaires de

1. Van Riebeeck (1652-1662); Simon van der Stel (1679-1699); Willem Adriaan van der Stel (1699-1706); Hendrik Swellengrebel (1739-1751); Joachim van Plettenberg (1774-1785); Cornelis Jacob van de Graaff (1785-1791).

la Compagnie des Indes qui était allée acheter du bétail aux Hottentots. Ils ne se mirent pas en frais d'invention, et nommèrent tout simplement ce cours d'eau : *Berg rivier*, la rivière de la montagne[1].

D'après une tradition recueillie oralement par l'astronome de La Caille en 1752, *Piquet berg* devait ce nom à une partie de cartes faite en ce lieu par un certain Olofberg[2]. Le voyageur Lichtenstein remarquait, au commencement du XIXe siècle, cette pauvreté d'invention. « Il ne faut pas, écrivait-il, en vouloir aux colons des XVIIe et XVIIIe siècles qui ont manqué de fantaisie dans les noms qu'ils ont donnés aux diverses localités. Les répétitions proviennent de ce que les endroits auxquels les mêmes noms sont attribués se distinguent tous par une particularité semblable. La plupart proviennent, en effet, de quelque circonstance propre au lieu, ou bien des animaux trouvés dans le voisinage ; de là une certaine confusion[3]. »

Des noms semblables, en effet, s'appliquent à des rivières ou à des montagnes différentes. Il y a un *Tafelberg* près de la ville du Cap et un autre dans le Karrou. Il y a deux *Groot Winterhoek berg*, deux *Olifant's rivier*. Parfois les noms, sans être identiques, se ressemblent

1. Leibbrandt, *Precis of the Archives of the Cape of Good Hope. Van Riebeeck's Journal*, II, p. 84-7.

2. L'abbé de la Caille. Annotations manuscrites à *Pierre Kolbe, Description du Cap de Bonne-Espérance*, 3 vol. in-12, Amsterdam, 1742, t. II, p. 74. Ces annotations figurent sur l'exemplaire de la Bibliothèque de l'Institut, qui porte la cote 8° Y 403. Certaines d'entre elles ont été publiées, comme appendice au *Journal historique du Voyage fait au Cap de Bonne-Espérance*, par feu M. l'abbé de La Caille, 1 vol. in-12, Paris, 1763, sous le titre suivant : « Notes et réflexions critiques sur la description du Cap de Bonne-Espérance, par Pierre Kolbes ». p. 315-353.

3. Lichtenstein, *Travels in Southern Africa in the Years 1803, 1804, 1805, 1806. Translated from the original german*, 2 vol. in-4°, Londres, 1812, I, p. 76, note 1.

beaucoup : tels *Brackfontein rivier*, *Kleinbrack rivier*, *Grootbrack rivier*; ou bien encore *Groot Zeekoe rivier*, et *Klein Zeekoe rivier*. Le même nom précédé de préfixes différents désigne les divers districts d'une même contrée : au delà de *Bruintjes hoogte* s'étend *Agter Bruintjes hoogte*. On distingue trois *Bokkeveld* : un chaud, *Warm Bokkeveld*; un froid, *Koud Bokkeveld*, et un *Bokkeveld Karroo*. Le mot *Roggeveld* est employé dans cinq acceptions différentes : *Roggeveld Karroo*, *Roggeveld Berg*, *Middle Roggeveld*, *Onder Roggeveld*[1], *Agter Roggeveld*.

On ne saurait non plus omettre de remarquer combien dans cette onomastique les souvenirs des colons tiennent peu de place. Ce phénomène est singulier, les émigrants ayant habituellement tendance à attribuer aux lieux dans lesquels ils se fixent nouvellement des noms qui leur rappellent leur pays d'origine.

Dans la nomenclature des colonies fondées par des Anglais sur la côte Atlantique de l'Amérique septentrionale figurent New-York et New-Hampshire, Virginie et Caroline, allusions soit à une ville et à un comté de Grande-Bretagne, soit à la reine-vierge Élisabeth et au roi Charles Ier. C'est sur les mots de Louisiane, d'Ile Dauphine, d'Ile-de-France que les Français des XVIIe et XVIIIe siècles, appelés à nommer des terres exotiques, arrêtent leur choix. Pendant la première moitié du XVIIe siècle, les Hollandais eux-mêmes, fonctionnaires de la Compagnie des Indes occidentales ou de celle des Indes orientales, occupaient dans la Nieuw Nederland,

1. D'après Lichtenstein (*Travels*, I, p. 76, n. 2), ce terme de *Onder Roggeveld*, c'est-à-dire Roggeveld inférieur, proviendrait, non de ce que cette région est à une altitude plus basse que le *Roggeveld berg* ou le *Middle Roggeveld*, mais de ce qu'elle est plus éloignée du Cap. Les Boers, qui venaient de la ville du Cap, disaient qu'ils en descendaient, quoique, en réalité, ils montassent vers des contrées d'altitude supérieure.

sur la côte de l'Amérique septentrionale, entre la Nouvelle-France et la Virginie, les forts d'Amsterdam et d'Orange[1], ceux de Barnevelt, de Belgica, de Hollandia aux Moluques, ainsi que ceux de Zeelandia à Formose et de Gueldria sur la côte de Coromandel[2].

Rien de pareil de la part des Boers. On ne vit pas surgir au Cap plus de Nieuw Amsterdam que de Nieuw Haarlem. Des hommes célèbres qui avaient conquis aux Néerlandais leurs libertés sur le roi d'Espagne, comte d'Egmont, Guillaume le Taciturne, Maurice de Nassau, aucun souvenir.

Ce peu d'empressement que marquent les Boers à rattacher le présent au passé s'explique, sans doute, par la condition des colons qui peuplèrent le Cap au XVIIe et au XVIIIe siècle. Très petites gens pour la plupart, quelques Français exceptés, peu ou pas lettrés, il est probable qu'ils n'avaient pas dans leur esprit les éléments d'une nomenclature géographique un peu variée. Ils devaient très mal connaître l'histoire, même récente, de leurs métropoles respectives.

Mais en outre et surtout, les Boers cessèrent d'entretenir des rapports avec leur pays d'origine. Uniquement occupés à vivre et à se maintenir en dépit des Hottentots d'abord, des Boschimans et des Cafres ensuite, des intempéries souvent, des bêtes féroces toujours, ils n'ont pas le loisir de se livrer à de longues réflexions spéculatives sur leur passé. Ils n'y pensent pas, si bien qu'aucun souvenir personnel ou historique

1. *L'Étendue de la Seigneurie de la République des Provinces-Unies des Pays-Bas*, Bibliothèque de l'Institut, mss Fonds Godefroy, t. 66, f° 15.

2. *Des Places Fortes ès Indes Orientales, en l'Amérique et en l'Afrique tenues par les Compagnies des Indes orientales et occidentales sous la souveraineté des États des Provinces-Unies des Pays-Bas*, *Ibid.*, t. 66, f° 23.

ne se présente à leur esprit, quand ils ont à désigner, non pour la satisfaction des géographes, dont ils n'ont cure, mais pour leur commodité personnelle, telle montagne ou telle rivière.

Les termes peu nombreux de la nomenclature pré-britannique du Cap, qui rappellent les Pays-Bas, ont été choisis non par des colons, mais par des fonctionnaires de la Compagnie des Indes. Une plaine herbeuse située au sud-est du bourg du Cap fut nommée, dès 1663, *Hottentoos Holland*, la Hollande des Hottentots. Le nom de *Drakenstein* donné à un village de colons fondé par Simon van der Stel en 1687, était l'un des titres portés par Hendrik Adriaan van Rheede, qui séjourna en 1685 au Cap en qualité de commissaire-inspecteur, et était seigneur de *Drakenstein* et de Mydrecht. Le nom de *Waveren*[1], donné en 1700 à un autre village de colons fondé par Willem Adriaan van der Stel, appartenait à une famille notable d'Amsterdam. A la même époque une chaîne de montagnes reçut le nom de *Witsenberg*, de Nicolas Witsen, bourgmestre d'Amsterdam.

Les circonstances dans lesquelles le grand fleuve, qui traverse l'Afrique australe d'est en ouest, fut appelé *Orange* méritent d'être spécialement relatées. En août 1779, le colonel Gordon[2], commandant des troupes de la colonie, faisant en compagnie du lieutenant et botaniste anglais William Paterson un voyage d'exploration au nord du Klein-Namaqualand, arriva sur les bords du fleuve.

Le 17 août 1779, rapporte Paterson, « nous mîmes à l'eau le bateau du colonel Gordon et nous hissâmes les couleurs hollandaises. Le colonel Gordon proposa de

1. C'est la contrée appelée aujourd'hui « Tulbagh basin ».
2. Ce colonel Gordon est le même personnage, qui, en 1795, défendit si faiblement le Cap contre les Anglais et se suicida quelques jours après la reddition de la colonie.

boire, d'abord, à la santé des États, puis à celle du Prince d'Orange et à celle de la Compagnie; après quoi il donna à la rivière le nom de *rivière Orange* en l'honneur de ce prince[1] ».

Néanmoins cette nomenclature, pour être monotone et dépourvue d'imagination, n'en constitua pas moins une marque profonde laissée par les Boers dans le pays qu'ils ont colonisé pendant le XVIIIe siècle.

Aux noms hollandais, des termes anglais sont sans doute venus se juxtaposer. De nouvelles villes ont été fondées, qui portent des noms dont l'origine n'est pas douteuse : Port-Elisabeth, Bathurst, Somerset. Les anciens et vastes districts de Swellendam et de Graaff Reinet ont été partagés, et aux nouvelles « divisions » on a donné des noms tels que ceux de Clan William, Worcester, George, Prince Albert. Néanmoins les anciens noms hollandais subsistent pour la plupart, et par eux les premiers occupants du pays ont marqué leur empreinte sur le sol.

Septembre 1901.

1. William Paterson, *A narrative of four journeys into the country of the Hottentots and Caffraria in the years 1777, 78 and 79*, 1 volume in-4°, Londres, 1789, p. 113.

V

ADULPHE DELEGORGUE (1814-1850)

En 1847 parut chez les éditeurs A. René et Cie, à Paris, un ouvrage en deux tomes, intitulé : *Voyage dans l'Afrique australe, notamment dans le territoire de Natal, dans celui des Cafres Amazoulous et Makatisses, et jusqu'au tropique du Capricorne, exécuté durant les années 1838, 1839, 1840, 1841, 1842, 1843 et 1844,* par M. Adulphe Delegorgue (de Douai), avec une introduction par M. Albert-Montémont.

Les questions africaines étaient bien loin d'exercer à cette date sur le public le même attrait qu'aujourd'hui. En outre, quelques mois après l'apparition de l'ouvrage, la Révolution du 24 février 1848 survenait, et retenait l'attention des Français sur des questions d'un intérêt bien plus immédiat que celles traitées dans ce simple récit de voyage. Enfin trois ans plus tard, en 1850, l'auteur lui-même périssait au cours d'un second voyage en Afrique. Plusieurs circonstances contribuèrent donc à étendre sur le livre de Delegorgue la couche grise de l'oubli. Mais, capables aujourd'hui de considérer dans son long développement l'histoire de l'exploration africaine et de mettre à leur vraie place les travaux de Delegorgue, nous voyons combien peu justifiée fut l'indifférence avec laquelle on en accueillit la relation en 1847.

Louis-Adulphe-Joseph Delegorgue naquit le 13 novembre 1814 à Courcelles-lez-Lens, canton de Carvin (Pas-de-Calais) [1]. Son père, Adulphe-Aubert-Joseph Delegorgue, était cultivateur et maire de Courcelles. Il le perdit prématurément ainsi que sa mère, née Louise-Marie-Josèphe Defontaine, et fut élevé par son aïeul paternel, Pierre-Louis-Joseph Delegorgue, conseiller à la cour royale d'appel de Douai. Magistrat, le grand-père destinait son petit-fils à la magistrature, ou, pour le moins, au barreau; mais pour l'instruire il attirait l'attention de l'enfant sur des objets d'histoire naturelle, dont plus d'un avait une origine exotique : il éveilla ainsi involontairement en lui des goûts d'aventure.

Mais à la suite de circonstances inconnues de nous, la mort de son grand-père probablement, Adulphe Delegorgue, ayant été contraint de renoncer « instantanément » à la profession judiciaire, « s'arrêta avec joie au métier de marin ». Ce fait survint probablement en 1830.

D'après certaines allusions, éparses dans les premières pages du *Voyage*, Delegorgue s'engagea comme simple matelot de troisième classe à 24 francs par mois, et navigua dans les mers septentrionales de l'Europe, le long de la côte occidentale d'Afrique, et dans la mer des Antilles.

Il revint à Douai en 1836 ou en 1837, malade « d'une fièvre tenace, contractée à la Guadeloupe ». Mais « la vie inactive le fatiguait encore plus que la fièvre ». Il résolut donc de repartir pour les pays exotiques, non plus comme marin, mais comme explorateur-natu-

1. C'est donc à tort que Delegorgue nomme Douai « sa ville natale » (*Voyage*, I, p. 3). Il fut élevé à Douai, mais il n'y était pas né.

raliste. Il venait, sans doute, ayant atteint sa majorité, d'entrer en possession de son patrimoine, car il paraît avoir accompli ses voyages sans le moindre subside public ou privé.

Il jeta son dévolu sur l'Afrique australe. Son choix s'expliquerait difficilement, si lui-même ne nous disait incidemment le plaisir qu'il avait pris à lire le récit, très sujet à caution, mais pittoresque et amusant, des *Voyages* de Le Vaillant, qui, on le sait, parcourut, de 1780 à 1785, la colonie, alors hollandaise, du Cap de Bonne-Espérance.

Delegorgue partit de Douai le 10 mai 1838, il s'embarqua à Bordeaux sur le petit brick *Le Télégraphe* et débarqua à Simon's Town dans la False bay. Il consacra les derniers mois de l'année 1838 et les premiers de 1839 à parcourir le territoire de la colonie du Cap, puis s'embarqua, le 5 mai, en compagnie du naturaliste suédois Wahlberg, pour le Natal. Après une escale à Port-Élisabeth (baie d'Algoa), il y arriva à la fin du mois. Il séjourna dans ce pays et dans les contrées limitrophes jusqu'au milieu de mai 1844, pendant cinq années par conséquent.

Or cette période 1839-1844 fut capitale dans l'histoire du Natal. Ce fut celle où certaines bandes d'émigrants boers, ayant quitté la colonie du Cap et traversé le Drakensberg, tentèrent de fonder une république indépendante sur le rivage de l'océan Indien, si bien que Delegorgue, tout en parcourant des contrées géographiquement peu connues et en formant ses collections d'histoire naturelle, assista, sans en avoir au préalable formé le dessein, à des événements politiques du plus haut intérêt.

On sait qu'au sud de la colonie portugaise du Mozambique s'étend une contrée, actuellement possession

britannique, qui porte le nom de *Zululand*, d'après celui de la population qui l'habite. Or les Zoulous, quand ils possédaient encore leur indépendance, constituaient un peuple puissant et remarquablement organisé au point de vue militaire. Leur chef, Dingan, alarmé des projets d'établissement des Boers au Natal, résolut de s'y opposer par la force. Le 6 février 1838, dans un guet-apens, il massacra Pieter Retief, leur chef, ainsi que tous ses compagnons, puis lança ses guerriers sur les Boers dispersés et sans méfiance. Il est probable qu'il aurait réussi à les anéantir ou du moins à les chasser du pays jusqu'au dernier, si un de ses frères, nommé Panda, qui avait personnellement sujet de le redouter, n'eût fait aux Boers des ouvertures d'alliance contre lui. Les Boers choisissent parmi eux une délégation chargée d'aller négocier un traité avec Panda. Delegorgue a l'heureuse chance de pouvoir l'accompagner, et d'assister ainsi à l'un des événements les plus pittoresques de l'histoire de l'Afrique australe. L'alliance est conclue ; deux petites armées, l'une boer, l'autre zouloue, se mettent simultanément en marche contre Dingan; Delegorgue se garde de manquer les spectacles curieux que promet l'expédition, et il se joint au *commando* boer.

La campagne réussit, Dingan est chassé, et Panda proclamé chef des Zoulous à sa place. Delegorgue profite immédiatement des bonnes dispositions de celui-ci en faveur des Européens, pour explorer toute la contrée qui s'étend au nord du Natal, de la Tugela à la Pongola.

Dans cet arrière-pays de la baie de Sainte-Lucie, dans ces contrées basses et humides, situées entre le rebord montagneux du plateau africain et la mer, vivait une abondante faune sauvage.

Le chasseur Delegorgue se voyait dans le pays de ses rêves, et le jour où il abattit son premier éléphant, où il prit possession de l'animal à terre « en lui sautant sur le flanc droit, où il avait assez d'espace pour se promener comme l'on fait d'ordinaire à bord d'un navire », fut certainement un grand jour de sa vie.

A peine de retour, Delegorgue assista à de nouveaux événements politiques. Le gouverneur du Cap, sir George Napier, était résolument opposé à la fondation d'une république boer à la baie de Natal; considérant les Boers comme toujours soumis à l'allégeance du souverain de la Grande-Bretagne, il leur déniait le droit de fonder un Etat indépendant. Il envoie une compagnie de troupes britanniques occuper le Natal. Les Boers leur infligent d'abord un grave échec. Mais le commandant du détachement anglais, capitaine Smith, ne perd pas courage; il s'enferme dans son camp en attendant des renforts. Ceux-ci ne tardent pas à lui arriver, et les Boers se retirent loin du rivage, sans même oser livrer combat : un certain nombre d'entre eux demeurèrent dans le pays comme simples particuliers, mais la république qu'ils avaient essayé de fonder était détruite, et le Natal devenait une colonie anglaise.

Or Delegorgue fut le spectateur de tous ces événements gros de conséquences lointaines, puisque le manque de contact avec la mer, l'impossibilité de communiquer librement avec l'Europe causèrent en partie la ruine de l'indépendance des Boers.

C'était en 1842 que ces événements se succédaient. Après une seconde excursion chez les Zoulous, Delegorgue partit le 22 mai 1843 de la baie de Natal, pour un voyage, pendant lequel il pénétra plus profondément dans l'intérieur du continent africain qu'il ne l'avait fait jusqu'alors.

Il escalade le Drakensberg, s'engage sur le plateau, où, une dizaine d'années plus tard, l'État libre d'Orange et la République sud-africaine devaient être fondés, franchit le Vaal, et pénètre dans le bassin du Limpopo. Chassant, enrichissant sa collection d'histoire naturelle de spécimens nouveaux, visitant les rares domaines boers, qui commençaient alors à s'éparpiller dans la contrée et notamment celui du célèbre Hendrik Potgieter, Delegorgue s'avance au nord, jusqu'au tropique du Capricorne. Son voyage dura onze mois aller et retour, et ce fut seulement au commencement d'avril 1844 qu'il revint au Natal. En septembre, il s'embarquait au Cap et, à la fin de novembre 1844, revoyait la France, après une absence de six ans et demi.

De retour, Delegorgue vécut à Arras et à Douai, mais il venait souvent à Paris, où il se plaisait à fréquenter le Muséum d'histoire naturelle; il lut, le 25 juin 1847, à la Société d'ethnologie un mémoire intitulé *Notice sur les Cafres, particulièrement les Cafres Ama-Zoulous*; il s'occupa enfin de la publication du grand ouvrage, grâce auquel sa mémoire a survécu.

Cependant il était hanté du désir de repartir en voyage. Il s'embarqua, en 1849 probablement, sur le vaisseau *Le Juste*, qui faisait la traite de l'huile de palme sur la côte de Guinée. Un de ses amis, Louis Dieffenbach, capitaine au long cours, y exerçait les fonctions de second. Il descendit sur la côte de Guinée. Eut-il le temps d'y faire quelque observation, nous l'ignorons, mais il y contracta sûrement le germe morbide qui devait amener sa fin. En 1850, remonté à bord du *Juste*, il eut un accès de fièvre pernicieuse. Son ami Dieffenbach le suppliait de prendre du sulfate de quinine, mais sans confiance dans l'efficacité du remède, il se refusait à en user. Le 29 mai il perdit connaissance,

et mourut le 30 mai à six heures du matin. Le *Juste* était alors mouillé en face du Petit-Cap-Lahou (côte occidentale d'Afrique).

Delegorgue explora donc trois régions africaines, le Natal, le pays des Zoulous, les plateaux de l'Orange et du Vaal. Dans aucune il ne fut le premier Européen à pénétrer : Nathaniel Isaacs, Cowie et Green, Andrew Smith, Cornwallis Harris, pour ne citer que les explorateurs les plus importants, l'y avaient précédé. Néanmoins ses récits constituèrent une contribution très notable à leur connaissance géographique.

Les ouvrages de ses prédécesseurs étaient tous écrits en anglais et les exemplaires en étaient peu répandus en France. Les descriptions très vivantes de Delegorgue présentaient donc pour le public français tout l'attrait de la nouveauté. Depuis, les pays qu'il a traversés ont pour la plupart été de nouveau décrits, mais certaines parties de son œuvre, notamment son exposé ethnographique sur les Zoulous, conservent encore maintenant une véritable valeur documentaire. Adulphe Delegorgue fut donc l'un des bons ouvriers de l'œuvre grandiose que le XIXe siècle a vu s'accomplir : la découverte du continent africain.

Novembre 1903.

BIBLIOGRAPHIE

Adulphe Delegorgue, *Voyage dans l'Afrique australe notamment dans le territoire de Natal, dans celui des Cafres Amazoulous et Makatisses, et jusqu'au tropique du Capricorne exécuté durant les années 1838, 1839, 1840, 1841, 1842, 1843 et 1844*, 2 vol. in-8°, Paris, A. René et Cie, 1847.

Adulphe Delegorgue, Notice sur les Cafres, particulièrement les Cafres Ama-Zoulous, *Nouvelles Annales des Voyages*, rédigées par Vivien de Saint-Martin, nouvelle série, 1847, t. III, p. 344-360.

Documents manuscrits : Acte de naissance d'Adulphe Delegorgue. Extrait du registre des actes de naissance de la commune de Courcelles-lez-Lens (arrondissement de Béthune, Pas-de-Calais) pour 1814.

Acte de décès d'Adulphe Delegorgue, extrait du rôle d'équipage du trois-mâts *le Juste*, commandé par M. Auguste Gossein, capitaine au long cours.

Lettre de L. Dieffenbach, second à bord du *Juste*, datée du Havre, 16 avril 1852, adressée au beau-frère d'A. Delegorgue et relatant la mort de celui-ci.

Ces documents manuscrits m'ont été obligeamment communiqués par M. Hamy, membre de l'Institut, à qui je tiens à exprimer ici ma respectueuse gratitude.

VI

LES DÉCOUVERTES GÉOGRAPHIQUES DE WILLIAM COTTON OSWELL

Que le nom et les travaux d'un explorateur inconnu, ayant vécu au XVIe ou au XVIIe siècle, soient découverts dans des archives coloniales ou maritimes et remis en honneur, c'est un fait assez fréquent et toujours explicable; mais que pareille aventure arrive à un de nos contemporains, à un personnage disparu il n'y a même pas dix ans, c'est un cas singulier; c'est pourtant celui de William Cotton Oswell, dont le fils aîné, M. William Edward Oswell, vient de publier la correspondance [1].

On savait déjà vaguement qu'Oswell avait, au milieu du XIXe siècle, voyagé en compagnie de Livingstone. Mais ses lettres et les pièces diverses que l'éditeur y a jointes prouvent qu'il a pris à deux découvertes capitales dans la géographie de l'Afrique une part bien plus importante qu'on ne le supposait jusqu'à présent.

Né le 27 avril 1818, élevé à Rugby dans la *public school*, alors très en faveur, du docteur Arnold, Oswell entra en janvier 1836 au service de la Compagnie des Indes. Il

1. W. Edmond Oswell, *William Cotton Oswell, hunter and explorer, the story of his life*; with an introduction by Francis Galton, 2 vol. in-8, Londres William Heinemann, 1900.

passa une année au collège de Haileybury, où les futurs *civilians* faisaient leur apprentissage administratif, et partit en 1837 pour l'Inde. Très affaibli par un séjour consécutif de sept années, passées surtout dans les districts d'Arcot et de Cuddapah, il espéra, et avec raison, que le climat salubre de la colonie du Cap rétablirait sa santé. Il s'embarqua à Madras le 2 septembre 1844, et arriva sept semaines plus tard à Capetown.

Tout en s'acquittant des devoirs de sa charge, Oswell avait contracté dans l'Inde la passion de la chasse. Or l'Afrique australe était à cette époque un véritable paradis pour les chasseurs : oiseaux, ruminants, pachydermes, grands fauves y abondaient. Pour se livrer plus librement à son exercice favori, Oswell s'avança progressivement dans l'intérieur du pays, pénétra dans des régions que jamais Européen n'avait abordées avant lui, et devint ainsi explorateur sans en avoir, pour ainsi dire, formé au préalable le dessein.

Jusqu'à la fin du XVIIIe siècle, le fleuve Orange avait marqué la limite septentrionale des connaissances des géographes sur l'Afrique australe. Mais depuis le commencement du XIXe, un effort continu avait été fait du Cap par des fonctionnaires, des explorateurs bénévoles et des missionnaires protestants, anglais et français, pour découvrir les caractères de la région qui s'étend au delà.

En 1801, la sécheresse ayant fait périr une partie du bétail de la colonie, le gouverneur envoya deux commissaires, Truter, membre de la cour de justice, et Somerville, chirurgien militaire, en acheter aux indigènes Betchouanas; ils s'avancèrent jusqu'au village de Lattakou.

Pendant une simple excursion de trois semaines, accomplie en janvier et en février 1809 le long de la rive

gauche de l'Orange, le colonel Collins distingua sur la rive opposée l'embouchure d'un cours d'eau important venant du nord-est, et qu'il nomma la *Caledon rivier*, en l'honneur du comte Caledon, alors gouverneur du Cap. En même temps, de diverses notions recueillies oralement il conclut, avec sagacité, à l'importance de la chaîne du Drakensberg et à l'existence d'une grande rivière, qui se confondait avec l'Orange, et qui n'était autre que le Vaal.

De ces deux cours d'eau, lequel était le fleuve et lequel l'affluent? A cette question William Burchell répondit en novembre 1811, en prouvant par des mesures précises que le débit de l'Orange surpassant de beaucoup celui du Vaal, c'était le premier qui devait être considéré comme le fleuve, opinion qui n'a plus, depuis cette époque, été remise en discussion. Il traça aussi sur sa carte l'amorce de deux affluents du Vaal, l'*Hart* et la *Modder*. Il est remarquable, on peut le faire observer incidemment, que vingt-cinq ans avant la grande émigration des Boers, des termes hollandais apparaissent déjà dans la toponymie transorangienne : le *Vaal*, c'est la rivière jaunâtre; la *Modder*, c'est la rivière boueuse. Ces noms avaient été donnés aux accidents du sol par des métis de colons européens et de femmes hottentotes, appelés dédaigneusement au Cap des *bastaards*[1], qui vivaient en petits groupes sur les rives de l'Orange et qui, comme leurs pères, parlaient un hollandais corrompu.

De novembre 1829 à janvier 1830, le missionnaire Robert Moffat entreprit, non sans courage, un voyage vers le nord : il visita les Matabélés, peuplade guer-

1. Les missionnaires anglais, que ce terme choquait dans leur *respectability*, firent prévaloir le nom de *Griquas*, qui désignait une tribu indigène dont beaucoup d'individus s'étaient mêlés aux *bastaards*.

rière, issue des Zoulous, et qui faisait la terreur des tribus environnantes. Malheureusement les renseignements qu'il rapporta manquaient de précision et de critique.

De ces diverses expéditions, la plus importante, sans contredit, fut celle qui fut organisée en 1834 et défrayée par un comité d'habitants du Cap qui s'intéressaient aux questions géographiques, dans lequel figurait sir John Herschell. La direction en fut confiée à un chirurgien militaire nommé Andrew Smith, auquel plusieurs mémoires d'histoire naturelle et une exploration au Natal avaient déjà valu une certaine notoriété. Andrew Smith partit du Cap le 23 juin 1834, remonta le Caledon jusqu'à sa source, et visita les diverses tribus dispersées sur ses rives, Basoutos, Corannas, Mantatis. Revenu au confluent de l'Orange et du Vaal, il se rendit en 1835 chez les Matabélés, et en étudia les mœurs. Ayant obtenu des guides du chef Mosilikatse, il explora la section supérieure d'un grand cours d'eau, coulant vers le nord, dans une direction opposée à celle suivie par le Vaal, et que dans son *Report*[1] il nomme l'*Oori* : c'est le *Limpopo* des cartes actuelles.

L'année suivante, en 1836, le capitaine William Cornwallis Harris, tout en chassant les hippopotames, alors très nombreux dans le Limpopo, fit quelques observations nouvelles sur ce système fluvial.

A la même époque, deux missionnaires français, Arbousset et Daumas, explorèrent le Drakensberg et firent l'ascension d'une montagne qu'ils nommèrent le *Mont aux sources*, en raison de trois grandes rivières, le Caledon, l'Orange et la Tugela, qu'ils voyaient se former sur ses pentes.

1. Dr A. Smith, *Report of the expedition for exploring Central Africa from the Cape of Good Hope. June 23, 1834*, 1 broch. 8°, Cape-Town, 1836.

Un premier fleuve, l'Orange, grossi d'un grand affluent, le Vaal, et aboutissant à l'océan Atlantique; au nord, un autre fleuve, l'Oori ou Limpopo, qu'on supposait, d'après plusieurs indices, se jeter dans l'océan Indien; à l'est une longue chaîne de montagnes, le Drakensberg; à l'ouest, une région aride et inhabitable, le Kalahari, tels étaient, en 1844, à l'époque où William Cotton Oswell débarqua pour la première fois à Capetown, les principaux points acquis de la géographie de l'Afrique australe.

De 1845 à 1852, Oswell accomplit cinq voyages. Le premier dura de juin à novembre 1845. Accompagné d'un certain Murray, qui partageait sa passion pour la chasse, il suivit la lisière qui sépare le Kalahari de la contrée, plus arrosée et herbeuse, où l'État libre d'Orange et la République Sud-Africaine devaient être fondés quelques années plus tard. Il dépassa de beaucoup le tropique, visita les tribus des Bamangouatos et des Bakaas, et revint le long de la rive gauche du Limpopo. Il s'était avancé, ainsi qu'il l'écrivait le 29 avril 1845, « loin, bien loin, au delà de ce qu'indiquaient les cartes de l'Afrique australe ».

L'année suivante, en 1846, Oswell fit un nouveau voyage dans la même contrée en compagnie du capitaine Frank Vardon. Ils longèrent la rive gauche du Limpopo, jusqu'au point où le fleuve est coupé par le 31° long. Est Greenwich, et revinrent en suivant la rive droite. Ils découvrirent un affluent de droite qu'ils nommèrent le *Mokolwe* et qui est très probablement le *Magalaqueen* des cartes actuelles.

Pendant ces deux voyages, non seulement Oswell n'entretint que d'excellents rapports avec les indigènes qu'il rencontra, mais il devint fortuitement le bienfaiteur des Bakaas. La récolte avait manqué entièrement

et ils périssaient de faim; Oswell se fait délibérément leur pourvoyeur. Il emmène avec lui une troupe de six cents hommes et enfants, si maigres, que leur squelette se dessinait sous leur peau; il tue des éléphants, des rhinocéros, des girafes, des hippopotames, et au bout de six semaines renvoie ses protégés en bon point et chargés de paquets de lanières de viande séchée, qu'ils portaient sur leur dos comme des fagots de bois.

Toutefois, si Oswell avait seulement complété les renseignements rapportés par Andrew Smith et W. C. Harris, si son œuvre s'était réduite à une simple contribution à la géographie du Limpopo, il n'y aurait pas lieu de le distinguer du commun des explorateurs. Mais ces voyages de 1845 et de 1846 ne lui servirent, pour ainsi dire, que d'exercices préparatoires à d'autres expéditions plus importantes.

En 1845, il s'était arrêté à la mission de Kolobeng, la plus éloignée de la côte, de toutes celles que la *London Missionary Society* entretenait dans l'Afrique australe, et dont le chef était David Livingstone. Oswell avait aussitôt éprouvé pour Livingstone une amitié qui ne prit fin qu'à la mort du célèbre explorateur, et, dans la première lettre qu'il écrivit après leur entrevue, il l'appelait « le meilleur, le plus intelligent et le plus modeste des missionnaires ».

Selon une tradition, vieille de plus de deux cents ans et reposant sans doute sur des rapports d'indigènes, il existait un grand lac au nord du désert de Kalahari. Tout récemment, Andrew Smith, plus affirmatif encore que ses devanciers, avait avancé que « ce lac intérieur était situé à trois semaines de marche au nord du tropique du Capricorne ». De même que la « question des sources du Nil », la « question du Niger », la « question du Congo », la « question des monts de Kong », se sont

successivement ou simultanément posées devant les géographes, de même il existait vers 1845 une « question du lac intérieur de l'Afrique australe ». Oswell et Livingstone résolurent de tenter ensemble de l'élucider.

Parti de Colesberg en avril 1849, en compagnie de son fidèle Murray, Oswell prit Livingstone en passant à Kolobeng, et s'adjoignit plusieurs indigènes Baquainas, dont l'un était déjà allé à la « grande eau ». La traversée du désert fut très pénible. Les voyageurs avaient à abreuver quatre-vingts bœufs attelés aux chariots et vingt chevaux. Il leur aurait fallu renoncer à leur entreprise, s'ils n'avaient eu la chance de trouver de l'eau, une fois en creusant le sol, deux fois dans de petites mares superficielles. Le 4 juillet 1849, ils atteignirent la rive d'un cours d'eau, qui se perdait dans le sable, mais qui, selon les dires des indigènes, sortait du lac, but de l'expédition. C'était la *Zouga*. « Désormais, écrit Oswell, nos craintes ne furent plus qu'un souvenir. » Une distance de quatre cents kilomètres les séparait du lac, mais en suivant la rive de la Zouga, ils étaient certains de ne pas s'égarer. La brousse, en certains points très épaisse et formée de buissons épineux, constituait le seul obstacle à leurs progrès.

Impatient d'arriver, Oswell laisse derrière lui le train très lent des chariots, part à cheval et atteint enfin la rive du lac. « Ma satisfaction fut entière, écrit-il, et ma peine largement payée. Une vaste surface d'eau s'étendait devant nous, au nord-ouest et à l'ouest, pas de rivage en vue : un horizon sans limites comme sur l'océan. » Les indigènes nommaient ce lac : *Noka a Batlatli*, *Noka a Mampoore*, *Inghabé*, *Ngami*. On sait que c'est cette dernière forme qui s'est imposée dans la nomenclature géographique, et que depuis l'expédition

d'Oswell et de Livingstone un lac *Ngami* figure sur les cartes d'Afrique.

Oswell revint au Cap à la fin de 1849, mais avec l'intention de se mettre bientôt de nouveau en route. Dans une lettre écrite le 16 janvier 1850 à son oncle Benjamin Oswell, il expose son dessein « de repartir pour l'intérieur du continent et de tenter d'atteindre les postes portugais du Zambèze, par une route de terre ». Il avait été entendu avec Livingstone qu'ils accompliraient ce voyage ensemble; mais quand Oswell arriva à Kolobeng pour prendre son compagnon, il apprit que Livingstone, contrairement aux conventions, était, depuis un mois, parti seul pour le Zambèze, qu'il fut d'ailleurs incapable d'atteindre. Oswell se décida à retourner au lac Ngami, dont la route lui était maintenant bien connue; alors qu'en 1849 il avait seulement relevé la rive méridionale du lac, il en accomplit, cette fois, le tour complet, en se livrant à son exercice favori, la chasse.

Ce quatrième voyage avait seulement confirmé les résultats du troisième. Le cinquième en eut de nouveaux et de fort intéressants.

Voici, en avril 1851, Oswell de nouveau à Kolobeng. Livingstone hésite beaucoup à l'accompagner : il ne possède ni chariot ni bœufs d'attelage; est-il prudent d'emmener sa famille, dont il ne veut pas se séparer, dans un voyage long, pénible, et pendant lequel, vu la rareté des points d'eau, on souffrira certainement de la soif? Mais Oswell lève toutes les difficultés. Il avait déjà libéralement supporté les frais de l'expédition au lac Ngami; aujourd'hui il offre à Livingstone un chariot avec son attelage. En outre, il propose de servir d'éclaireur à la caravane et de s'assurer qu'elle trouvera de l'eau dans les puits.

Livingstone cède à ces instances généreuses et,

accompagné de sa famille, il se met en marche avec Oswell. De Kolobeng ils se dirigent vers le nord, découvrent et traversent la lagune salée du grand Makarikari, véritable *chott*, pareil à ceux qui parsèment les plateaux algériens et la terrasse de l'Atlas saharien. Inclinant ensuite légèrement vers l'ouest, ils arrivent, le 18 juin 1851, au Chobé, le grand affluent de droite du Zambèze. Ils laissent les chariots sur la rive droite et font passer leurs bœufs d'attelage sur la rive gauche, où la mouche tsetsé, si funeste au bétail, n'est pas à redouter. Puis Oswell et Livingstone partent à cheval, traversent la presqu'île formée par le Chobé et le Zambèze et, le 4 août 1851, atteignent la rive droite du grand fleuve de l'Afrique australe, en face du village de Secheké. Jamais avant eux explorateur européen, parti soit du Cap de Bonne-Espérance, soit de la côte de Mozambique, n'avait pénétré si loin dans l'intérieur du continent africain, ni contemplé les flots du Zambèze à une distance relativement si proche de son origine.

Pendant ce voyage, Oswell et Livingstone furent puissamment aidés par un chef indigène nommé Sebitoane, dont la vie avait été semée d'aventures. En 1823, des Mantatis, bandes incohérentes d'indigènes fuyant affolées, au nord du fleuve Orange, devant le chef zoulou Chaka et son armée irrésistible, avaient failli envahir la colonie du Cap. Mais, le 25 juin 1823, elles avaient été arrêtées et repoussées, au village de Lattakou, par une petite armée de Bastaards ou Griquas. Sebitoane, chef de l'une de ces bandes, s'était alors dirigé vers le nord, avait traversé le désert, suivi la Zouga, contourné le lac Ngami, était arrivé sur les rives du Zambèze et y avait constitué une de ces dominations éphémères si nombreuses dans l'histoire de l'Afrique.

Oswell eut un instant le projet de descendre le long

de la rive du Zambèze jusqu'à l'embouchure, ou au moins jusqu'aux premiers postes portugais. Mais les renseignements des indigènes sur les difficultés que les marécages et la mouche tsetsé opposeraient à sa marche, le désir de revoir l'Angleterre, le décidèrent à reprendre la direction du Cap. Il y arriva en janvier 1852, et s'embarqua quelques semaines plus tard.

Sa carrière d'explorateur était finie. Pendant la guerre de Crimée, il servit auprès de lord Raglan en qualité de secrétaire et de messager de confiance, employa les années 1855 et 1856 à voyager en Amérique et dans les Antilles, puis, revenu en Angleterre, se maria et, dès lors, mena, entre sa femme, ses enfants et ses amis, une vie facile et oisive de gentilhomme campagnard. Il mourut le 1er mai 1893, sans être retourné en Afrique.

L'introduction dans la science géographique de cette notion qu'entre le Limpopo, le Zambèze et le Cunene il existe dans l'Afrique australe un vaste bassin qui ne communique ni avec l'Atlantique ni avec l'océan Indien, puisque la Zouga, l'émissaire du lac Ngami, s'évapore et se perd dans le sable, telle fut la première découverte d'Oswell.

La seconde a consisté à prouver l'importance hydrographique du Zambèze. A la date de 1851, le Niger était encore imparfaitement connu; sur le Congo, personne n'avait dépassé le point atteint en 1816 par Tuckey et qui correspond au poste actuel d'Isangila; on ne connaissait encore bien qu'un seul des grands fleuves d'Afrique, le Nil, grâce aux trois expéditions équipées de 1839 à 1842 par Mehemet Ali, et qui, sous la direction scientifique de notre compatriote D'Arnaud bey, s'étaient avancées de Khartoum jusqu'au 4° 42′ de latitude nord. Oswell rapporta cette notion nouvelle qu'à 1 300 kilomètres de son embouchure le Zambèze était

déjà un grand fleuve, profond, large de 300 à 400 mètres et, par gros temps, agité comme un lac, puisque le canot dans lequel il l'avait traversé roulait et embarquait de l'eau.

Sur la liste des grands fleuves du globe, le Zambèze figurait désormais à côté du Nil.

Constatant l'intérêt de cette œuvre, on s'étonne que le nom de William Cotton Oswell soit resté si obscur, tandis que celui de son compagnon David Livingstone brillait soudain d'un éclat que les années n'ont pas affaibli.

Plusieurs circonstances expliquent cette indifférence de l'opinion publique. Homme d'action avant tout, chasseur intrépide, se plaisant aux entreprises difficiles et périlleuses, dont il se tirait par son sang-froid et son courage, Oswell avait la plus grande répugnance pour tout travail d'écriture. Jamais il ne se résolut à entreprendre un récit complet et méthodique de ses voyages. Il se vantait même de son indolence. « Si telle avait été ma destinée, écrivait-il le 26 octobre 1844 à sa mère, j'aurais pu être un véritable explorateur; j'aurais même possédé une qualité dont beaucoup de voyageurs sont privés, celle de ne pas griffonner de livre. Ma paresse foncière m'aurait protégé contre un pareil acte. »

Tout au rebours, David Livingstone était un fort habile intendant de sa gloire. A peine est-il revenu du lac Ngami qu'il envoie à Londres un récit de son voyage, et c'est par lui, et par lui seul, que le public lettré est informé de la découverte[1]. L'effet est immédiat. « Les lettres de Livingstone, écrit son ami Frank Vardon à Oswell le 25 mars 1850, ont été lues à la *R.*

1. *Extracts of letters from the Rev. David Livingston* (sic) *dated from the missionary station at Kolobeng, South Africa. Journal of the R. Geographical Society*, 1850, p. 138.

Geographical Society devant une salle comble; il a acquis une immense réputation. J'étais présent quand on a lu sa très longue lettre à Steele [2]; il est déplorable, mille fois déplorable, que de vous on n'ait pas une seule ligne. » Plus tard Vardon reçut bien une lettre particulière d'Oswell et s'empressa de la communiquer au secrétaire de la *R. Geographical Society*, mais elle arrivait trop tard; les noms de « lac Ngami » et de « Livingstone » étaient indissolublement unis dans l'esprit du public et celui d'Oswell resta ignoré. En attribuant un prix de vingt-cinq guinées à Livingstone, dans sa séance du 27 mai 1850, la *R. Geographical Society* accrédita encore l'opinion que c'était à lui seul que revenait le mérite de la découverte. En bonne justice, le prix aurait dû être partagé entre Livingstone et Oswell [2].

Edward Waring Oswell, ministre de l'Évangile dans l'île de Wight, exposait avec beaucoup de bon sens à son frère William les conséquences de son indifférence : « Si vous voulez obtenir quelque avantage de la découverte, et si vous en espérez une suite, il faut exposer de votre mieux la part que vous y avez prise, sans quoi, tout le monde ignorant ici vos travaux, vous n'avez aucune chance d'en bénéficier. Tous les articles que j'ai lus sur le sujet attribuent la plus grande part du mérite, sinon tout le mérite, à Livingstone, et tout naturellement, puisqu'il est le seul à faire des rapports [3]. »

1. Thomas Steele, capitaine aux *Coldstream guards* et ami de Livingstone.

2. Chose curieuse, la Société de géographie de Paris fut plus équitable que celle de Londres et, en 1852, elle décerna, sur le rapport de Jomard, deux médailles d'argent semblables, l'une à Oswell et l'autre à Livingstone.

3. La lettre n'est pas datée, mais elle doit avoir été écrite au commencement de l'année 1852.

En outre, Oswell n'avait en Angleterre aucun appui. L'influence de son oncle, Benjamin Oswell, celle de son ami, Frank Vardon, sur l'opinion publique étaient nulles. Il n'avait même pas pris avant son départ la simple précaution de se faire admettre comme membre de la *R. Geographical Society*, marque d'indifférence que le secrétaire de la Société ne laissa pas de relever.

Livingstone, au contraire, appartenait à la *London Missionary Society*. En 1850, cette compagnie n'avait plus assurément sur le public anglais le crédit dont elle jouissait une quinzaine d'années auparavant, à l'époque où lord Glenelg, ministre des Colonies, s'inspirant de ses conseils, prenait la très grave décision qui provoqua l'émigration des Boers hors de l'Empire britannique. Elle restait néanmoins puissante. A l'affût de tout ce qui pouvait servir ses intérêts, elle s'empressa de répandre par tous les moyens dont elle disposait la grande découverte géographique accomplie par l'un de ses membres, le révérend David Livingstone.

Sans doute Livingstone a loyalement reconnu et publiquement proclamé les services pécuniaires dont il était redevable à Oswell. Seulement il le représente, dans ses lettres et dans ses livres, comme un Mécène généreux, comme un amateur de sport, par lequel il avait consenti à se laisser accompagner. En réalité c'est renverser les rôles. En 1849, Livingstone n'était encore qu'un modeste missionnaire fort inexpérimenté, ayant pour tout mérite de connaître la langue des Betchouanas et de jouir, grâce à sa bonté, d'une certaine popularité parmi les indigènes qui entouraient la mission de Kolobeng. Oswell, au contraire, avait acquis, par ses chasses dans l'Inde et par ses deux explorations sur le Limpopo, l'expérience des voyages difficiles. Bien loin de figurer dans la suite de Livingstone, ainsi qu'on le

croyait jusqu'à présent, ce fut lui qui emmena Livingstone au lac Ngami. Et ce fut encore grâce à la présence et au concours d'Oswell que Livingstone arriva en 1851 jusqu'au Zambèze, qu'il avait en vain essayé d'atteindre seul en 1850. Sans Livingstone, Oswell aurait certainement accompli ses deux découvertes; on n'oserait pas affirmer la réciproque.

Oswell avait voué à Livingstone une amitié si profonde que, bien loin de se montrer jaloux de la gloire de son ami, il s'employa de son mieux à la servir; il se tint toujours volontairement dans son ombre. Mais les documents récemment publiés rendent à William Cotton Oswell le mérite dont sa modestie s'était toujours défendue; ils permettent de préciser un point intéressant de l'histoire de la géographie africaine. En les donnant au public, M. William Edward Oswell a accompli un devoir filial et servi en même temps la cause de la vérité.

Mars 1903.

VII

SERPA PINTO (1846-1900)

Né le 20 avril 1846, au château de Polchras, dans le district de Vizeu, l'explorateur portugais Alexandre-Albert da Rocha Serpa Pinto est mort à Lisbonne le 28 décembre 1900. Il fut l'un des principaux agents du Portugal, dans la part que prit cette puissance à l'exploration et à la conquête européennes de l'Afrique, pendant le dernier quart du XIXe siècle.

Depuis le XIVe siècle, les Portugais étaient établis sur quelques points des côtes occidentale et orientale, à Saint-Paul de Loanda, à Benguela, à Quelimane, à Mozambique. Mais depuis trois cents ans, ils n'avaient, nonobstant quelques efforts sans suite d'aventuriers ou de gouverneurs, ni exploré, ni conquis l'intérieur du pays. Vers 1875, les succès des voyageurs étrangers les réveillèrent de leur torpeur. Il leur parut honteux de laisser à un Livingstone ou à un Cameron la gloire d'explorer un pays qu'ils considéraient comme leur domaine virtuel. Sur l'initiative de la Société de Géographie de Lisbonne et de la Commission géographique permanente du ministère de la Marine, le Parlement vota les fonds nécessaires à l'équipement d'une grande expédition géographique. Un officier, Serpa Pinto,

qui déjà en 1869 avait fait dans le bassin du Zambèze une campagne contre le chef indigène Bonga et qui possédait les notions scientifiques requises en la circonstance, fut désigné pour en prendre le commandement.

En novembre 1877, il quitte Benguela et, en mars 1878, atteint Bihé, par une contrée jusqu'alors inexplorée. Là, il apprend que ses deux subordonnés, Brito Capello et Ivens, qui, eux aussi, devaient acquérir une certaine notoriété dans l'histoire de l'exploration africaine, s'étaient, sans l'attendre, mis en route vers le nord-est. Malgré ce contre-temps et la fièvre qui l'accable, Serpa Pinto poursuit sa marche vers l'est, et traverse le plateau de Congala, d'où partent le Cubango qui aboutit au lac Ngami, le Cuando, affluent du Zambèze, et le Cuanza qui se jette dans l'Atlantique. De là, il atteint le Zambèze en franchissant d'immenses étendues marécageuses, dans lesquelles l'expédition faillit périr d'inanition. Au Zambèze se termina le voyage de Serpa Pinto en pays inconnu. Il avait encore d'autres projets, mais une attaque des indigènes ayant mis ses hommes en fuite, il se décida à descendre le fleuve jusqu'aux chutes Victoria ; il se résignait ainsi à suivre les traces de Livingstone. Fatigué et malade, il eut la bonne fortune de rencontrer le pasteur français Coillard, qui, accompagné de sa femme et de sa sœur, évangélisait les païens des bords du Zambèze. En leur compagnie, Serpa Pinto gagna la mission de Chochong, puis Prétoria, où il arriva le 12 février 1879, et le Natal.

Cette expédition excita en Europe un grand enthousiasme. La Société de Géographie de Paris décerna à Serpa Pinto sa plus haute récompense, sa grande médaille d'or, la Société de Géographie de Londres sa « Founder's Medal », et le président, lord Aberdare, en

lui remettant la médaille, célébra « le courage surprenant, l'endurance, la force d'âme, la patience déployées par cet homme remarquable, qui lui permirent de vaincre des obstacles et des difficultés dont jusqu'alors aucun voyageur n'avait triomphé ». Ce langage nous paraît maintenant quelque peu exagéré; les succès inouïs remportés depuis vingt ans dans l'exploration africaine nous ont rendus exigeants, et aujourd'hui nous louerions sans doute plus modérément les résultats d'un pareil voyage. Serpa Pinto venait certainement d'accomplir des découvertes de détail intéressantes, il avait notamment découvert la source du Cuando, et calculé qu'elle était située à 1 360 mètres au-dessus du niveau de la mer, mais, à tout prendre, il n'avait rapporté la solution d'aucune grande question géographique.

Le second voyage de Serpa Pinto eut lieu de 1884 à 1886. Il avait été nommé consul à Zanzibar avec liberté ou même mission d'étudier les possessions voisines du Portugal. Le pays des Makuas, c'est-à-dire la contrée qui s'étend derrière l'île de Mozambique, était à peine connu. Le lieutenant irlandais N. E. O' Neill, consul britannique à Mozambique, avait, après y avoir parcouru environ 300 kilomètres, été découragé par la malveillance des indigènes.

Serpa Pinto commença par suivre la côte depuis Ibo jusqu'à Mozambique. Il constata notamment que la latitude admise du phare d'Ibo comportait une erreur de 1′ 15″; il leva aussi un plan de la rade. Dans la région des Makuas il décrivit une ligne brisée de 1 700 kilomètres. Cette exploration, qui dura vingt-six mois, fut très pénible pour Serpa Pinto et pour son second, Cardozo, enseigne de vaisseau, qui, atteint d'une anémie des nerfs optiques, fit une partie du voyage dans un

état complet de cécité, et recouvra seulement la vue quand, revenu à la côte, il put se procurer une nourriture plus substantielle.

Serpa Pinto possédait les méthodes de la géodésie expéditive, et dans ce voyage comme dans le précédent il calcula la latitude et la longitude d'un certain nombre de points.

En 1889, il revint en Afrique, chargé cette fois d'une mission politique. Depuis près de trente ans, des missionnaires anglais s'étaient établis au sud du lac Nyassa, sur les plateaux qui dominent le Chiré, cette grande rivière qui porte au Zambèze les eaux du Nyassa; ils y avaient fondé le village de Blantyre. En 1889, le Gouvernement se proposa d'affirmer officiellement son autorité dans cette contrée. Harry H. Johnston, consul anglais à Mozambique, qui préludait alors à une brillante carrière africaine[1], reçut mission de conclure des traités d'amitié avec les indigènes, par lesquels ceux-ci ne devaient contracter aucun engagement avec une puissance européenne quelconque, sans le consentement du gouvernement britannique. Or, les Portugais se considéraient, par tradition, comme les possesseurs de tout le bassin du Zambèze, et Serpa Pinto fut envoyé pour sauvegarder sur place ces droits séculaires. Harry H. Johnston rencontra Serpa Pinto, dans un camp, au-dessous du confluent du Chiré et du Ruo, et lui tint le langage suivant : « Votre Gouvernement nous a affirmé que votre mission avait pour objet le Haut-Zambèze et non le Chiré. En conséquence, si vous entamez quelque action politique au nord du Ruo, que nous considérons provisoirement comme la limite

1. Sir Harry H. Johnston a été successivement gouverneur du British Central Africa protectorate ou Nyassaland, consul général de Grande Bretagne à Tunis, et gouverneur de l'Ouganda.

portugaise, vous m'obligerez de mon côté à dépasser mes instructions immédiates et à protéger effectivement les intérêts du gouvernement britannique. Si vous désirez seulement passer dans le pays, pour faire des observations scientifiques, nous voyagerons ensemble, et je m'emploierai à éviter toute opposition de la part des indigènes Makololo. »

Serpa Pinto répondit évasivement. Il n'osa pas franchir personnellement le Ruo, mais son subordonné, le lieutenant Coutinho, envahit le territoire contesté. Il allait atteindre Blantyre, quand, le 11 janvier 1890, lord Salisbury mit formellement, au nom de la reine Victoria, le gouvernement portugais en demeure de rappeler ses troupes. On sait que cet ultimatum souleva en Portugal une émotion, qui se manifesta par l'attaque du consulat britannique de Porto et par la suppression de l'enseignement de l'anglais dans les écoles publiques. Le conflit se termina par le traité du 20 mai 1891, qui délimita les zones d'influence respectives de la Grande-Bretagne et du Portugal dans la région du Zambèze.

Serpa Pinto ne réussit pas à conserver le Chiré au Portugal; mais, sans sa présence sur le Zambèze, peut-être la part territoriale de son pays eût-elle été encore plus réduite.

Depuis dix ans, Serpa Pinto était entré dans la retraite. Il ne comptera pas parmi les plus grands « africanistes » du siècle qui vient de finir, mais figurera au premier rang des voyageurs portugais qui marchèrent sur les traces de leurs illustres devanciers du XVe et du XVIe siècle.

Février 1901.

TABLE DES CARTES

1. La province équatoriale du Soudan Égyptien.......... 24
2. Route des caravanes du Darfour à Siout.............. 67
3. Le Dongola 97
4. Pays des Gallas et des Çomalis........... 120
5. Lacs sub-éthiopiens et Sobat........................ 127
6. Falaise occidentale du plateau éthiopien.............. 131
7. Éthiopie orientale.................................. 136
8. Afrique orientale allemande......... 144
9. Itinéraire du comte von Gœtzen à travers l'Afrique équatoriale.................................. 161
10. Lac Kivou et volcans du Mfoumbiro.................. 165
11. L'Adamaoua... 189

TABLE DES MATIÈRES

Avertissement.. v

PREMIÈRE PARTIE

SOUDAN ORIENTAL

I. — Emin Pacha, administrateur, voyageur et savant (1840-1892).. 1
1. La jeunesse d'Emin (1840-1876)................ 2
2. L'occupation égyptienne du Haut Nil avant l'arrivée d'Emin.............................. 11
3. Emin, chef du service médical de la province équatoriale (1876-1878)......................... 16
4. Emin, gouverneur de la province équatoriale (1878-1889)................................. 19
5. L'œuvre scientifique d'Emin dans la province équatoriale 42
6. Le dernier voyage et la mort d'Emin (1890-1892). 49
Bibliographie 62

II. — Le commerce de Siout avec le Darfour avant le soulèvement mahdiste.............................. 65

III. — Le Soudan oriental sous la domination mahdiste ... 73
1. Le khalife Abdullah............................ 73
2. Le Dongola pendant l'occupation mahdiste... 95
3. La fin du mahdisme 101

DEUXIÈME PARTIE

ÉTHIOPIE

I. — Antoine d'Abbadie, explorateur de l'Éthiopie 107
II. — Exploration des plaines sub-éthiopiennes 120
1. Pays des Gallas et des Çomalis 120
2. Région des lacs sub-éthiopiens et du Sobat... 125
III. — La colonisation italienne dans l'Érythrée 134

TROISIÈME PARTIE

AFRIQUE ÉQUATORIALE

I. — Exploration de l'Afrique orientale allemande 139
II. — Oscar Baumann (1864-1899).. 148
III. — Les surnoms des Européens en Souaheli 153
IV. — Le lac Kivou et les volcans du Mfoumbiro........ 157
1. Les découvertes du comte von Gœtzen 157
2. Les voyages de Grogan et de Kandt.......... 163
V. — Le Rouwenzori 167
1. Ascension de Stuhlmann...................... 167
2. Ascension de Moore....................... .. 171
VI. — Charles-Henry Stokes, ex-missionnaire et traitant d'ivoire 174
VII. — La ville de Ngaoundéré en Adamaoua............. 182
VIII. — Le Haut Chari 191

QUATRIÈME PARTIE

AFRIQUE DU SUD

I. — Une tentative de conquête du Mozambique portugais par les Hollandais en 1662.................... 199
II. — Un ancêtre des Boers : Henning Husing............ 214
1. Husing éleveur de bétail et cultivateur....... 216
2. Fonctions municipales et militaires exercées par Husing.................................... 226
3. Le conflit d'Husing avec le gouverneur Willem Adriaan van der Stel......................... 229

III. — Voyage du landdrost Starrenburg au nord du cap de Bonne-Espérance en 1705 252
IV. — La toponymie de la colonie du cap de Bonne-Espérance au XVIIIe siècle 260
V. — Adulphe Delegorgue (1814-1850) 270
VI. — Les découvertes géographiques de William Cotton Oswell 278
VII. — Serpa Pinto (1846-1900)....................... 292

Table des cartes 297

88-04. — Coulommiers. Imp. Paul BRODARD. — 4-04.

EXTRAIT DU CATALOGUE

GÉOGRAPHIE & VOYAGES

FORMAT IN-16, AVEC GRAVURES ET CARTES

Chaque volume : broché, 4 fr. — Relié en percaline, tranches rouges, 5 fr. 50

About (Ed.) : *La Grèce contemporaine;* 11e édition. 1 vol. avec 24 gravures.

Albertis (d') : *Nouvelle-Guinée*, traduit de l'anglais par Mme Trigant. 1 vol. avec 64 gravures et 2 cartes.

Amicis (de) : *Souvenirs de Paris et de Londres.* 1 vol. avec 18 grav.

Belle (H.) : *Trois années en Grèce.* 1 vol. avec 32 gravures et une carte.

Berchon (Ch.) : *En Danemark.* 1 vol. avec 52 gravures.

Bovet (Mlle M.-A. de) : *Trois mois en Irlande.* 1 vol. avec 76 gravures.

Cameron (Vernet-Lowett) : *Notre future route de l'Inde.* 1 vol. avec 29 gravures.

Carol (Jean) : *Les deux routes du Caucase.* Notes d'un touriste. 1 vol. avec 32 gravures et 2 cartes.

Chaffanjon (J.) : *L'Orénoque et le Caura.* 1 vol. avec 56 gravures et 2 cartes.

Conway (sir W.-M.) : *Ascensions et explorations dans l'Himalaya.* 1 vol. avec 40 gravures.

Cotteau (E.) : *Un touriste dans l'extrême-Orient* (Japon, Chine, Indo-Chine, Tonkin (1881-1882); 4e édition. 1 vol. avec 38 gravures et 3 cartes.

— *En Océanie.* Voyage autour du monde en 365 jours (1884-1885). 1 vol. avec 48 gravures et 4 cartes.

Deschamps (Émile) : *Au pays d'Aphrodite.* Voyage à l'île de Chypre. 1 vol. avec 40 gr.

Farini (G.-A.) : *Huit mois au Kalahari.* Récit d'un voyage au lac N'gami, traduit de l'anglais par Mme Trigant. 1 vol. avec 34 gr. et 2 cartes.

Fonvielle (W. de) : *Les affamés du pôle Nord*. Récit de l'expédition du major Greely, d'après les journaux américains. 1 vol. avec 19 gr. et une carte.

Foucher (H.) : *La frontière indo-afghane*. 1 vol. avec 44 grav. et 1 carte hors texte.

Garnier (F.) : *De Paris au Tibet*. 1 vol. avec 30 gravures et une carte.

Gervais-Courtellemont : *Mon voyage à la Mecque*; 4e édition. 1 vol. avec 34 gravures.

Hübner (comte de) : *Promenade autour du monde*; 8e édition. 2 vol. avec 48 gravures.

— *A travers l'empire Britannique*. 2 vol. avec 49 gravures et une carte.

Labbé (Paul) : *Un bagne russe*, l'île de Sakhaline. 1 vol. avec 51 gravures.

Labonne (Dr H.) : *L'Islande et l'archipel des Færœer*. 1 vol. avec 57 gravures et 2 cartes.

Largeau (V.) : *Le pays de Rirha*. — *Ouargla*. Voyage à Rhadamès. 1 vol. avec 12 gravures et une carte.

— *Le Sahara algérien; les déserts de l'Erg*; 2e édit. 1 vol. avec 17 gravures et 3 cartes.

La Vaulx (comte de) : *Voyage en Patagonie*. 1 vol. avec 40 gravures et 2 cartes.

Leclercq (J.) : *Voyage au Mexique*, de New-York à Vera-Cruz, en suivant les routes de terre. 1 vol. avec 36 gravures et une carte.

— *La Terre des Merveilles*, promenade au Parc National de l'Amérique du Nord. 1 vol. avec 40 gravures et 2 cartes.

Marche (A.) : *Trois voyages dans l'Afrique occidentale*; Sénégal, Gambie, Casamance, Gabon, Ogooué. 2e édition. 1 vol. avec 24 gravures et une carte.

— *Luçon et Palouan*. Six années de voyages aux Philippines. 1 vol. avec 68 gravures et 2 cartes.

Markham (A.) : *La mer glacée du pôle*; souvenirs d'un voyage sur l'*Alerte* (1875-1876), traduit de l'anglais par Frédéric Bernard. 1 vol. avec 32 gravures et 2 cartes.

Masson-Forestier : *Forêt noire et Alsace*. 1 vol. avec 25 gravures.

Mathuisieux (Mehier de) : *A travers la Tripolitaine*. 1 vol. avec 53 gravures.

Montano (Dr J.): *Voyage aux Philippines et en Malaisie*. 1 vol. avec 30 gravures et une carte.

Montégut (E.) : *En Bourbonnais et en Forez*; 3e édition. 1 vol. avec 24 gravures.

— *Souvenirs de Bourgogne*; 2e édit. 1 vol. avec 24 grav.

— *Les Pays-Bas*. Impressions de voyage et d'art; 2e édition. 1 vol. avec 24 gravures.

Pfeiffer (Mme) : *Mon second voyage autour du monde*; 4e édition. 1 vol. avec 32 grav. et une carte.

Rabot (Ch.) : *A travers la Russie boréale*. 1 v. avec 61 gravures.

— *Au cap Nord*, itinéraires en Norvège, Suède, Finlande. 1 v. avec 32 gravures et 4 cartes.

Rabot (Ch.) (suite) : *Aux fjords de Norvège et aux forêts de Suède.* 1 vol. avec 48 gravures et 4 cartes.

— *L'Alpinisme au Spitzberg*, traduit et adapté d'après Conway. 1 vol. avec 38 grav. et 2 cartes hors texte.

— *La Terre de feu*, d'après le docteur Nordenskjold. 1 vol. avec 56 grav. dans le texte et une carte.

Reclus (A.) : *Panama et Darien.* Voyages d'exploration (1876-1878). 1 vol. avec 60 gravures et 4 cartes.

Reclus (Élisée) : *Voyage à la Sierra-Nevada de Sainte-Marthe.* Paysages de la nature tropicale ; 2e édition. 1 vol. avec 21 gravures et une carte.

Taine (H.), de l'Académie française : *Voyage en Italie;* 7e édition. 2 vol. avec 48 gravures.

— *Voyage aux Pyrénées;* 13e édition. 1 vol. avec 24 gravures.

— *Notes sur l'Angleterre;* 9e éd. 1 v. avec 24 grav.

Tanneguy de Wogan : *Voyages du canot en papier le « Qui vive? ».* Aventures de son capitaine. 1 vol. avec 21 grav.

Thomson (J.) : *Au pays des Massaï.* Voyage d'exploration à travers les montagnes neigeuses et volcaniques et les tribus étranges de l'Afrique équatoriale, traduit de l'anglais par Fr. Bernard. 1 vol. avec 54 gravures.

Thouar (A.). *Explorations dans l'Amérique du Sud.* 1 vol. avec 50 gravures.

Turot (Henri) : *L'insurrection crétoise et la guerre gréco-turque.* 1 vol. avec 74 gravures et 2 cartes.

Ujfalvy-Bourdon (Mme de) : *Voyage d'une Parisienne dans l'Himalaya occidental.* 1 vol. avec 64 gravures.

Vanderheym (J.-G.) : *Une expédition avec le négous Ménélik* (vingt mois en Abyssinie); 2e édition. 1 vol. avec 78 gravures.

Verschuur : *Aux Antipodes.* 1 vol. avec 50 gravures.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

— *Voyage aux trois Guyanes et aux Antilles.* 1 vol. avec 48 gravures et 2 cartes.

— *Aux colonies d'Asie et dans l'Océan Indien.* 1 v. avec 35 gr.

Villetard de Laguérie : *La Corée indépendante, russe ou japonaise.* 1 vol. avec 50 gravures.

FORMATS GRAND IN-8 ET IN-4

Abruzzes (S. A. R. le duc) : *L'Etoile polaire dans la mer arctique.* 1 vol. in-8 jésus avec 140 gravures, broché. 12 fr.

Albéca (Alexandre-L. d'), ancien administrateur colonial : *La France au Dahomey.* 1 vol. in 4 avec 115 gravures et 3 cartes, broché. 20 fr.

Amicis (E. de) : *Constantinople.* Ouvrage traduit de l'italien par Mme J. Colomb. 1 vol. in-8 avec 183 reproductions de dessins pris sur nature par Biséo, broché. 15 fr.

Bénard (Ch.) : *La conquête du Pôle.* 1 vol. in-8 jésus, avec 1?0 gravures, broché. 20 fr.

Binger (G.) : *Du Niger au Golfe de Guinée.* 2 vol. in-8 jésus contenant 200 gravures et 31 cartes, brochés. 30 fr.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Boillot (L.) : *Aux mines d'or du Klondike*, du lac Bennett à Dawson-City. 1 vol. in-8, illustré de 113 gravures, broché. 10 fr.

Bovet (Mlle M.-A. de) : *L'Écosse.* Souvenirs et impressions de voyage. 1 vol. in-4 illustré de 300 gravures d'après G. Vuillier, broché. 30 fr.

Capus (G.) : *A travers la Bosnie et l'Herzégovine.* 1 vol. in-4 contenant 154 gravures et une carte, broché. 25 fr.

Catat (Dr L.) : *Voyage à Madagascar* (1889-1890). 1 vol. in-4 avec gravures et cartes, broché. 25 fr.

Chantre (Mme) : *A travers l'Arménie russe.* 1 vol. in-8 jésus contenant 151 gravures et 2 cartes, broché. 20 fr.

Charnay (D.) : *Les anciennes villes du Nouveau Monde.* Voyages d'explorations au Mexique et dans l'Amérique centrale (1867-1882). 1 vol. in-4 avec 214 gravures sur bois et 19 cartes ou plans, broché. 30 fr.

Cochard (L.) : *Paris, Boukara, Samarcande.* 1 vol. in-8, broché. 4 fr.

Cordemoy (C. de) : *Le Chili.* 1 vol. in-8 illustré de 109 gravures, broché. 10 fr.

Coudreau (H.) : *Chez nos Indiens.* Quatre années dans la Guyane française (1887-1891). 1 vol. in-8 jésus illustré de 98 gravures et une carte, broché. 20 fr.

Daireaux (E.) : *La vie et les mœurs à la Plata.* 2 vol. in-8 avec 48 gravures et 2 cartes, brochés. 15 fr.

Demanche (George) : *Au Canada et chez les Peaux-Rouges.* 1 vol. in-8 avec 9 gravures hors texte et une carte, broché. 5 fr.

Dieulafoy (Mme Jane), chevalier de la Légion d'honneur : *La Perse, la Chaldée et la Susiane.* Relation de voyage. 1 vol. in-4 avec 336 gravures sur bois et 2 cartes, broché. 30 fr.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

— *A Suse, journal des fouilles.* 1 vol. in-4 avec 135 gravures sur bois, broché. 30 fr.

— *Aragon et Valence*, excursions en Espagne. 1 vol. in-4 illustré de 100 grav. 7 fr. 50

Dixon (Hepworth) : *La Conquête blanche*, voyage aux Etats-Unis d'Amérique. Ouvrage traduit par H. Vattemare. 1 vol. in-8 avec 118 grav. et 2 cartes. 10 fr.

Garnier (Fr.) : *Voyage d'exploration en Indo-Chine*, effectué par une commission française, présidée par M. le capitaine de frégate Doudart de Lagrée. 2 vol. avec 158 gravures sur bois et un atlas in-folio, contenant 12 cartes et 10 plans, 2 eaux-fortes, 10 chromolithographies, 4 lithographies à 3 teintes et 31 lithographies à 2 teintes. Prix des deux volumes, brochés, avec l'atlas cart. 200 fr.

Gentil (Émile) : *La chute de l'empire de Rabah.* 1 vol. in-8 avec 126 grav. et 1 carte, br. 10 fr.

Gerlache (A. de) : *Quinze mois dans l'Antarctique.* 1 vol. in-8 contenant 106 grav., br. 10 fr.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Grandidier (A.) : *Histoire physique, naturelle et politique de Madagascar.* Environ 28 vol. grand in-4 avec 500 planches en couleurs et 700 en noir. En cours de publication, par livraisons.

Demander le prospectus.

— *Histoire de la géographie de Madagascar.* 1 vol. in-4, broché. 60 fr.

Grosclaude (Étienne) : *Un Parisien à Madagascar.* 1 vol. in-8 contenant 100 gravures. broché. 10 fr.

Harry Alis : *Nos Africains :* La mission Crampel, la mission Dybowski, la mission Monteil, la mission Mizon. 1 vol. in-8, contenant 150 gravures et 4 cartes, br. 12 fr.

Hocquard (Le Dr) : *Une campagne au Tonkin.* 1 vol. in-8 jésus contenant 247 gravures et 2 cartes, broché. 20 fr.

— *L'Expédition de Madagascar,* journal de campagne. 1 vol. in-4 contenant 50 gravures, broché. 10 fr.

Hübner (Comte de) : *Promenade autour du monde* (1871). 1 vol. in-4 avec 316 gravures, broché. 50 fr.

Jaccaci : *Au pays de Don Quichotte.* 1 vol. in-8, illustré de 124 grav., par Daniel Vierge. broché. 40 fr.

Jephson (A.-J.-M.) : *Emin Pacha et la rébellion à l'Equateur.* Ouvrage traduit de l'anglais. 1 vol. in-8 contenant 47 gravures et une carte, broché. 10 fr.

Lenfant (Le capitaine) : *Le Niger.* 1 vol. in-8 contenant 115 gravures et 1 carte, br. 12 fr.

Lenz (Dr O.) : *Timbouctou.* Voyage au Maroc, au Sahara et au Soudan, ouvrage traduit de l'allemand par Pierre Lehautcour. 2 vol. avec 27 gravures et une carte, brochés. 15 fr.

Lumholtz : *Au pays des Cannibales.* Voyage d'exploration chez les indigènes de l'Australie orientale, traduit du norvégien par V. et W. Molard. 1 vol. in-8 jésus contenant 150 gravures et 2 cartes, broché. 15 fr.

Maistre (C.) : *A travers l'Afrique centrale.* 1 vol. in-8 jésus illustré de 60 gravures et d'une carte, broché. 20 fr.

Müntz (E.), de l'Institut : *Florence et la Toscane.* 1 vol. in-8 jésus, illustré de 300 gravures, br. 8 fr.

Nachtigal (Dr) : *Sahara et Soudan* : Tripolitaine, Fezzan, Tibesti, Kanem, Borkou et Bornou. Ouvrage traduit de l'allemand par M. J. Gourdault. 1 vol. in-8 avec 99 gravures et une carte, br. 10 fr.

Nordenskiöld : *Voyage de la Vega autour de l'Asie et de l'Europe.* Ouvrage traduit du suédois, avec l'autorisation de l'auteur, par MM. Ch. Rabot et Ch. Lallemand. 2 vol. in-8 avec 293 gravures sur bois, 3 gravures sur acier et 18 cartes, brochés. 30 fr.

— *La seconde expédition suédoise au Grönland*, traduit du suédois par Ch. Rabot. 1 vol. in-8 avec 139 gravures et 5 cartes hors texte, broché. 15 fr.

Ollone (Le capitaine d'infanterie d') : *De la Côte d'Ivoire au Soudan et à la Guinée.* Mission Hostains-d'Ollone 1898-1900. 1 vol. in-8, avec 90 grav. et 2 cartes, br. 10 fr.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Payer (le lieutenant) : *L'expédition du Tegetthoff*, voyage de découvertes aux 80°-83° degrés de latitude nord. Ouvrage traduit de l'allemand par J. Gourdault. 1 vol. in-8 avec 68 gravures et 2 cartes, broché. 10 fr.

Peters (Dr) : *Au secours d'Emin Pacha.* 1 vol. in-8 jésus, illustré de 70 gravures et d'une carte, broché. 20 fr.

Piassetsky (P.) : *Voyage à travers la Mongolie et la Chine.* Ouvrage traduit du russe par Kuscinski. 1 vol. in-8 contenant 90 gravures et une carte, broché. 15 fr.

Prjévalski (N.) : *Mongolie et pays des Tangoutes.* Voyage de trois années dans l'Asie centrale. Ouvrage traduit du russe par G. Du Laurens. 1 vol. in-8 avec 42 gravures et 4 cartes, broché. 10 fr.

Reclus (Onésime) : *La terre à vol d'oiseau.* 1 volume in-8 jésus avec 616 gravures et 10 cartes, broché. 12 fr.

— *En France.* 1 vol. in-8 jésus, avec 250 gravures et 21 cartes, broché. 8 fr.

— *Le plus beau royaume sous le Ciel; notre belle France.* 1 vol. petit in-4 broché. 12 fr.

Reclus (E. et O) : *L'Afrique australe.* 1 vol. petit in-4, avec 3 cartes en couleurs et 29 cartes en noir. br. 10 fr.

— *L'Empire du Milieu*, le climat, le sol, les races de la Chine. 1 vol. petit in-4 avec 3 cartes en couleurs et 25 cartes en noir, broché. 12 fr.

Rousselet (L.) : *L'Inde des Rajahs.* Voyage dans l'Inde centrale et dans les présidences de Bombay et du Bengale. 1 vol. in-4 contenant 517 gravures sur bois et 5 cartes, broché. 30 fr.

Roux (Émile) : *Aux sources de l'Irraouaddi.* 1 vol. in-4 contenant 50 grav., broché. 7 fr. 50

Savage-Landor (A.-K.) : *Voyage d'un Anglais aux régions interdites* (le pays sacré des Lamas). Ouvrage traduit de l'anglais par M. A. Jaccottet. 1 vol. in-8 avec 129 gravures et une carte, broché, 10 fr.

Schweinfurth (Dr) : *Au cœur de l'Afrique* (1866-1871). Ouvrage traduit sur les éditions anglaise et allemande par Mme H. Loreau. 2 vol. in-8 avec 139 gravures et 2 cartes, brochés. 20 fr.

Serpa Pinto (le major) : *Comment j'ai traversé l'Afrique.* Ouvrage traduit sur l'edition anglaise et collationné avec le texte portugais par M. J. Belin de Launay. 2 vol. in-8 avec 160 gravures et 15 cartes, brochés. 20 fr.

Stanley (H.) : *Dans les ténèbres de l'Afrique.* Relation de la dernière expédition de H.-M. Stanley à la délivrance d'Emin Pacha, gouverneur de l'Equatoria. 2 vol. in-8 jésus avec 150 gravures sur bois et 3 cartes, brochés. 30 fr.

Sven-Hedin : *Trois ans de luttes aux déserts de l'Asie*, ouvrage traduit du suédois par Ch. Rabot. 1 vol. in-8 illustré de 104 grav., broché. 10 fr.

Taine (H.) : *Voyage aux Pyrénées;* 9e édition. 1 vol. in-8 tiré sur papier teinté avec 350 gravures, d'après Gustave Doré. 10 fr.

Thomson (J.) : *Dix ans de voyages dans la Chine et l'Indo-Chine.* Ouvrage traduit de l'anglais par MM. A. Talaudier et H. Vattemare. 1 vol. in-8 avec 128 gravures, broché. 10 fr.

Vambéry : *Voyages d'un faux derviche dans l'Asie centrale,* de Téhéran à Khiva, Bokhara et Samarkand, par le grand désert turcoman. Ouvrage traduit de l'anglais par E. Forgues; 2e édition. 1 vol. in-8 avec 34 gravures et une carte, broché. 10 fr.

Vuillier (C.). *Les îles oubliées de la Méditerranée* (îles Baléares, la Corse, la Sardaigne). 1 vol. in-4 illustré de 254 gravures, broché. 30 fr.

— *La Sicile*, impressions du présent et du passé, illustrée par l'auteur. 1 vol. in-4 avec 300 gravures, broché. 30 fr.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

Wey (F.) : *Rome, description et souvenirs;* 5e édition. 1 vol. in-4 avec 370 gravures, broché. 30 fr.

Whymper (F.) : *Voyages et aventures dans l'Alaska.* Ouvrage traduit de l'anglais par M. E. Jonveaux. 1 vol. in-8 avec 37 gravures et une carte, broché. 10 fr.

Wyse (L.-N.-B.) : *Le canal de Panama.* 1 vol. avec 50 gravures et une carte, br. 20 fr.

Ouvrage couronné par l'Académie française.

COULOMMIERS. — IMPRIMERIE PAUL BRODARD. — 3-1904.